





Class □ 21

Book .C 13

MANUEL
D'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

MANUEL
D'HISTOIRE
UNIVERSELLE,

RÉSUMÉ RAISONNÉ DES FAITS ET ÉVÉNEMENTS LES PLUS IM-
PORTANS; DES INVENTIONS LES PLUS UTILES ET
DES HOMMES LES PLUS REMARQUABLES,
DEPUIS LE COMMENCEMENT
DU MONDE JUSQU'EN
1836;

PAR S. CAHEN,
" "
TRADUCTEUR DE LA BIBLE.



PARIS,
À LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,
RUE HAUTEFEUILLE, N^o 10 BIS.
1836.

MANUEL

D'HISTOIRE

UNIVERSELLE.

INTRODUCTION.

Si l'histoire a pour objet de faire connaître ce qui est arrivé, une histoire universelle ou générale devra nécessairement offrir le tableau complet de tous les faits qui ont eu lieu depuis que le monde existe. L'univers renferme dans son ensemble ce que nos sens et notre raison y aperçoivent en détail. Mais la faiblesse de l'esprit humain ne lui permet même pas de mesurer l'espace et le temps, ces deux bases essentielles des faits; saisir l'ensemble dans son immensité est une tâche trop difficile pour la conception bornée de l'homme. On peut avoir sur cet ensemble des pressentimens confus; mais pressentir n'est pas savoir, et l'histoire est de la science.

Considérée sous un point de vue plus

1

restreint, l'histoire générale est une connaissance authentique, un tableau exact des époques les plus importantes de la terre et du genre humain, des temps les plus anciens jusqu'aux plus rapprochés de nous. Mais s'il est difficile de décrire les 60 ou 80 ans d'un individu, la difficulté est bien plus grande quand il s'agit des 6,000 ans qu'on attribue à l'humanité entière. Aussi l'histoire générale ne donne, et avec beaucoup d'efforts et avec des lacunes considérables, que ce qu'il y a de plus général, de plus important; elle ne prétend pas dérouler minutieusement le tableau des faits d'une moindre importance et descendre aux détails de l'individu. Il s'agit ici des sommités historiques; là des individus figurent quelquefois au premier plan, tandis que des peuples entiers restent dans l'ombre. C'est lorsque ces individus caractérisent une époque, un siècle. Tout ce qui ne s'élève pas à cette hauteur, peut bien être historique, mais n'est pas du domaine d'une histoire générale.

Après ces considérations, il paraît presque superflu d'insister sur la grandeur et l'élevation de la science historique. Sans elle l'homme acquiert peu de culture, peu de savoir, peu de connaissance de soi-même et de sa position dans le monde; il n'apprendra ni à concevoir le présent, ni à apprécier les actions de ses semblables. L'histoire

forme le cœur et l'esprit; elle prémunit contre le mal dont elle indique l'origine et le châtement; elle entraîne vers le bien dont les effets bienfaisans traversent des siècles; et, plus qu'aucune autre science, à l'exception de la religion, l'étude de l'histoire produit et alimente la croyance consolante d'une providence éternelle.

Mais cette étude est aussi pénible qu'elle est riche en heureux résultats, et un fait représenté avec clarté et simplicité, fruit d'investigations les plus laborieuses, peut être comparé à une pièce de monnaie, qui n'est devenue ce qu'elle est que par des travaux et après des dangers innombrables. L'historien a besoin de connaître les langues, l'écriture, la géographie, l'antiquité, la chronologie, la mythologie, la numismatique, l'héraldique et une foule d'autres connaissances. Souvent un petit livre d'histoire est le résultat de plusieurs années de recherches. Car sans ces différentes connaissances préparatoires, les monumens, les inscriptions, les parchemins, les manuscrits, les monnaies, les médailles et tant d'autres témoins des temps anciens, seraient et resteraient lettre close. L'historien s'appuie sur l'érudition, à laquelle il s'est lui-même livré, et il transmet les vérités historiques d'une manière claire et lucide à ceux qui, poussés par l'ardeur d'apprendre, affrontent même des périls pour

se rendre compte de l'origine des choses et de leur transformation successive.

Que tout se présente avec ordre : par divisions principales d'abord, par subdivisions de peuples et d'époques ensuite ; c'est la manière la plus convenable d'enseigner l'histoire. C'est en ces termes à peu près que s'exprime un historien allemand, Boettiger (Histoire générale à l'usage des écoles, 6^{me} édition, Erlangen, 1834), que nous avons souvent suivi, surtout pour l' Histoire ancienne, et c'est imbu de ces idées que nous avons entrepris notre travail. Ainsi nous avons divisé l'histoire générale en trois livres : l' Histoire ancienne qui commence avec le monde et finit l'an 476 de J.-C. à la chute de l'Empire romain d'occident ; l' Histoire du moyen âge qui se termine à la découverte de l'Amérique, l'an 1492, et l' Histoire moderne, qui va jusqu'à nos jours.

Premier Livre.

L' Histoire ancienne se subdivise en 4 chapitres :

1^{er}. Des temps les plus anciens, jusqu'à la fondation de l'empire de Perses par Cyrus, depuis 4004 avant J.-C., jusqu'à 560.

2^{me}. Jusqu'à Alexandre-le-Grand. Depuis 560 jusqu'à 336 avant J.-C.

3^{me}. Jusqu'à Octave-Auguste. Depuis 336 jusqu'à 30.

4^{me}. Jusqu'à la chute de l'Empire d'occi-

dent. Depuis 30 ans avant J. C. jusqu'à 476 après J.-C.

Deuxième Livre.

Celle du *moyen âge* est subdivisée en 3 chapitres :

1^{er}. Commence à la chute de l'Empire d'occident et va jusqu'à Charlemagne, 476 jusqu'à 768.

2^{me}. Jusqu'aux Croisades. Depuis 768 jusqu'à 1096.

3^{me}. Jusqu'à la découverte de l'Amérique, 1096 à 1492.

Troisième Livre.

L'Histoire moderne a trois chapitres :

1^{er}. Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à la paix de Westphalie, 1492 à 1648.

2^{me}. Jusqu'à la révolution française, 1648 à 1789.

3^{me}. Jusqu'à nos jours, 1789 à 1855.

Nous nous sommes fait une loi de ne citer aucun fait douteux ; ainsi, par exemple, dans l'époque qui comprend l'histoire des derniers quarante ans où tant de points restent encore à éclaircir, nous avons eu soin de conférer des opinions opposées dans l'espoir de trouver la vérité dans le *milieu*. Nous avons tâché de ne combattre ni ne défendre aucune opinion religieuse ou politique, mais de les faire connaître avec impartialité.

Ayant en vue d'être surtout de quelque utilité à la jeunesse française, nous avons eu soin de faire connaître les grands hommes de la France; les inventions et les travaux qui l'honorent et qui doivent rendre fier de porter le nom de français. Mais nous n'avons pas eu ce patriotisme étroit qui ferme sur les yeux sur les hommes célèbres et les travaux qui ont illustré d'autres pays. La grande famille des hommes s'enorgueillit de tout ce qui est conçu de grand par l'esprit humain.

Nous ne croyons avoir négligé de rapporter aucun événement important, mais nous avons dû souvent viscer à la concision; c'était une condition indispensable de notre entreprise. L'ouvrage est terminé par une double table, chronologique et de matières, et nous nous flattons que, malgré d'estimables travaux qui existent déjà en ce genre, le nôtre paraîtra un secours utile, offert à la jeunesse studieuse.

HISTOIRE UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE DU MONDE ANCIEN

*Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à
la migration des peuples et la chute de
l'Empire romain, environ 4000 ans
avant J.-C., jusqu'à 476 de l'ère vulgaire.*

CHAPITRE PREMIER.

*De l'antiquité la plus reculée jusqu'à la fon-
dation du royaume de Perse, par Cyrus ; 560
avant J.-C.*

(Création, 4004 avant J.-C. — 1^{er} âge du monde, 1^{re} année.)

La Bible commence par la création qu'elle re-
présente d'une manière à la fois simple et su-
blime. Dieu créa d'abord le ciel et la terre,
ensuite la lumière, puis il sépara l'eau d'avec la
terre, peupla l'une et l'autre d'animaux de toute

espèce, orna la terre de plantes diverses, et créa l'homme et la femme lorsque tout fut préparé pour les recevoir. Il les plaça dans une contrée fertile et d'une production en quelque sorte spontanée. Maître de la terre comme Dieu l'est de l'univers, l'homme fut doué de raison; telle est la donnée biblique. Quand et où la création s'est-elle effectuée? combien de temps a-t-elle duré? c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Mais si la conjecture peut ici remplacer la vérité, on peut admettre qu'un long temps s'est écoulé avant que les lois de la nature, celles de la chaleur, de la pesanteur, de la lumière, de la cristallisation, etc., eussent produit un sol convenable et propre à recevoir l'homme; de manière que les six jours de la création signifient peut être autant de périodes de la nature. Il est probable aussi que c'est dans les vallées du nord des Indes, dans les contrées heureuses de Cachemire où l'on trouve encore aujourd'hui dans l'état sauvage les animaux apprivoisés chez nous, ainsi que nos espèces de blé, qu'il faut chercher le berceau du genre humain et non dans le pays qui a vu s'élever Babylone en Mesopotamie, qu'on ne parvint à rendre habitable qu'au moyen de l'Hydraulique. C'est dans ces contrées de l'Inde que le peuple de ce pays, peuple le plus ancien du monde, place le siège de l'être primitif; de la bouche, des bras, du corps et des pieds duquel sont, selon lui, venues les différentes espèces d'hommes; de là s'élancent les fleuves sacrés, l'Indus et le Gange, se dirigeant vers le sud, et d'autres fleuves allant vers l'ouest.

Adam ou l'homme de la terre, et *Eve*, celle qui enfantait, ou simplement l'homme et la femme; vivaient dans le lieu de leur création, d'abord dans le plus simple, et par conséquent le plus heureux

état de nature; c'était dans l'Eden ou *Paradis*, nom que les Orientaux donnent à leurs jardins de plaisance. Le premier homme est représenté comme vivant dans un jardin. Mais cet état de nature devait cesser quand l'homme parvint à avoir la conscience de sa raison et de son libre arbitre; lorsque le genre humain s'étant accru, les passions eurent produit la discorde et le crime. Le Paradis et l'innocence disparurent avec la transgression de la parole de Dieu (chute de l'homme par le péché) et lorsque Caïn tua son frère Abel le sang commença à couler; depuis il n'a pas cessé de couler. Le premier homme vit le premier cadavre!

Les premiers hommes et leurs enfans vécurent long-temps; de cette manière le genre humain s'accrut rapidement. Les hommes s'étendirent, peut être en suivant le cours des fleuves (guides naturels à cause du besoin d'eau). Mais comme la nature n'est pas partout d'une égale libéralité, comme elle refuse à un endroit ce qu'elle accorde à l'autre, que le climat est plus doux dans un endroit que dans un autre, l'extérieur de l'homme, sa couleur, sa taille, sa manière de vivre, tout se diversifia comme son intérieur; l'esprit eut plus ou moins besoin de s'exercer, les articulations servant à la communication se multiplièrent; de là les dialectes; puis les langues se séparèrent; il y eut des inventions; les familles formèrent des hordes, des tribus et des peuples; alors le plus âgé, ou le plus brave, le plus sage ou le plus riche, eut le plus de considération. L'histoire est sobre de détails sur ces circonstances, mais il doit en avoir été ainsi.

Aussi, nous n'y trouvons que quelques inventions des premiers temps; par exemple, celle des instrumens à cordes par *Jubal*, celle de travailler les métaux par *Tubal*, mais ces invention

en supposent d'autres. Les premières doivent avoir servi à satisfaire les besoins de l'homme, tels que les vêtemens, la nourriture et le gîte. Les arbres et les cavernes lui fournirent une demeure, mais en même temps aussi le moyen d'exercer son industrie, en faisant des séparations au moyen de branches et de poteaux : les noyaux tombés du fruit ou des branches courbées vers la terre, produisirent de nouvelles plantes et d'autres arbres ; de là la première idée de l'agriculture et de la plantation, et même celle de donner de l'engrais au sol. Quelques animaux qu'on nomme d'après leurs cris, s'étant plus facilement habitués à vivre avec l'homme, celui-ci eut l'idée de songer à leur conservation et à en perpétuer l'espèce. On en trouva le lait nourrissant et la chair succulente ; leur peau servit de couverture. La massue (coup de poing renforcé) servit à se débarrasser des bêtes féroces ; la pierre lancée (la fronde), servit au même usage. Les ossemens des animaux furent employés à rendre plus aiguë la pointe des perches converties ainsi en lances, et un boyau séché, attaché aux deux bouts d'un bois pliant, servit à faire entendre un son et en même temps aussi à donner du ressort à un bâton pointu qui y était fixé. Dans la fente des rochers ou sous les racines des arbres, on trouva des pierres brillantes (les métaux) qu'on parvint à étendre ou à rendre pointues au moyen de grosses pierres. L'éclair ou le frottement fortuit de plusieurs morceaux de bois produisit le feu dont on reconnut bientôt l'utilité ; aussi l'estima-t-on beaucoup, on l'adora même ; l'on institua des gardiens particuliers pour l'entretenir. Ce fut peut-être là ce qui donna lieu à l'institution des prêtres chargés de l'entretien du feu sacré.

Il y eut des hommes qui se dirigèrent vers des

landes désertes, qui n'offrirent de nourriture qu'aux troupeaux, et par là la vie nomade peut avoir commencé. Des peaux tendues sur des perches formèrent les premières tentes. Il y en a qui habitèrent les forêts et trouvèrent leur nourriture dans la chasse; d'autres s'établirent près des rivières et trouvèrent le moyen d'apaiser leur faim en se livrant à la pêche. Quelques-uns parvinrent jusqu'à la mer; des troncs d'arbres attachés ensemble devinrent des radeaux; creusés, ces mêmes troncs servirent de canots. L'art du potier peut avoir pris naissance dans la calcination de quelque vase grossièrement ébauché. Les premiers alimens furent mangés crus; mais le feu et des vases de terre conduisirent à l'idée de les faire cuire, de rôtir, etc., et dès les temps bibliques, il est question de moulins à bras pour écraser le grain, au lieu de le piler dans un mortier. En général, l'usage du feu donna naissance à une foule d'inventions. La fréquentation des animaux qui, malades, se soulagent avec des plantes, donna la première indication de l'art de guérir. La propriété introduisit des contestations et aussi les premières notions du droit. Là où la force brutale ne domina pas, les plus anciens et les plus sages devinrent juges. Le séjour dans la campagne provoqua l'observation des astres. Le soleil avec sa chaleur bienfaisante, les élémens avec leurs effets terribles, excitèrent la frayeur et l'étonnement. Comme l'homme le plus grossier a un sentiment confus de quelque chose de supérieur, ces élémens furent regardés comme des êtres supérieurs et puissans dont la colère voulait être apaisée par l'offrande de ce qu'on avait de mieux. Bientôt des animaux devinrent des symboles de certaines qualités respectables et furent aussi res-

pectés. Il y eut des hommes qui se vouèrent au service de ces êtres adorés. On attribua le bien au soleil, ou en général à quelque bon génie ; le mal fut attribué à la nuit ou à quelque génie malfaisant ; le premier devint l'emblème de la création et de la conservation, l'autre celui de la destruction.

(Déluge , 2348 avant J.-C. — Du monde 1656 ; 2^e âge.)

Tout cela servit à développer la raison des hommes, mais non leur piété, ni à les rendre meilleurs ; c'est pourquoi, dit l'Écriture-Sainte, Dieu résolut de faire disparaître de la terre par une grande inondation (le déluge) tous les hommes, à l'exception d'une seule famille pieuse (celle de Noé). Noé eut ordre de fuir avec les siens et beaucoup d'animaux dans un grand vaisseau appelé *Arche*, qui, lorsque l'inondation eut cessé, s'arrêta sur la montagne d'Ararat, dans l'ancienne petite Arménie, à l'entrée de l'Asie. Plusieurs peuples ont conservé la tradition de grandes inondations, et même chez les Américains, il existe, selon M. de Humboldt, chez les naturels, une tradition d'une inondation, et d'un vaisseau protecteur qui s'est arrêté sur une montagne.

Par le déluge, Noé devint à son tour le père du genre humain, qui, par les fils de Noé, *Sem*, *Ham* et *Japhet*, et leurs descendants, s'étendit en Asie, en Afrique et en Europe. Noé conserva les arts nécessaires au soutien de la vie ; il s'occupa d'agriculture, et, le premier, il planta la vigne et s'enivra du vin qu'il en tira. Les descendants de Noé ne pouvant plus, à cause de leur grand nombre, rester ensemble, songèrent à se séparer, mais ils voulurent avant leur séparation former un point de réunion et bâti-

rent une tour, connue sous le nom de *Babel*, mot qui signifie *confusion*, parce que Dieu confondit ce projet, diversifia leur langage; ce qui les mit dans l'impossibilité de continuer leur entreprise. Il entra dans les vues de la Providence que les hommes se répandissent sur la terre; c'est là l'origine de la formation des peuples. Là où l'agriculture pourvut aux besoins de l'homme, les états prospérèrent le plus rapidement, parce que chacun eut intérêt à s'attacher au sol. La cabane s'y transforma en maison qu'entourèrent des champs. Pour se garantir contre les animaux et contre les hommes qui tous ne voulaient pas travailler, mais qui tous voulaient vivre, on entourra les propriétés de fossés et de palissades; plusieurs familles vinrent s'établir dans le même voisinage et fondèrent des villages que des besoins communs et la sociabilité accrurent successivement; ces villages n'eurent plus besoin que d'une défense plus étendue pour devenir des villes. Ces villes ont donné naissance aux premiers états qui, se développant, finirent par former des empires. Ces empires furent ordinairement fondés par des conquérans qui commencèrent par l'oppression de leur propre tribu. C'est le despotisme qui fonda et entretenait ces états jusqu'à l'apparition d'un conquérant plus puissant.

Les tribus de l'Inde, entre l'Indus et le Gange, restèrent le plus long-temps fidèles aux mœurs qui avaient dominé dans leur pays, berceau du genre humain. Aujourd'hui encore une partie de ces peuplades se nourrissent de plantes, première nourriture des hommes. Dès la plus haute antiquité ces peuples parvinrent à une civilisation avancée, eurent un antique système religieux avec l'idée d'un être primitif et

d'une divinité conservatrice et destructrice : Parabrama, Brama, Vischnu, Schiven; d'esprit devenu corps (incarnation), de transformation des dieux, de métempsycose, d'émanation (toutes choses venant de Dieu); ils eurent des poésies (qui en partie existent encore) et une classification sévère en quatre tribus ou castes : Bramines (prêtres et savans), Kschetryas (guerriers), Vaischyas ou Banianes, (industriels), et des Sudros ou servans; parmi ces castes, celles des prêtres et des soldats commandaient; apparemment que c'étaient les premiers conquérans du pays. Des populations entières paraissent avoir bâti pendant des siècles ces pagodes immenses et ces grottes servant de temples, telles qu'on en trouve à Carli, à Ellore, à Eléphanté et à Salsette; l'architecture et la religion se sont prêtés un mutuel appui. L'éloignement des origines et le morcellement des peuples dans ces temps anciens rendent à peine possible la recherche de quelques faits historiques.

Le peuple de la Chine offre encore un spectacle plus bizarre. Parvenu de bonne heure à une certaine culture, il possède l'écriture, à la vérité monosyllabique, signe d'une haute antiquité; la boussole, la connaissance des astres et celle de la constitution des empires, qu'on aperçoit chez eux dès les premiers temps; ce peuple est resté stationnaire, et dans une séparation complète des autres peuples; et aujourd'hui encore, après plusieurs milliers d'années, les Bonzes observent la religion de leur Toh, et les maximes simples du législateur chinois, *Con-Futsee* (Confucius, 550 avant J.-C.) Toute civilisation et toute influence étrangère vinrent échouer contre l'esprit glacé de ce peuple et contre ce contentement de lui-même qui le caractérise. Cette im-

passibilité le protège plus que la muraille de près de trois milles de longueur, élevée 200 ans avant J.-C. pour le garantir des hordes nomades du nord.

Entre l'Indus et le Tigre s'élevèrent successivement divers états dont celui de Médie devint considérable dans les derniers siècles de cette époque, et la Bactriane au nord de la Médie devint célèbre par le fameux législateur Zerduscht (Zoroastre, 600 ans avant J.-C.). Sa loi de lumière, conservée dans les livres du Zend, dérivait toutes les choses de l'être primitif, du temps sans bornes, Zeruam-Akereac, qu'Ormud, ou le génie du bien, et Ahriman ou le génie du mal ont créé. Tous les deux, appelés aussi la lumière et les ténèbres, étaient entourés d'une cour nombreuse de bons esprits et de mauvais esprits. Le combat entre ces deux puissances finit au bout de 12000 ans par la victoire de la lumière et du bien. Zerduscht connaissait l'immortalité de l'âme et la rémunération à la suite de la résurrection. Sa législation fondée sur la religion était l'idéal du despotisme, seule forme de gouvernement que connaisse le Levantin. Les royaumes d'Assyrie et de Babylone nous apparaissent entre le Tigre et l'Euphrate, et bientôt s'étendent au-delà de ces fleuves. L'histoire de ces deux empires est restreinte à celle de leurs capitales, Babylone et Ninive dont la première fut bâtie par Belus ou Nemrod, l'autre par Ninus, descendant d'Assur et de Sem. L'Hydraulique qui servait à resserrer dans leur lit les fleuves et à former des canaux pour fertiliser le pays et le rendre habitable, l'Hydraulique est plus importante que l'histoire de plusieurs rois de ces deux empires. La tour de Babylone, temple du soleil et lieu de réunion dans des val-

lées immenses, et la tradition de la confusion des langues qu'on croit avoir eu lieu dans cet endroit, indiquent les relations d'affaires commerciales et politiques de divers peuples et la première construction d'habitations sûres et solides. Les édifices de Babylone, surtout ses murs de cent coudées de haut et d'une grande largeur, pourvus de cent portes, étaient construits de tuiles et de résine terrestre, seuls matériaux dont on se servait pour bâtir dans cette contrée. Des traditions vagues se rattachent aux noms des rois Ninus, Ninus, Sémiramis, Sardanapale (888). Ce dernier monarque éliminé s'étant brûlé dans son palais, quelques empires se formèrent de l'ancien état reconquis : *Babylone* (630) prise par les Chaldéens et puissante sous les rois Nabopolassar, Nabucadnezar, Nabonnedus; la nouvelle *Assyrie* (Pfont, Tiglatpilesar, Salmanassar, Assurhadon, Sanherib, etc.), et la *Médie* (Ecbatane, capitale, et la tribu des mages dominant; Dejocès, Phraortes, Cyaxares, Astyages, rois), jusqu'à la soumission de tous à la domination persane.

Outre le commerce, la filature, le tissage, la teinture étaient célèbres à Babylone, et les prêtres (*Chaldéens*) étaient très-versés dans l'astronomie, dans l'astrologie, dans la médecine et dans la connaissance des lois.

(Vocation d'Abraham, 1921 avant J.-C. — 3^e âge, 2053 du monde.)

L'histoire des Hébreux aussi est très-ancienne. En peu de temps leur constitution, leur religion et leurs mœurs eurent quelque chose de particulier. Un émir nomade, Abraham, passa l'Euphrate, se dirigea vers le sud avec ses troupeaux et devint, par son fils Ismael, la souche des

Arabes; par Isaac et Jacob (qui forment avec lui les trois patriarches) et par les douze fils du dernier, Abraham devint la souche du peuple israélite ou juif. La famine conduisit en Égypte Jacob avec ses enfans; là, ils purent vivre comme nomades dans la contrée de Gosen, grâce à la protection de Joseph, amené précédemment dans ce pays comme esclave et parvenu, par sa sagesse, à la dignité de grand-visir.

(Moïse, ou la loi écrite, 1491; du monde 2573. — 4^e âge. — Salomon, ou le temple achevé, 1004 avant J.-C.; du monde 3000. — Prise de Troie, 1184 avant J.-C.; du monde 2820; 5^e âge)

Toutefois les descendans de Jacob en horreur aux Égyptiens à cause de leur état de bergers, état abhorré par les Égyptiens, les descendans de Jacob furent bientôt exposés à une grande persécution qui dura 400 ans; au bout de ce temps, il s'éleva pour eux un sauveur du milieu d'eux. Moïse (dont la jeunesse entourée de miracles ressemble à celle d'autres héros des nations) parvint, après une longue résistance et la ruine du roi ou pharaon de l'Égypte, à faire sortir de ce pays son peuple. fort de deux millions et demi de personnes, à lui faire passer la mer rouge; de là, il le conduisit dans le désert au nord de l'Arabie, lui donna une constitution sur le mont Sinai. Pendant les 40 ans que ce peuple passa dans le désert, Moïse lui donna une constitution politico-religieuse, fondée sur la croyance d'un Dieu unique, protégeant son peuple, et ayant pour objet la transformation de ses nomades en un peuple d'agriculteurs. Le décalogue est un monument respectable de la législation mosaïque. Enfin, lorsqu'une génération plus forte eut oublié l'idolâtrie et les pots de viande de l'Égypte, Josué la conduisit contre Canaan (nommé ensuite Palestine), où avait autrefois vécu Abraham, et que de-

puis long-temps on considérait comme le pays promis de Dieu, comme la Terre-Sainte. Après plusieurs combats contre les habitans du pays, les douze tribus se partagèrent la Palestine. Un sacerdoce fut constitué et distribué dans toutes les tribus; le grand pontife représentait le peuple auprès de son roi invisible, le Dieu Jehovali. Ce peuple israélite fut souvent malheureux dans la guerre qu'il faisait à ses ennemis; entouré d'idolâtres, il oubliait fréquemment le Dieu unique. Alors des juges, des prophètes s'élevaient et sauvaient le peuple. Ainsi le fort Samson, l'hercule juif, battit les Philistins; Jephté, les Ammonites. Enfin, le peuple demanda un roi visible au grand pontife Samuel; il voulut, comme les autres peuples, avoir un roi et il eut pour roi le brave et beau Saül, fils de Kis; ce roi se brouilla avec Samuel, et après un combat malheureux contre les Philistins, il se tua et fut remplacé dans la royauté par David (1055). David, roi et psalmiste, fut également un heureux général; il conquit Jérusalem avec le bourg de Sion, et prépara la construction du temple, destiné à renfermer le sanctuaire national, l'arche d'alliance. Après maint trouble de famille, causé à David par sa polygamie, son fils, Salomon, homme à la fois sage et porté au luxe, commença à régner en 1015; il bâtit le célèbre temple et la ville de Palmyre; mais son gouvernement de sérail, gouvernement dispendieux et oppresseur, mina le royaume dont la chute date du règne de Salomon. Car après sa mort (en 975), deux tribus seules restèrent fidèles à son fils, le despotique Rehabeame, et formèrent le royaume de Juda, tandis que les 10 autres tribus choisirent pour roi Jéroboam, et fondèrent le royaume d'Israel avec Samarie pour capitale. Après plusieurs évé-

nemens malheureux, que même le petit nombre de bons rois, que des prophètes, tels qu'Elie, Isaïe, Jérémie ne purent détourner en vivifiant l'idée du Messie, Israël en 722 et Juda en 588 avant J.-C., devinrent la proie des royaumes d'Assyrie et de Babylone. La meilleure partie du peuple fut transportée pendant 70 ans à Babylone, jusqu'à ce que Cyrus lui permit de retourner dans sa patrie.

Au nord de la Palestine, dans une contrée peu étendue, près de la côte de la Syrie, demoraient les Phéniciens. Le pays de ce peuple ne donna pas naissance à des royaumes considérables ou à des religions qui gouvernassent le monde, mais le commerce, l'échange des productions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe furent son partage. Le Liban fournit aux Phéniciens le bois nécessaire à la navigation, qui, chez eux, comme presque partout, commença par la piraterie. Sidon et Tyr, les villes les plus importantes de la Phénicie, fondèrent, dans les lieux les plus favorables des côtes de la Méditerranée, des colonies (en Afrique, en Sicile, en Espagne, en Grèce, etc.). Les Phéniciens cotoyèrent même une partie de l'Afrique et de l'Europe, dans des vaisseaux que les premiers ils construisirent. On attribue à ce peuple actif l'invention précieuse de l'écriture par Thaut (la sagesse), du calcul, de la gravure des métaux, du tissage, de la teinture par la pourpre et de la fabrication du verre. Il était en relations d'affaires, moyennant leurs caravanes, avec l'intérieur de l'Asie. Agenor, dans le 17^e siècle (1640) avant J.-C., est regardé comme le fondateur des Phéniciens. Quand Alexandrie, en Egypte, attira par la suite le commerce du monde, celui des Phéniciens périt. Dans l'Asie mineure se formèrent plusieurs petits états, surtout

ce lui de la Phrygie (le nœud gordien que trancha plus tard Alexandre avec son épée; Midas avec ses oreilles d'âne et ses mains qui transformaient tout en or); celui de la Lydie qui fut ruiné par Cyrus et celui de Troie, où Tencer, Dardanus, Tros, Ilus, donnèrent le nom à la ville et au peuple.

En 1180, Troie périt sous Priam (père de Paris, de Hector), dans une guerre vindicative faite par les Grecs réunis. Des tribus grecques en peuplèrent les côtes situées le plus vers le sud. Voilà les états les plus importants de l'Asie, avant 560.

Dans l'antiquité on ne connut de l'Afrique que la partie septentrionale, où probablement avait pénétré la culture indienne, en traversant l'Arabie. Les Ethiopiens étaient tantôt bergers; chasseurs, pêcheurs, tantôt agriculteurs et commerçans. De Meroé, l'un de leurs plus anciens états, sortirent des colonies qui s'établirent, en y transportant leur religion et leur sacerdoce, dans la terre classique du miracle, dans la vieille Égypte en suivant la côte ou en exerçant une puissante influence sur le caractère grave du peuple. La vie et la mort se rencontrent dans la délicieuse vallée du Nil, dans les rochers escarpés du golfe arabe et dans les déserts immenses qui régnaient vers l'ouest. Par suite de la migration des tribus et de leurs triomphes sur celles qui les avaient précédées dans le pays, mais qui étaient plus sauvages, des castes héréditaires se formèrent, parmi lesquelles, comme dans les Indes, les prêtres et les guerriers sont les premières; les industriels, les marins et les bergers font partie des dernières. On s'établit près des temples, et insensiblement ces petits établissemens s'accrurent et finirent par former des états,

dont Thèbes, aux cent portes, dans la haute Egypte, et Memphis, dans le midi de ce même pays, étaient les plus considérables. La partie inférieure de l'Egypte, le Delta, fut cultivée plus tard. Des ténèbres enveloppent les premiers âges de l'Egypte dont on ne trouve des traces que sur les monumens antiques; il en est de même de l'histoire de ses premiers rois (Pharaons), dont le premier, Menès, a vécu, à ce qu'on croit, 2,500 avant J.-C. On compte 350 rois après lui; mais leur puissance était bornée par celle des prêtres, qui ont cherché à se rendre immortels par des monumens d'architecture, tels que le temple de Pytha ou Vulcain, à Memphis. Une partie de ces monumens existe encore. Dans le nombre de ces monumens on compte, outre des temples immenses pourvus de colosses, le lac Mœris, le labyrinthe, les cavernes sépulcrales; les pyramides, hautes de 500 à 800 pieds (servant probablement aussi à la sépulture), les obélisques, des colonnes quadrangulaires d'une seule pièce, hautes de 50 à 180 pieds; c'étaient peut-être des cadrans solaires. C'est sur ces monumens qu'on trouve l'écriture figurée et sacrée (les hiéroglyphes), dont l'explication occupe maintenant tant de savans. Mais ces monumens antiques, quelle masse de connaissances, mécaniques, géométriques et astronomiques, ils supposent! Les Egyptiens se firent aussi remarquer par leur exclusion de tous les étrangers, par leur manière d'embaumer les morts qu'ils placèrent près d'eux, comme momies, dans leurs repas et festins; par les honneurs divins qu'ils accordèrent à divers animaux utiles et même nuisibles; le bœuf Apis, l'Ichneumon; l'Ibis et le crocodile, etc.; par leur jugement des morts, leur croyance dans la métém-

psychose et dans le purgatoire ; enfin , par leurs peintures , leurs sculptures , par leur invention du papier , formé du Papyrus. Leur religion avait pour base la contemplation de la nature ; ils adoraient des effets naturels personnifiés ; Typhon et Osiris étaient pour eux , l'un le génie du bien et l'autre le génie du mal ; Isis était la nature et la lune , et Pythia , le feu. La religion des prêtres , plus épurée que celle du peuple , consistait en mystères , en consécérations et fêtes secrètes. Déjà , du temps d'Abraham et de Moïse , Memphis avait une constitution. Par Sésostris (1500) qui divisa le pays en cantons (nômes) et qui fit de grandes conquêtes , commence l'importance politique et le temps héroïque de l'Égypte ; mais peu de rois de ce pays ont légué leurs noms à la postérité. Vers 630 , l'empire fut partagé entre douze princes , que Psammétiphe , aidé de mercenaires grecs , parvint à se soumettre ; il ouvrit le pays aux étrangers ; par suite de cette mesure , le commerce maritime devint très-florissant. Enfin , en 525 , cet état devint aussi tributaire de l'empire universel de la Perse.

A l'ouest de l'Égypte , des plaines toujours vertes , s'étendaient comme des îles , à travers une mer de sable ; ces plaines devinrent des stations pour les caravanes ; là , le voyageur altéré , le chamcau qui supporte la soif et qui mérite le nom de vaisseau du désert , trouvent de l'eau fraîche et de l'ombre. Ces oasis devinrent aussi le siège de divinités adorées en ces lieux. En poussant vers le nord , on rencontre Cyrène et Barka ; au sud-ouest , le pays des Garamantes ; au nord-ouest , Carthage , la plus célèbre colonie tyro-phénicienne , fondée par Didon (888). Quoi qu'il en soit , de la tradition plus ou moins fabuleuse d'une peau de bœuf découpée et de la

visite d'Enée auprès de la fondatrice de cette colonie, celle-ci, grâce à sa situation favorable et l'antique esprit mercantile de ses habitans, continua à s'élever; la prospérité et l'étendue de cet état lui permirent bientôt de former à son tour de nouvelles colonies. Cet état poussa le commerce maritime jusqu'aux Canariennes, jusque dans le voisinage de l'Angleterre et vers les côtes de la mer Baltique. Le commerce de terre de Carthage ne fut pas moins considérable, au moyen de ses caravanes qui poussaient jusque dans le pays de Garamans et en Egypte, où, e retrouvaient les produits de l'Arabie et de l'Inde. Deux suffètes (juges), nommés à vie par le peuple, étaient investis de la suprême dignité de l'état. Dans la guerre, les généraux nommés pour la conduire, étaient assistés par des conseillers. Les autres côtes de l'Afrique, alors connues, étaient remplies de colonies grecques, phéniciennes et cartliagiноises.

A cette époque, l'Europe n'était connue qu'en partie; c'était du côté du sud; car, le nom de Scythes, était une expression vague pour désigner les peuples du Nord de la Mer-Noire et de l'embouchure du Danube; la connaissance du Nord reposait sur des traditions et des fables miraculeuses que la jalousie de commerce des Carthaginois et des Phéniciens se plaisait à entretenir. Le Sud-Ouest de l'Europe attire bientôt l'attention, par son voisinage de deux autres parties de la terre; il est destiné, par la nature même, à développer une civilisation remarquable. Le commencement de l'histoire grecque est enveloppé dans des traditions contradictoires d'origine égyptienne et asiatique. Cela n'empêcha pas les Grecs de les accueillir avidement et d'en faire une histoire nationale, source de leur

civilisation et de leur religion. Des tribus primitives, telles que les Thessaliens, les Hellènes, les Pelasges se mêlèrent à des tribus venues de l'Asie-Mineure, à des tribus phéniciennes qui leur donnèrent le commencement de la civilisation, des lois et des sciences, ou succombèrent. Cécrops et Danaüs, ces chefs de colonie venus de l'Égypte, Cadmus de la Phénicie, Pelops de la Mysie (entre 1550 et 1400) et plusieurs de leurs successeurs n'offrent encore aucune donnée historique. Mais l'histoire s'y rattache et se rattache encore à d'autres héros nationaux, et il est certain que les Grecs ont connu de très-bonne heure le mariage, l'agriculture, la plantation de l'olivier, l'écriture, le travail des métaux, l'exploitation des mines, les oracles, la navigation, le commerce et les mystères. Athènes, Sparte, Thèbes, Argos, Mycènes étaient d'anciennes villes, ou d'anciens empires, sous des rois que l'extraction mythique rendit plus respectables. La religion des Grecs aussi, fut un mélange. Mais, si les élémens en sont étrangers, mêlée à la tradition et à l'histoire, et devenue populaire, elle devint grecque implantée sur le sol de la Grèce. Les Grecs se représentèrent leurs dieux d'une manière humaine pour en être plus près, et, de cette manière, ils n'eurent pas besoin d'un sacerdoce médiateur intéressé. Les héros tenaient le milieu entre les dieux et les hommes; ces héros sont : Dionys, Hercule, Castor et Pollux; Minos, Deucalion, Jason, Prométhée, Thésée, Persée, Amphityon ne paraissent pas moins fabuleux. Le voyage à Colchis, entrepris vers 1250, sur le vaisseau Argo, voyage que la poésie a orné des couleurs les plus variées, et qui avait pour but la toison d'or (peut-être qu'il y avait, dans cette contrée

des animaux dont la peau se chargeait de grains d'or, quand ils se baignaient dans certains fleuves; le combat des sept princes contre Thèbes, dont la prise eut lieu entre 1225 et 1215; et même la première assemblée nationale contre Troie; tous ces différens exploits ne seraient que ceux de quelque pirate heureux, sans les chants divins d'Homère qui en ont éternisé la mémoire. Les dieux et les hommes se combattent, s'insultent, se poursuivent à coups de pierre et souvent à coups de massue. Il a fallu l'esprit poétique des Grecs pour faire d'Achille, d'Odysée, d'Ajax, d'Agamemnon, de Ménélas, de Nestor, de Diomède, et de tant d'autres, des héros accomplis d'après une conception idéale. Après un long pèlerinage entrepris par une tribu grecque des Doriens, sous les Héraclides ou descendans d'Hercule (en 1100), marchant en conquérans dans le Péloponèse (la Morée), l'histoire grecque prend quelque consistance; les tribus éparées (les Eoliens, Etoliens, Joniens, Doriciens) et les contrées disséminées se dessinent plus nettement. Au nord de la Grèce, se fait remarquer la Thessalie; au midi, c'est la Béotie (Thèbes), l'Attique (Athènes); dans le Péloponèse, c'est, entr'autres, Corinthe, Elis, l'Orcadie, Messine et Lacconique (Sparte). Les îles de Crète, de Chypre, de Rhodes, de Salamis, d'Eubée, d'Egine, de Delos, de Paros, etc., font partie de la Grèce. Mais parmi tous ces états de la Grèce, Athènes et Sparte, s'élèvent et représentent des constitutions différentes, la démocratie et l'aristocratie, selon l'esprit de douceur, qui prédomine même dans le dialecte ionien, ou de rudesse, qui se fait remarquer dans le dorien. Outre cela, aucun peuple de l'univers n'a établi autant de colonies, n'a été aussi influent sur la

civilisation des autres peuples que le peuple Grec. L'Asie-Mineure présente sur les côtes de l'ouest les villes magnifiques de Smyrne, d'Ephèse et de Milet; toute l'Italie (appelée pour cette raison la grande Grèce avec Tarente, Sybaris, Néapolis, etc.); la Sicile (Messine, Syracuse, etc.), étaient peuplées de colonies grecques; les Grecs avaient aussi des établissemens en Sardaigne, en Corse, dans les Gaules et près des côtes d'Espagne (Massilia ou Marseille, Sagonte); en Afrique (Cyrène), près de la mer Noire; (Byzauce), près de la côte macédonienne et thracienne. Mais malgré cette dispersion des Grecs par tribus, en différens états et pays, la langue, les oracles (Delphe, Dodone, qui exercèrent bientôt une influence immense comme étant la voix des dieux), les grandes fêtes nationales, les jeux (olympiques, isthmiques, de Némésis et de Pythia), les mystères (d'Eleusis), les amphictyons, lui servirent de points de ralliement et de liens généraux. La législation de Lycurgue (880), à Sparte, qui avait pour objet l'égalité de fortune, d'éducation et de culture d'hommes robustes, s'opposait, par ce motif, à la mollesse et au luxe, et, inspirait du respect pour la vieillesse, l'obéissance à la loi et la bravoure militaire (des villes sans enceinte, de la monnaie en fer, et le brouet); la législation de Solon (590) en faveur d'Athènes, qui voulait placer le pouvoir dans les mains des plus éclairés et des plus riches, pour s'opposer, à la fois, à l'anarchie et à l'aristocratie; cependant, l'exemple de Pisistrate est là, pour montrer qu'avec du talent et aidé du peuple, on pouvait, même dans une pareille constitution, se faire usurpateur; la législation de Seleucus (660) et de Charondas, après lui, dans la grande Grèce; l'alliance

secrète que Pythagorus le Samien fit à Crotone de 540 à 510 , pour former des hommes d'état ; toutes ces diverses constitutions et ces différens essais, indiquent, chez les Grecs, une masse d'idées politiques et des essais de constitutions diverses. Sparte avait un gouvernement composé de deux rois, avec un sénat, et, plus tard encore, des éphores. A Athènes, il y eut des rois jusqu'à Codrus, en 1068 ; ensuite des archontes avec des comices et des assemblées populaires ; les constitutions des autres états de la Grèce ressemblaient plus ou moins aux deux précédentes. Déjà, cette époque de l'histoire grecque montre quelques bons poètes et de grands sages. Car, quoiqu'on n'ait rien conservé et qu'on n'ait rien pu conserver de Musæus, de Liné, d'Orphée, on a les travaux immortels de poésie épique d'Homère (en 900), de l'Asie-Mineure ; (les travaux d'Homère, dit un moderne, existent, mais Homère lui-même est encore à trouver) ; ceux d'Hésiode, qui a vécu peu de temps après ; les odes et les hymnes d'Alcæus, d'Erinna, de Sapho, d'Anacréon et de Pindare ; les chants guerriers de Tyrtée se sont conservés en tout ou en partie ; la fin de cette période offre les sept Sages de la Grèce : Solon, Thalès, Périandre, Pittacus, Bias, Chilon, Cléobule, et les premiers fondateurs de la philosophie grecque, ainsi que les germes de cette splendeur intellectuelle qui a fait des Grecs le premier peuple de l'ancien monde.

(Fondation de Rome 754 avant J.-C. ; du monde, 3250.

Sous le rapport politique, l'Italie était destinée à offrir le premier peuple de cette même époque. D'anciennes migrations de peuples primitifs, tels que les OEnotes, les Ausoniens, les

Sabelles, les Tyrrhéniens, les Umbres, les Sicules, y sont difficiles à démêler, et les traces des premiers âges de l'histoire romaine, se trouvent dans la fable et dans la poésie. Au moins la poésie nationale traduite en prose et en histoire, peut-elle aider à découvrir les événemens de cette époque de l'histoire des Romains. Le peuple le plus civilisé et le plus puissant avant les véritables Romains, fut celui des Tyrrhéniens, nommés ensuite Etrusques. Leur religion, leur constitution et, en général, leur civilisation, influèrent puissamment sur Rome, qui fut regardée elle-même, comme une colonie d'Albe; celle-ci doit son origine à Lavinium et à Enée. On aime à oublier Amulius et Numitor, rois d'Albe; Rhea Sylvia, la vestale; l'aventure miraculeuse de Romulus et de Remus, ses fils, sauvés par une louve, pour ne s'occuper que de l'importance dont fut par la suite l'État romain qui, différent de tout autre état avec un commencement presque imperceptible, s'est développé au point de dominer le monde ancien; en effet d'un espace qui avait à peine deux milles carrés et 4000 d'habitans, il a atteint l'énorme étendue de 130,000 milles carrés et près de 100,000,000 habitans répandus dans trois parties du monde. Rome depuis sa fondation (754), fut gouvernée pendant 245 ans, par sept rois: Romulus, Numa Pompilius, Tullus Hostilius, Ancus Martius, Tarquin-l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin-le-Superbe. Durant cette période eurent lieu presque tous les combats, ayant pour objet l'agrandissement de l'État, l'institution du sénat, celle des patriciens, des chevaliers, des plébéiens, la distribution du peuple en tribus et en curies pour les assemblées du peuple, en centuries, quant à la fortune; alors eut lieu aussi l'institu-

tion d'une religion de l'état, de la faculté d'hériter, la construction des cloaques, des aqueducs, du forum, du cirque, et déjà à la fin de cette période, la ville aux Sept-Collines fut considérable, et du haut du capitol il ne fut plus possible de mesurer l'étendue de tout le territoire romain. Le rapt des Sabines, le combat des Horaces et des Curiaces, la destruction d'Albe, la longue, et en général la ferme volonté de faire régner le droit du plus fort, aidèrent l'état naissant à fonder son existence et à la maintenir victorieusement.

Ainsi, cette première période de l'histoire universelle, présente déjà l'image du mouvement social, du développement successif et varié auxquels le genre humain est appelé.

Des états se fondent, il se fait des inventions; on essaie toutes sortes de manières de vivre, quand le monde paraît être encore dans l'enfance. Et pourtant le développement rapide de ce qui a précédé, fait conclure ce qui arrivera dans la suite. Toutes les forces intellectuelles, celles de l'individu comme celles de la généralité, seront employées pour atteindre le but de l'humanité entière, le complet développement de toutes les facultés de l'homme. Et que serait devenu le genre humain sans le moteur puissant, le plus efficace, l'esprit, l'intelligence?

HISTOIRE DU MONDE ANCIEN.

CHAPITRE II.

*De la fondation de l'Empire persan jusqu'à
Alexandre-le-Grand. (560 à 336 avant J.-C.)*

Le chaos du monde ancien se débrouille; les élémens de l'histoire deviennent plus distincts et se lient plus facilement; les sources historiques deviennent aussi plus claires et plus abondantes. Les circonstances s'agrandissent; il y a un royaume universel dans les trois parties du monde; les Grecs sont à leur époque la plus brillante; Rome marche à pas de géans dans la carrière des conquêtes. Mais l'Asie est encore le théâtre principal de l'histoire.

(Cyrus ou les Juifs rétablis; 8^e âge du monde; 525 ans avant J.-C., du monde 3468).

Au sud de la Médie, très puissante au commencement de cette période, se trouve le pays montagneux de la Perse que la Médie avait conquise. Astiages, roi de Médie, ayant donné sa fille à un homme de cette province, ordonna sur l'avertissement d'un mauvais songe, de faire mourir Cyrus issu de ce mariage. Sauvé miraculeusement (commencement ordinaire d'hommes devenus par la suite célèbres, de fondateurs d'états), Cyrus grandit, devint le plus hardi de ses camarades et vit avec douleur ses compatriotes

persans sous le jong des Mèdes. Il n'avait peut-être même pas besoin de donner à ses compatriotes nomades le choix entre le jour du défrichement péçible d'un champ et celui du lendemain, consacré à un festin joyeux, pour inspirer à ces courageux montagnards, le désir de s'affranchir. En 560, Astyages succomba dans la bataille de Pargada, et la Médie reconnut Cyrus pour son chef. Celui-ci se tourna ensuite vers la Lydie, le plus grand état de l'Asie-Mineure, sous la domination de Crésus, beau frère d'Astiages. La folle confiance de Crésus en ses trésors, dont n'avait pu le guérir le sage avertissement de Solon, et la foi aveugle qu'il ajouta à l'oracle ambigu de Delphes, ne se dissipèrent que lorsqu'il fut vaincu et que, prisonnier, il allait expirer sur un bûcher à Sardes. Cyrus alors lui fit grâce de la vie. Par la chute de la Lydie, les Grecs de l'Asie-Mineure passèrent aussi sous la domination persane. Les Phocéens seuls s'exilèrent et passèrent à Massilia (Marseille), où ils transportèrent l'olivier et la vigne. La prudence inspirée par une politique mercantile, porta les villes phéniciennes à se soumettre volontairement. Babylone fut prise par le détournement de l'Euphrate qui la traversait (536) et tous les pays de la partie antérieure de l'Asie, jusqu'à l'Arabie, tombèrent au pouvoir de la Perse. Alors se termina aussi l'exil babylonien des Juifs, qui avait duré 70 ans; mais les plus pauvres d'entr'eux seulement profitèrent de la permission de Cyrus pour retourner dans leur patrie. Toutefois le dominateur de l'Oxus et de l'Indus jusqu'à la Méditerranée n'était pas encore satisfait. Les peuples nomades du centre de l'Asie, enrichis par le commerce des caravanes, fixèrent l'esprit conquérant de Cyrus. Mais il succomba à la perfidie d'une reine des

Messagètes, nommée Tomyris, qui, à ce qu'on dit, lui fit trancher la tête et la fit mettre dans une outre remplie de sang, en disant que la tête de cet insatiable de sang, s'en assouvissait (529). Cambyse, son fils, régna après lui jusqu'en 522. Conquérant comme son père, il fut le meurtrier de son frère Smerdis, roi de la Bactrie, dont il convoitait la possession. L'Égypte devint sous la domination de Psammenit une province persane, et la caste des prêtres, soutien de l'Égypte, y fut la plus maltraitée (aussi représenta-t-elle plus tard Cambyse à Hérodote sous les couleurs les plus désavantageuses); Thèbes fut détruite, mais son plan contre la Lybie et l'Éthiopie échoua complètement. Une tentative des Mages de placer sur le trône du roi très éloigné, un faux Smerdis et de rappeler de nouveau au timon des affaires les Mèdes et surtout leur propre caste, obligea le roi à revenir bien vite sur ses pas. Mais par imprudence il s'enfonça sa propre épée dans le corps et mourut. Cependant l'inspection des oreilles coupées du faux Smerdis fit bientôt découvrir la fourbe, et des sept Perses qui le renversèrent il y en eut un qui, par le hennissement de son cheval (1), monta sur le trône de Cambyse; ce fut Darius, fils d'Hystaspes (521); il donna une constitution à cet immense état; il le divisa en vingt Satrapies, le pouvoit de revenus réguliers, la plupart en métaux précieux non travaillés et en d'autres productions principales des provinces et fit aussi frapper de la monnaie d'or (Dariques). Darius aussi étendit l'empire

(1) Il fut convenu entre les 7 Perses que celui dont le cheval hennirait le premier deviendrait roi.

en y ajoutant la Thrace et la Macédoine; son entreprise contre les Scythes manqua; il ajouta également aussi à son empire une partie du pays situé vers l'Indus et il châtia les Grecs de l'Asie-Mineure qui soupiraient après l'indépendance, et qui, soutenus par leurs compatriotes d'Europe, avaient déjà brûlé Sardes. Pour se venger de cet appui prêté contre lui, il envoya Mardonius avec une flotte et une armée contre la Grèce (492); mais Mardonius arrêté par les tempêtes et par les Scythes, ne put atteindre la Grèce. Une seconde expédition sous la conduite de Datis et d'Artaphernes et commandée par Hippias, Grec exilé, parvint à la vérité (490) à détruire Eretria dans l'île d'Eubée, mais il fut battu en retraite près de Marathon par les Athéniens sous la conduite de Miltiades. Pendant de nouveaux préparatifs contre la Grèce, Darius mourut, et Xercès son fils lui succéda (486 à 465). A la guerre nationale contre les Grecs, concoururent environ deux millions de combattans de plus de cinquante peuples, dont les noms ont disparu des cartes modernes: mais l'expédition fut arrêtée près des Thermopyles et d'Artémise et empêchée d'agir par terre comme sur mer. Les Perses parvinrent bien à brûler Athènes délaissée par ses habitans, mais ils échouèrent dans le combat naval de Salamis (fait d'armes brillant de Thémistocles en 480); alors le roi inquiet du pont qu'il avait fait jeter sur l'Hellespont, prit la fuite précipitamment. Les troupes laissées sous le commandement de Mardonius, furent battues le même jour par terre et sur mer, par Pausanias et Aristides (479), près de Platée et de Mycale. Cette guerre malheureuse, ce règne faible et le règne aussi faible qui le suivit, la succession irrégulière au trône, même l'étendue de l'empire,

où les gouverneurs éloignés des capitales commencèrent à se regarder comme de petits rois et à se révolter, enfin la mauvaise organisation des troupes, tout cela contribua visiblement à hâter la décadence et la chute de l'empire qui avait bien quatre villes capitales, Ecbatane, Suse, Babylone et Persepolis, mais où il n'y avait ni unité, ni obéissance, ni bonne constitution, ni sage administration, quatre conditions nécessaires à la prospérité de tout état. Ajoutons que Persepolis était le lieu de la sépulture royale et que l'éloignement des quatre capitales donnait à la cour qui y séjournait alternativement une véritable existence nomade. Xercès tomba sous le fer d'un assassin, et les règnes suivans ne firent qu'accroître la décadence de l'empire. On fut obligé d'adopter un système de défense et de corruption pour se garantir d'un pays aussi peu considérable que celui de la Grèce; la Perse fut à peine capable de maintenir dans le respect l'Égypte et quelques autres satrapies, et dans la guerre entre les deux frères, Artaxercès II contre Cyrus le jeune (roi), il y eut même 10,000 Grecs qui combattaient pour ce dernier à Kunaxa et qui sous Xenophon se retirèrent presque sans perte, par un trajet de 300 milles au milieu d'ennemis victorieux. Un peu plus tard un roi de Sparte, Agésilaüs, allait détruire tout l'empire perse, si des guerres, suscitées dans la Grèce par l'or des Perses ne l'eussent fait rétrograder. Déjà plus d'un roi persan ne sut se maintenir que par le massacre de toute la famille royale, et plusieurs de ces rois moururent de mort violente. Mais l'heure suprême sonna pour la Perse dès que la Grèce n'obéit plus qu'à un seul chef.

L'Inde, la Chine, la Phénicie, l'Arabie par-

couruë par des hordes nomades et habitée seulement du côté du Sud, aucune de ces diverses contrées n'offre un intérêt quelconque pendant toute cette période. Les Juifs seuls, sous la domination persane, méritent d'être mentionnés. Leur état déjà faible, fut encore déchiré par leurs disputes contre les Samaritains, disputes qu'entretenait l'intolérance religieuse. Ils parvinrent enfin à bâtir un temple à Jérusalem; le grand pontife qui le déservait devint en même temps chef du pays. Esdras et Nehemie renouvelèrent la constitution mosaïque. Dans des situations souvent désespérées, ils n'attendirent pas avec moins de confiance le Messie annoncé par les prophètes, qui même dans l'exil continuèrent à l'annoncer. L'Egypte ne cessait pas de faire des efforts, souvent heureux, pour se rendre indépendante des Perses. Cependant Carthage, éloignée des conquérans persans qui voulurent en vain envoyer une flotte contre cette colonie, gagna en étendue territoriale, et comme le commerce des Phéniciens souffrait beaucoup du joug persan, les Carthaginois s'en emparèrent. Ils s'établirent en Espagne, livrèrent en 550 aux Phocéens la première bataille dont parle l'histoire, firent en 509 un traité de commerce avec Rome et devinrent les maîtres de la Sardaigne, de l'Afrique et d'une partie de la Sicile. Mais voulant s'emparer de la Sicile entière, ils commencèrent dès 480 des guerres qui continuèrent long-temps contre les Syracusains et notamment contre Gelon, Dionys I et Dionys II qui leurs ripostèrent vigoureusement. Timoléon le corinthien qui avait sacrifié son propre frère à la liberté de Syracuse sa ville natale, protégea cette ville à la fois contre le despotisme de Dionys II et contre les Carthaginois. Le tribunal

des cent veilla dans Carthage pour le maintien de la constitution aristocratique.

Le peuple grec s'offre à nous dans ses nombreux petits états, pendant cette période, sous un aspect beaucoup plus brillant qu'aucun autre peuple de la même époque. Quoique son pays fut beaucoup plus petit que la moindre satrapie persane, il avait glorieusement combattu l'immense armée persane, et montré ce dont est capable le patriotisme uni à une grande supériorité intellectuelle. Les Grecs souvent désunis entre eux, envisageant différemment la constitution qui convenait à leur pays; Athènes et Sparte étant toujours en rivalité et voulant chacune être à la tête de la Grèce; ces mêmes Grecs étaient cependant toujours unis contre l'ennemi commun, contre l'ennemi de leur patrie. Ils étaient dignes de vaincre, car ils ne cherchaient pas alors seulement à combattre l'ennemi, mais ils savaient encore dompter leurs propres passions, et c'est à tort qu'on ne nomme que quelques-uns de leurs héros; c'était un peuple de héros, et c'est l'esprit de tous qui produisit la victoire. Aussi Miltiade, Thémistocles, Aristides, Cimon, Léonidas, et Pausanias avant qu'il n'eût trahi sa patrie, furent-ils plutôt les coryphées de l'héroïsme national que des héros proprement dits. Ces mots : « Va, voyageur, dire à Sparte, que nous sommes morts ici pour avoir obéi à la patrie », devraient encore aujourd'hui, après vingt-deux siècles, retentir dans l'esprit de tout guerrier et de chaque citoyen. Mais de même que la véritable grandeur ne se manifeste que dans le malheur, l'esprit de l'individu, comme celui des peuples entiers, se porte, dans le bonheur, facilement à l'orgueil. En effet, la jalousie entre Sparte et Athènes devint, après la conclu-

sion de la paix, de plus en plus envenimée. Chacun de ces deux états voulait s'arroger la suprématie sur la Grèce entière ; et si Athènes pouvoit mettre dans la balance ses flottes, sa finesse politique, ses richesses et sa civilisation plus avancée, Sparte, de son côté, avait à faire valoir ses troupes plus aguerries, sa fermeté et sa politique droite et conséquente. Car comme à Athènes c'était le peuple qui gouvernait, l'esprit public fut dans une fluctuation continuelle, et c'est cet esprit changeant qui fit souvent condamner à mort ou exiler par l'ostracisme, comme dangereux à la liberté, les meilleurs généraux et les politiques les plus consommés ; et l'approbation populaire eut souvent plus de part à ces décisions importantes, qu'un véritable avantage national. Les Athéniens agirent aussi souvent arbitrairement avec leurs alliés. Aussi la fin de ces différens frottemens entre Athènes et Sparte fut une guerre sanglante où presque tous les Grecs prirent part pour l'une ou l'autre partie. La guerre de 27 ans ou la guerre du Péloponèse (431 à 404), à la suite de légères contestations entre Corinthe et Corcyre, n'était au fond qu'un combat entre l'aristocratie et la démocratie, partis qui s'étaient formés dans presque toute la Grèce, et ce combat se termina, contre toute attente, par l'anéantissement de la démocratie et la ruine d'Athènes ; l'opinion parut se confirmer que le gouvernement populaire est moins stable que celui qui est dirigé par les hommes les plus éclairés et les plus considérés. Au commencement de cette guerre, Athènes avait toutefois encore Périclès, véritable modèle d'homme politique d'une république, embrassant dans sa vaste conception jusqu'aux moindres détails des affaires de l'état, réfléchi dans la bonne foi d'une

inébranlable dans la mauvaise et cachant au peuple le dessein de le dominer, mais remettant sans cesse aux yeux de ce même peuple le degré d'élevation où il l'avait amené. Malheureusement, ce profond politique devenu vieux, donna, au commencement de la guerre du Péloponèse, le conseil d'adopter un système de défense sur terre, et d'attaquer sur mer. Alors presque toute la population du plat pays de l'Attique se pressa dans Athènes et dans l'intervalle des longs murs du port, parce que les Spartiates ravageaient régulièrement tous les ans le plat pays. De là, trop grande agglomération de peuple, et partout famine, et enfin une effroyable peste à laquelle Périclès lui-même succomba; il mourut en 429. Un tauneur, nommé Cléon, parvint, bientôt au moyen de sa voix de stentor, à conquérir l'influence qu'avait eue Périclès; il s'en servit pour porter le peuple aux mesures les plus acerbés contre des alliés devenus infidèles; cependant, dans un combat près d'Amphipolis, il eut le bonheur de tenir tête au général spartiate Brasidas. On conclut une paix de cinquante ans, mais Athènes eut alors pour chef Alcibiade, favori et disciple de Socrate; ce chef employa ses grands talens plus à sa propre élévation que dans l'intérêt de l'état; il ne croyait pouvoir avoir de l'importance que dans la guerre. Par son éloquence, Alcibiade parvint à engager les Athéniens d'envoyer du secours aux Ségestiens, en Sicile, contre les Syracusains, ou plutôt à conquérir la Sicile. Une flotte bien équipée se rendit à cette destination sous la conduite d'Alcibiade, de Lamachus et du prudent Nicias. Mais Alcibiade, accusé bientôt après par ses ennemis d'avoir audacieusement mutilé des statues des dieux, fut rappelé; il se réfugia auprès

des Spartiates qu'il excita à rompre la paix récemment conclue avec les Athéniens. Alors les Spartiates à leur tour se pourvurent d'une force navale et détruisirent complètement l'armée athénienne en Sicile. Ils fortifièrent en même tems Decelea, bourg voisin d'Athènes, et négocièrent même une alliance avec les Perses qui n'eurent pas l'habileté de profiter de la sanglante désunion des Grecs pour tirer vengeance de leurs précédentes défaites. Cependant Alcibiade parvenu à passer auprès des Perses, vint à bout de se faire nommer chef de l'armée athénienne. Avec son retour à cette armée le bonheur y retourna également, et ce fut maintenant aux Spartiates à demander la paix aux Athéniens qui, éorgueillis par la victoire, ne la leur accordèrent pas (410). Comme pendant l'absence d'Alcibiade la flotte athénienne avait été battue par Lysandre, Alcibiade, pour échapper à la fureur du peuple, se vit obligé de se condamner à un exil volontaire, et les Athéniens, malgré quelques victoires partielles, virent enfin leur force navale anéantie par Lysandre dans une victoire que ce dernier remporta sur eux auprès d'Ægos-Potamos (fleuve des Chèvres) près de l'Hellespont (406). Les alliés d'Athènes furent subjugués; Athènes fut assiégée en 405, et se rendit par capitulation aux Spartiates (404) qui, non-seulement abattirent les murs d'Athènes et emmenèrent tous les vaisseaux de guerre à douze près, mais ils remplacèrent aussi la démocratie qu'ils avaient en haine par une oligarchie de trente tyrans; le gouvernement tyrannique de ces derniers fut renversé l'année suivante par Thrasybule, et la constitution fondée par Solon en prit la place. Mais on ne put rendre à l'état quo son ancienne forme, mais non lui rendre son an-

·cien esprit. La plus belle période d'Athènes fut à sa fin; cet état cessa de fleurir et n'a plus depuis cette époque joué de rôle important dans l'histoire. Jetons donc encore un coup-d'œil sur la période florissante d'Athènes sous Périclès. Athènes ne voulut pas seulement, comme Sparte et Rome, primer par les armes; elle connut et voulut avoir une gloire plus brillante, une civilisation plus avancée. Aussi parvint-elle par là à une supériorité d'esprit qui survécut long-temps à sa puissance politique, puisque même Néron fut jaloux de l'approbation du peuple artiste d'Athènes. Comme toute l'existence y fut publique, c'est à la vie publique aussi qu'on y donna le plus la splendeur la plus éclatante. Les halles, les péristyles, les théâtres qui contenaient 50,000 âmes; le bourg avec ses gradins et ses propylées; le Parthénon ou le temple d'Athènes, voilà ce qui excita l'admiration de l'étranger; et la statue colossale de Minerve s'élevait majestueusement au-dessus de la mer et de tout le pays, comme pour indiquer la suprématie du peuple athénien. Mais Athènes possédait aussi Phidias qui savait sculpter des statues telles que celle de Minerve et celle de Jupiter olympien; cette dernière était haute de 50 pieds et faite d'ivoire et d'or; il y eut Polygnote, Praxitèles, Lysippe, Polyclète, Zeuxis, Apelles, Parrhasius, qui alors produisaient des chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture; c'étaient des Grecs, quoiqu'ils ne fussent pas tous d'Athènes et qu'ils n'existassent pas tous à la même époque. Les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripides faisaient accourir en foule le peuple au théâtre à peine assez grand pour le contenir; les comédies comiques ou mordantes d'Aristophane produisaient le même effet. La tribune athénienne pré-

sente avec orgueil Périclès, dont l'éloquence fut foudroyante; Nicias, Lysias, Isocrate, Eschine et Démosthènes parlèrent devant le peuple souverain, devant qui Hérodote, dit-on, eut la permission de lire son chef-d'œuvre d'histoire, Hérodote, le premier de ce grand triumvirat d'historiens que composèrent avec lui Thucydides et Xénophon. Ainsi l'Athénien vit devant et autour de lui ce qu'il y avait de plus grand, et apprit à vivre pour sa patrie pendant que le Spartiate apprit à peine à mourir pour elle.

La philosophie des Grecs, commençant par Thalès et les Ioniens, occupée de la contemplation de la nature qui, chez les pythagoriciens dans la grande Grèce, avait pris une consistance plus fixe et plus déterminée, cette philosophie est encore estimée aujourd'hui par les moyens qu'elle offre d'expliquer la nature des choses et de trouver le bien suprême des hommes. Si les sophistes se permirent des écarts, Socrate sauva la philosophie comme Thrasybule avait sauvé l'état. Socrate, le plus parfait des hommes, dont la vie fut aussi pure que la mort fut grande, eut l'art de développer ou plutôt de laisser se développer les facultés de chacun de ses disciples, et c'est ainsi que les différents systèmes philosophiques purent se faire jour. C'est cet homme supérieur que le peuple, toujours facile à exciter, séduit par les ennemis et les envieux du grand homme, força en l'an 400 à boire la ciguë. Le pauvre Antisthènes, chef des cyniques dont fit partie aussi Diogène de Sinope, chercha le souverain bonheur dans la privation et dans l'impossible dessein de n'avoir pas de besoins; Aristippe le riche, ainsi que l'école cyrénaïque, chercha au contraire le bonheur dans la jouissance; Zénon le stoïque, dans l'insensibi-

lité contre la douleur; Pyrrhon le sceptique put tranquillement voir Anaxarque enfoncé dans un marais, parce que ce fait ne lui paraissait pas certain; Euclide, avec ceux de Mégare, ne parut pouvoir exister qu'en combattant comme dialecticien; Epicure, qui valait mieux que sa morale, crut trouver la félicité dans l'absence de la douleur et dans l'illusion du plaisir extérieur. Mais c'est Socrate qui, dans la personne du divin Platon, attira le plus de disciples; Platon qui, dans son école de l'académie, et appelé par cette raison l'académique, sut ramener l'homme, à travers toutes les vicissitudes des choses, à Dieu, source de tout bien, de la vérité et de la beauté. Socrate fut encore honoré dans la personne d'Aristote, fondateur de l'école péripatéticienne, qui fit beaucoup de cas de l'expérience, comme source exclusive de la connaissance, et qui fit de grandes recherches sur la nature, sur l'esprit humain et sur la république, recherches qui existent encore en partie.

Sparte se trouva pendant quelque temps à la tête des Grecs; mais pendant qu'Agésilas, un de ses rois, combattait vaillamment en Perse, Sparte fut à son tour attaquée par quelques états grecs et forcée d'accorder, par l'entremise d'Antalcidas, en 387, une paix avantagense aux Perses. Bientôt après aussi, Sparte, qui avait injustement envahi le bourg des Thébains, fut contrainte de leur céder la domination dans la Béotie. Deux hommes de Thèbes, Pélopidas et Epaninondas, parvinrent en 378, non-seulement à délivrer leur ville natale, mais à l'élever à une hauteur remarquable. Les batailles de Leuctre et de Mantinée, conduites d'après une tactique nouvelle, en 371 et 362, renversèrent Sparte de la hauteur à laquelle elle s'était élevée; mais Thèbes aussi

fut entraînée dans la chute des hommes qui l'avaient élevée ; car Pélopidas succomba en Thessalie, et Epaminondas près de Mantinée. L'impuissance des parties belligérantes produisit la paix et la liberté. Mais bientôt cette liberté impuissante devait faire place à un esclavage général qu'allait imposer à la Grèce un homme moitié grec lui-même.

Au nord de la Thessalie, la Macédoine s'était peu à peu formée (813) ; faible à sa naissance, devenue libre du joug persan par suite de la bataille de Platée, la Macédoine parvint après le déclin de la grandeur de Thèbes à avoir à son tour un roi ; c'est Philippe (350 à 336). Philippe, poussé par l'ambition, ne dédaigna aucun moyen d'étendre son état et de le rendre plus puissant ; il soumit les Illyriens, les Paconiens et les Thessaliens, gagna les riches mines d'or de la Thrace, et dirigea ensuite sa politique à soumettre les Grecs. Il ne négligea rien pour s'immiscer dans leurs affaires ; il opéra d'abord par la corruption, et il disait ordinairement : « Il n'y a pas de mur trop élevé pour qu'un âne chargé d'or ne puisse passer par-dessus. » Malheureusement les Grecs l'attirèrent eux-mêmes dans leurs affaires, en commençant (357) les guerres sacrées contre la Phocide et puis contre les Locriens à cause des champs et des trésors d'Apollon de Delphes. En vain Démosthènes, dans ses philippiques, tonnait du haut de la tribune nationale pour avertir les Grecs de se préserver de l'intervention de Philippe ; ses adversaires, corrompus par l'or du roi macédonien, s'appliquèrent à maintenir Athènes dans une malheureuse illusion. Et quand les Grecs virent le danger de leur position, il fut trop tard. Philippe avec sa formidable phalange macédonienne arracha en

338 la victoire de Chéronnée sur les Grecs réunis, et parvint à se faire nommer à Corinthe, sinon le chef, du moins le général en chef de tous les Grecs contre les Perses. Assassiné, il fit place à un plus grand despote (336), à son fils Alexandre.

Pendant que la liberté grecque succombait ainsi, la liberté romaine se développait. A cette époque le gouvernement de Tarquin-le-Superbe fit naître à Rome, surtout chez les Patriciens, une haine implacable contre lui et sa famille; et lorsque son fils Sextus eut déshonoré la chaste Lucrece, que celle-ci se fut tuée pour ne pas survivre à son déshonneur, le signal fut donné pour la déchéance absolue du roi et pour l'expulsion de sa famille. Lucius Junius Brutus, et Cajus Tarquinius Collatinus, remplacé bientôt par P. Valérius Poplicola, devinrent alors consuls, et furent revêtus du pouvoir exécutif. Ce pouvoir était figuré par 12 licteurs qui précédaient les consuls et qui portaient des faisceaux, des verges avec une hache. Les Tarquins tentèrent vainement plusieurs essais pour rentrer dans Rome et pour s'emparer de nouveau de la domination, en s'appuyant de peuples voisins; Brutus lui-même n'hésita pas à faire mourir ses deux fils, compromis dans une conspiration de ce genre, et succomba lui-même dans un combat contre les Tarquins. Les Romains étaient dignes de la liberté parce qu'ils savaient la défendre. Ainsi Porsenna, roi de Clusium, se vit arrêté au pont du Tibre et empêché d'entrer dans Rome par Horatius Cocles seul, jusqu'à ce que pont fût abattu; ainsi Mucius Scévola risqua sa vie pour tuer Porsenna dans son propre camp, et en brûlant avec sang-froid sa main droite, il montra le peu de cas qu'il faisait de brûler son corps entier. De pareils traits prouvent l'enthousiasme

des Romains pour leur république aristocratique nouvellement conquise. Car le sénat en tête duquel se trouvaient les consuls patriciens, choisis tous les ans dans son propre sein, gouvernait seul ; cependant dans les grands dangers on nommait un dictateur pour 6 mois ; ce dictateur avait droit de vie et de mort, et pouvait même se mettre au-dessus des lois. Ainsi les Latins furent battus dans la mémorable bataille près du lac Régillus (501 ou 496) par le dictateur Aulus Postumius, et furent forcés de rentrer dans l'alliance des Romains.

De semblables combats se renouvelaient tous les mois, souvent toutes les semaines ; les frontières étant encore trop rapprochées, le désir des conquêtes toujours également grand, et il restait peu de temps au pauvre plébéien pour se livrer à la culture de son champ dont le produit devait pourtant le faire vivre. C'est pourquoi le plus grand nombre fut souvent contraint de contracter des dettes énormes envers les patriciens plus riches ; ceux-ci traitèrent souvent avec dureté leurs débiteurs ; il leur arriva même quelquefois de les réduire à l'esclavage. Souvent le peuple se refusa de se laisser enrôler et se retira enfin tout-à-fait sur le mont sacré où il mit à contribution le bien des patriciens. Menenius Agrippa, au moyen d'une parabole de l'estomac auquel les membres avaient refusé leur secours et qui avaient péri avec lui, parvint, à la vérité à obtenir le retour du peuple à Rome ; mais il n'obtint ce résultat que moyennant deux et ensuite plusieurs tribuns du peuple inviolables, chargés de défendre les intérêts populaires dans le Sénat, qui furent accordés aux plébéiens comme contrepoids constitutionnel contre l'influence de l'aristocratie. Au moyen du *vetō* à la

porte de la curie, ces tribuns pouvaient invalider tout sénatus-consulte préjudiciable au peuple. Les tribuns du peuple contestèrent ensuite à leur tour les prérogatives de la noblesse et quelques succès leur donnèrent le courage d'insister peu à peu sur la cessation de toute distinction entre le peuple et la noblesse, et même sur les mariages entre ces deux classes. C'est ainsi qu'ils citèrent devant leur tribunal Coriolan, le hardi conquérant de Corioli, le patricien C. Marcins qui n'avait voulu donner du pain au peuple affamé que contre l'éloignement des tribuns; ils le condamnèrent à mort; mais s'étant retiré chez les Volsques et les ayant amenés devant Rome, il consentit à la prière de sa mère et de sa femme, à les faire partir de là, et trouva chez les Volsques la mort à laquelle l'avaient condamné les tribuns. Ceux-ci parvinrent enfin à faire passer une constitution écrite, qui, à la vérité, encore très-aristocratique, s'établit par dix patriciens munis d'un pouvoir dictatorial, pouvoir qu'ils prolongèrent et dont ils abusèrent, surtout l'un d'entre eux, Appius Claudius (Virginia) (447). Cette constitution fut écrite sur 12 tables de chêne d'abord, et de bronze ensuite. Cependant une loi qui passa alors donna un grand pouvoir au parti populaire : ce fut celle qui eut pour objet de donner force entière à toute décision du peuple par tribus et devait par conséquent lier également le sénat et les patriciens. La fin de cette longue contestation entre le peuple et les patriciens fut que bientôt après toutes les dignités de l'État purent être remplies par les plébéiens; le consulat y passa en 366, la dictature en 356, la censure en 351, la préture en 337, et le pontificat en 300. Déjà en 445 les *connubia patrum cum plebe* avaient été obtenus.

Les guerres à l'extérieur continuaient toujours. Véies, ville étrusque, fut conquise en 395, au bout de 10 ans, par le dictateur M. Furius Camille; là seulement les Romains se familiarisèrent avec la vraie tactique indispensable à faire des sièges; ils apprirent ce que c'est que des campagnes d'hiver et accordèrent aussi une solde aux guerriers. Mais Rome elle-même fut bientôt menacée d'un grand danger par les Gaulois du nord de l'Italie, peuple vaoureux qui sous Brennus, son général, avait attaqué Clusium, ville étrusque, et, provoqué par les Romains sous les Fabius, se dirigea même sur Rome après la défaite complète d'une armée romaine près de l'Allia (389). Il n'y avait pas de nouvelle armée à opposer aux Gaulois; Camille, accusé d'avoir montré de l'orgueil dans son triomphe de Véies, se trouvait en exil, et presque tout le monde fuyait Rome ou se réfugia dans le Capitole. Quatre-vingts vieillards restés à Rome furent les premières victimes sacrifiées par les Gaulois lors de leur entrée dans la ville. Les oies sacrées de Junon et Manlius Capitolinus ayant fait manquer une surprise sur le Capitole, les Gaulois voulurent prendre par la faim ceux qui s'y étaient réfugiés. Dans ce danger extrême, et lorsqu'on allait acheter avec l'or la retraite d'un ennemi si redoutable, Camille s'approcha avec une armée et battit avec une telle impétuosité les Gaulois, qu'ils se sauvèrent en toute hâte. Rome avait été brûlée par les Gaulois; le peuple voulut se retirer à Véies, mais Camille parvint à faire abandonner ce plan et Rome fut rebâtie.

Malheureusement avec le rétablissement de la ville revinrent aussi les anciennes contestations entre le peuple et la noblesse; ces contestations finirent cependant par produire l'égalité entre

eux. Il y avait un point sur lequel tout le monde à Rome fut toujours d'accord, savoir que l'Etat devait conserver sa constitution républicaine. Manlius Capitolinus qui avait contribué à sauver le Capitole ayant été accusé d'avoir recherché pour lui-même la royauté, fut précipité de la roche tarpéienne (583), non loin de la demeure d'honneur qu'on lui avait désignée sur le Capitole. C'est alors qu'on proposa pour la première fois des lois sur le partage des terres publiques et sur les dettes. Les exemples d'abnégation patriotique furent communs à cette époque. Un précipice produit dans le forum par suite d'un tremblement de terre, ne pouvant être comblé qu'au moyen du dévouement de quelqu'un, le chevalier M. Curtius s'y précipita avec son cheval. Dans une guerre contre les latins, M. Decius Mus, consul, se dévoua à la mort, parce que, selon un songe qu'il avait eu, la victoire devait être le partage du peuple dont le général mourrait : combattant avec acharnement, il s'élança au milieu de l'ennemi où il périt, et il donna ainsi la victoire aux Romains.

La constitution d'abord aristocratique et oppressive devint insensiblement une démocratie tempérée et les pouvoirs furent convenablement distribués. Pendant la guerre où l'unité du commandement était nécessaire, c'était une monarchie; au sénat, pour la direction des relations extérieures et les finances, c'était l'aristocratie; dans les élections et pour la législation, c'était la démocratie. Le tribunal était composé de consuls, après lesquels siégeaient les préteurs récemment nommés. Les questeurs, élus parmi les plébéiens depuis 418, avaient le soin de tenir et de surveiller les comptes du trésor public; les édiles plébéiens et les censeurs étaient chargés

de la police. Vers l'an 400 une légion était composée de 4200 fantassins et de 300 cavaliers; il y avait une discipline sévère. La religion était étroitement unie à la constitution de l'Etat, et l'on ne pouvait commencer aucune entreprise sans qu'on consultât les dieux qui manifestaient leur volonté par le vol des oiseaux, par les entrailles des animaux, etc. (auspicium, haruspicium, extispicium). Les dieux des Romains, la plupart empruntés aux Grecs et aux Etrusques, avaient été latinisés : Jupiter, Junon, Neptune, Minerve, Diane, Mars, Vénus, etc. On ne faisait encore le commerce que sur terre, mais l'agriculture restait toujours la première source des richesses, et l'on alla chercher pour dictateur Cincinnatus, qui se trouvait derrière sa charrue. Les femmes romaines faisaient elles-mêmes cuire leur pain; du vin était encore quelque chose de rare, et Mécène tua sa femme, qui avait bu du vin sans sa permission. Les édifices publics avaient sens de l'apparence; les habitations des particuliers étaient encore chétives et souvent n'étaient que de simples cabanes. On eut à Rome la première monnaie en or en 484; elle fut appelée *pecunia*, de *pecus*, parce qu'on avait auparavant estimé la valeur des objets d'après la valeur des animaux. Le premier méridien fut inventé en 461; auparavant un homme était chargé d'annoncer l'heure d'après la projection de l'ombre. Les premières comédies furent jouées par des comédiens étrusques pour se concilier les dieux après une grande peste. Les Romains alors préféraient encore faire des actions que de passer le temps à écouter et à regarder!

HISTOIRE DU MONDE ANCIEN.

CHAPITRE III.

*Depuis Alexandre-le-Grand jusqu'à Octavo
Auguste. (336 à 30 avant J.-C.)*

Dans cette importante période historique l'Europe apparaît sur la scène du monde, et en quelque sorte sur le premier plan de l'histoire, non-seulement, parce que depuis lors l'empire d'Alexandre s'étend sur les autres parties connues du monde; mais parce que Rome aussi s'avance toujours plus à devenir un état envahisseur, et aussi parce que dans les pays du nord de l'Europe une vigoureuse génération s'élève; génération qui hérite ensuite de la civilisation et de la puissance de celle du sud. Alors s'élevèrent et s'éteignent des états et déjà se manifeste doublement cette grande vérité, que des royaumes précipitamment réunis par la conquête sans lien central et sans être affermis par quelque chose, ne forment pas un état ou un tout complet; une telle agglomération est de courte durée, et les états qui la composent doivent bientôt se désunir.

Dans la même nuit où la fatale ambition porta Erostrate à incendier le magnifique temple de Diane à Ephèse, afin de rendre son nom immortel (et il l'est, mais couvert d'une éternelle honte) naquit (356) *Alexandre-le-Grand*, fils de Philippe; Alexandre qui devint disciple d'Aristote, qu'il honora plus que son père, parce que celui-ci ne lui avait donné que la vie, tandis

que celui-là lui avait enseigné l'art de vivre. De grandes qualités signalèrent la jeunesse d'Alexandre ; il montra aussi dès-lors une ambition démesurée qui devait bientôt se trouver à l'étroit dans le petit pays de Macédoine. Ayant dompté Baccéphale, le jeune homme se lamentait de ce que son père ne lui laissait rien à conquérir. Mais son père du moins lui avait très-bien préparé les voies, et déjà dans sa vingtième année il devint héritier de la puissance de son père et de ses plans qui avaient surtout pour objet la domination sur les Grecs et les Perses. Mais il fallait d'abord apaiser son propre pays, soumettre de nouveau les Thraces, les Illyriens et les Grecs, lesquels, après le terrible châtement qu'il avait infligé à Thèbes, dont il ne laissa subsister que la maison de Pindare, furent obligés de le reconnaître aussi pour général en chef contre les Perses. Toutefois se trouvant devant Diogène le cynique qui était dans son tonneau, il ne put s'empêcher de dire ces paroles remarquables : *Si je n'étais Alexandre je voudrais être Diogène ; car le vrai mendiant est souvent le vrai roi !*

Alexandre ouvrit la campagne contre les Thraces (334), avec 35000 hommes ; la Thrace lui fournit la cavalerie, et il passa l'Hellespont pour se diriger vers l'Asie-Mineure. La victoire qu'il remporta près du Granique fut de bon augure pour le restant de la campagne et celle qu'il remporta près de l'Issus sur Darius Codoman lui-même, roi peu digne d'être le dernier roi de Perse, lui ouvrit l'Asie entière (333). Alors le jeune héros se dirigea vers la Phénicie où le siège et la conquête de Tyr l'arrêta sept mois. Lors de son entrée en Egypte par la Syrie et la Judée qu'il avait facilement soumises, il assigna au commerce de Tyr un siège plus

considérable, à Alexandrie qu'il venait de bâtir. Il se fit ensuite proclamer fils de Dieu par les prêtres de Jupiter Ammon, et se fit depuis lors représenter avec l'attribut de cette divinité, la corne, symbole de la force. Après la conquête facile de l'Égypte, il poussa plus loin dans l'intérieur de l'Asie, et n'ayant guère avec lui que 40000 hommes, il se trouva à Arbèles ou Gaugamela, en 331, en présence de l'armée de Darius, forte de plus de 500000 hommes. La phalange macédonienne remporta encore ici la victoire. Darius vaincu courut se réfugier vers les frontières les plus reculées de l'Asie. Babylone, Suse, et même Persepolis tombèrent au pouvoir d'Alexandre qui couvrit en même temps des trésors immenses. L'incendie de Persepolis éclaira la chute de la Perse, car le malheureux Darius succomba sous la perfidie de Bessus, satrape de la Bactrie; mais Alexandre récompensa par la mort la honteuse action du satrape rebelle (330). En ce moment le Jaxartes forma la frontière de la Macédoine. Mais si l'armée crut la campagne terminée, il n'en fut pas de même d'Alexandre; car les pays aux mines d'or, situés dans l'Inde, tentèrent son ambition. Il croyait aussi arriver jusqu'aux sources du Nil; son entreprise romantique avait en outre pour objet de donner pour limite à son pays la Mer-Baltique. Mais c'est précisément dans le nord de l'Inde qu'il rencontra les guerriers les plus braves de cette contrée: par exemple, Porus et son peuple; et malgré ses victoires continuelles sur ces redoutables ennemis, une insurrection qui éclata parmi ses troupes près de l'Hyphasis, entre l'Indus et le Gange, le força de rétrograder. Douze autels très-élevés et des jeux solennels institués en cet endroit, furent destinés à marquer

la frontière éloignée de 600 milles de la Macédoine. La retraite ne fut pas sans danger ; il y eut encore des ennemis à combattre et des bancs de sable à passer. Une partie de l'armée fit le trajet en bateaux, de l'Hydaspes dans l'Acésines, entrant de là dans l'Indus et gagnant la Mer, suivant les embouchures de l'Euphrate et remontant ce fleuve jusqu'à Babylone (oct. 326 à fév. 325). Depuis ce temps-là il y eut des relations immédiates d'affaires entre l'Inde et Babylone, particulièrement par le moyen des nouvelles colonies fondées à cette époque, et il y en eut aussi avec Alexandrie et la Grèce. La géographie, l'histoire naturelle et l'ethnographie profitèrent infiniment de ces communications ; et Alexandre chercha à gagner le cœur de ses sujets de plus en plus, en respectant leur religion, en les mêlant avec les Macédoniens, en prenant les gouverneurs civils parmi les naturels du pays, et en ne réservant aux Macédoniens que le commandement militaire. Il entra sans doute dans le plan d'Alexandre de joindre l'Arabie à son empire et de faire de Babylone la capitale de tout cet immense empire. Mais la mort vint surprendre Alexandre au milieu de ses plans gigantesques ; il mourut le 21 avril 325, beaucoup trop tôt pour l'affermissement d'un empire aussi vaste, mais presque trop tard pour sa gloire. Le contagieux despotisme de l'Orient, ses passions vives, son irascibilité l'avaient porté à des actes et à une manière de vivre peu conformes aux préceptes d'Aristote et à la simplicité macédonienne. On connaît l'histoire de Philotas et de Parménion, celle de Clitus, la mort d'Hephestion ; la débauche avait pris chez lui un empire pernicieux ; quarante convives burent jusqu'à la mort dans un festin. Et pourtant sa perte fut irréparable ;

de l'Indus au Nil, il y eut un monde en ruines, sans qu'il se trouvât personne pour remplacer le grand architecte d'un édifice aussi colossal! C'est qu'il faut faire l'importante distinction d'Alexandre comme homme et d'Alexandre comme politique : comme homme on peut lui adresser de graves reproches ; il montra une ambition insatiable et une cruauté réfléchie ; mais comme politique il mérite de grands éloges : il a fait faire des progrès à la civilisation, et la même main qui abattait des armées établit des colonies, donna de sages lois, sut souvent maîtriser ses passions et accorda une honorable protection au commerce, à l'industrie et aux lettres.

L'héritier d'Alexandre, et par conséquent de son empire, ne naquit que trois mois après sa mort ; aussi en résulta-t-il entre ses nombreux généraux, Perdicas, Léonnatus, Meleager, Antipater, Craterus, Cassander, Polysperchon, Antigonus et son fils Demetrius Poliorketes, Eumenes, Seleucus, Ptolémée, Lysimaque, etc., d'abord des divisions et ensuite des guerres sanglantes jusqu'en 501, et comme Némésis se venge ordinairement des conquérans, dans ces funestes divisions périt non-seulement toute la famille d'Alexandre, mais encore la plupart de ses rivaux, et toute cette vaste monarchie finit par ne plus former que des états plus ou moins grands, dont quatre ou cinq seulement ont une importance historique.

Le premier de ces états était celui des Séleucides, sous Seleucus Nicator, fondé en 512, ayant Babylone pour capitale. Il s'étendait entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus, comprenait la Syrie où furent fondées Antioche et deux villes appelées Seleucie. Cependant plusieurs pays, tels que la Bactrie, le pays des Parthes, l'Arménie, se

détachèrent plus tard de cet état; la Phénicie, la Cœlésie, voisins dangereux, s'étaient déjà jointes aux Lagides ou Ptoléméens d'Égypte.

Il acquit le plus d'importance sous Antiochus III, appelé le Grand, de 224 à 187; contemporain d'Annibal, il n'échappa aux entreprises de celui-ci qui marchait sur Rome que d'une manière particulière et par conséquent dangereuse pour lui-même. Les monarches qui régnerent après Antiochus sur cet état ont acquis une triste célébrité par la persécution qu'ils firent endurer au peuple juif qui se trouvait sous leur domination. Depuis cette époque leur pouvoir alla toujours en diminuant, et lorsqu'enfin plusieurs autres provinces s'en furent détachées, la Syrie devint sous Pompée (64) province romaine: et tel fut le sort de presque tous les autres états.

L'Égypte, la Phénicie, l'île de Chypre et la Lybie devinrent le partage de Ptolémée I Lagus ou Soter, et l'Égypte, comme siège du commerce du monde et centre de l'érudition grecque et judaïque, joua un très-grand rôle. Toutefois, Soter, Philadelphie, Evergète, ces trois seuls, constituent le siècle célèbre des Ptolémées. Memphis resta l'ancienne capitale et Alexandrie devint la résidence. Les cinq ports de ce pays servirent à l'expédition des marchandises de trois parties du monde, et le célèbre phare éclaira l'entrée et la sortie de plusieurs milliers de vaisseaux. Il y avait dans le Bruchium et dans le Scrapeum des bibliothèques immenses de rouleaux de papyrus; des trésors précieux de l'antiquité classique y ont trouvé un refuge, mais y ont été aussi dans la suite la proie des flammes. Le musée était le siège d'une importante académie. Il est triste que la célèbre inscription de Rosette (de l'an 197, maintenant en Angleterre),

date déjà du temps de la décadence de l'empire. La faiblesse des autres Ptolemées leur fit chercher un appui à Rome, et sous Cléopâtre (30) l'Égypte aussi devint province romaine.

Le troisième royaume considérable fut celui de Macédoine; plus petit que les précédens, il fut, comme siège principal de la monarchie, le premier d'entre eux; il a une autre importance, c'est d'être très-étroitement lié à l'histoire de la Grèce. Antipater qu'Alexandre avait chargé du commandement des troupes laissées dans la Macédoine, avait su non-seulement maintenir dans l'obéissance les Grecs, qui, après la mort d'Alexandre, voulaient reconquérir la liberté, mais il avait su aussi se maintenir contre Olympias, mère d'Alexandre. Cassandre, fils d'Antipater, fit de même; il sut même, par Demetrius Phalère, qui avait acquis une grande autorité à Athènes, conserver son influence sur cette ville. En 302 seulement Cassandre se fit nommer roi de Macédoine aux dépens de la famille d'Alexandre; mais sa propre famille fut bientôt détruite, et Demetrius Poliorcetes, fils d'Antigone, monta sur le trône que conservèrent enfin après plusieurs événemens les descendans de ce dernier. Il s'agissait avant tout de soumettre de nouveau la Grèce, où Athènes, par ses forces navales, Corinthe, par sa position et par son commerce conservèrent une grande influence. Dans la Grèce une fin glorieuse devait succéder à des orages si nombreux, et deux grandes confédérations se présentèrent, la confédération Etolienne (284), et l'ancienne confédération Achaïque, à laquelle se joignit en 281 seulement, Sicione, puis Corinthe, et Athènes se ranima également. Dans cette dernière alliance il se trouva, en 213 Aratus, et en 183 Philopœmen, hommes qui eussent été dignes

des meilleures époques de la liberté grecque. Les rois macédoniens qui suivirent Demetrius II, Antigone II, Philippe II, ne cherchèrent qu'à exciter une confédération contre l'autre, afin de se rendre maîtres de toutes les deux. Le règne de Philippe II correspond au temps de l'agrandissement de Rome et au temps d'Annibal qui s'allia avec ce roi macédonien; ce qui porta Rome à mettre les Etoliens dans ses intérêts. Les Achéens seuls tinrent pour le roi macédonien. Mais Quintius Flaminius lui enleva ces alliés, en reconnaissant aux Grecs, au nom des Romains (198), la liberté et l'indépendance, et la bataille près de Cynos-Céphales (197) brisa la puissance macédonienne. Ainsi, la suprématie de la Grèce et de la Macédoine passa à Rome. Cependant Persée, le dernier monarque de ce royaume, tira une fois encore le glaive contre Rome, mais d'une manière si malheureuse que le romain Paul-Emile mit fin à cet empire par la bataille de Pydna (168), et Metellus fit (148) de la Macédoine une province romaine. Les deux confédérations grecques finirent également par se dissoudre; celle des Etoliens se détruisit elle-même et celle des Achéens fut affaiblie, parce que les meilleurs hommes d'entre elles, entre autres Polybe, furent transférés à Rome; Mummius détruisit ensuite d'une manière horrible Corinthe, et c'est ainsi que fut anéanti le reste de la liberté grecque.

Des autres royaumes qui s'étaient formés de la monarchie universelle d'Alexandre, mentionnons encore ici Pergame, dans l'Asie-Mineure, qui se distingua sous les Eumènes et les Attalus par sa littérature florissante, pendant peu de temps à la vérité, par ses bibliothèques et l'invention du parchemin; le Pont sous les Mithridates fut célèbre sous le sixième de ce nom

(121 à 64), ce terrible mais malheureux adversaire de Rome, et le royaume Parthe des Arsacides est remarquable par sa durée jusqu'en 226 après J.-C. Pendant ce temps il restait toujours libre, formait la frontière du grand Empire romain et absorbait la Bactriane. Mais la Bythinie, la Cappadoce, la Paphlagonie, l'Arménie, ainsi que la Judée, ces faibles restes de l'Empire d'Alexandre devinrent provinces romaines.

La Judée faisait partie de la Macédoine, puis de la monarchie des Séleucides et ensuite de celle des Ptolémées jusqu'en 203; elle revint après aux Séleucides. Les grands-prêtres et un conseil supérieur, le Synedrion (le Sanhedrin) et même ses propres Ethnarques gouvernaient cet état. Mais bientôt les rois Syriens, avides de s'emparer des trésors du temple, appesantirent leur joug sur ce petit état qu'ils voulurent gréciser et ils vendirent les fonctions de grand-prêtre. Enfin, les Juifs se révoltèrent avec succès sous la conduite des braves Machabées en 167, surtout sous Judas, contre Antiochus IV qui avait souillé le sanctuaire avec de la graisse de porc; ils parvinrent peu à peu, non-seulement à reconquérir la liberté, mais ils agrandirent leurs pays par l'adjonction de Samarie et de l'Idumée. Mais des sectes religieuses qui s'y formèrent devinrent des partis politiques: c'étaient celles des Pharisiens, comme Orthodoxes, et celle des Saducéens qui étaient des novateurs; ces sectes occasionèrent une foule de contestations au sujet de la domination; les Romains intervinrent bientôt comme arbitres et en l'an 30 ils établirent sur la Judée un Iduméen, Hérode-le-Grand, 39 à 1 après J.-C., et en 70 ils détruisirent Jérusalem et alors la Judée cessa de former un empire.

Les Romains, toujours les Romains, finissent par absorber les autres états connus, même Carthage et la Sicile, comme nous verrons bientôt. Ils étaient parvenus par leurs guerres continuelles à s'emparer d'une grande partie de l'Asie centrale, et à cause du commerce maritime ils avaient, dès 343, conclu une nouvelle convention avec Carthage. L'égalité des citoyens était obtenue, mais les richesses également acquises par les nobles, qui par là gagnèrent en influence, firent naître une scission entre les nobles et les plébéiens. Il est probable que dès-lors déjà des combats sanglans entre les deux partis eussent eu lieu, sans les guerres longues qui se renouvelaient fréquemment et qui occupaient les Romains, de manière que le moindre d'entre eux put se promettre des avantages considérables que ne lui offrait pas la paix. Ce fut surtout la guerre des Samnites qui fraya à Rome le chemin de l'asservissement de l'Italie; les Samnites la mirent à la vérité souvent en danger, mais ils lui furent un prétexte dont sut profiter l'ambition romaine (343 à 290); c'était la véritable époque héroïque de Rome; alors brillèrent Valère, Corvus Curius Dentatus, Decius Mus, le père et le fils, Papirius Cursor, Fabius, Maximus, etc. En 338 eut lieu aussi la soumission du Latium, après un combat dans lequel Manlius Torquatus s'était signalé comme père sévère et général distingué. Quoique pendant la guerre des Samnites (322) une armée romaine prisonnière fut obligée de passer d'une manière honteuse sous les Fourches Caudines, Rome cependant fut dans ce moment le plus terrible; ne respirant alors que la vengeance il eut la grande maxime de ne jamais faire la paix dans de pareilles circonstances malheureuses. Il eut

à combattre une foule d'autres ennemis ; les Etrusques, les Umbres, les Gaulois mais ne les frappant pas d'un seul coup et d'après un plan unique il ne put aisément en triompher. Enfin, les Romains eurent pour la première fois affaire à un ennemi non italien ; car les Tarentins qu'ils avaient attaqués à cause de la cynique offense faite aux ambassadeurs romains, appelèrent à leur secours Pyrrhus d'Épire, ce roi aventurier à l'ouest de la Macédoine (280). Pyrrhus gagna au moyen de sa phalange et de ses 20 éléphants de guerre plusieurs batailles ; mais il n'en désira pas moins faire la paix avec Rome, pour n'être pas réduit à retourner *seul* dans sa patrie y annoncer ses victoires. Mais le sénat, qu'un ambassadeur compara à une assemblée de rois, refusa la paix avec Pyrrhus. Le sénat alors, aussi bien que Fabricius, son général, était incorruptible et inébranlable. Pyrrhus se dirigea ensuite vers la Sicile sans y obtenir un avantage quelconque, et à son retour il fut tellement battu par Curius Dentatus qu'il se retira en toute hâte dans sa patrie. Ce succès valut aux Romains le plaisir de voir quatre éléphants amenés en triomphe dans Rome. Tarente se soumit en 272 et cette soumission procura aux Romains celle de toute la Basse-Italie.

Pyrrhus avait pensé avec raison que la Sicile deviendrait pour les Romains et les Carthaginois une véritable pomme de discorde. Il était impossible que deux grandes républiques se rapprochassent sans frottement et se rencontrassent dans leurs plans. Mais Rome, déjà maîtresse de l'Italie depuis la Gaule cisalpine jusqu'au sud, pouvait se mesurer avec sa puissante rivale, laquelle de son côté pouvait avoir ses vues sur la Basse-Italie pour la conquête de la Sicile. Alors

commence par la Sicile la première guerre punique qui dura 24 ans (264 à 241). Carthage était maîtresse de la mer, avait un trésor bien garni et des mercenaires autant qu'elle en voulait; Rome n'avait que son propre territoire et ses armées victorieuses; c'était un état guerrier opposé à un état marchand.

Les Carthaginois étaient parvenus après de longs combats à prendre pied dans une partie de l'île; Syracuse les bravait toujours avec bonheur lorsqu'ils cherchaient à pénétrer plus avant. Après avoir été vigoureusement repoussés par Timoléon, le plus beau caractère de républicain que présente l'histoire, les Carthaginois eurent d'abord du succès, quand le hardi aventurier Agatocles s'empara du gouvernement de Syracuse; celui-ci transporta bientôt la guerre en Afrique (on imita plus tard cette tactique) et imposa la paix aux Carthaginois. Après sa mort ses mercenaires (les Mamertins) prirent Messana, appelée aujourd'hui Messine, et les Carthaginois s'avancèrent de nouveau devant Syracuse. Le succès de Pyrrhus contre Carthage ne fut que passager, mais Hieron qui battit les Mamertins devint roi de Syracuse, en 269, et au commencement de la guerre punique, après avoir favorisé les Carthaginois contre les Romains, il fut forcé par ces derniers de passer de leur côté. Les Mamertins avaient laissé entrer dans leur ville les Carthaginois; mais mécontents bientôt de ces hôtes, ils furent obligés d'invoquer le secours des Romains qui, non-seulement s'emparèrent de Messana, mais forcèrent aussi Hieron de Syracuse à faire la paix et même à contracter une alliance avec eux. Cependant, pour expulser complètement du pays l'ennemi, les Romains firent leur première flotte de guerre, d'après le modèle d'une galère car-

thaginoise qui avait échoué, et Duilius inventa les grappins d'abordage, afin que les Romains pussent combattre comme s'ils étaient sur terre. Bientôt les *columna rostrata* embellirent la première victoire navale remportée (260) par les Romains sur les Carthaginois; une seconde victoire suivit bientôt, et Atilius Regulus put transporter ensuite la guerre en Afrique. Mais Xanthippe le Spartiate amena à temps des secours en hommes aux Carthaginois qui battirent Regulus et le firent prisonnier. L'équilibre fut ainsi rétabli, mais la guerre sur mer en devint plus vive. Metellus y battit Asdrubal; les Romains à leur tour souffrirent aussi plusieurs défaites; enfin, Luctatius Catulus parvint, par une nouvelle victoire navale sur Amilcar Bacras, à imposer en 241 la paix aux Carthaginois. Par suite de cette paix les Carthaginois abandonnèrent la Sicile et quelques petites îles, et outre d'autres conditions ils se soumièrent encore à payer 2,200 talens, environ trois millions d'écus. Amilcar doit avoir répandu des larmes en souscrivant à une paix aussi onéreuse; le sénat romain s'est sans doute réjoui d'avoir suivi le conseil patriotique de Regulus prisonnier, de ne pas faire la paix dans l'adversité, quoique le malheureux Regulus payât ce conseil sage par une cruelle mort à Carthage. Carthage perdit par cette paix non-seulement la Sicile, mais encore la domination sur la Méditerranée, puisque Rome aussi avait maintenant une force navale formidable. Les finances de la république marchande se trouvèrent épuisées; il en résulta une révolte parmi les troupes mercenaires, et comme les habitans ne pouvaient supporter le joug qui pesait sur eux, il y eut une guerre civile; enfin, les Romains enlevèrent la Sardaigne aux Carthaginois en pleine

paix. Des dissensions intérieures entre le parti populaire et celui du sénat, ou entre Amilcar et Hannon-le-Grand vinrent compliquer les circonstances critiques dans lesquelles se trouvait Carthage. Le parti populaire eut le dessus; et le projet de la conquête de l'Espagne aux riches mines d'argent, comme compensation pour la Sicile et la Sardaigne, peut-être pour devenir la propriété d'Amilcar et de son parti, ce projet passa; mais ce devait aussi être une occasion d'une nouvelle guerre avec Rome dont le prétexte devait se présenter tôt ou tard. Amilcar avait mené à la guerre d'Espagne son fils Annibal, après lui avoir fait jurer une haine éternelle aux Romains. Amilcar et Asdrubal parvinrent à soumettre le sud de l'Espagne, jusqu'à l'Ebre; les Romains avaient stipulé dans leur traité avec Carthage que cette province, de même que Sagonte, serait respectée, et Annibal, dans la maison duquel la guerre contre Rome était en quelque sorte une politique héréditaire, fonda Carthagène. Il succéda à Asdrubal dans le commandement de l'armée victorieuse en Espagne.

Rome, après avoir fermé en 236, pour la première fois depuis 437 ans, le temple de Janus, toujours ouvert pendant les guerres, Rome avec sa puissante armée navale, avait, pendant ce temps humilié l'Éthiopie, cet état de pirates, et fait une nouvelle guerre glorieuse à ses voisins du nord, les Gaulois, les Bojers, les Insubres, et avait fondé des colonies dans le pays conquis (*Gallia Togata*), telles que Cremona, Placentia. La conquête de l'Istrie (221) assura complètement la domination romaine dans le nord de l'Italie. Mais voilà qu'Annibal, âgé de 25 ans, se lève pour enlever aux Romains toutes ces conquêtes et

pour effacer la honte qu'avait imprimée à sa patrie le première guerre punique ; c'était un jeune lion qui ne tarda pas à faire trembler Rome. Annibal avait déjà combattu avec succès avec ses Africains, avait, malgré le traité avec Rome, pris Sagonte et avait passé l'IBère. Rome, indignée de cette infraction aux traités, envoie une députation à Carthage. *J'apporte ici la paix ou la guerre*, dit Fabius, chef de l'ambassade, levant un pan de sa robe, *choisissez ! Choisissez vous-même*, répondit le sénat carthaginois par l'organe de son président ; *Eh bien ! recevez la guerre*, répliqua le Romain, en secouant sa robe, et Rome déclara ainsi la guerre à Carthage.

La deuxième guerre punique (218 à 201) transporta le théâtre de la guerre à la fois en Italie et en Espagne d'abord, et en Afrique seulement en 203. Cette fois les Romains furent en partie réduits à la défensive ; cette manière de faire la guerre leur fut moins avantageuse que la guerre offensive. Annibal se mit en marche pour passer les Pyrénées et se rendre dans les Gaules avec une armée de 90,000 hommes et 12,000 chevaux, armée qu'il avait formée et qu'il pouvait nommer *sienne* ; il alla jusqu'à l'*Ebre* sans trouver d'obstacles, et de là jusqu'aux Pyrénées où il eut à combattre les naturels du pays. Lorsqu'il descendit les Pyrénées, son armée se trouva réduite à 50,000 hommes de pied, 9,000 cavaliers et 37 éléphants. Il évitait un combat avec les Romains sous Publius Cornelius Scipion, parvint presque sans coup férir au Rhône et de là à gravir les Hautes-Alpes (le petit Mont-St.-Bernard), d'où il put montrer à ses soldats les riches plaines arrosées par le Pô. Il y parvint non sans une peine inexprimable et après avoir perdu plus de 50,000 hommes avec la plupart

des éléphans et des chevaux, pour lesquels il fallait d'abord percer des routes, et il parut en 218, pour la terreur de Rome, avec 26,000 hommes dans la plaine de la Haute-Italie. Trois batailles, près le Ticinus, près Trebia et près du lac de Trasimène firent périr (218, 217) un égal nombre de troupes consulaires et ouvrirent à Annibal le chemin de Rome. Mais sachant combien sa propre armée était affaiblie et que, sans instrumens de siège il ne pouvait vaincre dans leur ville les Romains qui se battaient en désespérés, Annibal préféra de passer dans la Basse-Italie par Apulie, pendant que les Romains avaient nommé prodictateur Fabius Maximus (Cunctator), qui, semblable à un nuage sur les montagnes accompagnait prudemment l'armée d'Annibal et qu'il faillit même prendre sans la précaution qu'eut Annibal de tromper l'ennemi par des taureaux auxquels il attacha des brandons. Annibal, tout en ravageant les terres des Romains, avait sagement fait respecter les biens de Fabius, c'est pourquoi le sénat soupçonneux qui ne pouvait pénétrer la sage lenteur de Fabius donna la moitié de l'armée avec une puissance dictatoriale à Minucius, général de la cavalerie (magister equitum); celui-ci fut aussitôt battu par Annibal, et sans Fabius il aurait été anéanti. Les consuls nouvellement entrés en fonctions (216), Paul Emile et surtout l'ardent et imprudent Terentius Varro, voulurent terminer la guerre par un combat décisif, mais ils furent terriblement battus près de Cannes. Paul Emile périt, Varron parvint à fuir avec un petit nombre; arrivé à Rome, le sénat le remercia vivement, malgré la malheureuse issue du combat, de ce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la patrie, *quod de republica non desperasset*, An-

nibal n'alla pas encore à Rome, mais il réunit ses forces à Capoue dans la Basse-Italie, négocia avec Philippe de Macédoine, parvint à mettre le nouveau roi de Syracuse dans les intérêts de Carthage. C'est ce qui engagea Rome à envoyer une armée en Sicile sous la conduite de Marcellus; après un siège de trois ans (214 à 212), cette armée parvint, malgré les machines inventées contre elle par le grand mathématicien Archimède, à prendre Syracuse; là dessus toute l'île et même la Sardaigne devinrent des provinces romaines.

De Capoue, Annibal pénétra en 211 jusque dans les environs de Rome, mais après l'avoir vue de loin, il fut obligé par un orage mêlé de grêle de revenir sur ses pas; de manière que les Romains en furent quittes pour la peur que leur inspirèrent ces mots : *Hannibal ante portas*. Mais Annibal perdit aussi Capoue, et ce qu'il y eut de plus malheureux pour lui, il perdit l'espoir dont il se flattait, qui était l'arrivée de son frère Asdrubal avec de nouvelles forces venant de l'Espagne; Asdrubal avait été complètement battu près de Sena (207) et sa tête coupée parvint seule à Annibal. Celui-ci voyant clairement le sort qui lui était réservé à Carthage, ne songea plus qu'à se retirer dans la contrée la plus reculée, au sud de l'Italie, et de se tenir entièrement sur la défensive; car en Espagne aussi les Romains après bien des défaites, avaient appris à vaincre sous le jeune P. Cornelius Scipion. Scipion dont le génie guerrier est généralement reconnu, conquit de 210 à 206 toute l'Espagne carthaginoise jusqu'à Gades, et sut se ménager en Afrique des intelligences avec les ennemis de Carthage; ces intelligences furent d'une grande importance pour lui, lorsqu'il parvint

à engager Rome à lui permettre de transporter en Afrique même, la guerre avec Carthage. On ne conçoit pas comment les Carthaginois qui dans la suite eurent encore 500 vaisseaux à livrer, ont laissé tranquillement Scipion faire voile pour l'Afrique et y aborder, et ce ne fut que dans le retour précipité d'Annibal pour l'Afrique, retour qui a dû être pénible pour lui, puisqu'il quittait le théâtre de ses succès pendant 16 ans; c'est dans ce retour que Carthage trouva le seul moyen de salut. Annibal étant revenu eut avec son célèbre adversaire une conférence qui n'eut point de résultat, et il fut forcé d'accepter près de Zama (202) une bataille qui décida en faveur de Rome. Les Carthaginois se virent contraints d'accepter la paix aux conditions prescrites par les siers Romains. Par suite de cette paix Carthage renonça à toutes ses possessions hors de l'Afrique, livra tous ses éléphans et ses vaisseaux, à dix trirèmes près, et promit de payer 10,000 talens, environ trente millions, à des époques fixes; sans le consentement de Rome, Carthage ne devait pas pouvoir entamer une guerre et rendre au roi numide Masinissa les possessions qui avaient appartenu à lui ou à ses ancêtres.

Rome se trouva suffisamment dédommée pour ses sacrifices et ses efforts par l'empire assuré sur l'Italie, de la Gaule Cisalpine, par la conquête de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse et de l'opulente Espagne. Cette grande république militaire était là terrible; plus terrible encore fut, au milieu d'elle, le sénat exerçant avec persévérance une politique de fer, politique que les victoires des armes romaines rendent encore plus inébranlable. Un tel état de fait devenait l'ennemi naturel de tous les états encore indépendans.

Comme c'était la maxime du sénat d'attaquer l'ennemi dans son propre pays, et que ce fut le tour de châtier Philippe de Macédoine, à cause de l'imprudence qu'il avait eu de faire une alliance avec Annibal, une armée romaine se rendit en Epire et commença la guerre (200 à 197). La bataille près de Cynoscephalæ se décida en faveur de Quintius Flamininus et des Romains, en 197, et amena pour eux une paix riche en conséquences heureuses. La Grèce avait déjà auparavant été déclarée libre; mais des commissions d'inspection très importunes laissées dans le pays par les Romains, leur permirent de se mêler toujours des affaires de la Grèce. Bientôt après commença la guerre contre Antiochus de Syrie, qui avait également fait alliance avec Carthage. D'abord celle-ci se vit forcée de congédier Annibal qui était parvenu à se mettre à la tête de l'état, et avait rétabli les finances que la dernière guerre avait tout-à-fait délabrées; mais comme dans ce poste aussi Annibal ne pouvait manquer de se faire des ennemis, Carthage ne sentit pas d'abord le sacrifice exigé par les Romains. Annibal se réfugia auprès d'Antiochus en Asie (195), qui l'accueillit d'abord avec distinction. Chassé par Glabrio de la Grèce où il avait pénétré, ce roi avait été battu trois fois sur mer et avait enfin été (190) complètement vaincu près de Magnésie par L. Scipion, qui le mit hors de combat. Annibal donna à Antiochus le conseil de porter la guerre en Italie, mais à la jalousie des courtisans ayant rendu Annibal suspect à Antiochus, il se réfugia en Crète, puis dans la Bythnie, auprès du roi Prusias III; là aussi poursuivi par les Romains, il s'empoisonna pour mourir au moins en homme libre. Ainsi mourut à l'âge de 65 ans, 153 ans avant J.-C.

et 569 après la fondation de Rome, Annibal le dernier grand Carthaginois ; ce fut dans la même année que moururent aussi Philopémen, citoyen de *Mégalo polis*, le dernier grand homme grec, Plaute et Scipion-l'Africain, rival d'Annibal ; de tels hommes n'ont été en grand nombre dans aucun siècle ! Les Romains combattirent à la même époque avec un égal bonheur en Espagne, en Ligurie et contre les Gaulois, qui s'étaient établis dans la Galatie et dans l'Asie-Mineure.

Mais les succès importants dans la guerre, les richesses immenses, les nombreux étrangers et les esclaves qui se trouvaient à Rome, n'avaient pas eu une influence favorable sur l'esprit du peuple, ni sur celui du sénat. Les grands Scipion eux-mêmes succombèrent aux intrigues de Caton-l'Ancien, du reste si sévère. On parvint bien à défendre les bacchantes dont on venait de découvrir l'existence, mais combien n'y eut-il pas d'abus non découverts ou non réprimés !

(Scipion ou Carthage vaincue, 202 avant J.-C. ; du monde, 3802 ; de la fondation de Rome, 552.

La deuxième guerre macédonnienne contre Persée se termina par la bataille de Pydna (168) et par l'incorporation de la Macédoine comme province romaine. Il en fut de même de la Grèce. Là où les Romains se présentaient comme arbitres, on pouvait prévoir leur domination ; ils firent naître des dissensions pour être appelés au secours par un des partis ; ils favorisaient les faibles contre les puissans et même ce qu'ils laissaient à leurs alliés, en quelque sorte leurs valets d'armes, ils ne le considéraient que comme un prêt. Carthage aussi devait à son tour succomber et en elle devait s'écraser la seule puissance que Rome eût à craindre. Depuis long-

temps le vieux Caton avait terminé tous ses discours par ces mots : *et je conclus qu'il faut détruire Carthage (ceterum censeo, Carthaginem esse delendam)*. Carthage s'était remis de ses pertes, mais avait aussi soigneusement évité toute occasion d'exciter la colère de Rome; c'est pourquoi les Romains qui avaient à cœur l'anéantissement de Carthage, excitèrent eux-mêmes au moyen d'un effroyable tissu de ruses et de perfidies dont ils avaient enlacé la république, la guerre par le roi Masinissa de Numidie et s'écrièrent alors : *La paix avec Rome est violée!* Les Carthaginois cherchèrent bien vite à apaiser les Romains, mais deux consuls se rendirent en Afrique avec une armée (149), demandèrent d'abord 500 otages des meilleurs maisons, puis, qu'on leur livrât toutes les armes et les munitions de guerre, et après avoir ainsi ôté à cet état les moyens de se défendre, il exigèrent aussi la destruction de la ville et la colonisation des habitans dans l'intérieur du pays, loin de la mer et par conséquent sans commerce maritime. Le désespoir s'empara des 700,000 habitans; on résolut à Carthage de mourir plutôt que d'abandonner la ville. Les poutres des maisons furent transformées en vaisseaux; tout le métal qu'on trouva fut converti en armes et l'on se servit de la chevelure des femmes pour tendre les arcs. Une armée de mercenaires numides sous Asdrubal, tint les ennemis éloignés de la ville, qui résista pendant deux ans, et qui ne succomba que dans la troisième année du siège dirigé par P. Cornelius Scipion, général d'un talent et d'une bravoure distingués. Pendant six jours on continua de se battre dans les rues, ensuite la ville fut réduite en cendres par un incendie qui dura dix-sept jours. Elle cessa d'exister! Sur ces ruines

le noble Scipion s'assit en pleurant, ayant Asdrubal à ses pieds et faisant entendre ces paroles homériques qui font allusion à Rome : « Un jour viendra et Troie-la-Sainte s'écroulera ; Priam lui-même tombera ainsi que le peuple du roi, habile à manier la lance ! » Carthage et ses environs devint sous le nom d'Afrique une province romaine. Dans la même année succomba aussi la célèbre Corinthe, siège de la confédération achaïque, par le farouche Mummus qui fit jeter en fonte les magnifiques trésors de l'art qui y étaient en très grand nombre. Thèbes et Chalcis sur l'île d'Eubée eurent le même sort. La Grèce comme province romaine porta le nom d'Achaja ; la Macédoine était alors depuis deux ans déjà incorporée à Rome. Bientôt après les Romains eurent à soutenir un combat de huit ans contre les Lusitaniens sous Verrius, dont les vainqueurs de Corinthe et de Carthage ne parvinrent à se défaire (140) qu'au moyen d'un assassinat ; ils eurent aussi à combattre Numance, aujourd'hui la Castille, qui après une défense de 14 ans, et quoique affamée, put bien être détruite, mais non subjuguée (135) ; les derniers habitans de la ville l'incendièrent eux-mêmes et s'y brûlèrent. Une sanglante insurrection de 70,000 esclaves en Sicile, le grenier d'abondance de l'Italie ; insurrection qui eut pour chef Eunus et où la vengeance des droits de l'humanité outragée soutenait le courage des révoltés, ne put être entièrement domptée qu'au bout de quatre ans, et après qu'on eut égorgé 20,000 d'entr'eux.

Les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre pour tout cavalier. Après l'abaissement des Carthaginois,

ajoute Montesquieu que nous citons, Rome n'eut presque plus que de *petites guerres* et de *grandes victoires*, au lieu qu'auparavant elle avait eu de *petites victoires* et de *grandes guerres*.

Ainsi cette Rome si petite encore il y a deux cents ans, posséda maintenant outre l'Italie, les provinces de la Sicile, de la Sardaigne, la Corse, l'Espagne avec le Portugal, l'Afrique, la Ligurie (Gênes), la Gaule Cisalpine, la Macédoine, l'Achaja et l'Asie (l'Asie-Mineure où l'insensé Attalus avait légué aux Romains Pergame, son empire). Ces provinces furent administrées, mais soumises aussi à de terribles concussions, par d'anciens consuls, des préteurs, munis de pouvoirs civils et militaires, qui, à la vérité expiraient à la fin de l'année; mais d'autres les remplaçaient, la plupart pauvres, car il fallut souvent épuiser une fortune considérable pour obtenir un emploi, puis ils s'en retournaient riches comme Crésus. Les questeurs étaient leurs receveurs généraux; des troupes romaines occupaient les provinces conquises. Les revenus de l'Etat augmentaient considérablement. Mais du moment que les guerres au dehors devinrent plus rares, il commença à se manifester dans la capitale même des commotions très-dangereuses, car tandis que quelques-uns s'enrichissaient beaucoup, une population nombreuse sans propriété et sans amour du travail voulait pourtant vivre. Pour contrebalancer cette aristocratie héréditaire des patriciens, qui savaient se maintenir presque exclusivement dans la possession des emplois les plus lucratifs et de la plus grande influence sur le sénat, des tribuns du peuple s'élevèrent bientôt comme puissans démagogues; ils insistaient sur un meilleur partage des terres de l'Etat.

Ainsi le tribun Tiberius Sempronius Gracchus, époux de Cornélie, fille de Scipion l'aîné et ensuite ses fils Tiberius et Caius Sempronius Gracchus, illustres par leurs talens, se déclarèrent successivement pour le peuple, entreprirent de renouveler l'ancienne loi *Licinia*, sur l'acquisition des terres; ils demandaient aussi le partage des trésors légués aux Romains par Attale, roi de Pergame (134). Mais les projets les plus équitables en faveur du peuple malheureux, trouvèrent les plus violentes contradictions chez les riches aristocrates, qui excitèrent des tumultes où périrent les deux frères avec plusieurs milliers de leurs partisans (133 et 121). Les domaines de l'Etat ne furent pas répartis de nouveau, et les trésors d'Attale ne furent pas donnés au peuple; le tribunat ne fut pas renouvelé pour les anciens tribuns; les peuples de l'Italie n'obtinnrent pas le droit de citoyen. C'est ce qui amena la corruption des mœurs, que ni les lois contre le luxe, ni celles contre le célibat encore plus affectonné, ne purent faire disparaître. A cette corruption des mœurs vinrent se joindre l'assassinat des citoyens, la vénalité, et dans les provinces, la concussion la plus déordonnée. Les voluptés des contrées brûlantes du Midi et de l'Orient, devinrent très fréquentes dans Rome. Le peuple indolent ne put être ému que par le spectacle des gladiateurs et par des combats d'animaux; personne ne voulait travailler, chacun voulait avoir des jouissances. Des milliers d'étrangers et d'indigènes, recherchaient avidement la voix des plus obscurs citoyens; on vit des rois mendians et des mendians royaux! même le sénat, autrefois si respectable, fut en vahé par la corruption, parce qu'il n'était plus

conduit que par l'esprit de faction et par l'égoïsme.

La guerre contre Jugurtha, fils adoptif de Micipsa et petit-fils de Massinissa de Numidie, fournit la preuve de ce que nous venons de dire. De deux cousins qui, descendants de son bienfaiteur, voulaient se partager l'empire, il en assassina un. L'autre se réfugia à Rome et demanda vengeance. Mais les ambassadeurs de Jugurtha, allés, chargés de bourses bien garnies, voir les sénateurs et en rachetèrent la colère officielle. Une commission romaine se rendit en Afrique et y partagea le pays de Jugurtha entre lui et Adherbal, le cousin qui avait survécu. Mais aussitôt Jugurtha assiége ce dernier à Cirta, le fait prisonnier; puis il le fait mourir, pendant que les ambassadeurs corrompus de Rome se contentent de s'emporter contre cet acte. Un tribun du peuple accuse la lâche corruption du sénat, et, pour sauver l'honneur, une armée est envoyée en Afrique, sous Calpurnius Bestia; mais pour de l'argent le sénat accorde la paix. Les tribuns attaquent cette conduite; Jugurtha est appelé à Rome; il y arrive chargé d'or et a l'audace d'égorger presque sous les yeux du sénat, Massiva, autre descendant de Massinissa et qui lui parut un successeur redoutable. Mais il avait un sauveconduit et pouvait retourner en Afrique. « La ville, dit-il en partant, est à vendre, il ne lui manque qu'un acheteur! » Une armée consulaire le suit de près, mais elle se laisse surprendre (les officiers en connaissaient le motif), cerner, passe sous le jong et se fait imposer une paix désavantageuse. On envoya ensuite Métellus qui fut inaccessible à toute corruption de la part de Jugurtha; il le battit, le repoussa vers la Mauritanie et aurait terminé la guerre, si son

lieutenant C. Marius, plébéien d'Arpinum, mais distingué par sa bravoure et capable de tout par son ambition, n'était parvenu, en calomniant Métellus, à se faire nommer consul et général de l'armée contre Jugurtha (107). Marius fut le premier à lever une armée de la plus basse classe du peuple, qui jusqu'alors n'avait pas été jugée apte au service, et il partit pour l'Afrique. Mais son questeur, patricien rusé, Cornélius Sylla parvint par des négociations avec Bocchus, roi de Mauritanie, gendre et allié de Jugurtha, à mettre celui-ci au pouvoir des Romains et à son tour il enleva à Marius l'honneur de la victoire (106). Jugurtha fut conduit à Rome où il périt dans un cachot.

Mais un grand honneur était d'un autre côté réservé à l'orgueilleux Marius. Depuis 113, des hordes inconnues étaient venues du côté de la mer Noire et s'étaient approchées des frontières de l'Empire romain, et par leur stature gigantesque, par leur bravoure, comme par leurs dévastations, elles avaient répandu un effroi général. On nomma ces hordes les Cimbres et les Teutons; les Ambrones, les Helvétiques et d'autres populations s'y joignirent bientôt. Ces premières tribus nomades, surtout les Teutons, étaient d'origine germanique. Papirius Carbo, avec une armée consulaire, avait déjà été battu par elles, près de Noréja, et elles avaient pénétré plus avant dans la Gaule jusqu'en Espagne. C'étaient des préludes de la plus grande migration des peuples qui eut lieu plus tard. Dans la Gaule, ces barbares battirent le consul Junius Silanus. Il n'est pas sûr s'ils ont demandé des terres, en s'engageant au service militaire. Quoi qu'il en soit, plusieurs consuls succombèrent en les combattant. Pour la première fois, personne à Rome

ne brigua le consulat. Enfin, en 104, Marius, vainqueur de Jugurtha, fut élevé à cette dignité, et, à cause de la nécessité où l'on se trouvait, il conserva le consulat trois années de suite, jusqu'en 101. Il fut obligé d'organiser d'abord une armée courageuse avec laquelle il battit en 102, les Teutons et les Ambrones; il les mit ensuite en pleine déroute, après une bataille de plusieurs jours près d'Aix, d'abord les Ambrones, ensuite les Teutons sous le gigantesque Teutobod, dont en Allemagne on croyait dans la suite reconnaître les ossements dans ceux d'un éléphant. Cependant les Cimbres s'étaient dirigés d'un autre côté en se précipitant d'une manière terrible, des Alpes rhétiennes dans le beau pays de l'Italie. Ils descendirent les glaciers sur leurs grands boucliers en bois, détournèrent l'Adige pour pouvoir la traverser plus facilement, et dans la bataille, ils attachèrent ensemble avec des chaînes les premières lignes des combattans. Déjà le consul Lucetius Catulus avait reculé devant eux; mais Marius se joignit à lui, et tous les deux, à la faveur de leur position avantageuse et de la tactique romaine, les battirent dans les plaines de Raude, près de Vérone ou près de Verceil. Même les femmes qui se trouvaient avec les équipages, se défendirent en désespérées contre les Romains. On prétend que 140,000 Cimbres sont tombés alors; mais l'effroi inspiré par les Cimbres et leurs cris de guerre, restèrent encore long-temps dans le souvenir des Romains. Cette guerre appelée Cimbrique dura cinq ans et valut à Marius, à son retour à Rome, le titre de sauveur.

C'est alors qu'eurent lieu les exploits des Machabées. Depuis la mort d'Alexandre, la Judée avait été successivement gouvernée par les rois d'Egypte et par Antigone; puis par *Solencus Nicanor* et

enfin par *Antiochus-le-Grand*. Ce prince persécute les Juifs. Son fils, contraint par les Romains de renoncer à la conquête de l'Égypte, se venge sur la Judée. Les supplices les plus cruels attendent les fidèles observateurs de la loi de Moïse. Alors Matathias, prêtre, encourage ses frères consternés par la mort d'Eléazar et des sept frères Machabées, et à la tête d'une petite armée, il commence à délivrer sa patrie du joug des Syriens. L'un de ses fils, Judas Machabée, fait des prodiges de valeur ; il est tué par derrière dans un combat. Son frère Simon lui succède dans le commandement, et en récompense de son zèle, l'autorité de grand sacrificateur et de chef de la nation est rendue héréditaire dans sa famille.

Vers la même époque, une nouvelle révolte d'esclaves (104 à 100) qui avait éclaté en Sicile, fut étouffée, au bout de quatre ans, et bientôt après, Marius parvint à se faire nommer pour la sixième fois consul, à l'aide de deux démagogues furieux qu'il fut lui-même obligé par la suite d'assiéger dans le capitole. Aux troubles intérieurs vint encore se joindre la guerre des alliés (90 à 88), excitée contre Rome par une grande partie des peuples italiens, parce que, avant à supporter toutes les charges que leur imposait Rome, ils n'en avaient pas le droit de cité. C'est pourquoi, lorsque le tribun Drusus renouvela le projet de leur accorder ces droits, et qu'à cause de cette proposition il fut assassiné, la plupart des alliés de Rome se réunirent dans un plan de faire une nouvelle république de l'Italie, et de faire de Corfinium la capitale de l'empire, avec un sénat, deux consuls et douze préteurs. Leur armée forte de cent mille hommes inspira les plus vives craintes à Rome ; cependant les généraux ro-

mains vainquirent, ou plutôt ce fut la politique plus sage du sénat romain qui permit de donner par pure générosité, ce qui bientôt après eût été superflu ou même impossible. Les fidèles Latins d'abord, puis les autres alliés, obtinrent enfin le droit de cité demandé.

Plus Sylla s'était distingué et plus la haine de Marius en fut vive contre lui, et quand Mithridate, ce grand roi du Pont, fit invasion sur Rome, après avoir à l'improviste fait massacrer 80,000 Romains en Asie, qu'il occupa la Macédoine et la Grèce, provinces romaines; qu'il menaça l'Italie (88) et que Sylla obtint le consulat et le commandement contre Mithridate, Marius soutenu par la classe plébéienne et par 5,000 gladiateurs armés, se fit nommer, après le départ de Sylla, général contre ce même roi. Mais Sylla se hâta de ramener de Capoue six légions contre Rome, y entra après un combat très-vif contre les partisans de Marius, proscrivit Marius avec les principaux de ses partisans, fit ensuite élire pour consuls son ami Caius Octavius et Cinna qui était l'ami de Marius, peut être pour maintenir l'équilibre dans Rome, et il partit ensuite pour la Grèce, en qualité de proconsul. Marius n'avait échappé au danger que par miracle et il ne fut même pas en sûreté sur les ruines de Carthage; mais rappelé par Cinna qui avait été obligé de sortir de Rome, ils y rentrèrent tous les deux avec une armée qu'ils avaient réunie, et commencèrent un massacre horrible contre le parti aristocratique de Sylla; la populace exaspérée et des esclaves mis en liberté, massacrèrent tous ceux à qui Marius furieux refusait de donner la main. Marius se fit pour la septième fois nommer consul, fit également nommer consul Cinna, pros-

crivit à son tour Sylla avec tout son parti, et envoya en Asie contre Sylla une armée sous Valérius Flaccus. Sur ces entrefaites Sylla avait pris à l'assaut Athènes, avait vaincu Mithridate, près d'Orchomènes et avait obtenu par force une paix très avantageuse (85).

Valérius Flaccus, avant qu'il n'atteignît Sylla, fut assassiné par son lieutenant, Finabria, lequel abandonné par son armée se tua lui-même. Marius mourut aussi, succombant sous le poids de ses crimes et de ses débauches, et Cinna fut tué dans une rébellion. Mais Sylla revint de l'Italie avec une armée qui ne connut plus de frein, vainquit près de Capoue, Papirius Carbo que lui avait opposé le parti démocratique de Marius et C. Marius, le fils, se fit tuer à Præneste par un ami; Sertorius s'enfuit en Espagne. Après une nouvelle victoire aux portes de Rome, le terrible Sylla y entra (82) furieux, à la tête d'une armée furieuse. Maintenant les proscriptions, les assassinats ne frappèrent pas seulement les partisans de Marius, mais quiconque n'avait pas eu de parti, quiconque était riche, était un obstacle à quelqu'un du parti vainqueur. Les hordes d'assassins de Sylla égorgeaient avec ou sans ordre, celui qui leur était désigné comme ennemi; Catilina se distingua parmi les sicaires de Sylla. César était du nombre des proscrits, mais Sylla se laissa fléchir en sa faveur, « quoiqu'il vit en lui, disait-il, plusieurs Marius. » Enfin le sang coula par torrens et quinze consuls ou hommes consulaires, 90 sénateurs, 2,800 chevaliers et plus de 100,000 citoyens périrent alors. Les favoris de Sylla, ses courtisanes, ses chanteurs, ses affranchis s'enrichirent considérablement. Un certain Crassus acheta dans les ventes tant de maisons devenues vides, qu'il pouvait

presque loger la moitié de la population de Rome. Sylla envoya l'armée forte de 120,000 dans l'Étrurie, où elle chassa les alliés de Rome de leurs possessions et forma les colonies dites des vétérans. Dix mille esclaves libérés (les Cornéliens), composaient la garde du corps de Sylla qui se fit nommer dictateur perpétuel, et qui fit de nouveau une constitution aristocratique. Presque jamais les aristocrates n'ont remporté une victoire plus sanglante sur leurs concitoyens! Au bout de deux ans, Sylla dépose la dictature (79) et de son vivant, déjà horriblement dévoré par la vermine, il mourut comme il avait vécu!

Dans les provinces aussi, surtout en Afrique, le jeune Pompée avait fait succomber le parti de Marius; en Espagne il fut opprimé au bout de six ans de guerre par l'assassinat de Sertorius (72). Sertorius aurait réussi, s'il avait pu se réunir à Spartacus qui se présenta dans la basse Italie à la tête de 70,000 esclaves et gladiateurs, mais ceux-ci furent défaits après des combats sanglans par Crassus et Pompée (71); Sertorius aurait encore eu des chances de réussite s'il avait pu se joindre à Mithridate, qui avait commencé une troisième guerre du Pont (74), mais battu par Lucullus, et entièrement défait par Pompée, Mithridate, garanti contre le poison, se fit transpercer (64) par un Gaulois. Pompée parvint à parer à tout; ce fut aussi lui qui termina heureusement la guerre contre les pirates dans l'Asurie et dans la Sicile (67).

Ce n'est que depuis la chute de Mithridate, que Rome se trouva à l'apogée du bonheur. Mais il y avait encore à combattre dans l'intérieur des ennemis qui se révoltaient contre des chefs, tels que Pompée et Crassus, et en général

contre tout ordre des choses, où leur ambition ne pouvait trouver place. De là les trois conspirations de Catilina (66 à 67), homme débauché qui attira facilement dans son parti des milliers de prodiges ruinés, ou des coupables poursuivis pour des crimes. Catilina voulait fonder sa domination sur les ruines de Rome et sur celle des grands hommes de la république. Mais sa troisième conspiration fut découverte par M. T. Cicéron (65), et anéantie par Antoine dans l'Etrurie; après une victoire sanglante remportée sur ce fratricide, Catilina et son parti y furent anéantis (62). En général, dans cette colossale Rome tout se montre maintenant dans de plus grandes proportions; les vices comme les vertus, les passions, la pauvreté et la richesse. Mais avant tout il se montre maintenant dans Rome un rapprochement vers l'oligarchie; de là à la monarchie il n'y a que quelques pas.

Mais trois hommes se firent alors remarquer à Rome; ces hommes ayant mutuellement besoin l'un de l'autre, se réunirent pour former le premier triumvirat; ce furent le riche Crassus, l'heureux Pompée et l'ambitieux, mais brave C. Jules César (60), pendant que le vain Cicéron, le noble prodigue Lucullus, le sévère républicain Caton pouvaient être regardés comme les hommes les plus importants après les trois premiers. Ceux-ci se partagèrent les emplois et les provinces; César s'attribua pour cinq ans les deux Gaules, en-deçà et au-delà des Alpes, ainsi que l'Illyrie. Pompée resta en Italie. Ainsi pendant le temps que dura ce premier triumvirat il n'était resté au sénat qu'une ombre de pouvoir; les triumvirs s'étaient partagé entre eux le commandement des légions. Crassus alla trouver en Orient une fin déplorable. Vaincu

par les Parthes, il périt (53) ainsi que son fils et toute son armée dans les sables de la Mésopotamie. César se présenta dans la Gaule, comme général, contre plusieurs peuples indomptés, tels que les Helvétiens, les Belges et les Aquitains; combattit des hordes allemandes commandées par Arioviste, pénétra dans la Germanie et la Grande-Bretagne et y déposa le germe de guerres futures; mais en même temps il se créa une armée qui, lui appartenant, pouvait par lui être dirigée sur Rome; déjà il avait vaincu, peu à peu, plus de 300 peuplades; des trois millions d'hommes que renfermait la Gaule, on en tua d'abord, puis on emprisonna et le reste se soumit. César avait coutume de dire: le danger et moi, nous sommes deux lions, mais je suis le plus âgé. Il avait obtenu, moyennant un arrangement avec Pompée et Crassus, le renouvellement de ses fonctions de gouverneur pour cinq autres années; Pompée avait obtenu l'Espagne et l'Afrique qu'il fit gouverner en son nom pendant qu'il restait à Rome; Crassus, poussé par l'ambition, avait entrepris, dans la Syrie, qui lui était échue, une guerre contre les Parthes, où il périt. Quand le moment arriva où le commandement de César allait expirer, celui-ci demanda, quoique absent, le consulat; mais Caton et Pompée exigèrent de sa part, qu'il déposât le commandement dont il était revêtu et le licenciement de son armée (49); piqué du refus qu'il venait d'éprouver, il dit en mettant la main sur l'épée: *Celle-ci obtiendra ce qu'on me refuse injustement.* Il était instruit de tout ce qui se tramait contre lui par les tribuns qui se réfugièrent dans son camp, parce que, comparé au fier Pompée, on le regardait comme le soutien de la démocratie; et César passa les Alpes, à la tête de trois légions et s'ar-

vêta à Ravenne. Ayant eu connaissance du décret lancé contre lui et qui lui ordonnait de quitter son armée, il passa le Rubicon, frontière de la province gauloise qu'il commandait et qu'aucun général ne devait sans permission dépasser avec des troupes. Il s'écria alors : le sort en est jeté ! L'homme qui préférerait être le premier dans une bicoque, que le second à Rome, ne pouvait pas agir autrement. Pompée se réfugia avec le parti aristocratique dans l'Asie-Mineure et de là en Grèce. Au bout de soixante jours César était maître de Rome et de toute l'Italie et par sa sage modération comme par sa douceur il avait gagné tous les cœurs. Nommé dictateur pendant son absence, il abdiqua la dictature au bout de douze jours, part de Rome et se rend en Espagne pour « battre d'abord une armée sans chef et ensuite le chef (Pompée) sans armée. » Après un combat pénible, mais heureux, il passa en Grèce, fut à la vérité battu sur mer, mais atteignit Pompée près de Pharsale en Thessalie, lorsque celui-ci, sans profiter de sa flotte victorieuse, risqua une bataille avec une armée composée à la hâte. Les cohortes allemandes dans l'armée de César décidèrent de cette bataille capitale (le 20 juillet 48). Pompée se réfugia en Egypte et y trouva la mort de la main des serviteurs de la Cour. César y arriva bientôt après, et les larmes qu'il répandit sur la mort de son rival honorent son caractère.

César fut donc seul maître de l'empire, et son élévation à la dictature eut maintenant un autre dessein pour objet. Après avoir décidé, en Egypte, une contestation au sujet de la succession au trône, en faveur de la belle Cléopâtre, qui vint aussi le voir à Rome, et, après avoir étouffé une révolte en Asie, il alla à Rome; de là, il se ren-

dit, à la hâte, en Afrique, où il vainquit les partisans de Pompée : Scipion et Juba ; Caton seul, ce fier républicain, prévint à Utique, par une mort volontaire, la fureur du vainqueur. César fit ensuite de la Numidie, royaume de Juba, une province romaine ; il alla ensuite en Espagne, où, dans la sanglante bataille de Munda, il battit les fils de Pompée et anéantit leur armée ; ce fut là que pour la première fois il s'agissait pour lui de défendre sa vie (45). Il ne s'en fallait pas beaucoup que le triomphe qu'il avait célébré à Rome, à son retour de la Grèce, de l'Égypte, de l'Asie, où il avait si promptement battu le fils de Mithridate, Pharnazes, qu'il put écrire à Rome : *veni, vidi, vici* ; au retour de sa campagne contre Juba, où il déposa, dans le trésor public, environ 80 millions d'écus et 2,822 couronnes d'or ; où il donna, à chaque soldat, 1,000 écus ; aux officiers, encore davantage ; à chaque citoyen romain, une mine (20 écus) ; où il paya, à chaque soldat mercenaire de Rome, la solde d'une année ; où il fit représenter des jeux qui duraient des semaines entières, et dans lesquels on représenta des combats sur mer dans d'énormes bassins creusés à cet effet, et des combats sur terre où il fit engager 1,200 hommes contre 40 éléphants de guerre ; où il donna un repas, à tout le peuple romain, dans 22,000 chambres, et où il fournit, pour chacune de ces chambres, deux pièces du meilleur vin ; il ne s'en fallait pas beaucoup que ce magnifique triomphe ne fût prématuré ! Après la bataille de Munda, il célébra aussi un triomphe, mais ce fut sur des concitoyens vaincus.

César fut nommé dictateur à vie et empereur, ainsi, maître de l'empire, quoiqu'il eût soin de faire illusion aux moins clairvoyans, par la cou-

servation des formes républicaines, le peuple lui fut attaché; le sénat porté par lui à 900 membres, dépendait de lui. Il jouit des plus grands honneurs; on plaça sa statue dans le capitolé, à côté de celle de Jupiter; elle portait pour inscription : à César, demi-dieu. Mais pendant qu'il prenait lui-même quelques dispositions excellentes, et, qu'avec le secours de Sosigènes, il s'occupait à mieux déterminer le temps, par un nouveau calendrier qui porte son nom, son propre temps arriva. Sous le voile de manières fort douces, malgré la sagesse de ses lois et son zèle pour le gouvernement, la couronne et la monarchie réelle paraissent avoir été le but qu'il se proposait. Quoi qu'il en soit, il se trouvait dans l'esprit de quelques hommes, même de ceux qui devaient la vie à César, un ancien esprit républicain; exaltés, ils donnèrent cours à leur sentiment, sans réfléchir sur l'impossibilité qu'il y avait de rétablir l'ancienne république, parce que l'état, parvenu à sa maturité, était monarchique. N'importe. Brutus et Cassius se mirent à la tête d'une conspiration qui éclata aux Ides de Mars (15 mars 44). Dans le sénat même, près de la statue de Pompée, César, quoique averti, fut poignardé; Brutus et d'autres le percent de plusieurs coups au milieu du sénat. En mourant il s'écria douloureusement : *et toi aussi, mon fils Brutus*. Le sénat accorda, à la vérité, aux meurtriers de César des gouvernemens, lorsque ces derniers ne savaient pas eux-mêmes ce qui allait arriver. Mais le consul Marcus Antoine, ami de César, assemble le peuple, lit le testament, montre la robe ensanglantée du dictateur et pousse à une vengeance sanglante, pour se mettre, comme démagogue, à la place de César; et en effet, le peuple se soulève, les conjurés pren-

ment la fuite. Brutus et Cassius se retirent dans la Bithynie. Mais Antoine ne resta pas seul; l'héritier de César et son fils adoptif, Caius Julius César Octave, jeune homme de 18 ans, plein d'hypocrisie et de ruse, chercha, avec sa fortune et celle de César, à corrompre le peuple, gagna l'armée et Cicéron, qui avait parlé contre Antoine et en faveur des meurtriers de César; Cicéron avait, comme grand orateur et grand homme d'état, beaucoup d'influence, et il trompa Antoine, qui, à son tour, le méprisait. Ce furent Octave et Lépide qui se partagèrent l'empire. Antoine étant parti pour la Gaule, province qui lui était échue, il fut proscrit, et deux consuls, avec Octave, furent envoyés à sa poursuite. Antoine fut vaincu; ce ne fut pourtant pas par la bravoure d'Octave, qu'on dit s'être caché derrière le plus gros de son armée; Antoine prit la fuite; mais les consuls aussi avaient péri et Octave se trouva à présent maître de l'armée. Cependant, Octave crut encore devoir conclure un triumvirat avec Antoine et Lépide (43), et continuer à partager les provinces avec eux; il jugea à propos de poursuivre, avec eux, les meurtriers de César, et, en général, d'anéantir tout le parti républicain. Pour y arriver, on commença par faire des proscriptions terribles à Rome; Octave sacrifia Cicéron aussi à Antoine; Fulvia, femme d'Antoine, perça, avec des aiguilles brûlantes, la langue du grand orateur, après son supplice (7 février 43). Ensuite, Octave et Antoine se dirigèrent contre Brutus et Cassius, et, par un fâcheux malentendu, se croyant déjà vaincus, Brutus et Cassius tombèrent dans les batailles sanglantes, près de Philippi (42), non par la main de l'ennemi, mais en se tuant eux-mêmes. Ainsi finirent les der-

niers républicains ; ainsi finit avec eux la liberté de Rome, Sextus, fils de Pompée, ayant aussi succombé après une guerre en Sicile.

Il ne resta maintenant aux triumvirs que de se combattre entr'eux. Lépide, le moins considérable, devint bientôt victime de sa vanité et de sa faiblesse, et quitta la scène politique en qualité de *pontifex maximus*. Mais lorsque Antoine, par la répudiation de sa femme, la noble Octavie, offensa dans Octave un frère, et que, par le don qu'il fit des plus belles provinces de Rome à la coquette Cléopâtre, il offensa, dans le même Octave, l'homme d'état, le sénat déclara la guerre contre Cléopâtre elle-même, pour sauver l'apparence de républicanisme. Cléopâtre désirait un combat naval, et les flottes se rencontrèrent près du cap d'Actium (le 2 septembre 51). On combattait encore avec bravoure et rien n'était décidé, quand Cléopâtre s'enfuit avec ses vaisseaux, et qu'Antoine courut après elle sans profiter de son armée de terre, qui se rendit enfin volontairement. L'année suivante, Octave battit Antoine près d'Alexandrie. Antoine, délaissé et trompé, se tua lui-même, et Cléopâtre, voyant qu'Octave resta insensible auprès d'elle, se fit mourir par le poison ou par la piqûre d'un serpent. L'Egypte devint province romaine (30); Rome donna à Octave le titre d'Auguste, empereur ou César (Καίσαρ), et le temple de Janus fut encore une fois fermé.

Rome, pendant ce temps, s'était tellement agrandie, que le principal pays, l'Italie, ne constituait plus guère que la plus petite partie de l'empire. De cet empire, étendu dans trois parties du monde, Rome, qui avait deux millions d'habitans, 420 rues principales, 400 temples, Rome était la capitale, le siège du gouvernement, et le

sénat gouvernait. Sa considération, avant qu'il ne fût ébranlé par les factions et par l'oligarchie, fut immense. Avec l'empire, croissait sa force navale comme sa force de terre, et il eut souvent une armée d'un demi-million, répartie dans différentes parties du monde; cependant, on ne levait ordinairement les armées, que lorsque la guerre les rendait nécessaires, car les armées permanentes étaient inconnues alors; chaque citoyen était obligé d'être soldat. Auguste institua, le premier, les armées permanentes. Les armes principales étaient la pique, la courte épée et le bouclier. Dans les sièges, on se servait de catapultes et de balistes, de béliers, de tours mobiles avec des ponts-levis. Un soldat romain, pesamment chargé, avait outre ses armes, des provisions de bouche, des ustensiles de cuisines, des pieux pour dresser des tentes, en tout, il portait au moins un demi-quintal. César était, surtout, maître dans la tactique militaire. Une armée consulaire consistait, ordinairement, en 8 légions, dont chacune eut, par la suite, 6,000 fantassins et de 5 à 600 cavaliers, sans les troupes auxiliaires. La religion des Romains se rapprocha toujours davantage de celle des Grecs. Les fêtes religieuses y correspondaient parfaitement; il y en avait une, entr'autres, les Saturnales, où, en mémoire du vieux âge d'or, sous Saturne, et de l'ancienne liberté et égalité, même les esclaves étaient servis par leurs maîtres. Sur les sciences aussi, les Grecs avaient une influence marquée à Rome, influence que les plus civilisés ont toujours, à la longue, sur les moins civilisés. La poésie seule ne réussissait pas pendant long-temps. Il reste peu de fragmens de la poésie dramatique de Livius Andronicus, d'Ennius, de Pacuvius, de Nævius; mais il nous reste plu-

sieurs comédies entières, de Plaute et de Térence. Les théâtres devenaient toujours plus vastes et plus magnifiques; celui de Scarus contenait plus de 80,000 personnes; c'est pourquoi les acteurs, pour renforcer leur voix, portaient des masques (personas) avec une très-grande ouverture de bouche. Ce théâtre reposait sur 560 colonnes de marbre, était orné de 3,000 statues et n'était pourtant destiné à servir que pendant un mois! La période la plus brillante de la littérature romaine, est depuis Sylla jusqu'à la mort d'Auguste. Il y avait des bibliothèques publiques et des bibliothèques privées; ces dernières se trouvaient surtout dans les villas magnifiques des grands de Rome, qui, souvent, avec leurs jardins, leurs bois, leurs étangs occupaient des étendues énormes et faisaient ainsi beaucoup de tort à l'agriculture. Des libraires (sosti) procuraient et vendaient des copies. Les mines de Mattius et de Publius Pyrus amusaient par leur esprit et par leurs plaisanteries licencieuses. Souvent des hommes remplissaient les rôles de femmes; dans d'autres espèces de poésie, Lucrèce et Catulle se sont distingués; dans l'éloquence, fruit de la liberté et qui disparut avec elle, quand on parla à travers les masques et que les Grecs mirent des feuilles devant le visage, dans l'éloquence, se sont distingués: Antoine, Hortensius, Brutus et Cicéron; ce dernier brille aussi dans la philosophie; les doctrines d'Epicure et celle de Stoa étaient les plus remarquables; on distingue, parmi les historiens, Salluste, Cornélius-Népos, César, Tit-Live; Polybe appartient aux Grecs. Les travaux admirables en peinture et en sculpture, furent, la plupart, exécutés par des Grecs, et même les Grecs envoyèrent à Rome, par milliers, des chefs-d'œuvres en ce

genre. A Rome, dit Cassiodore, il y a deux peuples, également nombreux, des hommes et des statues. Les mœurs se corrompaient à mesure que les richesses augmentaient, que les esclaves et les étrangers se multipliaient dans Rome. Il y eut plusieurs Romains qui ne savaient pas éprouver leurs trésors. Lucullus, qui importa les cerises en Europe, fit aplanir des montagnes, creuser des lacs, et y diriger de l'eau de mer pour pouvoir conserver, dans l'intérieur du pays, des poissons de mer; Hortensius arrosait de vin ses arbres; Crassus ne regardait pour riche que celui qui pouvait équiper, à ses frais, toute une armée. Les maisons de campagne avaient des chambres pour toutes les saisons. On obtenait les places en gagnant, en corrompant le peuple, et en intrigant auprès des particuliers qui donnaient la place au plus offrant. La situation des provinces n'en fut que plus misérable. Les chevaliers romains qui prenaient à ferme les péages, qui rendaient la justice, les usuriers qui prenaient jusqu'à 50 pour cent, ruinaient tout. Dans les festins on agaçait les estomacs blasés au moyen de plumes de paon, afin de pouvoir rendre le superflu et gagner un nouvel appétit. Antoine venait de bon matin, déjà ivre, au forum, pour rendre la justice, et souvent, les parties, au lieu d'entendre de lui la décision judiciaire qu'ils attendaient, furent fort étonnées d'en apprendre tout autre chose. La vie des Romains fut, comme celle des Grecs, généralement publique; aussi la magnificence des temples, des basiliques, du capitole, des bains, des théâtres, du cirque, des aqueducs, répondait à cette vie publique. Dans leurs villas seulement, où souvent mille esclaves étaient au service d'un seul maître, étant chacun spécialement chargés d'un travail parti-

culier, souvent de la moindre importance, là, seulement, les Romains étaient magnifiques. Les esclaves étaient souvent lecteurs, médecins, pédagogues, artistes et artisans, et étaient payés selon leur capacité, quelquefois 50,000 francs par tête; mais les maîtres pouvaient les crucifier et les tuer à coups de lanicre. Et pourtant, malgré cette magnificence, l'on n'eut la commodité ni des fenêtres à vitres, ni des cheminées; les Romains n'étaient pas propres à ces inventions.

Ainsi Rome était devenue à cette époque le centre de l'ancien monde. Mais si Rome dominait alors sur presque tous les peuples civilisés, dans les trois parties du monde, il n'y eut pourtant pas là un avantage pour le futur développement du genre humain. Mais déjà la Providence avait tout préparé pour faire mûrir et venir sur la scène du monde de nouveaux peuples plus vigoureux; les systèmes philosophiques et religieux étaient plus ou moins chargés de superstitions; les Romains et la plus grande partie des peuples païens avaient des idées indignes de Dieu et de son culte, et les Juifs qui en avaient de plus justes, les avaient obscurcies par des préjugés et par des disputes; il fallait, pour ranimer l'homme et consoler l'humanité, qu'une révolution eût lieu, et qu'une nouvelle vie physique et spirituelle vint préparer à une époque nouvelle; le christianisme apparut!

HISTOIRE

DU MONDE ANCIEN.

CHAPITRE IV.

De César Octave jusqu'à la chute de l'Empire romain d'occident. (50 avant J.-C., jusqu'à 476 après lui.)

Quoique pendant la première moitié, au moins, des 500 ans dont nous allons esquisser l'histoire, Rome reste sur le premier plan dans le tableau, et quoiqu'elle atteignit sous les premiers empereurs son époque classique, son plus haut point d'élevation et d'éclat, il se présente déjà une foule d'événemens et de circonstances qui, pour ne pas être immédiatement liés à l'histoire de Rome, n'en sont pas d'une moindre importance sous le point de vue de l'histoire du monde. En première ligne vient se placer la fondation de la religion chrétienne; puis l'apparition triomphale des peuples germains ou allemands. L'importance et la durée des conséquences de ces événemens ont, non seulement surpassé l'éclat de Rome, mais elles lui ont aussi survécu fort longtemps. Le premier de ces événemens nous ramène vers l'Asie, le second embrasse tous les pays non soumis aux Romains.

A l'exception des conquêtes faites par Auguste

et ses successeurs , telles que celle du nord de l'Espagne , de la Gaule méridionale , des pays au midi du Danube , la plupart occupés par des peuples Gaulois (tels que la Vindélicie , la Rhétie , le Noricon , la Pannonie et la Thrace) ; si l'on ajoute la Lycie , la Mauritanie , et que l'on borne l'empire romain , en Europe , par le Rhin et le Danube , en Asie , par l'Euphrate et le désert de la Syrie (vers l'Arabie qui n'a jamais été soumise) , enfin , en Afrique , par la contrée sablonneuse ; Rome avait , à l'époque dont nous nous occupons , outre toute l'Italie et presque toutes les îles de la Méditerranée , toute l'Espagne , y compris le Portugal , la Gaule jusqu'au Rhin , l'Illyrie , la Pannonie , la Dalmatie , la Grèce , la Thrace et la Moésie ; en Asie , la Colchide , Babylone , l'Arménie , la Syrie , la Palestine , la Phénicie et toute l'Asie-Mineure ; en Afrique , l'Egypte sans l'Ethiopie , Cyrène , les environs de Carthage , la Numidie et la Mauritanie . Les autres pays du monde , alors connus , n'appartenaient pas à Rome .

On a peu de notions sur les peuples à l'orient de l'Asie . L'ancien royaume de Japon , sous ses Dairys fabuleux ; le grand empire de la Chine , réuni en 247 , avant J.-C. , sous Shi-Hoang-Ti ; ensuite , depuis 207 , avant J.-C. , jusqu'en 220 après , sous celle de Han , faisant alors de grandes conquêtes , un commerce étendu , puis se disloquant et diminuant , ces contrées ne sont pas assez connues pour être historiques . Il en est à peu près de même du royaume des Parthes , sous les Arsacides , qui , en 226 après J.-C. , fut englobé dans le nouvel empire perse , sous Artaxerxès Sassan , jusqu'au septième siècle , où il tomba au pouvoir des Mahométans . L'Arabie ne se présente que plus tard , sous Mahomet , sur la scène historique ; mais le regard de l'historien

est fixé sur le petit pays de Palestine, où, sous le règne d'Auguste, il arrive une révolution dont les effets se font encore sentir aujourd'hui, quand toute la magnificence de l'ancien monde est tombée en ruines.

Hérode-le-Grand régnait en Judée, grâce à la faveur des Romains, il régnait encore sur la Galilée, sur Samarie, et de l'autre côté du Jourdain, sur Pérée, Sturée et Trachonitis, enfin, sur l'Idumée, avoisinant l'Arabie, ainsi sur toute la Palestine. Il extermina la famille des Machabées et en partie sa propre famille, pour s'affermir sur le trône. Après sa mort le royaume fut partagé à ses trois fils, l'un appelé Archelaüs, eut la Judée, Samarie et l'Idumée; mais à cause de sa mauvaise administration, il perdit les deux premières qui, comme provinces romaines, furent jointes à la Syrie et placées sous des gouverneurs (*procuratores*) particuliers, jusqu'à ce qu'enfin un petit-fils d'Hérode, Agrippa, obtint de nouveau des Romains, la Palestine comme royaume. Ensuite, il y eut encore des *procuratores* romains, par exemple, Gessius Florus, mais dont l'oppression porta le peuple à une révolte sanglante, par suite de laquelle, Jérusalem fut prise et détruite par l'empereur Titus (70 après J.-C.). Mais, si Jérusalem fut encore plus tard regardé comme centre par les Juifs, ceux-ci furent pourtant, par la prise de Jérusalem et par des événements antérieurs, dispersés par presque tout l'Empire romain; ce qui contribua considérablement à la rapide propagation des nouvelles idées religieuses; les religions païennes des Grecs et des Romains étaient devenues plutôt des instrumens de la politique que des objets d'une sainte conviction; et déjà Cicéron disait, qu'un augure ne pouvait en regarder un autre sans

rire ; nous avons déjà dit que la religion juive aussi avait besoin de s'épurer , de se régénérer ; c'est ce besoin moral , généralement senti , qu'il s'agissait de satisfaire ; voyons comment cela eut lieu. Cinq ans avant la mort d'Hérode-le-Juif , naquit à Bethléem Jésus-Christ fils de Marie de Nazareth , et se présenta comme le plus grand , le plus extraordinaire docteur de la religion , sous le gouvernement de Ponce-Pilate. Mais , comme la simplicité de sa doctrine contredisait les principes des Juifs de cette époque , il fut poursuivi et enfin accusé , devant le gouverneur de Rome , comme rebelle et ennemi des Romains. Ainsi , cet ami de l'humanité mourut sur la croix , et sa doctrine continua à être propagée par ses disciples. Le profond penseur comme l'intelligence la plus simple et la moins cultivée , trouve dans cette doctrine des idées justes , des notions claires de Dieu ; cette doctrine inspire aux hommes l'amour du prochain et la charité universelle d'une manière peu connue , ou moins développée auparavant. Cette doctrine devait être en contradiction avec celles des autres religions qui existaient alors ; elle devait provoquer et a provoqué , en effet , un combat qui serait depuis long-temps terminé , si le chemin que prend la vérité , par les âmes des hommes , n'était pas si lent ; mais aussi est-il le plus pénétrant. Jésus-Christ a-t-il voulu fonder une nouvelle religion ou épurer l'ancienne ? c'est ce que nous laissons indécis. Nous remarquons , seulement , que cette doctrine prêchée par les douze apôtres , et notamment par Pierre et Jean , s'étendit d'autant plus promptement , que les persécutions , dont on compte dix , vinrent en aide à cette doctrine qui est devenue une religion.

L'Europe non soumise à la domination romaine était alors aussi un peu plus connue. Au nord-est de l'Europe se trouvaient les Sarmates dont les races s'étendent déjà en Asie dans le nord, près de la mer Caspienne. Au nord de l'embouchure du Danube étaient les Gètes, les Daces, les Bastarnes, les Pannoniens du Nord, les Jazyges. Au nord de ces peuples, dans la Prusse actuelle, de l'Est jusqu'à la Livonie, les Æstiens, les Venedes et d'autres. Plus importants de beaucoup étaient les peuples de l'Allemagne actuelle qui demeuraient depuis la Vistule jusqu'au Rhin, depuis le Danube jusqu'à la mer du Nord et de l'Est ; un peuple vigoureux, brave, aux cheveux blonds, aux yeux bleus ; de mœurs simples ; guerrier, tantôt nomade, tantôt chasseur, ne vivant que très-peu de l'agriculture, car des forêts immenses et des marais fangeux couvraient cet antique pays. Plus de cinquante tribus composaient ces différens peuples. Ils n'avaient de commun que la langue, l'amour de la liberté et les qualités nationales, telles que l'hospitalité, la bravoure, un respect particulier pour le sexe, l'amour de la guerre, du penchant pour la boisson et pour les jeux. Les plus importantes de ces tribus étaient : près de la mer de l'Est les Bourguignons, les Rugiens, les Varnes, les Goths qui plus tard se sont établis dans la Suède ; les Cimbres (le Holstein actuel), les Chauces ; les Frièses, près de la mer du Nord ; ensuite le long du Rhin, les Bataves, les Usipètes, les Tenctères, les Ubiques, les Mattiaques, les Nemetes, les Tribaques, les Vangions ; dans l'intérieur du nord de l'Allemagne, les Sigambres, les Bructères, les Angrivariens, les Chasuariens, les Chattes (dont descendent les Hessois), les Cherusques dans les contrées aux mines de

Harz, les Fozes, les Longobards, les Sueves qui se subdivisent en d'autres tribus. Au sud de l'Allemagne, mais au nord du Danube, il y avait surtout les Hermundures, les Marcomannes, les Narisques, etc. La langue et même la religion semblent indiquer une origine asiatique, mais l'histoire ne parle pas de l'invasion de ces peuples. Ils se prétendent descendans de Teut ou Thuiskon et de son fils Mann; ils adoraient dans leurs bocages sacrés Votan, Thor, la Freia, Hertha (la terre); attribuaient la vie immortelle en Valhalla; dépendaient tantôt de prêtres, fonctionnaires nationaux, tantôt de princes (premiers), et de rois; dans la guerre ils avaient des ducs (de ducere). Leurs vêtemens consistaient en peaux d'animaux, quelquesfois aussi en tissus de fil; l'épée, le bouclier et la courte pique composaient leurs armes; chaque tribu était divisée en nobles, en affranchis et en esclaves. Ils étaient sauvages avant leur commerce avec les Romains qui craignaient leur bravoure; ils avaient peu de villes: ils n'apprirent la lecture et l'écriture (de mots latins) que des Romains; mais neufs et forts, ces peuples non encore corrompus, étaient capables d'un plus rapide développement. Aimant la liberté et initiés aux armes dès les temps les plus reculés; toujours prêts pour la défense comme pour l'attaque, ayant de bonnes mœurs, de la chasteté, du respect pour la vieillesse, etc., ces vertus avaient chez eux plus de valeur que partout ailleurs. En Angleterre se trouvaient les Bretons et les Gaulois, en Ecosse ou Galédonie, les Scotés et les Pictes qui ne sont pas d'origine allemande. Revenons à Octave.

Le sénat romain lui avait décerné le titre d'*Auguste* ou l'inviolable, le respectable, et ce-

lui-ci avait, en reconnaissance, conservé des formes de la république autant que possible, puisque d'ailleurs les titres réunis de tribun, de consul, d'empereur, lui assuraient la suprême dignité; il se fit aussi prier tous les 5 ou tous les 10 ans, de reprendre le pouvoir suprême. Le sénat resta le conseil d'état, quoiqu'un Mécène, un Agrippa Messala, fussent les conseillers secrets et les ministres. On institua des armées permanentes et des gardes du corps (*cohortes praetorianae*); les légions restèrent dans les provinces, dans des camps permanens. Octave fit une foule d'autres institutions importantes pour le vrai bien de l'Etat, et fit ainsi oublier les moyens dont il s'était servi pour parvenir à la domination. Dans les longues guerres civiles, les républicains les plus exaltés avaient péri, et quand même il y eut quelques conspirations, elles furent promptement comprimées, et Auguste aurait bien pu se passer de la cuirasse qu'au sénat il portait sous ses vêtemens. Sous Auguste, il y eut plusieurs guerres, moins peut-être pour conquérir de nouveaux pays que pour occuper les Romains de choses extérieures; il y eut des campagnes contre les peuples qui habitaient le sud du Danube, contre le pays des Bastarnes, en Espagne, dans la Gaule occidentale, en Arménie, en Arabie et en Ethiopie (ce fut sans succès dans ce dernier pays); les plus importantes de ces campagnes sont celles contre les Allemands. Drusus, le plus jeune des beaux-fils d'Auguste, commença ces campagnes en l'an XII avant J.-C., dans le Bas-Rhin; la Basse-Allemagne (la Westphalie, la Basse-Saxe, la Hesse), fut le principal théâtre de la guerre. Les Frieses, les Bataves, les Chauces étaient alliés aux Romains. Drusus vainquit les Gherusques, après plusieurs expéditions

il parvint jusqu'à l'Elbe, mais il mourut subitement. Tibère, son frère, et d'autres généraux continuèrent ces guerres et avaient surtout en vue par leurs nombreux châteaux forts, par l'introduction de la langue romaine, par celle des lois, de l'administration judiciaire de Rome, enfin par la propagation des mœurs romaines, de convertir les pays libres en provinces romaines. Enfin Armin, jeune homme Cherusque, hardi, lequel élevé à Rome, où il avait été nommé chevalier, avait appris à en connaître la politique et la tactique militaire, Armin, attira dans l'intérieur de la forêt de Teutobourg, Varus, général romain plein de sécurité et en défit les légions entières (9 ans après J.-C.), dans un combat de trois jours, près de Hervord et d'Uffel, où aujourd'hui encore de longues files de collines qu'on dit cacher des cadavres, où les noms de Fallrom, de Rœmersfeld (champ des Romains), de Vinnefeld, de Cohlstadt, de Todengruud (fosse des morts), attestent la malheureuse défaite du général romain. Ainsi les Allemands se garantirent pour toujours du joug romain. De nouvelles troupes romaines sous Germanicus, fils de Drusus, revinrent à la vérité, et même victorieuses, sur le champ de bataille de Drusus, mais elles ne purent se consolider dans le pays. Il est triste que les Allemands finirent par se combattre entr'eux ; Armin tomba victime d'un assassinat, après qu'il eût vu fuir devant lui vers les Romains Marbord, prince des Marcomannes. Mais ce qui rendit célèbre le règne de 44 ans d'Auguste, fut non-seulement la pacification et l'agrandissement de l'empire romain, les grandes et bonnes institutions dans l'Etat faites par ce prince, surtout le joug devenu moins pesant dans les provinces ; mais son règne s'est encore éternisé par

les grands encouragemens donnés aux sciences et aux arts ; voilà sa gloire la plus durable. Mécène, favori de l'empereur, protégea les savans et les poètes ; alors brillèrent Virgile, Ovide, Tibulle, Propertius, Horace, Vitruve, Treguo Pompée, Valérius Flaccus et plusieurs autres hommes célèbres. La bibliothèque palatine fut ouverte ; Rome devint de plus en plus magnifique et brillante. Mais Auguste fut malheureux comme époux et comme père. Sa troisième femme, Livie, femme méchante, fut cause de la perte de sa fille Julie, de ses petits-fils Caius et Lucius César, ainsi que d'Agrippa Posthumus. Ces malheureux succombèrent aux machinations diaboliques de Livie, qui sacrifia même son second fils Drusus et son petit-fils Germanicus, afin de faire monter sur le trône Tibère, son fils chéri, et qu'Auguste avait adopté. Peut-être même qu'on peut attribuer à Livie la mort d'Auguste ; celui-ci mourut (14 après J.-C.), à Nole, après avoir fait cette question : Ai-je bien joué mon rôle ? Applaudissez donc, amis !

Ainsi, grâce aux honteuses trames de Livie, au lieu de la maison de César, ce fut l'abominable race des Claudiens qui monta sur le trône dans la personne de Tibère.

Le règne d'Auguste parut recevoir un nouvel éclat par l'incapacité et les vices de ses successeurs. Tibère fut un tyran soupçonneux, et son règne (de 14 à 37 après J.-C.) est un tissu d'hypocrisie, de cruauté, de jalousie, de rapacité, de pusillanimité et pourtant aussi d'un horrible mépris des hommes qui, à la vérité, devaient dans les manières rampantes de ceux qui l'entouraient et même au sénat, lui paraître bien méprisables. Il enleva les comices au peuple et établit les terribles tribunaux char-

gés de connaître des crimes de lèse-majesté qu'un despote sait toujours rendre communs. Après avoir assassiné la plupart des siens, il se retira à l'île de Caprée, où il se livra aux plus infâmes débauches, et il abandonna le gouvernement au chef de ses gardes (*praefectus praetorio*), nommé Sèjan. Tibère fut enfin assassiné. On ne peut cependant pas lui refuser de la bravoure, l'amour de la discipline militaire et de la générosité ; son malheur fut d'être monté trop tard sur le trône.

Par contre, Caius César Caligula, âgé de 25 ans, fils de Germanicus (37 à 41), n'avait pas une seule vertu. Le nom de Caligula lui avait été donné à cause de ses petites bottines militaires. Sa cruauté le rendait plutôt semblable à un tigre qu'à un homme ; sa prodigalité (il dépensait 152 millions d'écus par an), était un effet de sa folie (suite de sa jeunesse dépravée), qui le porta à vouloir élever au consulat son cheval, à se faire appeler dieu ; ce qui ne l'empêcha pas de se tapir sous le lit à l'approche d'un orage. Deux officiers de sa garde le poignardèrent, et les prétoriens élevèrent au trône son oncle âgé de 50 ans, *Claude* (41 à 54), contre une donation qu'il leur fit. Des femmes et des affranchis régnerent à sa place. Si son prédécesseur désirait que tout le peuple romain n'eût qu'une tête, afin de pouvoir l'abattre d'un seul coup, le nouvel empereur aussi trouvait du plaisir aux tortures convulsives des mourans ; il mourut bientôt lui-même empoisonné par des champignons que sa femme lui fit manger. Selon quelques-uns ce fut sous son règne que la Grande-Bretagne fut conquise. *Néron*, âgé de 17 ans, lui succéda ; élevé sévèrement par Sénèque, qui plus tard paya de sa vie cette sévérité, Néron

monta sur le trône (54 à 68), avec le projet de vivre désormais sans frein. Il tua sa mère, sa femme, persécuta les chrétiens, incendia Rome, pour pouvoir réciter quelques vers sur Troie en feu; ce qui ne l'empêcha pas d'accuser de cet incendie les chrétiens, et de les en persécuter; il se présenta devant le peuple et aux jeux olympiques comme chanteur, sut maintenir le peuple dans la jouissance et dans l'enivrement, le temps de la tyrannie étant ordinairement l'âge d'or de la populace. Les prétoriens se révoltèrent et l'empereur fut forcé de se faire poignarder par un affranchi. On dit qu'il s'écria alors, *qualis artifex pereo!* Avec lui finit la maison de César et celle d'Auguste, mais les noms de César et d'Auguste furent conservés par les empereurs suivans. Dans l'espace de deux ans, Galba, âgé de 72 ans, Othon, qui aimait beaucoup la parure, et le gourmand Vitellius, ces trois généraux qui avaient découvert le secret de faire des empereurs hors de Rome, et sans le sénat, s'emparèrent successivement du trône à l'aide de leurs légions. Othon et Galba étaient pleins de courage; Vitellius rappelait *Caligula* dont il avait été le favori. En contemplant le champ de Bédriac où avait été vaincu Othon, il dit en voyant les cadavres : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.* Ce mot horrible peint l'homme. Il fut assassiné. Les légions de la Syrie proclamèrent empereur leur général Titus Flavius Vespasien, qui sut se maintenir sur le trône, et fut le chef des Flaviens, qui lui succédèrent (69 à 79). Son règne se fait remarquer par le rétablissement des finances, celui de la discipline militaire, par la construction d'édifices publics (*coliseum*), par la nomination de professeurs payés par l'Etat, la suppression

de *judicia majestatis*; il rétablit aussi la considération du Sénat, il fit la paix avec les Bataves, qui s'étaient révoltés; enfin Vespasien fit aux Juifs une guerre sanglante, qui leur coûta un million d'hommes et entraîna la perte de leur ville capitale. Titus qui lui succéda devint meilleur sur le trône; il regardait comme perdu le jour où il n'avait fait de bien à personne. Sous son règne court (79 à 81), arriva la grande éruption du Vésuve qui renversa et couvrit Pompeia et Herculannum. éruption qui fit perdre la vie au naturaliste Plinc l'Ancien; il y eut aussi sous son règne une peste à Rome et un grand incendie. Il chercha à aider partout et mérita le titre très-honorable de *amor et delicia generis humani*. Autant Titus fut bon, autant Domitien qui le remplaça sur le trône (81 à 96), fut un despote accompli. Les tribunaux de lèse-majesté, *judicia majestatis*, et les dénonciateurs, *delatores*, recommencèrent comme autrefois. Quoique malheureux dans ses guerres contre les Chattes, les Daces, les Marcomannes, etc., Domitien n'en célébra pas moins des triomphes. Il fut enfin assassiné.

Coccejus *Nerva* (96 à 98), est le premier d'une nouvelle et meilleure dynastie. Presque trop doux pour le peuple accoutumé au sang, il fit tout son possible pour faire oublier les horreurs des précédens empereurs et il adopta l'espagnol *Ulpius Trajan* qui lui succéda sur le trône (98 à 117); ce fut le premier étranger appelé à cet honneur; Trajan fut également grand comme monarque, comme général et comme homme; il rétablit la constitution, et cet excellent empereur se déclara sujet de la loi. On rendit les élections aux Comices, la liberté du vote aux sénateurs et la considération aux ma-

gistrats. Ses actions, ses guerres conduites avec bonheur, même contre les Parthes et les Arabes, sont éternisées par une colonne, haute de 115 pieds, sous laquelle ses cendres furent déposées: Pline le Jeune a célébré dans son panégyrique les grandes qualités intellectuelles de Trajan, que fait encore mieux connaître la correspondance de ces deux grands hommes. Son cousin *Ælius Adrien* lui succéda (117 à 138), et régna paisiblement. Il renonça aux conquêtes de son prédécesseur, excepté à la Dacic, ajoutée à l'empire par Trajan, fit des réformes considérables dans les provinces qu'il parcourut en entier, la plupart à pied. Il disait *qu'un souverain, semblable au soleil, doit éclairer toutes les parties de son empire*, et il fit aussi pour l'Italie une foule d'établissimens utiles. Les Juifs seuls éprouvèrent sa sévérité; après une révolte de leur part il furent fortement châtiés et leur dispersion en devint plus complète. Les *Moles Adriani*, actuellement *Engelsbourg*, servent de tombeau à ce grand homme. Le règne le plus heureux pour l'Empire romain fut celui du successeur d'Adrien, *Antonin*, surnommé *le Pieux* (138 à 161); ce fut peut-être l'homme le plus noble qui se soit jamais assis sur un trône. Actif, sans bruit, il donne peu de matière à l'histoire, sinon qu'il a été la bénédiction de son peuple. Il mérita le nom de *second Numa* et de *Père de la Patrie*. Il eut pour successeur *Marc-Aurèle*, surnommé *le Philosophe*, (161 à 180); celui-ci eut pour associé au trône jusqu'en 169, *L. Verus*, son beau-fils, qui ne lui ressembla pas. Le règne de Marc-Aurèle est rempli par des guerres sanglantes contre les Chattes, les Parthes, les Marcomannes et contre beaucoup de peuples qui demeuraient depuis la mer Noire jusqu'au Rhin: les Vandales.

les Jazyges, les Quades, les Alanes et les Bastarnes, (précurseurs de la migration des peuples), qui étaient plus dangereux par leur alliance naturelle et attaquaient maintenant l'Empire romain, mettaient plus d'une fois l'empereur en danger; il n'y eut pas toujours une *légion fulminante* (c'est une légende chrétienne), pour parer à ce danger; mais malheureusement Marc-Aurèle prit aussi déjà à sa solde des Barbares; c'est ainsi qu'on nommait tous ceux qui n'étaient pas sujets de Rome, qui ne parlaient ni latin, ni grec. Il est probable que *Commode*, ce monstre de cruauté, d'orgueil et de vices, qui succéda au trône (180 à 192) à Marc-Aurèle, fut plutôt fils d'un gladiateur que de ce prince, puisqu'il acheta lâchement la paix par des tributs, et qu'il s'abandonna aux vices les plus effrénés. Ce fut trop tard pour des milliers de ses victimes qu'il fut enfin empoisonné et étranglé après avoir figuré devant le public 755 fois comme gladiateur, chaque fois moyennant un million de sesterces.

Rome était encore dans un état qui parut indébranlable, mais déjà sa décadence approchait rapidement, et les beaux temps de l'Empire romain finissent avec les deux Antonin. L'état était trop grand, et plus tard l'orateur Aristide disait de Rome: Tu as posé tes bornes là où la possession cesse d'être désirable. Toutefois les arts et les sciences florissaient encore, surtout sous les Flaviens et sous Trajan. Sous Tibère vivait le célèbre médecin Celse, l'historien Velleius Paterculus, Valère Maxime, le collecteur d'exemples, et le géographe Pomponius Mela. Il y eut aussi Curtius Rufus et Columelle, plus tard les poètes Perse, Lucain, et Sénèque, philosophe et tragédien. Sous les Flaviens vivaient Pluie l'Ancien et les poètes Valérius Flaccus, Si-

lius Italicus, Stace, Martial, Juvénal et Quintilien, grammairien et rhéteur. Aux empereurs suivans appartient le grand historien Tacite, Pline le Jeune, Suétone, Florus, et peut-être aussi Justin. Dans la décadence de la liberté civile on cultiva surtout la science du droit; ce furent Labeo, Capito, Sabinus, Cassius, Julianus, Caius, Papinien, Ulpien, etc., qui cultivèrent cette science; à cette époque on permit aux médecins d'exercer leur honorable profession, sans payer d'imposition. L'éloquence disparut avec la liberté; on n'entendit plus que des oraisons funèbres et des exercices scholastiques. Il y eut des collections d'objets d'art et des galeries de médailles; des artistes grecs eurent leurs ateliers à Rome. Les pantomimes, les combats de taureaux, les combats de gladiateurs (*moriturus, te salutant, Cæsar*), étaient les spectacles favoris du peuple, et jusqu'à des sénateurs même se présentèrent dans cette dernière espèce de combats. Mais la plupart du temps ce n'était qu'une brillante misère; il n'y eut pas de constitution régulière, pas de loi sur les successions, pas de véritable droit de citoyen; les mœurs étaient corrompues au dernier degré; les vices les plus honteux furent effrontément affichés; l'esprit de l'antique Rome s'effaça, tout fut vénal et corruptible; plus de cent mille personnes se levaient le matin à Rome, sans savoir comment se procurer le nécessaire pour se sustenter le jour, tandis que chez les gens riches, surtout chez les femmes, le luxe était au-dessus de toute expression.

À la maison des Antonins succéda *Pertinax* qui régna trois mois, ensuite *Julien Didius* qui, comme le plus offrant obtint le trône de la main des prétoriens moyennant six mil-

lions d'écus. Alors les troupes jalouses choisirent dans les provinces trois empereurs à la fois; *Septimus Sévère*, l'un de ces trois empereurs, conquérant, mais cruel, sut se maintenir dix-huit ans sur le trône (193 à 211). En mourant, il donna à ses enfans le précepte d'enrichir les soldats et de ne pas faire attention au reste. *Caracalla* agit d'après ce précepte et assassina *Geta*, son frère, dans les bras de sa mère, *Julie Domna*, syrienne de naissance; il rappela les crimes et les folies de *Caligula*. Assassiné par *Marcien*, préfet du prétoire, ce dernier lui succéda et fut assassiné à son tour. Ensuite les soldats choisirent pour chef, *Bassianus Héliogabale*, petit-fils de *Masa*, sœur de *Domna*. Héliogabale (218 à 222) fut sans contredit le plus misérable et le plus horrible de tous les empereurs romains. Mettant des habits de femme, il se forma un sénat de femmes; des danseurs, des cochers, des barbiers occupèrent les emplois de l'Etat. Il se fit appeler femme et reine, se promena sur de la poudre d'or et d'argent, et dans ses penchans il fut au-dessous de la brute; comme tel, on l'assomma. *Alexandre Sévère* qui lui succéda (222 à 255) fut un meilleur prince; ce fut sous son règne que s'éleva l'empire de la nouvelle Perse. *Alexandre Sévère* ayant été assassiné, *Maximin*, autrefois paysan de la Thrace, monta sur le trône (255 à 258); il avait huit pieds de haut; sa force était extraordinaire, son ignorance étonnante, son caractère cruel, sa bravoure légitime. Avec *Héliogabale* finit l'ancien monde; avec *Maximin* commence le nouveau; il fut assassiné par ses soldats. Gordien et Philippe sont moins importans que *Decius* (249 à 251) sous lequel les Goths fondent de la mer Noire sur l'empire et tuent l'empereur.

Les Francs aussi et les Allemands, alliés de peuples qui s'étaient formés en Allemagne de petites tribus, devinrent toujours plus dangereux aux frontières romaines, pendant que Sapor, roi des Perses, fit des dispositions pour reconquérir toutes les provinces asiatiques-romaines, qu'il prétendait lui appartenir. Sous le règne négligé de Gallien, dix-huit à dix-neuf gouverneurs de provinces (appelés les trente tyrans), se rendirent indépendans. jusqu'à ce que *Clodius II* (268 à 270) refoula les Goths hors de la Moésie, et qu'*Aurélien* (270 à 275) eut battu les Vandales, les Alemannes et d'autres peuples allemands; aussi passa-t-il pour le restaurateur de l'empire romain. Il tourna aussi ses armes contre *Zénobie*, veuve d'Odenat et reine de Palmyre (Tadmor fondée par Salomon), qu'il vainquit. *A Tacite*, homme respectable, mais trop vieux, qui répandit des copies des œuvres de l'historien du même nom et de la maison duquel il descendait, succéda *Aurélius Probus* (276 à 282) qui construisit une grande muraille (Mur du Diable) de Ratisbonne jusque vers le Rhin pour protéger l'empire romain; il força aussi les Perses à accepter la paix, et planta des vignes près du Rhin. Sa parole magnanime de faire en sorte que le monde puisse se passer de soldats, lui coûta la vie. Ensuite viennent *Carus*, *Numérianus*, *Carinus* et *Dioclétien*.

Dans cette période du plus farouche despotisme militaire, la religion chrétienne qui s'étendait, par les persécutions mêmes, offrait encore le seul spectacle consolant; mais déjà il se formait une espèce de hiérarchie, puisque ceux qui enseignaient dans les communes cette religion, tous égaux d'abord, voulurent par la suite oc-

tiper un rang plus élevé, et méritant leur rang souvent sur la grandeur des communes surtout dans les villes principales, ils cherchèrent à attacher à leurs titres plus de pouvoir qu'il ne convenait. Les persécutions provenaient d'abord de ce qu'on confondait les chrétiens avec les juifs qui étaient en horreur aux Romains, en partie aussi de la résistance des chrétiens à plusieurs empereurs qui leur demandaient à eux aussi de les adorer ; de là l'opinion qui faisait regarder les chrétiens comme une secte rebelle et dangereuse à l'état. Mais les chrétiens préféraient célébrer leur service divin dans des tombeaux et des catacombes, on acceptaient plutôt le martyre que de trahir leur foi. Alors le ciboire était de bois et la croyance d'or ! A cette époque il existait certainement peu de motifs de contestation au sujet du rang parmi les évêques ou inspecteurs. Mais l'Eglise chrétienne allait recevoir un grand changement politique. Dioclétien, pour mieux se défendre contre les invasions, s'était associé plusieurs collègues (284 à 305), comme co-régens, sous le titre d'Auguste et de César, et avait entrepris le partage de l'empire, en se réservant le diadème oriental. Il abdiqua enfin volontairement l'empire et mourut à *Salone*. A sa mort (305) *Constance* gouvernait les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Etant mort à *York*, Constantin fut appelé (306 à 337) par les légions au gouvernement d'une partie de l'empire. Pour combattre efficacement ses cinq co-régens, Constantin chercha à se former un parti puissant dans l'empire ; il y parvint en se déclarant, en 311, pour le christianisme ; de manière qu'après 17 ans de perfidies, de crimes et de guerres, il réussit, en 323, à s'emparer seul de la domination de l'Empire romain ! Ainsi

changea la position de ceux qui s'appelaient chrétiens ; de persécutés ils devinrent persécuteurs des payens ; ils eurent des églises magnifiques et un culte divin brillant ; ils eurent un grand nombre d'ecclésiastiques et un clergé à divers degrés, et bientôt les évêques de Bysance (Constantinople), où le rusé Constantin avait, en 330, transporté sa résidence, loin du sénat et du peuple romain ; ces évêques et ceux de Rome ne furent plus contents de leur titre d'archevêques ; ils prirent celui de patriarches. Non-seulement la fureur du rang et de la domination qui animait les ecclésiastiques, mais encore les disputes sur le dogme, par exemple, si le fils de Dieu est éternel, puissant et de même nature que Dieu le père, ou non, comme le soutenait le presbytérien Arius ; toutes ces apparitions montrent que l'esprit de l'antique et primitif christianisme commençait à se perdre. Le symbole de la consubstantialité fut confirmé comme véritable dans un concile général qui eut lieu à Nicée, dans l'Asie mineure (325), sous la présidence de Constantin, et Arius fut excommunié. On décida en même temps, ce qui existe encore aujourd'hui, de célébrer toujours la fête de Pâques, le premier dimanche qui suit immédiatement la première pleine lune, après l'équinoxe du printemps ; de manière que cette fête est tantôt en mars, tantôt en avril. L'Eglise était devenue riche et puissante ; le chrétien avait accès à tous les emplois de l'état, et l'empereur sut appuyer sa puissance sur la hiérarchie de l'Eglise, pendant que le clergé sut à son tour se procurer de grands privilèges, une juridiction particulière, des donations, etc. Mais bientôt il y eut des chrétiens qui se retirèrent dans la solitude pour s'y livrer à une pieuse contemplation ; ils devin-

rent anachorètes, comme Paul de Thèbes, Antoine; il y en eut d'autres qui réunirent autour d'eux des disciples, comme Pachomius; ces disciples s'établirent dans le voisinage de l'anachorète, devinrent moines, et occasionèrent la fondation des couvens. Cette vie sévère et solitaire inspira bientôt beaucoup de respect et trouva des imitateurs. Mais revenons à Constantin et à ses successeurs.

Constantin ayant transféré le siège de l'Empire à Constantinople, les frontières orientales furent à la vérité plus assurées, mais Rome commença aussi à déchoir; il y eut aussi une nouvelle division de l'empire en quatre préfectures ou gouvernemens (præfectura Orientis, Illyria, Italia et Galliarum) avec 13 diocèses et 119 sous-provinces; puis une foule de nouveaux titres et de nouvelles dignités à la cour, dans le civil et dans le militaire. Ces divisions, ces formes et ces dénominations, si elles avaient pu fonder le bonheur public, si elles avaient pu donner quelque chose de plus qu'un simple éclat oriental, auraient rendu très-heureux l'Empire romain; mais il n'en fut pas ainsi, et *Constantin* qui, pour le service qu'il avait rendu au christianisme, avait mérité le nom de *grand*, ne put assurer le bonheur de l'Empire dont la consistance se perdit presque entièrement sous ses fils. Des trois fils de Constantin, le voluptueux *Constance*, gouverné par des eunuques, obtint le règne après un long combat (337 à 361); mais *Flavius Julien*, nommé déjà César en 354, se vit enfin seul maître de l'Empire (361 à 363); ce fut de la maison de Constantin le dernier, et l'homme qui avait le plus de talent; déjà il avait victorieusement couvert les frontières du côté du Rhin, et avait pénétré bien avant en Allemagne; cet empereur

joignait aux talens militaires et politiques le goût pour la philosophie, l'austérité des mœurs, l'esprit et l'éloquence; il abandonna le christianisme défaillant pour retourner au paganisme. Aussi fut-il surnommé *l'apostat*. Mais ce n'est pas dans ce point que se trouvait précisément le salut de l'Empire.

Sous les empereurs suivans, *Jovien*, *Valentinien I*, *Valens* (363 à 378), il y eut non-seulement un combat continuel et toujours dangereux contre les Allemands du Rhin et du Danube, mais en 375 arriva aussi l'invasion importante par ses résultats, des Huns en Europe, ou le commencement de ce grand mouvement appelé la grande migration des peuples qui, cent ans plus tard, finit l'Empire occidental de Rome. C'est une masse de peuples qui, du fond de l'Asie, se transportent d'une distance de 1,500 milles jusqu'aux colonnes d'Hercule en Espagne; ces peuples n'ont de commun entre eux que de se trouver sur la direction du nord-ouest au sud-ouest, et de transporter des tribus sauvages dans des pays plus civilisés. Les Huns, peuple nomade du Mogol, peut-être poussés eux-mêmes par des peuples plus orientaux, peut-être par manque de pâturage, s'élançèrent des plaines de l'Asie centrale et se dirigèrent vers l'ouest. On les regarda comme enfans de sorcières ou de mauvais esprits, tellement ils parurent sauvages et rudes avec leurs vêtements de peaux qui couvraient leurs corps difformes.

Les Alanes, leurs voisins de la Volga, ne résistèrent pas à leur irruption, et furent entraînés par eux contre le peuple des Gollis qui, sous Hermanrich, venait d'être divisé en deux empires. Le plus oriental de ces deux empires, depuis la Volga jusqu'au Dniester, ne put résister à cette

masse de peuples asiatiques, à laquelle étaient venus se joindre d'autres peuples; les Goths orientaux se retirèrent donc de l'autre côté du Dniester vers les Goths de l'ouest, et ceux-ci s'enfuirent les uns vers le nord, les autres prièrent l'empereur Valens de leur accorder un asile dans ses pays au sud du Danube; ils s'obligeaient de garder dans ce cas les frontières. Mais lorsque bientôt après d'autres essaims de Goths forcèrent le passage du Danube, Valens succomba en 378 près d'Andrinople, à leur grand nombre, dans la tentative qu'il fit de les repousser. L'empereur Théodose parvint à dompter les Goths (379 à 395), pendant que les Huns, menant encore une vie nomade dans les grandes steppes du sud de la Russie et de la Pannonie, y trouvaient un pâturage abondant pendant 70 ans. Théodose se débarrassa de ses collègues dans l'Empire, combattit avec un zèle trop aveugle l'arianisme devenu dominant dans l'Orient, et qu'Ulphilas avait aussi, par sa traduction gothique de la Bible, fait passer chez les Goths convertis; chercha à étouffer entièrement le paganisme, et à apaiser avec une vigoureuse sévérité l'intérieur de l'Empire, en même temps qu'il le protégeait au dehors. Mais, sans s'en douter, il mina l'Empire en le partageant (395) à ses deux fils; les préfectures orientales furent le partage d'Arcade son fils aîné, sous la tutelle de Rufinus, mais les préfectures de l'ouest devaient être gouvernées à Rome par son fils Honorius, âgé de 11 ans, sous la tutelle du Vandale, Stilico. Ce fut surtout dans ce siècle que les Francs commencèrent à passer le Rhin; leurs expéditions, souvent malheureuses, leur permirent pourtant de former à la fin un établissement considérable entre le *Rhin* et la *Meuse*. Ce fut par là qu'ils entrèrent dans la

Gaule pour en faire la conquête. La religion chrétienne prit une grande extension. Le premier concile, appelé *concile de Nicée*, eut lieu en 325 et dura 2 mois et 12 jours.

L'empire romain devait cependant former encore toujours un tout, mais jamais les parties n'en ont plus été réunies. Malheureusement les ministres des deux empires eurent une contestation, et les Romains orientaux engagèrent les Goths de l'ouest qui étaient sous la conduite d'Alaric à faire une invasion en Italie. Stilico parvint encore à battre en retraite (403 à 406) les Goths de l'ouest, et bientôt après de nouvelles hordes venant de la Hongrie, sous Rhadagais, quoique la Gaule se trouvât alors dépourvue de ses légions qui ordinairement gardaient ses frontières, et qu'elle fut inondée de Fraucs, d'Alanes, de Bourguignons, de Suèves et de Vandales, dont les avant-derniers s'établirent en Espagne et les derniers en Afrique. Mais après l'assassinat de Stilico, Alaric fut plus heureux et pénétra jusqu'à Rome. Rome fut plusieurs fois prise et dévastée; la mort seule arrêta les progrès d'Alaric. Ses Goths l'ensevelirent dans le lit d'un fleuve dont on avait détourné le cours, et qu'on fit ensuite refluer dessus. Athaulf conduisit après cela les Goths (409) dans la Gaule et en Espagne, et fonda dans ces deux pays un royaume de Goths de l'ouest dont la capitale fut Toulouse (412). Honorius eut pour successeur, Jean, son secrétaire particulier, et à celui-ci succéda, de 425 à 455, Valentinien III. Sous cet enfant, l'Empire romain perdit la Grande-Bretagne en 427; des hordes saxounes, anglaises et juthiques s'y établirent (449) après y avoir été appelées sous Hengist et Horsa contre les Pictes et les Scotés; de 429 à 477, l'Afrique se détacha de l'Empire par Genseric; l'Illyrie, de

l'ouest, par un mariage, et la Gaule, du sud-ouest par les Bourguignons. Mais il y eut un plus grand danger lorsque les Huns aussi réunis enfin depuis 444 sous un seul général, le puissant Attila (Etzel), appelé aussi Godgeisil, ou fléau de Dieu, attaquèrent le pays romain de l'ouest. Les Romains orientaux les avaient apaisés par des tributs. A la tête de beaucoup de rois et de 700,000 combattans qui dévastaient tout par le fer et le feu (on en voit les traces dans plusieurs villes du Rhin), Attila pénétra dans les Gaules; là, il se trouva en présence d'une armée de Romains sous Aétius, de Francs, d'Alanes, de Bourguignons et de Visigoths, et dans les champs Catalauniques, près de la Matrona (aujourd'hui Châlons-sur-Marne), eut lieu la bataille des peuples, où le fléau de Dieu fut lui-même battu (160,000 cadavres des deux armées couvraient le champ de bataille!) et, forcé de rétrograder, en 451. Dans la haute Italie, Aquilée fut alors détruite; les peuples s'enfuirent par milliers dans les lagunes de la mer Adriatique et y fondèrent Venise. Mais le pape Saint-Léon et de riches présents portèrent Attila à ne pas pénétrer jusqu'à Rome; il mourut bientôt après (453) en Hongrie et il fut enterré sous le bruit de jeux et de chants guerriers; on tua ceux qui l'avaient enterré, afin d'empêcher qu'on ne trahisse le lieu de sépulture du grand héros des Huns. Son royaume fut délabré. Les Goths orientaux, les Gépides, les Avars, les Longobards, tous assujétis par lui, redevinrent libres. Mais Aétius fut poignardé par l'empereur Valentinien à qui on avait inspiré de la méfiance contre lui.

Les dernières 21 années de l'Empire romain de l'ouest comptent encore 9 empereurs. En 455 Genseric fit une irruption en Italie, et comme

accompagné des mânes des vieux Carthaginois, il pilla impitoyablement Rome. Les paroles d'Homère, mises dans la bouche de Scipion, commencèrent à se réaliser. C'étaient surtout des étrangers à la solde de Rome, derniers soutiens de l'Empire, Ricimer, Gondobalt, Orestes, qui en occupèrent arbitrairement le trône. Ce dernier le donna en 475 à son propre fils, Romulus Augustulus, mais que le commandant de la garde impériale, composée de Hérules, de Rugiens, de Scires, de Turcilinges, d'Odoacres, assiégea dans Pavie, jusqu'à ce qu'il se rendit et qu'il déposât la pourpre, en 476, après J.-C. Odoacre (St.-Severin, en Bavière, l'avait prédit au pieux guerrier) s'intitula depuis lors roi d'Italie, et il régna 14 ans. Ici finit la suite des empereurs. L'Empire romain avait duré 1220 ans, et ainsi se trouva accompli l'oracle de l'ancien augure des 12 oiseaux du sort, que Rome croîtrait pendant 6 siècles et décroîtrait pendant 6 autres, Rome commença par un Romulus et finit par un monarque de même nom ; de même que Constantinople qui fut fondée par Constantin et que perdit un autre Constantin en 1453. L'histoire de l'Empire oriental ou grec n'offre rien jusqu'à cette époque qui appartienne à l'histoire universelle.

Ainsi arriva ce qui devait arriver. Le colosse put à l'extérieur facilement être ébranlé et renversé, par cela même que ce qui lui servait de base, et qui sert de base à tout État, la sincérité, la bravoure et l'amour de la patrie en avaient depuis long-temps disparu. La politique y était perverse, et à la fin même, sans maximes sûres ; la bravoure des temps anciens était chose oubliée. Depuis long-temps les soldats des légions s'étaient démis de leurs lourdes cuirasses, sans

doute pour pouvoir mieux courir. Des peuples allemands offrirent comme mercenaires leurs bras vigoureux, afin de tourner, le cas échéant, la pointe de leur glaive contre le protégé lui-même. Une génération dégénérée, énervée, qui se laisse aller, doit périr; il n'y a pas de Dieu qui puisse ou veuille la soutenir. *Res in hoc scelus devoluta erat, ut nisi qui malus fuerit, salvus esse non posset*, dit le noble Salvianus de Marseille. La vie scientifique des Romains aussi avait disparu; l'on peut à peine nommer depuis Dioclétien, un Claudian, un Ansonius, historiographes des empereurs, un Ammianus Marcellinus, Eutrope, et les grammairiens Festus, Donatus et Priscian. Le droit y fut encore le plus cultivé, quoiqu'il eût presque disparu dans la pratique.

Aux Romains succèdent les braves et vigoureux peuples germaines destinés à donner aux siècles futurs de la gloire, et un nom aux États prêts à s'élever. Parmi ces peuples les Francs qui avaient fait des excursions dans la Gaule, tiennent le premier rang. En 420, ils s'éluèrent un roi, nommé *Pharamond*, qui fut, dit-on, l'auteur de LA LOI SALIQUE, qui exclut les femmes de la couronne. Mais la monarchie française ne commence véritablement qu'avec Clovis. Ce prince belliqueux s'empara de presque toute la Gaule, vainquit le dernier général des Romains, *Syagrius*, à Soissons; *Alaric*, roi des Visigoths, à Poitiers; les Allemands à Tolbiac, et d'après les conseils de sa femme *Clothilde*, il embrassa le christianisme.

Mais comme le développement des États qui furent fondés alors, et qui subsistent encore aujourd'hui, fait le commencement d'une nouvelle époque, comme le cycle de l'ancien monde

paraît écoulé avec la dernière grande révolution, avec la chute de Rome, comme ce qui lui est postérieur est de nature différente et d'une autre manière, nous terminons ici l'histoire ancienne. C'est une époque importante à cause des grands développemens que prit le genre humain sur quelques points du globe. Si de nouvelles révolutions ont visiblement encore une fois tout anéanti, les deux parties principales de l'ancien monde ont pourtant légué au nouveau, deux productions importantes sans forme et n'ayant rien d'extérieur, fruit de l'esprit et de la méditation, ces productions sont restées : de l'Asie est venue la religion chrétienne, et de l'Europe, les œuvres du génie des Grecs et des Romains.

HISTOIRE
UNIVERSELLE.

—
LIVRE II.
—

HISTOIRE
DU MOYEN AGE.

Depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la découverte de l'Amérique. (476 à 1492.)

—
CHAPITRE PREMIER.

Depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à Charlemagne. (476 à 768.)

Ce qui est vieux et usé doit faire place à ce qui est jeune et vigoureux, comme un nouvel édifice s'élève sur des ruines. Les peuples qui avaient décidé du sort de l'Empire romain s'en adjugèrent les dépouilles et formèrent de nouveaux états. Ces peuples étaient encore peu civilisés; la civilisation romaine n'a pas manqué d'exercer de l'influence sur eux. Cependant, à

l'exception de l'Empire oriental, tout en Europe paraît recommencer un nouveau cours pour se développer et réussir d'autant mieux. C'est pourquoi le moyen âge, quoique très-grossier encore et dépourvu de culture, présente toutefois un aspect imposant, et comme dans une terre vierge, tout devait y pousser et mûrir plus rapidement; si de l'ivraie s'est mêlée à la bonne herbe, cette ivraie même, dans le monde physique comme dans le monde moral, devait avoir son utilité. C'est l'Europe et l'Asie méridionale qui sont le théâtre de l'histoire générale du moyen âge. L'Afrique reste en arrière et paraît se reposer; peut-être pour reprendre plus tard un rôle principal. Mais l'Orient et l'Occident se séparent de plus en plus; si là un despotisme guerrier et religieux enchaîne des peuples dressés à l'esclavage et fonde rapidement des états, en Europe tout se subdivise pour former des états moins grands, mais florissans dans une liberté tempérée; l'Europe grandit en intelligence, s'enrichit par des inventions, s'instruit par des découvertes, et la civilisation s'avance à pas de géant.

Parmi les empires florissans dans cette période se distinguent les suivans : d'abord celui des Ostrogoths en Italie. La puissance d'Odooacre avait été renversée par le puissant Théodoric-le-Grand, roi des Ostrogoths; et depuis 492 l'Italie et l'île de Sicile, puis les pays du Danube jusqu'à l'Empire grec restèrent au pouvoir des Ostrogoths, établis auparavant en Pannonie. Théodoric mourut, en 526, réputé le prince le plus sage et le plus puissant de son temps. Mais après sa mort il y eut des princes plus faibles, et la cour grecque chercha, sous Justinien, à reconquérir l'Italie. Le célèbre général Bélisaire, qui avait déjà mis fin à l'Empire des Vandales, en Afrique, et son

successeur, l'eunuque Narsès, combattirent si vaillamment qu'après de longs combats, où Rome particulièrement souffrit beaucoup et fut même presque dépeuplée dans l'espace de quelques semaines, le grand peuple des Goths, malgré l'énergie qui chez lui avait succédé à une mollesse prolongée, fut battu en 554 et leur Empire cessa d'exister. Mais les Lombards (Longobards; ils donnèrent leur nom à l'Italie septentrionale, la Lombardie) venant en quelque sorte de la Pannonie, s'emparant (568) de l'Empire des Ostrogoths sous Alboin, quoique les Grecs conservassent encore quelques parties de l'Italie (l'Exarchat et Rome). Charlemagne mit fin en 774 à l'Empire des Lombards.

Dans les Gaules un autre peuple devint bientôt dominant; ce fut celui des *Francs*, mot qui signifie *hommes libres*, car plusieurs peuples du nord, pour défendre leur liberté contre les Romains, avaient fait au 3^e siècle une alliance contre eux. Cette alliance s'étendit insensiblement dans différentes tribus par le Bas-Rhin, dans l'île des Bataves, et parmi les chefs qui la composaient, dont le premier est *Pharamond*, il s'éleva en 481 un prince nommé Clovis (Chlodwig Louis), qui, à côté de grandes vertus, eut des vices détestables, tels que l'ambition, la cruauté, la vengeance, etc. Il commença par conquérir le dernier reste du pays des Romains dans les Gaules, au moyen d'une bataille près de Soissons contre Syagrius, leur général; et, comme nous l'avons dit, il battit ensuite les Allemands, autre alliance de peuples, dans les contrées entre le Rhin et le Danube (à cette occasion il devint chrétien de nom), et leur prit une grande étendue de terrain; il tourna après cela ses armes contre les Visigoths dont il détruisit presque entièrement

la puissance dans les Gaules, en la bornant à la seule Espagne. Il rendit tributaires d'autres peuples, tels que les Thuringiens, les Bourguignons, (au sud-ouest des Gaules), fit périr les autres chefs des Francs, et laissa ainsi, en 511, un empire qui s'étendait sur presque toutes les Gaules et sur une grande partie de l'Allemagne occidentale. Ses successeurs (les Mérovingiens, descendants de Mérovée) partagèrent le pays, y ajoutèrent Thuringie (531) et la Bourgogne (534). Mais les nombreux partages, les contestations intestines dans la maison royale (qu'on se rappelle ces furies, Brunehaut et Frédégonde), ces misérables princes, qui passèrent leur vie à manger et à boire d'une manière déraisonnable et à se laisser conduire tous les ans sur des chars attelés de bœufs à l'assemblée du peuple ou au Champ-de-Mars, firent tellement dégénérer cette race royale, que leurs grands maîtres d'hôtel (majores domūs, espèce de fermiers) eurent bientôt une grande considération; tels que Pepin de Landen, Pepin d'Herestel, Charles Martel, qui en 752 battit près de Poitiers les Arabes ou Sarazins venant d'Espagne, et enfin Pepin-le-Bref (ou le petit), quoiqu'il eut assez de force pour abattre d'un coup d'épée la tête à un lion. Pepin-le-Bref enferma enfin en 752 le roi Clotaire III dans un cloître, après que le pape qu'on avait consulté, y eût consenti, et Pepin se fit roi à sa place. Le fils de Pepin fut Charlemagne.

Les mœurs et les coutumes des Français sous les rois de la première race étaient d'une grande simplicité.

L'élection des chefs se faisait ainsi : on élevait le nouveau roi sur un bouclier et on le promenait trois fois autour du camp, aux acclamations de tous les spectateurs; leur premier chef, dont

parle l'histoire, est Pharamond (420); Clovis fut le premier sacré roi à Reims, et c'est à cette cérémonie qu'on attribue l'origine de la Sainte-Ampoule. C'est à Clovis que doit véritablement commencer la monarchie française. Les rois n'étaient dans l'origine que des chefs militaires; leurs domaines consistaient en troupeaux, et la nation était divisée en hommes libres et en serfs. L'ignorance était si grande alors que sous Clovis II (670), un concile de Narbonne défendit d'admettre dans les ordres quelqu'un qui ne saurait pas lire. Dans le principe, les Francs parlaient la langue germanique; lorsqu'ils s'établirent dans les Gaules, le latin, mêlé de franc, devint la langue vulgaire. Plusieurs monuments qui existent encore actuellement à Paris, où Clovis établit (508) le siège de son Etat, et plusieurs personnages célèbres, montrent, à l'époque dont nous parlons, un progrès très-remarquable dans la civilisation du peuple français.

Ce fut sous les rois Mérovingiens que fut institué le *Champ-de-Mars*, assemblée toute militaire où les guerriers venaient apporter des dons à leurs chefs, et comme tout alors était sur le pied de guerre, on peut appeler ces assemblées *assemblées nationales*.

Les Allemands habitaient, dans le 3^e siècle, après J.-C., la partie de la Germanie, appelée depuis la *Souabe*. Clovis I^{er}, roi de France, les vainquit à *Tolbiac*.

Les peuples les plus importants de l'Allemagne à cette époque furent les Frieses, les Saxons, (peuple qui apparaît pour la première fois, 150 après J.-C., d'abord dans le pays appelé aujourd'hui le Holstein et plus tard entre le Rhin et l'Elbe, où ils se partagèrent en Ostphaliens, en Engers et en Vestphaliens); puis les Thuringiens.

giens (sous Hermannfried jusqu'en 531), les Bajiros (plus tard les Bavaois) et les Alemanes. Quand la puissance des Ostrogoths tomba, les peuples au sud du Danube, ainsi que les Bavaois devinrent, à la vérité, libres, mais eurent des guerres violentes avec les Francs. Dans l'Allemagne occidentale le grand peuple des Slaves ou Vendes, avec ses nombreuses tribus éparses, commença à pénétrer vers l'Oder et l'Elbe. Venu de l'Asie il s'étendit peu à peu de l'Elbe jusqu'à la mer Adriatique par toute l'Allemagne orientale, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Pologne et la Russie. La langue, les mœurs, la religion et la manière de vivre les distinguèrent des races allemandes; leur Czernbog et Bilbog, esprit bon et esprit malin, leur Radegast, leur Swantevit et leur Siva étaient souvent de singulières idoles à plusieurs têtes, qui probablement devaient symboliser des forces de la nature.

Dans la Grande-Bretagne les 7 ou 8 petits royaumes Saxons (Heptarchies), se maintenaient à côté des anciens Bretons et Gaulois, et se réunirent en 828 sous Egbert pour former un seul royaume; pendant que les anciens habitans se réfugièrent à Vales et dans la Gaule, nord-ouest, et donnèrent à la nouvelle patrie le nom de l'ancienne (Bretagne). Dans le Danemark, dans la Norvège et dans la Suède, des états de hardis pirates se formèrent sous le nom général de Normands, *hommes du Nord*, qui, sous leurs rois maritimes, vinrent bientôt visiter les côtes de la mer du Nord et de la mer de l'Est. Les Francs avaient borné à l'Espagne l'Empire des Visigoths; mais cet Empire s'accrut des Suèves dans le nord-ouest. D'un autre côté les Arabes qui, sous Tarik, avaient débarqué près de Gibel-al-Tarck (Gibraltar) et qui avaient su se maintenir après

des batailles sanglantes, se rendirent dans le sud maîtres du pays, depuis 711. Outre cela les Tschudes, les Finès viennent en Europe près de la mer de l'Est; au nord du Danube viennent les Gépides qui avaient été vaincus par les Longobards, et à l'est de ces derniers, plus vers l'Asie, viennent les Bulgares et d'autres peuples encore moins importans auparavant.

Cependant l'Empire oriental de Rome continuait encore d'exister; excepté que les ecclésiastiques avaient remplacé les gardes prétoriennes, pour gouverner l'Etat, et par les disputes de ces ecclésiastiques sur les natures, les personnes et les volontés doubles, etc., en J.-C., on vit éclore une foule de doctrines, de la recherche trop minutieuse, desquelles la piété simple d'un chrétien n'a nul besoin pour son salut. Outre cela des femmes, des eunuques, des moines régnaient sous le nom de monarques faibles. On apaisait par des tributs des peuples voisins toujours menaçans, tels que les Bulgares, les Perses, les Huus, et lorsque les Arabes assiégeaient Constantinople elle-même, on lança contre eux le feu grec qu'on ne pouvait éteindre et qui brûlait même sous l'eau. Parmi plusieurs empereurs se distinguait Justinien I^{er} (521 à 565) qui, non-seulement parvint à reconquérir l'Italie, mais qui fit même rédiger pour son empire un code de droit d'après des sources anciennes et des édits plus modernes; ce code porte son nom : *Codex Justinianus*) et est encore aujourd'hui très-estimé. Mais malgré tout son mérite par rapport à la science du droit, il ne put dompter les parties des *verts* et des *bleus* qui se répandirent bientôt à la ville et à la cour et formèrent des factions parmi le peuple. Il y eut à la vérité plus de facilité au sujet des écoles philosophiques d'Athé-

nes. Dans le 8^e siècle éclata à Constantinople la guerre des Images; quelques empereurs chrétiens ayant fait sortir des églises les Images, il s'éleva une secte appelée secte d'Iconoclastes ou *briseurs d'Images*; cette secte s'attache à la lettre de la loi Moïse qui défend de rendre aucun culte à des idoles. Quoique l'intention des empereurs qui soutenaient cette secte fut bonne, la dispute qui s'éleva à cette occasion fut très-violente, et Grégoire II, évêque de Rome, qui depuis longtemps épiait le moment de se détacher entièrement des empereurs de Constantinople, se déclara favorable aux Images, se joignit aux majordomes francs et se détacha de Byzance. Il y eut aussi une dispute au sujet du rang de l'évêque de Rome à côté du patriarche de Constantinople, comme sur le dogme concernant le Saint-Esprit, s'il procède du père et du fils (croyance romaine) ou du père seul (selon la croyance grecque). Des flots de sang coulèrent au sujet de la guerre des Images; on fut enfin obligé de lever la défense qui les excluait des églises, et l'entreprise de faire cesser le monarchisme, échoua également. Cependant Léon III l'Isaurien, et Constantin V, sous lesquels commencèrent ces guerres d'Eglise, comptent au nombre des meilleurs empereurs. Mais l'impératrice Irène, contemporaine de Charlemagne, suivit un autre système.

L'importation des vers à soie dont des moines avaient apporté les œufs des Indes en Europe, dans des roseaux (555), fut plus importante que plusieurs noms d'empereurs.

De l'Asie il ne resta plus à l'Empire oriental romain que l'Asie-Mineure et les pays vers les côtes de la Syrie, et l'Empire romain était borné à l'Orient par la Perse; derrière elle étaient les états isolés de l'Inde et l'Empire immense de la Chine,

tantôt divisé, tantôt réuni, sous les dynasties de Tsin, de Sui et de Tang. Mais malgré ses bonzes, ses écoles et ses docteurs, l'Empire chinois resta machinalement immobile sur le degré de culture qu'il avait atteint, et c'est pourquoi il ne mérite pas d'être sitôt mentionné de nouveau. Mais un pays qui le mérite et qui jusqu'à Trajan (1^{er} siècle après J.-C.) n'avait été subjugué par aucun conquérant, parce que dans ses déserts il se trouvait comme dans une forteresse inexpugnable, ce fut l'Arabie. La partie méridionale du pays avait seule, ainsi que les côtes près du golfe Arabique et du golfe Persique, des villes et un commerce très florissant avec les Indes, l'Ethiopie et l'Égypte. Des hordes de Bedouins, avec leur antique constitution patriarcale et leurs émirés ou chefs de tribus, parcouraient l'intérieur du pays. Le cheval et le chameau, cette bête de somme infatigable et par là utile au marchand, utile encore au voyageur altéré à qui il fournit l'eau qu'il conserve comme une citerne, le lait, la viande; le chameau dont même le poil, l'urine et le fumier, sont utilement employés, voilà presque la seule fortune de l'Arabe. Là où le terrible Samum parcourt la terre comme l'Ange de la mort, où la tempête couvre promptement d'une colline de sable des caravanes entières, tandis que dans les contrées fertiles de ce même pays croissent la cannelle, la cassie, l'encens et le café, et où paraît être un jardin de Dieu, là enfin où la vie et la mort se rencontrent d'une manière admirable, surgit un empire qui bientôt s'étend sur trois parties du monde, et une religion que reconnaissent encore aujourd'hui la plupart des peuples de l'Orient. Mahamet, fils d'Abdallah, né à la Mecque en 570, de la noble famille de

Coreisch, fut le fondateur et de cette religion et de cet empire; ce fut un homme d'une imagination riche; profond penseur, courageux, d'un extérieur avantageux, véritable idéal oriental. Sa famille avait l'inspection du tombeau d'Ismael, fils d'Abraham, le patriarche. La Caaba ou pierre noire couvrait ce tombeau; les dévots en faisaient le tour 7 fois et l'embrassaient 7 fois. Mais tous n'avaient pas la même croyance. Celle du feu recue en Perse, le mosaïsme chez les juifs et même le christianisme né dans le voisinage de l'Arabie et d'autres religions se réunirent en Arabie. Le joug politique qu'avait appesanti la désunion des tribus et des voisins puissans était très-dur. Alors l'esprit poussa Mahamet dans les effroyables déserts et là lui fut manifestée sa vocation de réformateur politique et religieux. « Il n'y a qu'un seul Dieu » et Mahamet est son prophète. (Cependant il « reconnut aussi comme envoyés divins Moïse et « J.-C.) La prière conduit à moitié chemin au « devant du Seigneur; le jeûne, jusqu'à la porte « de sa maison; l'aumône en ouvre les portes. » C'étaient là les principaux préceptes de l'islamisme, sa religion, déposée dans le *Coran*, ce livre qui est la seule règle des musulmans. Les grandes jouissances que rêve l'imagination brûlante des contrées orientales devaient être en partage au ciel à celui qui tombait dans le combat pour la propagation et la défense de la religion; mais les terreurs de l'enfer attendaient le mécréant et le lâche. D'autres préceptes tels que celui de la circoncision, de la polygamie, la défense de la chair de porc et du vin, étaient fondés sur des motifs locaux. Mais le 15 juillet 622, Mahamet se vit contraint de fuir (Hedschra, hégire) de la Mecque à Médine; tant il est vrai que nul

n'est prophète dans son pays ; à Médine il trouva des partisans, soumit la Mecque et bientôt après toute l'Arabie. De cette fuite date l'ère des musulmans, appelée *Hegire*, mot qui signifie *fuite* ; Mahamet fit son dernier pèlerinage à la Cabba, à la tête de 40,000 croyans, et mourut en 632. Sous ses successeurs, les califes (vicaires) : Aboubeker (son beau-père), Omar, Otman, Ali, (gendre de Mahamet), la Syrie et la Palestine furent enlevés à l'Empire romain oriental, l'Empire perse fut ensuite subjugué, et en 640 l'Egypte, où s'éleva bientôt le Caire, fut conquise. Omar brûla les plus précieux trésors littéraires d'Alexandrie, parce qu'il y avait des choses qui, ou ne se trouvaient pas dans le Coran, et par conséquent étaient, selon lui, condamnables ; ou, si elles s'y trouvaient, disait-il, elles étaient inutiles. Rien ne pouvait résister à un peuple endurci, plein d'enthousiasme religieux, pénétré du fatalisme ou croyance que nul ne pouvait échapper à son sort long-temps arrêté d'avance, et à qui le repos paisible ou la bataille sanglante devait être également dangereux ou également indifférent. A Hassan, fils d'Ali, suivit une autre famille de califes, par Moavijah ; ce fut celle des Ommijades qui dura jusqu'à 749. Damas devint le siège principal du gouvernement ; les généraux des califes remportèrent des victoires dans les Indes et en Samarkand et s'étendirent sur le nord de l'Afrique, et de là se rendant, en 711, en Espagne, ils vainquirent les Visigoths, près Xerès et établirent plus tard, à Cordoue, un nouveau califat. Charles Martel fit échouer, en 732, leur projet de retourner en Arabie par la France, l'Allemagne, la Hongrie, Constantinople, afin de répandre l'islamisme dans tous ces pays. Les Arabes s'établirent aussi en Sicile et dans la

Basse-Italie. Mais, dans l'intérieur de cette monarchie religieuse et politique, la domination fut disputée jusqu'en 750 où la grande famille des Abbassides parvint à se maintenir, et elle se distingua par des hommes qui surent non-seulement manier le glaive, mais encore faire régner la justice et faire fleurir à un haut degré les arts et les sciences; entre autres Al-Mansur qui, en 774, établit sa résidence à Bagdad, nouvellement bâtie; Haroun-Al-Raschid, ce grand contemporain de Charlemagne (806) et Al-Mamun (832).

Pendant qu'une foule d'états plus ou moins grands se développaient ainsi à la suite de la migration des peuples, et qu'une domination universelle fondée sur une nouvelle religion surgit de nouveau en Asie, la vie intérieure des peuples se forme aussi, surtout en Europe, d'une manière très-remarquable. Le christianisme eut surtout dans le moyen âge une influence très-marquée sur l'humanité. Parmi les peuples de la Germanie, les Goths avaient les premiers embrassé le christianisme; leur exemple fut suivi par les Francs, les Bourguignons et d'autres peuples. En Allemagne seulement et chez les Slaves les anciennes religions nationales combattirent encore long-temps le christianisme qu'on regardait ordinairement comme un moyen de subjuguer les peuples, et que par ses principes, par son clergé, avec ses prérogatives, par ses mystères, par ses usages étrangers et incompréhensibles, il se trouvait souvent dans la plus vive contradiction avec ce qu'on avait cru et observé jusqu'alors. L'Empire romain si étendu et chrétien lui-même avait, à la vérité, déjà fait connaître le christianisme aux barbares, mais comme c'était la religion d'un état odieux, ce n'était pas le moyen de la recommander. Une foule

d'hommes, tels que Severinus, Columbanus, Kilianus, Gallus, Corbinian, Custasius, Ruprecht, Vilibrord et surtout l'Anglo-Saxon Vinfrid ou Boniface, avaient fait beaucoup d'efforts pour l'étendre dans différentes contrées de l'Allemagne, de même qu'Ansharius chez les Danois et les Slaves. L'évêque de Rome et les majordomes francs appuyèrent fortement Boniface : le premier eut pour objet de se faire reconnaître aussi par ces peuples allemands comme premier évêque de la chrétienté; le second voulut sur le christianisme fonder le complet assujétissement politique des peuples. Aussi aux nombreux évêchés déjà existans dans l'ancien Empire romain, tels que Trèves, Cologne, Mayence, Spire, Worms, Strasbourg, etc, vinrent se joindre ceux de Wurtzbourg, Eichstadt, Barabourg, l'abbaye de Foulde, et sous Charlemagne et ses successeurs immédiats, Osnabruck, Brême, Verden, Paderborn, Halberstadt, Hambourg et Munster; il y eut des convents de moines et de religieuses, et ce qui contribua à donner bientôt une grande considération aux ecclésiastiques, fut qu'ils étaient presque les seuls dépositaires des sciences; ils furent souvent les seuls qui sussent lire et écrire; aussi appelait-on ces connaissances, connaissances spirituelles; ce qui rendit le clergé indispensable à la cour et dans toutes les affaires écrites, et c'est ce qui lui assigna bientôt le premier rang dans l'Etat. Quoique cette science tant vantée ne fut pas toujours très-profonde et que le latin des ecclésiastiques fut presque toujours un latin barbare, il y eut pourtant peu de laïques qui les surpassassent. Avec cela le clergé s'enrichit de plus en plus par des donations, des legs, et par cela aussi que les possessions en main morte ne furent ni divisibles, ni transmissibles par héri-

tage, mais susceptibles seulement d'être augmentées. La piété du clergé toutefois ne marcha pas d'un pas égal avec sa richesse. Les moines reçurent au sixième siècle leur règle, appelée d'après le nom de leur fondateur, Benoît de Nursia; d'après cette règle ils devaient vivre ensemble; et c'est précisément leur isolement du monde, le célibat auquel ils étaient astreints, qui leur procurèrent une grande considération; s'étant chargés du défrichement de vastes terrains, ayant cultivé les sciences et les arts, leur mérite à cette époque fut incontestable. Les patriarches de Rome, ayant conservé le souvenir de la domination universelle de cette cité avaient déjà travaillé à se rendre indépendans depuis la translation du siège impérial, et quoique depuis Grégoire-le-Grand (595) ils s'intitulassent serviteurs des serviteurs de Dieu, ils cherchèrent pourtant à se procurer la plus haute considération ecclésiastique. Leur amitié avec les majordomes francs leur fut dans cette circonstance d'un grand secours; ces derniers les soutenaient contre les Lombards et leur firent don de contrées étendues en Italie; ce qui leur donna la première puissance temporelle et leur fit prendre alors le titre de pape. Pepin ayant consulté le pape au sujet d'un meilleur établissement de sa dignité royale et ayant été sacré par lui, les papes s'en autorisèrent pour élever de nouvelles prétentions. Mais le véritable développement de la domination de l'Eglise ou hiérarchie appartient à l'époque suivante.

A côté de la hiérarchie se montre aussi le second levier de tout le moyen âge, la *féodalité*. De ces alliances volontaires avec des hommes puissans et braves, qui avaient pour objet des entreprises guerrières, alliances qui formaient

èe qu'on appelait la suite ou la société des conquérans, et où les armes et une partie du butin servaient de dédommagement, il résulta bientôt dans les conquêtes de pays entiers, une concession de terre, outre la part générale à la conquête, à ceux qui voulaient s'attacher les chefs par des liens plus étroits. Ceux qui recevaient la cession devaient s'obliger envers le cessionnaire, à une fidélité et à une servitude spéciales pour autant de temps qu'ils voulaient conserver la cession. Ces services étaient ou des services de guerre ou des services de cour, et comme de ces services, par exemple, le service militaire dans un district ou une dignité de cour, dépendaient certains avantages ou au moins une plus grande protection de la part du cessionnaire ou maître du fief, on chercha très-soigneusement à devenir vassal ou dépendant d'un plus puissant. Mais comme ces gens n'étaient réellement attachés qu'au suzerain, ils devinrent étrangers à l'intérêt de l'Etat, et ils servirent souvent contre le véritable intérêt de l'Etat. Or, il arrivait par la suite que, le possesseur d'un fief, mêlant la cession avec sa propre possession, ou s'établissant si fortement dans son fief qu'il ne pût plus sans danger en être expulsé, il le gardait pour toute sa vie et le transmettait même par héritage ; il arrivait en outre que celui, par exemple, qui possédait un fief en qualité de juge ou de comte de tout un district ou d'une contrée, considérait par la longue possession ces fonctions et son district, comme sa propriété, et bientôt presque tous les emplois, toutes les dignités, les titres, les biens furent convertis en fiefs, de manière qu'il y en eut peu d'entièrement libres, mais que le tout se trouva assujéti aux plus puissans. Ceux-ci ac-

quirent une prépondérance très-dangereuse à la liberté commune, en ce que leurs vassaux formaient une armée, tantôt permanente, tantôt passagère, toujours prête à combattre, n'importe pour quel but, et qu'ils tenaient ceux qui étaient encore libres dans une obéissance servile.

Ainsi se perdait aussi de plus en plus la liberté du conseil dans les diètes générales ou assemblées du peuple, et il se forma un Etat nouveau, véritable Etat dans l'Etat. Même des ecclésiastiques obtenaient les biens de l'Eglise comme fiefs et étaient obligés de servir, soit à la cour, soit à la guerre. Les divers Codes des différens peuples de cette époque, en remontant jusqu'au cinquième siècle, eurent également leurs particularités, par exemple : les Francs, les Visigoths, les Longobards, les Bourguignons, les Bavares, etc. Les rapports entre les divers Etats et surtout les punitions pour des offenses, y sont si exactement déterminés, que le meurtre, le vol, même le moindre dommage personnels et même les injures, y ont leur châtement suivant que celui qui a reçu l'offense ou le dommage est prince, ecclésiastique, vassal, homme libre ou esclave, Gaulois ou Romain. Un comte de Cent présidait le tribunal d'un petit district; celui de toute une contrée était présidé par un comte plus considérable. On prononçait avec le secours des échevins d'après la loi écrite ou traditionnelle; dans les cas difficiles on décidait par le serment quand il pouvait se trouver des co-jurans : on se décidait aussi par les ordales ou jugemens de Dieu. Celui qui retirait sans lésion sa main d'un chaudron d'eau bouillante, celui qui marchait sur des fers chauds, celui qui sortait vainqueur d'un duel, celui qui avalait sans mourir

(135)

un morceau consacré, celui qui pouvait se tenir le plus long-temps les bras étendus et formant la croix, était innocent, parce que la divinité seule a pu le faire triompher!

HISTOIRE

DU MOYEN AGE.

CHAPITRE II.

*Depuis Charlemagne jusqu'au commencement
des Croisades. (768 à 1096.)*

Un homme extraordinaire vient se placer à la tête de cette période : c'est Charlemagne ; un homme non moins extraordinaire la termine : c'est le pape Grégoire VII ; mais entre eux deux il y a encore des siècles pleins d'une barbarie sauvage, quoique pleins de grands développemens. Ces deux hommes d'une grandeur si inégale, sont tous les deux les représentans de leur temps, véritables instrumens de la civilisation du genre humain. Car, comme la puissance du monde et la grandeur ecclésiastique sont parvenues par eux au point le plus élevé, en ce que tout paraît déplacé du centre de gravité, commence par eux aussi un nouvel aplanissement et une décroissance de la puissance, et l'effort visible de rétablir le paisible et salutaire équilibre qui seul donne le bonheur aux Etats et aux peuples.

Charles est un de ces hommes dont les siècles sont avarés ; grand en actions, en parole et en volonté ; d'un regard pénétrant dans le présent et dans l'avenir ; on le comprend quand soi-même on veut ce qu'il y a de plus noble, et qu'on sait

aussi que le nouveau est toujours l'ennemi de l'ancien et le mieux, souvent l'ennemi du bon; enfin, quand on sait que celui qui combat le plus efficacement ses propres passions et celles des autres, manque souvent son but ou ne l'atteint pas complètement. Mais louer Charlemagne d'une manière absolue, ce serait autant trahir l'histoire que de le blâmer sans réserve; ses actions pendant son long règne de 46 ans (768 à 814) parlent le plus distinctement. Fils de Pepin-le-Bref, Charlemagne lui succéda en 768; gouvernant d'abord conjointement avec son frère Carloman, ensuite seul depuis 771, il eut à la fois pour objet de garantir et d'étendre ses Etats et d'y répandre le christianisme. C'est pourquoi il commença une guerre qui a duré, à quelques interruptions près, de 772 à 803, contre les Saxons, braves mais encore payens; ceux-ci ravagèrent souvent ses frontières et le menacèrent même à Aix, sa capitale. Les Saxons sous leurs ducs, Albion, Wittekind, opposèrent la force à la force, et souvent battus, ils puisèrent toujours de nouvelles forces dans l'absence de Charles, parti pour d'autres entreprises. Ils promirent, à la vérité, souvent de se soumettre et d'adopter le christianisme, car Charles faisait quelquefois pour y contraindre les peuples, pousser dans des fleuves et baptiser ou transporter à l'autre rive du Rhin, des milliers d'entr'eux; mais seulement après avoir battus les Saxons par des défaites sanglantes, (4500 prisonniers furent égorgés en une fois), et avoir réduit au baptême leur chef Wittekind, après leur avoir facilement imposé des conditions de paix, ils se soumirent lors de la paix de Seltz (803). Il avait en outre soumis l'empire des Lombards (774), après avoir assiégé à Pavie, Didier leur

roi, pris aux Arabes une partie de l'Espagne jusqu'à l'Èbre (778), (appelée par la suite la Marche espagnole ou le comté de Barcelone); enfin il avait déposé Tassilo II, duc de Bavière, et fait de la Bavière une province franque (788). La guerre contre les Avars à l'orient de ce pays, se rattache à cette époque; on leur prit une vaste contrée comme Marche orientale (Ostarrichi, Autriche). Les Flaves dans le Meklenbourg et en Bohême, ainsi que les Normands dans le pays appelé aujourd'hui Dannemarck, éprouvèrent les effets de sa valeureuse épée, de manière que les Eides au nord, le Tibre au sud, l'Èbre à l'ouest et le Thésis, l'Elbe et l'Oder à l'orient, formaient les frontières de son puissant Empire. Une circonstance vient ajouter à son autorité : étant l'an 800 à Rome pour protéger la vie du pape Léon III, celui-ci lui mit par reconnaissance, pendant qu'il était à genoux au pied du grand autel, la couronne impériale de Rome sur la tête et le peuple romain le salua par des acclamations, Charles-Auguste, *empereur des Romains*; ainsi l'ancien titre impérial fut renouvelé à Rome après 324 ans d'interruption, et l'on attacha de nouveau à ce titre l'idée de la domination de la terre. Quoique Charles n'y pensât pas, il entra probablement dans son plan de réunir sous son sceptre, tous les peuples de races germaniques et de les fondre ensemble par une même religion, par des mœurs semblables, par une égale constitution, par un même gouvernement et par une langue commune; plan gigantesque, qui, pour le bonheur de l'Europe, ne se réalisa point, puisque alors l'esprit et l'individualité de ces différens peuples n'auraient plus pu se développer d'une manière particulière. Cependant Charles eut soin de répandre

partout le christianisme, donna même une foule de lois salutaires (les capitulaires), fit faire des livres de prédication, améliora le chant de l'église; puisqu'on dit que ses Francs ont plutôt hurlé que chanté; il fit venir d'Italie des organistes et des chanteurs; eut soin de faire épurer la langue allemande; à ce dessein il essaya de composer lui-même une grammaire; il fonda une foule de nouveaux évêchés et des écoles où il assistait souvent aux examens, encourageant ceux qui faisaient des progrès et blâmant les paresseux, quelque considérables que fussent leurs parens. Il apprit encore lui-même tard à écrire, s'entoura d'une espèce d'académie scientifique; fit écrire les anciens chants nationaux de ses peuples et leurs coutumes légales; eut soin d'améliorer l'agriculture et l'économie domestique, en donnant l'exemple sur ses propres biens, car on trouve des prescriptions qu'il donne sur le nombre d'arbres fruitiers à planter et sur la manière de vendre les œufs de sa basse-cour. Il envoyait dans les provinces des inspecteurs pour surveiller les comtés, chargés ordinairement du soin de rendre la justice, de percevoir les impôts et d'administrer les affaires de la guerre; il tenait régulièrement des diètes où tous les citoyens armés, espèce de garde nationale, étaient passés en revue, où l'on délibérait sur la paix et la guerre et sur tous les besoins du pays. Sans doute que ses guerres fréquentes devaient obérer le pauvre peuple, et des chefs éloignés devaient souvent maltraiter leurs subordonnés; mais l'un et l'autre étaient loin de ces intentions, quoiqu'inévitables, vu la grandeur du royaume, la manière dont il avait été conquis et les armées nécessaires pour le maintenir. Charlemagne regardait le commerce comme un

lien considérable de civilisation entre les peuples; aussi fit-il de sages prescriptions à cet égard; il voulait faire aussi en Franconie un canal, pour joindre Rednitz et Altmühl, ainsi le Mein et le Danube, par conséquent la mer du Nord avec la mer Noire. Charles fut grand non point au milieu des guerres, mais bien lorsqu'il s'occupait du bonheur de ses sujets. C'est là que nous le voyons porter ses vues sur le gouvernement, les mœurs, la religion, les lettres et les arts, qui, ensemble constituent la véritable grandeur. Son extérieur annonçait en lui, par une véritable majesté, le premier de tant de peuples; il mourut le 28 janvier 814, et fut enterré à Aix-la-Chapelle d'une manière très-remarquable, comme il avait vécu: orné de la pourpre impériale, assis sur un trône d'or, ayant autour des reins une gibecière de pèlerin, en or, une couronne sur la tête et l'Évangile sur les genoux.

Mais ses successeurs (les Carlovingiens) lui ressemblèrent peu. Louis-le-Pieux, fils de Charles déclina avec ses fils, qui lui firent même la guerre, le firent prisonnier et l'humilièrent; après la mort de leur père (840), ils se firent la guerre entr'eux, c'est alors qu'eut lieu la fameuse bataille de Fontenay, en Bourgogne: cette guerre dura jusqu'en 843, où ils conclurent enfin à Verdun ce traité célèbre, en vertu duquel Charles-le-Chauve eut du pays des Francs la partie occidentale, jusqu'à la Meuse et l'Escant, le Rhône et la Saône (la France depuis ce temps); Lothaire, l'aîné, eut le titre d'empereur, l'Italie et les provinces situées entre ces fleuves, entre le Rhin et les Alpes (Lotharii regnum, Lotharignum, la Lorraine); et Louis-le-Germanique eut l'Allemagne proprement dite, au-delà du Rhin; et en-deça de ce fleuve

il eut Mayence, Spire et Worms. C'est à cette époque que commence proprement la France moderne, qui est comme on voit un démembrement de l'ancien empire des Francs ou de la monarchie de Charlemagne. C'est Charles-le-Chauve (840) qui, à vrai dire, fut le premier roi de France, et c'est à cette époque que les Francs occidentaux cessèrent proprement d'être Francs, et qu'on doit les appeler Français.

Pendant qu'en France les Carlovingiens régnaient jusqu'en 987, d'une manière si pitoyable, qu'ils portèrent des épithètes tels que le chauve, le bègue, le gros, le simple, le fainéant; que non-seulement on fut obligé d'acheter chèrement la paix aux Normands qui avaient attaqué le pays, mais qu'il fallut encore leur abandonner toute une province (la Normandie), la famille de Lothaire, l'empereur, s'éteignit aussi bientôt (950); là dessus, l'Italie et la couronne impériale devinrent la pomme de discorde, entre les grands de la France et d'Allemagne, et même entre les grands d'Italie. En Allemagne, le brave Louis (l'Allemand) et ses successeurs Charles-le-Gros (à qui le hasard fit encore réunir pour quelques années les trois royaumes 884 à 887), Arnoulf et Louis-l'Enfant, eurent des combats presque continuels avec les Hongrois, les Slaves, les Avars, les Moraves, les Normands et avec les grands de l'empire eux-mêmes. La féodalité fit aussi dans les trois Etats carlovingiens de tels progrès, que les grands vassaux qui étaient ducs, princes, comtes, palatins ou autres, et administraient des provinces entières, finirent bientôt par s'approprier ces possessions et les considérèrent comme leur propre pays. Ceci alla si loin en France, que deux gouverneurs français dans le ci-devant royaume de Bourgogne, se proclamèrent rois de la Haute et de la Basse-

Bourgogne (en-deçà et au-delà du Jura), et comme les autres vassaux n'agirent pas beaucoup mieux, le dernier Carlovingien Louis V, n'eut plus que Laon et Reims; ensuite les Français firent, par Hugues Capet, monter sur le trône, une nouvelle race de rois plus puissante, et qui par une ligne collatérale, occupa encore le trône aujourd'hui; cette race s'appliqua à briser la puissance des vassaux et finit par faire revenir peu à peu à la couronne, les différens fiefs.

Sous les rois de la seconde race, l'Europe était retombée dans la barbarie; au X^e siècle les personnes les plus distinguées ne savaient plus ni lire, ni écrire. Ce siècle fut avec raison nommé *le siècle de fer*. Sous ces rois la langue *romance*, jargon mêlé de franc et de mauvais latin, remplaça la langue latine. C'est la langue *romance* qui, en s'épurant insensiblement, a donné naissance à la langue française. C'est Pepin qui, au commencement de la seconde race, transporta au mois de mai la convocation périodique des Francs; de là le nom de *Champ-de-Mai* et sous Charlemagne ces assemblées cessèrent d'avoir un caractère exclusivement militaire.

L'Allemagne adopta une marche tout opposée. Lorsqu'en 911, *Louis-l'Enfant*, mourut en pleurant sur le malheur de l'Empire, les différentes races de peuples allemands, les Saxons, les Thuringiens, les Lorrains, les Souabes (qui avaient pris leur nom des anciens Suèves), les Frieses, les Bavares, les Francs, crurent pouvoir choisir eux-mêmes un roi, et de cette manière, ils changèrent l'Allemagne en Empire électoral; ce qui eut des suites incalculables. Les princes les plus puissans alors et dans l'époque suivante, étaient les ducs nationaux de Saxe et de Thuringe (dont le dernier eut bientôt ses comtes particuliers); ceux de la Bavière, de la Franconie, de la Soua-

be, les comtes de la Marche de Meissen, de la Marche du Nord (Brandebourg), de l'Antriche et enfin du Palatinat, près du Rhin. Mais il y eut rarement de l'unité parmi eux, surtout dans les choix des rois. Ainsi, les Francs et les Saxons ne choisirent qu'un comte riche, Courad de la Franconie; à lui, succéda le duc Henri de Saxe et Thuringe, sous le nom de Henri I^{er} (918 à 956), et qui commença la famille royale de Saxe laquelle subsista jusqu'à 1024. Henri, surnommé très-improprement l'oiseleur, parce qu'on avait eu égard à la circonstance futile, qu'il était occupé à prendre des oiseaux quand on vint lui annoncer son élection comme empereur, mérita plutôt le surnom de grand, parce que, non-seulement il sut maintenir même les grands de l'Allemagne, mais qu'il battit aussi, sur plusieurs points, complètement les Slaves, qu'il chassa de la Marche qu'il leur enleva, et qu'il forma des provinces frontières bien fortifiées; de plus, il battit sans retour les Hongrois, qui, annuellement, faisaient irruption en Allemagne (955), après avoir appris aux lourds cavaliers et chevaliers allemands à se mesurer avec cette cavalerie légère des Barbares, et avoir établi contre ces derniers plusieurs places fortes. Quand sous son fils, Othon I^{er} (956 à 973), les Hongrois revinrent pourtant (955), ils furent tellement battus près du Lech, que depuis ils n'ont plus reparu en Allemagne. Othon fut aussi invité à venir en Italie pour recevoir la couronne de fer des Lombards à Milan, et la couronne impériale romaine à Rome, de la main du pape, parce que la possession de ces couronnes avait fait naître des contestations et même des guerres parmi quelques grands de l'Italie. Quelques précédens empereurs d'Allemagne en avaient été investis et le

roi Othon I^{er} les obtint en 962. C'est ce qui fit naître l'usage que chaque nouveau roi des Allemands faisait un semblable voyage à Rome, à cause de ces deux couronnes; cette circonstance amena aussi de grands désastres sur l'Allemagne, car les Italiens s'opposaient souvent à ce couronnement, et les papes débattant leurs droits et ceux des empereurs, eurent souvent avec ces derniers de fortes contestations et finirent par soutenir la prétention de ne donner la couronne impériale que selon leur bon plaisir; de leur côté les empereurs d'Allemagne s'attribuaient le droit de s'en emparer, et, en leur qualité de princes séculiers de la chrétienté et de protecteurs de la ville de Rome, ils s'arrogaient un droit qu'ils exercèrent fréquemment, celui d'instituer et de destituer les papes. Aussi, les deux Othon suivans eurent à soutenir des guerres sanglantes en Italie, où ils trouvèrent la mort. Leur successeur, Henri II, fondateur de l'évêché de Bamberg, devint boiteux en Italie, par suite d'un saut du haut d'une fenêtre.

La maison de Franconie salique qui monta ensuite sur le trône, était contemporaine des premiers Capétiens; Conrad II (1024), en fut le premier empereur. Cette dynastie présente plusieurs princes très-entrepreneurs, mais aussi un roi très-malheureux, Henri IV, 1056 à 1106; totalement corrompu dans sa jeunesse par des flatteurs, il opprimait beaucoup les Allemands et surtout les Saxons; aussi ces derniers, de même que les Thuringiens, prirent les armes, le battirent plusieurs fois et même avec le secours d'autres princes mécontents; lui opposèrent un autre roi, dans la personne du duc Rodolphe de Souabe, et plus tard, dans celle de Herman de Luxembourg, appelé le roi de l'Ail. Ils accusèrent aussi le roi Henri près du pape, et pour

le malheur de ce prince, ce fut Grégoire VII, qui, alors, monta sur le saint-siège; quoique fils d'un simple charpentier de Savone, ce pape ne se proposa rien moins que de rendre l'église complètement indépendante de l'état, et même de porter la dignité papale au plus haut degré, et de la rendre arbitre des princes et des rois. Tous les ecclésiastiques devaient garder le célibat, afin que leur famille ne les rendit pas dépendans de l'état, et que la fortune de l'église ne fut pas morcelée; aucun ecclésiastique ne devait pas, non plus, se trouver par des fiefs, sous la puissance temporelle; il ne devait plus pouvoir acheter de place. L'état devait être sous l'église et son chef, comme dans les élections impériales, une pomme d'or, symbole de la terre, se trouvait sous la croix, pour figurer la lune sous le soleil. Tous les royaumes du monde, ajoutait-il, sont les fiefs du pape, et sans son consentement, aucun empereur ou roi ne pourra être élu. Ceci devait porter la hiérarchie au faite de la puissance. Il est dommage, pour la prétention des papes, que les empereurs et les rois de la terre ne partageaient pas cette opinion, et qu'ils prétendaient généralement, qu'au pape appartenait seulement la puissance spirituelle et non la puissance temporelle; qu'il était, à la vérité, le représentant de la communion chrétienne et le gouverneur de J.-C. sur la terre, mais que le royaume du Christ n'est pas de ce monde.

Grégoire accueillit les plaintes des Saxons avec bienveillance, et excommunia Henri qui avait voulu le destituer. Personne ne devait plus rien avoir de commun avec ce prince, et personne, d'après cette excommunication, ne devait lui obéir. Si Henri avait possédé le cœur de ses sujets, il ne se serait pas rendu comme humble

pèlerin en Italie , et n'aurait pas été réduit à mendier sa délivrance de l'excommunication , après une pénitence de trois jours dans la cour du château de Canossa , où se trouvait en ce moment Grégoire. Son pardon lui fut enfin accordé , mais il ne devait reprendre le gouvernement qu'après que le pape eut examiné l'affaire qui le concernait. Cela parut trop fort. Henri courut en hâte en Allemagne , y trouva des partisans et tua le roi son rival. Il se réconcilia avec quelques autres adversaires et il aurait rétabli ses affaires sans l'intervention du pape , si son propre fils ne s'était révolté contre lui ; celui-ci après l'avoir fait prisonnier , le força enfin à abdiquer la couronne. La terrible excommunication pesa même sur lui après la mort. Car le cadavre impérial resta pendant cinq ans sans sépulture , jusqu'à ce qu'enfin l'excommunication fut levée , et qu'on accorda à Henri la sépulture en terre sainte (1111).

Par ces terribles expériences , la puissance papale ne pouvait certainement que s'accroître ; cette puissance s'augmenta en effet par le recueil des canons , des Etats du pape (les vraies ou fausses décrétales) , par les nombreux moines , par la richesse et la considération d'un clergé qui préférerait dépendre d'un pape éloigné que de reconnaître l'autorité de princes laïques. Aussi , malgré la conduite scandaleuse de plusieurs papes , quoiqu'il y eût quelquefois deux ou trois papes choisis à la fois , enfin , malgré les contestations qu'eurent entre'eux des différens papes contemporains , la croyance dans le pouvoir suprême du pape n'en fut pas ébranlée , parce que , chez les grands du pouvoir séculier , il fallut aussi distinguer les hommes d'avec leurs places.

L'Empire romain oriental fut gouverné de 802 à 1078 par deux impératrices et vingt-quatre empereurs, dont un abdiqua, trois furent assassinés, trois empoisonnés, quatre rendus aveugles et six destitués. Au lieu de protéger l'État à l'extérieur contre les Bulgares, les Arabes et les Turcs, qui, depuis 1050 descendaient périodiquement du Caucase, on préférait acheter la paix, disputer sur des subtilités théologiques; et, pendant ce temps, une province après l'autre était prise par les Barbares.

Au côté opposé de l'Europe, en Espagne, on commença à s'affranchir du joug pesant des Arabes qui s'y étaient établis. L'affranchissement espagnol commença à naître sur les montagnes de l'Asturie, où l'on était parvenu à se maintenir par la bataille près de la Caverne de Cavadonga. Dans les pays reconquis ou fit de petits états qui, peu à peu, s'étendirent, formèrent deux grands états, la Castille et l'Aragon, et se réunirent ensuite. Le héros espagnol, Don Rodrigo Diaz, comte de Vivar, appelé *le Cid* ou *el Campeador* (le combattant), combattit le plus vaillamment les Arabes; sur son cheval excellent, Babieka, il soumit et rendit tributaires à son roi Ferdinand (1035 à 1065) les princes Arabes de Tolède et de Séville, et reconquit la belle Valence. A la fin de cette période on prit aussi aux Maures le royaume nommé ensuite le Portugal, mais il ne devint un comté indépendant de l'Espagne qu'en 1109, sous le comte Henri de Bourgogne.

En Angleterre il y eut un combat d'une autre espèce avec les rois de Danemarck. Alfred-le-Grand avait, à la vérité, créé (901) une force navale et avait résolu les Danois ou pirates Normands; il avait aussi doté son peuple de lois et d'excellentes institutions; mais au bout de 100

ans, les Danois, Swoyen I^{er} et ensuite Canute-le-Grand, son fils, redevinrent maîtres du pays. Mais après qu'on se fût débarrassé des Normands de ce côté, ils revinrent de la Normandie au nombre de 60,000, sous la conduite de leur duc Guillaume-le-Conquérant et prirent pied après une bataille sanglante près de Hastings (1066). Le roi Guillaume divisa alors le pays en grands fiefs et gouverna avec beaucoup de rigueur. Mais, comme en sa qualité de duc de Normandie, il était en même temps vassal de la couronne de France, il en résulta des guerres violentes entre ses successeurs et les Capétiens. De même qu'en Angleterre, les Normands se fixèrent aussi dans la basse Italie, et en braves combattans des Grecs et des Arabes, ils fondèrent aussi comme en Sicile, un royaume qui leur devint propre (1061). La conquête du plus grand état de l'Europe, celui de la Russie, leur est aussi attribuée; quelques colonies de Normands, sous Kurick, Oskold, Dir, Sineus, Truvor, venus de la mer Baltique avec leurs hordes, se soumirent les petits états Slavons, près de la Newa, près du Dnieper, près du Volga, à Kiew, à Nowgorod, et ces colonies étendirent tellement ces états que déjà le prince Vladimir-le-Grand, et après lui ses douze fils, régnèrent vers l'an 1000, le long du Dnieper jusqu'au Ladoga et la Duna. Il devinrent bientôt voisins de l'empire grec, d'où ils introduisirent le christianisme dans leurs Etats, et répandirent par là cette église grecque qui ne reconnaît pas le pape. Ces Normands, hardis navigateurs, découvrirent, même en 862, l'Islande, et en 983, ils découvrirent Vinland ou Grenland. On les trouvait partout où il y avait du butin à faire; seulement dans les Etats qui constituent leur patrie, tels que le Da-

nemarck, la Norwège et la Suède, il pénétra quelque lumière par suite de l'introduction du christianisme vers l'an 1000.

L'Allemagne orientale, entièrement habitée de Slaves, ne commença à former un tout homogène que vers l'an 880, parce qu'un prince, Swjaetopluk (Zwentibold), fonda un empire très-puissant qui s'étendait sur la Bohême, la Moravie, sur des parties de la Silésie et de la Pologne, et sur toute la Pannonie; mais cet empire succomba sous la puissance des rois allemands et des Hongrois, peuplade finoise, qui, peu à peu, occupa la Pannonie, et que, par la terreur qu'elle répandait, on confondait souvent avec les Huns. Sous Etienne-le-Saint, descendant d'Arpad, les Hongrois reçurent le baptême après avoir été très-dangereux à l'Allemagne, à l'Italie et à la Grèce, qu'ils effrayaient par la guerre qu'ils y portaient comme brigands. La Pologne, nouvel État qui s'était formé sous les ducs (devenus rois par la suite) de la maison du fabuleux Lech et du paysan Piast, devint insensiblement un état Slave considérable.

Parmi les états asiatiques, le califat de l'Arabie à Bagdad présente sa période la plus brillante sous Al-Mançuer, Harun-al-Raschid (autrement: Aaron-al-Raschid ou le juste calife) et Al-Mamoun, son fils, surnommé l'*Auguste des Arabes*. Mais bientôt quand l'esprit de guerre religieuse finit par s'y étendre, le califat commença à se diviser, à s'affaiblir et enfin succomba sous de puissans ennemis, tels que les Turcs (les Chazars, les Osmans, les Seldschukes, noms de différentes hordes turques). Malheureusement les califes formèrent leur garde du corps d'hommes pris parmi ces Turcs; cette garde, comme la garde prétorienne des Romains fluit par exercer

un despotisme sur les califes ; les Emir-al-Omrah, ministres turcs des califes, parvinrent même, comme les Majores doums, à perpétuer leur dignité dans leurs familles et à rendre esclaves de leur volonté les califes, leurs maîtres. De 59 princes des croyans, 38 sont morts de mort violente, soit par assassinat, soit parce qu'on les laissait mourir de faim, qu'on les cloîtrait ou qu'on les jetait dans des glaciers. Mais le haut degré de culture intellectuelle auquel parvinrent les Arabes de cette époque est d'une plus haute importance que la foule des familles régnautes des Arabes établies l'une à côté de l'autre en Asie, en Afrique et en Espagne. Le grand Mammoun disait, que le bonheur d'un peuple ne consiste que dans la civilisation, et fidèle à cette maxime on établit des Académies arabes, des universités, une école, près de chaque mosquée et des bibliothèques même dans les petites villes ; on construisit des hôpitaux, des laboratoires pour les chimistes et les médecins, et des observatoires pour les astronomes. Il y eut de grands poètes ; des princes et même des femmes concoururent pour le prix du chant ; les arts et les sciences inspirèrent généralement tant d'amour et de respect que le grand artiste et le savant distingué étaient assurés de trouver un accueil également bienveillant chez les Sarrazins en Asie, en Afrique et en Europe. Aucun peuple de la même époque ne peut être égalé aux Arabes pour le goût, le ton délicat de la société, et la magnificence ; dans leurs luttes, dans leurs tournois ils devinrent des modèles pour les peuples de l'Occident. Les ouvrages de Ptolemée, d'Hippocrate, de Galien et d'Aristote furent traduits en arabe. Avicennes, qu'ils appellent Al-Husseïn-Abu-Ali-Ben-Abdallah-Ebn-Fina fut le prince

des médecins. Ce peuple se distingua aussi dans l'architecture ; cette architecture d'un style hardi, orné, riche et fantastique fut bientôt imitée par les autres peuples, surtout par les Visigoths. Déjà considérablement modifiée elle parvint ainsi dans l'ancienne Gaule où les peuples lui imprimèrent la gravité, la solidité, et par cet appareil respectable finirent par la rendre nationale. L'Occident a encore aujourd'hui conservé dans ses langues les chiffres des Arabes et une foule de mots employés par eux, car ils furent presque les créateurs de plusieurs sciences et les transmirent aux autres peuples. Ajoutons aussi que les plus beaux monumens de la littérature rabbinique sont de la même époque ; les Juifs, en fréquentant en Espagne les Maures, en cultivèrent la littérature, et non-seulement traduisirent de bons ouvrages arabes en hébreu, mais même dans leur propre langue, ils écrivirent à cette époque des ouvrages en tout genre qui n'ont rien perdu de leur beauté.

Revenons à la France. La décadence de la race des Carlovingiens peut être attribuée à quatre principales causes : 1^o à la division de l'empire en plusieurs royaumes ; 2^o à la faiblesse de Louis-le-Débonnaire (814 à 840) et de ses successeurs ; 3^o aux ravages des Normands ; 4^o enfin aux révoltes des seigneurs et à leur élévation sur les débris de la puissance royale. Après la mort de Louis V (986) Hugues-Capet, comte de Paris, fut nommé roi de France. Il fut nommé le chef de la 5^e race dite des Capétiens. A sa mort il fut bien regretté des prêtres et des gens de guerre qu'il avait également favorisés ; le peuple n'était rien dans l'état. La souveraineté universelle des papes fut alors solennellement proclamée en France. Léon IX y tint un concile

malgré le roi, Henri I^{er} (1051). Mais si les papes étaient tout-puissans en France, le peuple alors y était très-malheureux ; il était *serf* ou esclave, ou appelait *vilains* les gens de campagne, et *bourgeois* ceux des villes et des bourgs. De leur côté les seigneurs se battaient entre eux à on-trance.

Sans doute que les peuples occidentaux furent loin d'être aussi civilisés que le furent alors ceux de l'Orient, mais leur développement pour avoir été plus lent devait aussi donner une civilisation plus durable. Les sciences et les arts, les occupations de toute espèce portaient encore le cachet de la barbarie et du besoin qui les avait enfantés. Cependant cette civilisation avait fait un pas immense depuis que les nouveaux états avaient pour la plupart cherché leurs richesses dans l'agriculture qui attache au sol et inspire l'amour de la patrie. Si le cultivateur languissait presque partout encore dans la servitude, il s'élevait pourtant peu à peu dans les nombreuses grandes villes une classe moyenne, robuste, qui tenait le milieu entre la noblesse despotique et guerrière, et le pauvre et malheureux paysan ; les villes offrirent asile et protection ; avec les besoins croissait et s'étendait le travail ; l'esprit d'invention fut excité, et il en résulta plus de bien-être ; la confiance dans ses propres forces s'augmenta dans l'individu, et dans les masses se fit sentir le désir d'une plus grande liberté et l'amour de l'indépendance. Dans l'Aragon les villes se développèrent au point de pouvoir se donner des institutions, une administration et de prendre même part aux délibérations des princes, conjointement avec le clergé et la noblesse. Le clergé fut bientôt l'état le plus riche et le plus considérable de chaque

pays : mais la noblesse chercha la gloire dans les combats, et là où il n'y en avait pas, les nobles se combattaient entre eux, faisaient la guerre aux villes ou même au prince. Retrauché dans ses châteaux forts, le noble bravait souvent les lois du pays et de là il faisait sentir son injuste puissance au marchand ou au citoyen qui y passait. De là il arrivait que fréquemment le droit du plus fort était le plus fort droit. Les princes ayant besoin de la noblesse ne purent que rarement s'opposer à ces actes d'injustice. On ne respectait guère la trêve de Dieu qui, depuis le jeudi jusqu'au dimanche, interdisait tout combat, précisément parce que les peines encourues pour la transgression de cette trêve de Dieu étaient trop difficiles à exécuter. Avec cela les petits fiefs furent regardés comme légalement héréditaires en Italie et en Allemagne depuis 1037. La hiérarchie des papes n'éprouvait d'abord qu'une faible résistance et pouvait avoir du succès avec le secours d'une politique vigoureuse, exercée par des hommes et des vieillards, par des célibataires indépendans, enfin, par des papes. Les sciences étaient encore bien arriérées parmi les peuples germaniques, parce que les écoles ne donnaient que l'enseignement le plus nécessaire et avec une mesquinerie proportionnée. Les ecclésiastiques étaient presque les seuls savans et artistes, et si une religieuse de l'institut allemand Gandersheim, nommée Roswitha, écrivit en 980 des comédies latines, et si l'archevêque Gerbert, élu plus tard pape sous le nom de Sylvestre II, parvint vers l'an 990 à faire des horloges avec des pendules en place des hydroscopes et des chlepsydras dont on se servait jusqu'alors, il faut en convenir que c'était des apparitions extraordinaires pour cette époque.

HISTOIRE

DU MOYEN AGE.

CHAPITRE III.

*Depuis le commencement des Croisades jusqu'à
la découverte de l'Amérique. (1096 à 1492.)*

L'humanité en Europe n'était pas destinée à rester éternellement enveloppée dans les langes de la féodalité et de la hiérarchie; douée d'une surabondance de force, elle avait besoin de la dépenser. Aussi, quand le pape Urbain II fit un appel aux chrétiens, par l'entremise de Pierre, l'ermite d'Amiens, pour les engager à reprendre aux infidèles le Saint-Sépulcre de Jérusalem, ou plutôt toute la Terre-Sainte, cet appel fut entendu. Rome et l'Allemagne dominaient alors en Occident. La France commence à être un peu plus tranquille. Les ducs de Normandie sont devenus redoutables depuis la conquête de l'Angleterre. L'Aquitaine a des ducs qui règnent sur l'étendue qui se trouve entre la Loire et les Pyrénées, les Cévennes et l'Océan; les comtes de Toulouse commandent à presque tout le Languedoc; les comtes de Champagne sont maîtres de la contrée qui porte ce nom. Philippe I^{er} règne (1060 à 1108) en France. C'est dans ces circonstances que Pierre parcourt l'Europe et chauffe les têtes contre les Musulmans. Les Ara-

bés, maîtres depuis 637 du pays et de la ville vénérés par eux aussi, honoraient à la vérité le zèle fervent des pieux pèlerins qui, depuis Constantin, s'y rendaient par milliers et en rapportaient des restes sacrés du temps du Christ (des reliques). Mais les Seldschuks, race de Turcs, s'emparèrent du pays, rendirent difficile l'accès des lieux saints et tourmentèrent extrêmement les chrétiens. Aussi, l'ardent chartreux monté sur son âne et portant des lettres de la Palestine (lettres prétendues tombées du ciel), trouva-t-il partout des partisans, et dans les conciles de Plaisance et de Clermont, des milliers s'attachèrent dans leur zèle, à l'épaule, une croix d'étoffe rouge, comme signe de leur pieuse entreprise (1095). C'est pourquoi on les appela Croisés. Il y en eut plusieurs qui n'attendaient pas la formation régulière d'une armée destinée à se rendre dans la Terre-Sainte, mais coururent en avant sous la conduite de Pierre, d'autres sous celle de Valter Habenichts, sans être munis de vivres, d'armes, de guides (quelques-uns prirent pour guides une oie et une chèvre); mais la plupart périrent aussi; d'autres se jetèrent sur les pauvres Juifs, dont ils massacrèrent, pillèrent et brûlèrent un grand nombre. Enfin, il y eut une armée bien équipée destinée à cette expédition. Godefroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, Balduin de Flandres, Raimond de Toulouse, Robert de Normandie, Etienne de Blois, le comte Boemond de Tarente, Tancred, son cousin (l'Achille de l'expédition), le noble Valter de la Tour, de Limoges, avec son lion fidèle et des milliers de seigneurs avec leurs hommes et leurs cavaliers, ensemble environ 300,000 Français, Lorrains, Flamands, Normands, Italiens; telle fut l'armée qui partit le

15 août 1096. Après des combats innombrables et une misère extrême, il y en eut 40,000 qui par la Hongrie, par le pays des Bulgares, la Grèce, les États turcs de l'Asie-Mineure arrivèrent devant Jérusalem, et le 15 juillet 1099, après un assaut sanglant, le drapeau des Croisés flotta sur les tours de la ville sainte. Le noble Godefroi refusa modestement la couronne royale qu'on lui avait offerte, mais se borna à prendre le titre de baron de Jérusalem et protecteur du Saint-Sépulchre. Ce n'est qu'en 1100 que son frère Baudouin prit le titre de roi.

Ainsi commença une suite d'entreprises connues sous le nom de *Croisades*, dont il y en eut six et qui ressemblèrent à une migration de peuples en sens inverse, de l'Occident à l'Orient, et qui dans l'espace de 200 ans, amenèrent environ 7,000,000 d'hommes en Asie, dont à peine un dixième eut le bonheur de revenir dans sa patrie. C'était la première fois que tous les peuples de la Germanie s'étaient réunis pour former un grand plan. L'idée était neuve, mais conforme au temps, et le prince comme le paysan, qui en y prenant part reconquerra la liberté, le chevalier, le marchand, le dévôt, le pécheur, tous adoptèrent avec joie cette entreprise. Le peuple fut délivré de la présence de beaucoup de seigneurs; ceux-ci vendirent une partie de leurs terres au roi ou au clergé, pour subvenir aux frais de l'expédition. Débarrassé d'eux, le pouvoir royal commença un peu à se rétablir.

Bientôt le nouveau royaume s'étendit depuis Antioche, le long de la Méditerranée jusque vers l'Égypte; mais sans nouveaux renforts il n'aurait probablement pas pu se maintenir, aussi y eut-il de nouvelles troupes qui s'y rendirent, surtout en 1147, où Louis VII, roi de France, partit à

la voix de Saint-Bernard, abbé de Clairvaux. Conrad III, empereur de Germanie, se joind à lui avec une armée de 100,000 hommes, et tous deux se rendent dans la Terre-Sainte. Mais comme cette armée ne parvint pas à Jérusalem, les rois de la Terre-Sainte devinrent toujours plus faibles et leurs ennemis toujours plus nombreux et plus actifs. Aussi Saladin, dominateur sarrazin d'Egypte, parvint (1187) à s'emparer de Jérusalem, et ce fut grace aux grandes qualités du vainqueur que la ville sainte fut redevable d'être bien traitée. A cette nouvelle funeste l'empereur d'Allemagne, Frédéric I^{er}, Barberousse, Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et Philippe-Auguste, roi de France, forment de nouvelles et puissantes armées, et entreprennent une troisième croisade ; mais Frédéric meurt entraîné par son cheval dans le Cydnus, et les autres chefs désunis entre eux manquent à leur mission. Ce n'est qu'avec peine qu'on prit Akkon ou Ptolémaïs, et qu'on put maintenir une partie de la côte. Pourtant l'espoir se maintenait toujours. Une quatrième croisade eut lieu, et une armée considérable arriva, en 1204, devant Constantinople, pour y réintégrer un empereur destitué ; mais comme celui-ci ne put payer les récompenses qu'il avait promises pour cette réintégration, cette armée s'empara de la ville et du pays, et y établit un empire latin et franc. Cependant dès 1261 la faiblesse intérieure de cet empire le fit déchoir, et l'ancien Empire romain oriental en prit la place. Mais Frédéric II, empereur d'Allemagne, malgré l'excommunication qui pesait sur lui et malgré les trahisons des chrétiens dans la Palestine même, parvint à gagner, par un traité, Jérusalem et les autres lieux saints. En 1248 eut lieu la cinquième

croisade, prêchée par Eudès, de Châteauroux, cardinal, elle fut dirigée par Saint-Louis. Cette croisade fut malheureuse. Après la perte d'une bataille, les croisés sont défaits; le comte d'Artois, frère du roi, périt dans le combat; enfin en 1270, Saint-Louis qui était revenu se met à la tête d'une nouvelle croisade (sixième et dernière); des Anglais, des Ecossais, des Catalans, des Portugais et des Castillans se joignent aux Français. En général, dans la première partie du 13^e siècle, l'envie des croisades resta la même. Des enfans même figurèrent des croisades dans leurs jeux, et comme au camp devant Ptolémaïs de jeunes garçons Sarrazins et de jeunes chrétiens avaient combattu les uns contre les autres, il y eut, en 1213, 30,000 jeunes Français et 20,000 jeunes Allemands qui, sous la conduite de prêtres, se mirent en route pour une croisade, mais ils portèrent la peine de leur imprudence; une partie d'entre eux fut tuée, et une autre partie fut emmenée en esclavage en Egypte. Un certain roi, André, de la Hongrie, et le comte Guillaume, de Hollande, firent également une croisade (1217 à 1219); mais ils ne prirent que Damiette en Egypte; Saint-Louis avait déjà pris (1248) cette ville, lors de la précédente croisade, à la suite de laquelle il avait été fait prisonnier et obligé de se racheter. Mais dans la dernière expédition l'armée débarqua à Tunis, où Saint-Louis mourut (1270). Enfin en 1291, Ptolémaïs, le dernier reste du royaume chrétien, retomba au pouvoir des Sarrazins.

Ces entreprises gigantesques n'auraient-elles donc eu d'autre résultat que de mettre à même les papes de nommer toujours des évêques *in partibus* (in fidelium)? non, les suites en furent immenses. Tous les peuples du midi et de l'ouest

de l'Europe avaient appris à se connaître mutuellement; leur point de vue politique s'était considérablement étendu. Quelques états italiens, comme Venise, Gènes, qui conduisaient des vaisseaux marchands en Asie, eurent en leurs mains le commerce du monde, qui de l'intérieur de l'Asie et du fond de l'Afrique, se dirigeait vers la mer par des caravanes; la petite vérole vint en Europe, de même que l'établissement des hôpitaux et des maisons de charité, la canne à sucre et les moulins à vent; l'hydraulique et les sciences en général, surtout l'histoire et la géographie y gagnèrent beaucoup; l'occident se familiarisa non-seulement avec le luxe, mais encore avec la douceur des mœurs de l'orient; l'intelligence se développa en même temps que la puissance des gouvernements du Christ s'affaiblit; d'un autre côté, par l'affaiblissement des grands vassaux dont plusieurs étaient morts et d'autres devenus pauvres, la puissance royale se développa de plus en plus, l'esclavage dans lequel avait gémi, en Asie, plus d'un seigneur jadis redoutable, devint moins dur pour les esclaves européens, parce qu'on pouvait se rendre libre par la croix. Les sciences, le commerce et les arts s'étant accrus furent bientôt le partage de la bourgeoisie dont les princes favorisaient les libertés et le bien-être, et dont la puissance devint bientôt formidable à la noblesse. Alors naquit la ligue des villes anséatiques (alliance de négocians, partant de Lubek, de Hambourg et de Brême et comprenant bientôt 70 villes en Allemagne et hors de ce pays). Mais l'influence la plus directe des croisades se fit incontestablement sentir à la noblesse guerrière. Dans un temps où l'homme riche et considérable pouvait seul servir à cheval, il n'y avait

pas loin de l'idée d'un cavalier à celle d'un chevalier. Mais, avec des armes convenues, le chevalier avait besoin de signes de ralliement pour reconnaître les siens dans le combat ; de là des marques distinctives, au moyen des couleurs du plumet, du casque, mais surtout sur le bouclier, et depuis les croisades la croix était faite de plusieurs manières, et les descendants portaient ces marques en mémoire de leurs ancêtres. De là vinrent les armes des familles, le blason et les noms de famille empruntés la plupart à des fiefs devenus héréditaires, ou au siège de ceux qui avaient donné leur nom à leur race ; ces noms furent quelquefois très-bizarres, par exemple : la famille des chiens de Kœnring, des loups de l'observatoire des Morts, les chevaux de Ballstad, les renards de Franconie, les boucs de Vullingen, la bouche du bœuf, etc. Mais pendant les croisades il se forma, à l'instar des ordres de moines, des ordres de chevaliers sous le nom de chevaliers de Saint-Jean, de Templiers (1118), et de chevaliers allemands ou de Marie (1190) ; ce furent des formes plus solides de la chevalerie. Ils s'obligeaient au célibat et à l'escorte des pèlerins qu'ils soignaient même, et ils s'engageaient à combattre les infidèles. Après la perte de la Terre-Sainte deux de ces ordres se rendirent à Rhodes (les chevaliers de Saint-Jean finirent par aller à Malte, et en portèrent le nom). L'ordre de Marie alla à Venise, et de là en Pologne, où ils prirent aux Prussiens, encore payens, le pays qui est au long de la mer Baltique et dont ils firent un état de leur ordre (par la suite la Prusse). Après ces trois ordres moitié séculiers et moitié ecclésiastiques, il se forma dans le reste de l'Europe une foule d'autres ordres. Mais la dignité de la chevalerie sé-

culière n'était pas héréditaire ; il fallait commencer le service par être valet, homme d'armes, et se distinguer par la bravoure ; de même que dans les corporations d'artisans, il fallait d'abord être apprenti, puis ouvrier, pour devenir ensuite maître, et de même que dans les institutions savantes, l'écolier devient bachelier, licencié et puis docteur, la réception d'un chevalier était d'abord un combat d'armes ; c'était le chef-d'œuvre, la promotion au doctorat de l'élève chevalier.

Les ordres de moines se multiplièrent à cette époque en même temps que ceux des chevaliers ; les premiers formaient les régimens spirituels du pape sous les généraux de leurs ordres respectifs. L'ordre des mendiants de François d'Assise (les franciscains 1216), et celui de l'espagnol Dominique (les dominicains 1206), avec leurs subdivisions devinrent importants comme excellent appui de la hiérarchie. C'est pourquoi aussi que les membres de ce dernier ordre, qui avec raison s'intitulaient les chiens de quête du maître (*domini cases*), furent chargés d'exploiter la terrible Inquisition, fondée par Innocent III (1198 à 1216), ce tribunal spirituel institué pour rechercher et châtier l'hérésie. Mais sous le nom d'hérésie on ne comprenait pas seulement des idées qui s'écartaient du Canon enseigné par l'Eglise, mais aussi le moindre doute à la puissance papale et ecclésiastique, et bientôt même chaque tentative d'abolir des erreurs et de remédier à des défauts. Mais plus les papes, après Grégoire VII, Alexandre III, Innocent III et IV, Grégoire IX et autres étaient devenus entreprenans, plus s'élevaient contre eux des hommes mécontents de ces entreprises, comme Arnould de Brescia, élève du grand Abeillard ;

les Cathariens, les Valdensiens (de Pierre Val-dus, de Lyon, qu'avait réveillé la mort subite d'un ami, comme cela est arrivé plus tard à Luther), les Albigeois dans le midi de la France, contre lesquels une véritable croisade fut bientôt prêchée et qu'on punit par le fer et le feu.

A cette époque du mouvement intellectuel excité par les croisades, la poésie nationale des peuples du midi de l'Europe se développa, surtout en Espagne, dans le midi de la France, où les troubadours provençaux, en Allemagne, où les chanteurs d'amour (appelés aussi poètes de Souabe) acquirent une grande célébrité. Des princes et même des empereurs ne crurent pas au-dessous d'eux d'en faire partie; et comme ces poètes célébraient généralement la chevalerie, l'amour, l'honneur et la religion, ils donnèrent, réunis aux croisades, une plus haute consécration à la chevalerie même; bientôt le chevalier, qui autrefois à sa réception soutenait un combat d'épreuve, était à cette solennité obligé de promettre d'honorer et de protéger la religion et la vertu, et de ne combattre que loyalement, et dans les tournois (ces jeux olympiques du moyen âge). On devait avoir égard non-seulement à la naissance des chevaliers, mais encore à leur bonne réputation. Le tournoi était fermé aux chevaliers déclarés indignes; on leur ôtait l'éperon d'or et on les jetait sur le fumier; on coupait la queue à leur cheval; leurs armes étaient brisées; leurs armoiries effacées, leur bouclier était traîné dans la boue à la queue d'une rosse, et bien d'autres punitions de ce genre leur étaient infligées.

L'efficacité de ces moyens était on ne peut plus grande pour dompter le sauvage esprit de rapine de la noblesse; car les chefs étaient dans

cette naissante institution judiciaire et légale, rarement en état de faire respecter ces paix de Dieu et du pays, si souvent ordonnées. Il y en avait qui, bravant toute punition séculière et ecclésiastique, devenaient le fléau de toute une contrée. Alors comme il était difficile de vaincre le droit du plus fort, à cause de la multiplicité des maîtres et des domaines, il se forma une espèce de tribunaux qui, par leurs opérations en partie secrètes, et par la terreur que répandait en les agrandissant, ce secret même, ne furent pas sans influence. C'étaient les juridictions criminelles sur la terre rouge (en Vestphalie), ayant leur siège principal à Dortmund, sous la présidence de l'archevêque de Cologne. Chaque tribunal (siège libre) avait son comte libre ou président avec des échevins libres ou savaus pour assessseurs. Les coupables puissans tremblaient à l'invitation de paraître devant ces tribunaux et devant le hau de cette juridiction, parce qu'on ne connaissait pas les assessseurs qui pouvaient tuer de suite le coupable convaincu. Même des princes et des rois furent obligés de s'y rendre. Ces tribunaux existèrent jusqu'au moment où ceux des pays divers furent mieux organisés; alors aussi la chevalerie cessa de se remuer, et ces tribunaux extraordinaires purent tomber en désuétude. La lumière que répandirent les sciences renaissantes adoucirent aussi ce que les mœurs avaient de grossier; de l'Italie et de la France se répandirent des universités; les savaus furent estimés; les maîtres de droit canonique et de droit romain obtinrent la noblesse. Les sciences recommencèrent à avoir une heureuse influence sur les classes inférieures de la société, et, quoique les développemens fussent lents, et que dans tous les états (surtout dans les

états Slavons) la civilisation avançait d'un pas inégal, les peuples rivalisèrent entre eux, et la question, si l'humanité européenne devait dépérir dans le despotisme féodal et hiérarchique, ou si elle devait se relever, se trouva résolue. Les croisades avaient décidé en faveur de ce dernier sens, et, quoiqu'elles dussent leur existence à une pieuse aberration, considérées sous ce point de vue, les croisades ont pourtant été un moyen d'éducation donné par la Providence.

En France, Louis VI, fils de Philippe I^{er}, appelé Louis-le-Gros, est un des meilleurs princes de la monarchie française et son règne est une époque très-importante de notre histoire. Toujours en guerre, car c'est alors que commencèrent les guerres désastreuses entre la France et l'Angleterre, incapable de protéger les bourgeois contre les brigandages de ses vassaux, il établit les communes, espèce de petites démocraties indépendantes des seigneurs. Alors chaque ville put s'administrer librement, eut ses maires et ses échevins. Dès lors plusieurs souverains imitèrent le roi de France. Sous Philippe-le-Bel (1285), les communes furent assez puissantes pour qu'on leur permit d'envoyer des députés aux états-généraux. Cette institution fut un commencement d'affranchissement pour le peuple qui dans la suite dut faire tomber la féodalité. Ce fut encore sous Louis-le-Jeune que les plus grands vassaux prennent le titre de pairs et composent la *cour ou parlement* : institution qui ne prit une forme fixe que sous Philippe-le-Bel. Henri II, roi d'Angleterre, fait en 1172 la conquête de l'Irlande qui, pendant long-temps, avait été partagée en plusieurs royaumes. Les guerres se terminent à l'avantage de la France qui reconvre les provinces que les Anglais avaient soumise.

L'Allemagne eut à se féliciter de plus d'un excellent chef, mais elle eut aussi ses temps malheureux. A Henri V, fils de Henri IV (1106 à 1125), qui, dans le concordat de Worms (1122), avait apaisé la contestation sur l'investiture, succéda d'abord le faible Lothaire, de Saxe, à qui sa mère, pendant que dans sa jeunesse il se trouvait à la cour de Henri IV, avait envoyé une belle épée, mais qui avait une lame de bois; ensuite l'Allemagne eut la maison considérable de Hohenstaufen, 1137 à 1254, avec Conrad III en 1152; Frédéric-le-Roux, en 1190; Henri VI en 1197; Philippe en 1208; Frédéric II en 1250; Conrad IV en 1254. Mais un triple combat, souvent rénémi, traverse presque tous ces règnes-là; d'abord contre la grande et antique maison des Guelfes, de Souabe; ensuite contre les villes de la haute Italie, dont la plupart, ayant Milan en tête et dans la conscience de leur force, voulaient se rendre indépendantes de la puissance impériale, et enfin contre les papes. Comme ceux de la maison de Hohenstaufen possédaient le siège ducal de Souabe, et bientôt aussi celui de la Franconie, les Guelfes régnerent d'abord dans la Bavière, et aussi en Saxe, depuis l'avènement de Lothaire II à l'empire. Se fondant sur leur puissance, ils prétendirent à la couronne d'Allemagne, que les rusés Hohenstaufen surent leur enlever; et ces derniers marchèrent contre les rebelles avec le fer et le feu. Ainsi Henri-le-Fier perdit ses duchés de Saxe et de Bavière; mais Henri-le-Lion, son fils, si célèbre par la suite, conserva la Saxe par la fidélité de ses sujets; et l'empereur Frédéric I^{er} lui rendit enfin la Bavière. Mais lorsque Henri-le-Lion voulut se créer un empire libre et indépendant dans la Poméranie et dans le Meklenbourg, où il y avait

des Slaves, et que par sa puissance qui lui valut la haine et l'envie, il s'éleva d'une manière menaçante sur tous les princes de l'Allemagne, lorsqu'il refusa à son empereur de l'accompagner dans une cinquième campagne contre les villes de la Lombardie, qu'il ne se laissa pas même attendre à la vue de l'empereur son suzerain, qui se jeta à genoux devant lui, et que Frédéric fut battu près du lac de Comer, en 1176, tous les ennemis de Henri se réveillèrent, et, à la suite de l'empereur, ils mirent le duc au ban et le déclarèrent privé de son fief. Depuis ce temps la maison de Wittelsbach a régné en Bavière. Il ne resta à Henri que Brunswick et Lunebourg, ses pays héréditaires, et dont les princes sont montés depuis 1715 sur le trône d'Angleterre, où règnent, comme à Brunswick encore aujourd'hui, des Guelfes. Dans les guerres de Frédéric I^{er} contre les Lombards, un pape non reconnu par lui, eut grande part; ce fut le pape Alexandre III, et ce fut toujours la politique des papes de se ranger généralement du côté des Lombards et des Guelfes contre les Hohenstaufen (ou Gibelins). C'est pourquoi on confondit plus tard en Italie la cause des Guelfes (ou Welfes), avec celle des papes, et la cause des Gibelins avec la cause impériale. Par contre, Frédéric parvint, par son mariage avec Constantia, héritière normande, à procurer à son fils Henri VI le royaume de Naples et de Sicile. Mais Frédéric, comme nous l'avons déjà dit, se noya lors de la croisade dans l'Asie-Mineure (1190), et Henri, après s'être fortifié dans son nouveau royaume par des combats sanglans, laissa un fils (1197), Frédéric, qui commença d'abord à régner dans la Basse-Italie; mais quand son oncle Philippe, élu roi d'Allemagne, en même temps que le guelfe Othon

IV, tomba assassiné à Bamberg, Frédéric fut élevé, contre le compétiteur guelfe, sur le trône d'Allemagne qu'il sut conserver. Ce Frédéric II que la bravoure, l'esprit et toutes les vertus royales, élevèrent facilement au rang de l'empereur le plus distingué du moyen âge, eut à soutenir, précisément à cause de sa manière de voir, grande et élevée, des guerres presque continuelles contre les papes, contre les Lombards que ceux-là excitaient, et contre des rois rivaux que le pape sut lui susciter en Allemagne. Son fils ne fut pas plus heureux; et comme une mort tragique enleva presque tous ces princes, le dernier rejeton de la grande maison, Conradin mourut sur l'échafaud en 1268, quand il voulut reconquérir le royaume de Naples et de Sicile, son héritage, donné par le pape à un prince Français, Charles d'Anjou. Voilà la punition de cette malheureuse alliance entre l'Allemagne et l'Italie.

C'est au commencement du 15^e siècle qu'eurent lieu des événemens importans en Europe. En 1214 eut lieu la fameuse bataille de Bouvines, entre Lille et Tournay, où Philippe-Auguste, roi de France, avec une armée faible en comparaison de celle de ses adversaires, défit le roi d'Angleterre, *Jean-sans-Terre*, le comte de Flandre et l'empereur Othon IV. Cette victoire augmenta l'autorité du roi sur ses vassaux.

En 1229, Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, recommanda une nouvelle croisade contre les Albigeois, secte chrétienne dont un grand nombre habitait le diocèse d'Albi, et contre laquelle avait déjà tonné le pape Innocent III; l'exhortation du pape avait eu pour suite une croisade qui avait entraîné le massacre d'un grand nombre d'Albigeois. Louis VIII mourut

en revenant de la campagne malheureuse qu'il avait faite contre ces hérétiques, campagne qui paralysa les forces du Languedoc et de la Provence, qui y ruina des cités riches et commerçantes et détruisit une civilisation florissante en même temps qu'elle abattit une puissance rivale, celle de l'Angleterre, qui, agent de l'inquisition, avait essayé de s'établir en France.

C'est à peu près vers la même époque que *Jean-sans-Terre* excita par son despotisme la révolte des barons anglais et fut obligé de signer la charte qu'on exigea de lui. Cette charte fut appelée la *Grande-Charte*, qu'on regarde comme le fondement des libertés anglaises, parce qu'elle fut pendant long-temps l'unique objet des réclamations faites au pouvoir.

C'est vers la fin du 13^e siècle qu'eut lieu le massacre connu sous le nom de *vêpres siciliennes*. Charles d'Anjou, dont nous avons parlé plus haut, non content d'avoir dépouillé la maison impériale de Souabe en lui prenant le royaume de Naples et de Sicile, avait fait périr sur l'échafaud, *Conradin*, qui était venu en Italie pour réclamer l'héritage de ses pères. De là une exaspération contre lui et contre tous les Français. Jean de Procida, gentilhomme de Salerne, trama cette conspiration qui avait pour objet de faire égorgé tous les Français, à la même heure, le jour de Pâques au son de la cloche des vêpres. Le troisième jour de Pâques (1282), au son des vêpres, des attroupemens se forment et au cri de *meurent les tyrans*, tous les Français sont massacrés dans l'île. Il y en eut plus de huit mille d'égorvés dans les églises, dans les places publiques et partout où l'on en trouva; deux gentilshommes français furent seuls sauvés de ce massacre général.

En Allemagne il y eut alors beaucoup de cou-

fusion et une complète anarchie pendant quelque temps ; il n'y eut alors presque que des étrangers revêtus du titre de roi jusqu'à ce que le brave comte Rodolphe de Habsbourg, pourvu de nombreux biens en Alsace, en Souabe, dans le Sundgau et près de Zurich fut nommé roi en 1273 par les princes de l'Allemagne. Son bras vigoureux sut rétablir le repos et l'ordre ; il négligea l'Italie et la couronne impériale, et conquit à leur place, pour augmenter la puissance de sa maison, le grand duché d'Autriche, pour lui et ses fils, après que le bohémien Ottokar eût succombé. Le comte Adolphe de Nassau succéda en 1291 à Rodolphe, et ensuite vint à la tête du gouvernement le fils de Rodolphe, le sombre Albert, adversaire et vainqueur de l'empereur précédent et qui ne s'appliqua qu'à augmenter ses pays héréditaires. Mais lorsque, par le ministère de gouverneurs impitoyables, il voulut aussi soumettre par force à la maison d'Autriche-Habsbourg, la Suisse, qui jusque-là n'avait reconnu pour maître que l'empereur d'Allemagne, il surgit dans ce pays des hommes libres, comme Valter, comte d'Attinghausen, dans le pays d'Uri, Arnould, près du Halden, dans le Melchthal, d'Oundervald et Verner Stauffacher, de Schwytz et 50 autres dans le Rutili, et, les armes à la main, ils classèrent du pays les intendans. On dit que Gessler, gouverneur d'Uri, s'avisant d'un genre de tyrannie ridicule et horrible, savoir : il fit mettre au haut d'une perche un de ses bonnets avec ordre de saluer ce bonnet sous peine de la vie. Guillaume-Tell, un des conjurés, ne s'étant pas soumis à cet ordre, le gouverneur le condamna à être pendu et ne lui donna sa grâce qu'à condition que le coupable, qui était un archer adroit, abatrait d'un coup de flèche

tûne pomme placée sur la tête de son fils. Le père
 tremblant, tira, et réussit à abattre la pomme,
 sans tuer son fils, mais il profita d'une occasion
 et débarrassa le pays d'un gouverneur aussi cruel.
 Pour venger ces diverses injures, Albert se mit
 en route; mais son propre cousin, Jean de
 Souabe, l'assassina (1308). Les Suisses firent
 une alliance étroite et surent bien défendre leur
 liberté contre l'Autriche, à Morgarten (1315),
 à Nesels et à Sembach (1386). La Suisse avait
 encore ses clubs. Henri VII, autrefois comte de
 Luxembourg, devenu empereur d'Allemagne,
 ajouta la Bohême à sa maison et mourut em-
 poisonné en Italie. Frédéric d'Autriche et
 Louis de Bavière avaient été élus en même
 temps empereurs par deux partis opposés, et
 ce fut l'épée qui décida entre eux; le premier
 succomba à Muhlendorf, à un ennemi grand, à un
 adversaire noble. Mais Louis, tout en augmentant
 la puissance de sa maison, trouva en Jean XXII
 et dans la France, des adversaires d'autant plus
 redoutables que tous les deux venaient de se réu-
 nir pour agir contre l'Allemagne. Car de 1305
 qu'à 1347, les papes furent obligés de résider en
 France. Louis le Bavarois trouva un roi rival dans
 la personne de Charles IV, du Luxembourggeois,
 roi de Bohême, mais il mourut en 1347 avec la
 gloire d'avoir combattu avec force et honneur la
 hiérarchie papale.

C'est au commencement de ce siècle que fut
 aboli en France l'ordre des templiers, ordre éta-
 bli à Jérusalem en 1118 par plusieurs gentils-
 hommes français. Mais sous le règne de Philippe-
 le-Bel, on les accusa des crimes les plus atroces
 et des excès les plus épouvantables; le 15 oc-
 tobre ils furent tous arrêtés et 59 d'entre
 eux, parmi lesquels il y avait un aumônier

du roi, furent brûlés à Paris en 1509, et le 22 mars 1512, le pape Clément abolit l'ordre des templiers. Ce même Philippe-le-Bel se signala par un excessif amour de l'argent; c'est ce qui lui fit commettre beaucoup d'injustices, son règne peut se résumer par *confiscation et exécution*. Celui de son fils Louis X, dit le Hutin, est remarquable par l'affranchissement d'une grande partie des serfs des campagnes.

Philippe VI de Valois était parvenu à la couronne de France après la mort des trois fils de Philippe-le-Bel. Mais la couronne lui avait d'abord été disputée par Edouard III, roi d'Angleterre, qui prétendait y avoir droit, comme neveu de Charles-le-Bel, par sa mère Isabelle. Cependant Philippe l'emporta sur lui en vertu de la loi salique qui exclut de la couronne non-seulement les femmes, mais aussi leur postérité. Edouard s'étant fait reconnaître roi de France par les Flamands révoltés, Philippe perdit contre lui la bataille de l'Ecluse, en 1340, et en 1546 la bataille de Créci, en Picardie. En 1547 les Anglais s'emparèrent de Calais, et la principale cause de leurs succès contre les Français fut le canon dont les Anglais se servirent les premiers à la bataille de Créci.

En Italie il y eut des guerres qui, renouvelées à différentes époques, coûtèrent à la France un sang précieux et des sommes immenses. Charles VIII qui succéda à Louis XI, regardé comme le Tibère de la France, par ses cruautés, conquit avec une rapidité extraordinaire le royaume de Naples, en 1495; mais en moins de six mois il perdit tout le fruit de cette brillante expédition. Le pape Clément VI, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon se ligèrent contre lui pour le forcer à sortir du royaume de Naples.

Louis XII, surnommé le père du peuple, et qui avait joint la Bretagne à la France eut à soutenir en Italie trois guerres principales, à Milan, à Naples et dans les états de Venise. Louis XII fut excommunié par le pape Jules II par suite de la jalousie qu'inspirait à ce pape les succès du monarque français en Italie. Ce pape faisait la guerre en personne, et montait à la brèche. Louis fit continuer la guerre par son neveu Gaston de Foix qui gagna la bataille de Ravenne où se distingua Bayard, surnommé *le chevalier sans peur et sans reproche*. Ce roi refusa de venger les injures qui lui avaient été faites quand il n'était que duc d'Orléans : « Ce n'est point, dit-il, au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans. » Louis XII, pour justifier son économie dit : « J'aime mieux voir les courtisans rire de mon avarice que de voir mon peuple pleurer de mes dépenses.

Ces guerres d'Italie ont exercé sur la société française une grande influence. C'est de là que lui est venu le goût des arts, du luxe et de l'élégance qui prépara la venue du grand siècle.

L'empire allemand après les dissensions intestines qui l'avait troublé prit une forme plus stable sous Charles IV, de Luxembourg, roi de Bohême dont nous avons parlé.

À l'époque de sa mort, l'Allemagne fut affligée par une terrible peste connue sous le nom de la mort noire. Partant originairement de l'Asie elle parcourut en peu d'années presque tout l'Europe et enleva plusieurs millions d'hommes. Charles IV, plutôt que de faire valoir ses droits, aima mieux s'accommoder de tout, et à l'exception de la Bohême qu'il voulait de doter de la première université allemande, établie à Prague en 1349, il n'aima que l'argent qui chez lui balançait tout.

Il fit à Nuremberg (1356) la constitution de l'empire connue sous le nom de bulle d'or ; cette loi de l'empire germanique déterminait où, comment et par quels sept princes de l'empire d'Allemagne, le roi d'Allemagne et l'empereur romain devait être choisi. Venceslas, son fils, régna d'une manière encore plus déplorable ; on lui suscita pour roi rival, d'abord Robert, comte du Palatinat, et quand celui-ci fut mort il eut deux rois rivaux en même temps dans la personne de Sigismond de Hongrie, frère de Venceslas, et de Jobst de la Moravie ; à la même époque trois papes contemporains remplirent de leur contestation toute la chrétienté. Un concile général devait obvier à ce dernier mal et apaiser les plaintes sur le mauvais état de l'église qui allait en empirant, mais le nouveau pape sut rendre illusoire toute tentative d'amélioration.

L'Espagne eut pour roi, en 1350, Pierre-le-Cruel, qui succéda à son père Alphonse XI. Célèbre par sa cruauté, il eut quelques démêlés avec Pierre IV, roi d'Aragon, qui fut aussi le fléau de ses sujets.

Le pape Clément V avait transféré le saint-siège à Avignon. Depuis ce temps, l'Italie était dans l'anarchie la plus complète, et ce fut pendant la résidence du saint-siège, à Avignon, que les Romains choisirent pour tribun Nicolas Rienzi, homme distingué par son éloquence, sa hardiesse, et il régna quelques mois d'une manière absolue. Il fut assassiné par les factions des familles patriciennes, après avoir déclaré que tous les peuples d'Italie étaient libres et citoyens romains.

En Allemagne on condamna la doctrine de Hus de Hussinetz, docteur de Prague et de Jacob de Mies, touchant le sacrement sous les

deux espèces, celle contre la suprématie papale et les trésors temporels du clergé ; on fit plus, on brûla Huss, quoiqu'arrivé sous la garantie de l'empereur Sigismond ainsi que son ami Jérôme de Prague (1415 et 1456). Ainsi moururent deux hommes hardis qui au moins avaient une conviction, à laquelle ils purent sacrifier leur vie. Mais à la flamme de leur bûcher s'alluma aussi la terrible guerre des Hussites (1419 à 1433), parce que les nombreux partisans de la doctrine nouvelle, prêchée pour la première fois par Jean Wicliff, célèbre théologien d'Oxford, se révoltèrent et prirent à l'assaut l'hôtel-de-ville de Prague, précipitèrent 14 sénateurs par les fenêtres sur des piques placées au dehors, destituèrent Sigismond comme roi d'Allemagne, et ravagèrent les biens des ecclésiastiques et des seigneurs du parti opposé. Une armée croisée, conduite contre eux par Sigismond n'eut aucun succès. Leur terrible infanterie noire battit non-seulement tous les ennemis dans la Bohême, mais de là comme de sa Terre-Sainte. Cette infanterie se répandit dans la Silésie, dans la Bavière, dans la Franconie, dans le Meissen (qu'ils appelaient pays des Philistins, des Moabites, des Cananéens, etc.), y porta le fer et le feu, et fit sous son Ziskas et son Procopé, cette première guerre de religion avec une fureur et un enthousiasme qui n'est le partage que de cette espèce de guerre. La force de ce parti ne fut brisée que lorsqu'il fut désuni, quand les Calixitines ou les plus modérés furent gagnés par le nouveau concile de Bâle en 1433, et que les plus rigoureux de ce parti firent la guerre aux premiers. Au reste, le concile de Bâle n'eut pas non plus pour résultat une réforme, mais un principe fut seulement décidé, savoir : qu'un

concile général est au-dessus du pape et peut le juger. Le court règne d'Albert d'Autriche (1437 à 1457) et celui plus long de Frédéric (1440 à 1493) sont moins importants que ce qui se passa pendant ces régnes dans d'autres royaumes.

En France les Capétiens gouvernaient, comme nous l'avons dit, depuis 987 jusqu'en 1328. Pendant qu'à l'intérieur on brisait la puissance des grands et qu'on favorisait les bourgeois, les rois d'Angleterre, comme vassaux français, excitèrent plusieurs guerres qui ne devinrent violentes que lorsqu'une nouvelle maison royale de la famille de la précédente, celle des Valois, succéda par Philippe IV à Philippe-le-Bel et à ses trois fils. Car Edouard III, roi d'Angleterre, petit-fils de Philippe, par suite de ses prétentions sur le trône de France, y avait porté la guerre et avait été vainqueur dans la personne de son fils, le prince noir. Sous le petit-fils de Jean, le roi Charles VI, la France fut déchirée par des guerres civiles (1380 à 1422); ce roi s'étant trouvé dans un incendie à la suite d'une mascarade, il en devint fou et il y eut de sanglantes contestations au sujet de la régence entre les grands vassaux de l'empire, le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans; on appelait ces partis les Bourguignons et les Armagnacs. Pendant qu'il s'amusait lui-même au jeu de cartes qu'on dit inventées par lui, la mort fit des victimes à sa cour, comme le fit dans le pays son ennemi de l'Angleterre. Henri V gagna la bataille près d'Azincourt (1415) et fit monter sur le trône, à Paris, son jeune fils (Henri VI). Une province après l'autre se détacha de la France pour passer à l'Angleterre; le dauphin Charles VII perdit courage, et déjà Orléans, la clé de tout le midi de la France allait subir le

même sort quand (1429) une jeune paysanne de St.-Remi, Jeanne d'Arc, parut à la cour de Charles VII et promit de délivrer Orléans, de couronner Charles à Reims et de sauver la France, car ainsi lui avait été donnée la mission d'en haut. Cela parut un miracle dans le pressant danger où l'on est d'ailleurs le plus porté à croire aux miracles. Simple bergère de St.-Remi, elle sut inspirer du courage (et c'était là le talisman), Orléans fut délivré, parce que les Anglais croyant avoir à combattre le diable perdirent courage. Charles VII fut couronné et l'armée anglaise fut battue. Jeanne d'Arc prise par les Bourguignons fut brûlée à Rouen (1431 par les Anglais); mais les Anglais perdirent toute la France, à l'exception de Calais. Pendant ce temps les ducs de Bourgogne n'avaient cessé de s'enrichir (depuis 1363) et le dernier d'entre eux, Charles-le-Téméraire, avait encore, outre son fief de l'empire, la Franche-Comté et la plus grande partie du pays appelé par la suite les Pays-Bas (c'était une partie de la ci-devant province considérable, la Lorraine). Déjà il négociait avec Frédéric IV, empereur d'Allemagne pour obtenir le titre de roi, quand celui-ci demanda pour son fils, le chevaleresque archiduc Maximilien, la main de Marie, fille unique de Charles et son héritière. C'est ce qui rompit les négociations. Mais lorsque dans une guerre malheureuse contre les Suisses le fier Charles perdit sa gloire militaire par les journées sanglantes de Murten et de Grauson (1476), et sa vie dans la bataille devant Nancy, Louis XI, roi de France, prit à la vérité les fiefs de Charles et plus encore, mais ne put empêcher Marie de donner sa main à Maximilien et avec sa main les autres pays Bourguignons. Mais ce fut pour la maison de

Habsbourg en Autriche une acquisition pleine de fatalités.

En Angleterre la maison Plantagenet-Anjou, avait succédé, par Henri II, en 1154, à la dynastie normande. Des gouvernemens mauvais et tyranniques, portèrent le peuple à arracher des lettres de liberté, et une représentation nationale (un parlement), qui malgré sa défectuosité tenait en bride l'arbitraire royal et inspira au peuple de la confiance en lui-même. Aux guerres contre la France succédèrent les guerres intérieures; deux maisons considérables, celle de York et de Lancaster (la rose blanche et la rose rouge), se disputèrent en 1455, d'une manière sanglante, la possession de la couronne. Un mariage de Henri VII (1485 à 1509), termina cette longue querelle. La maison Stuart, la plus malheureuse qui ait jamais régné, gouvernait l'Ecosse depuis 1571.

L'Italie se présente plus morcelée que jamais. Naples et la Sicile, pays d'héritage des Hohenslaufen, languissaient sous le joug de Charles d'Anjou. Dans la Sicile seulement on était parvenu à changer la domination française contre celle de l'Aragon par suite des vèpres siciliennes. Mais Naples n'échut en partage à l'Aragon qu'en 1458, après avoir fréquemment échangé de domination.

Dans les états de l'église, Rome avait enfin été délivrée par les papes des gouverneurs romains; un collège de cardinaux (1500) avait été institué, et Boniface avait établi le grand jubilé avec une rémission générale, recherchée par plus de 200,000 pèlerins qui laissaient de si fortes marques de leurs pieuses libéralités, que deux prêtres étaient occupés pendant une semaine de les décharger de l'autel. Les paresseux Romains res

sentirent d'autant plus l'absence des papes qui étaient à Avignon. Les grandes familles des Colonne et celles des Ursini avaient rempli Rome de leurs sanglantes contestations. Dans la haute Italie, il y eut presque dans chaque ville des combats entre les Guelfes et les Gobilins. Mais bientôt il y eut des familles qui surent aussi se procurer la plus haute considération dans ces villes, telles que les Visconti (plus tard Sforza), à Milan, les Médicis, riches négocians et protecteurs des arts et des sciences à Florence, les Gonzague à Mantoue, les Este à Ferrare et à Modène. A Venise et à Gênes, la république resta sous les doges; le commerce était l'âme de ces deux états. Les comtes de Savoie originaires d'une maison allemande s'élevèrent alors.

En Espagne deux royaumes considérables, celui d'Aragon et celui de Castille, ayant chacun leur roi, s'étaient formés de petits états chrétiens qui le composaient, pendant que le califat d'Arabie perdait dans le midi une province après l'autre. Le mariage de Ferdinand-le-Catholique d'Aragon avec Isabelle de Castille (1469), commença la réunion des deux états qui ne s'effectua complètement qu'en 1516. Le sage ministre Ximenez avait bien mérité du pays. Mais déjà en 1484, l'inquisition fut introduite en Espagne; elle contribua à intimider le peuple et à obscurcir de plus en plus son grand caractère. Enfin en 1492, le royaume de Grenade passa aussi de la puissance mahométane dans celle des chrétiens et c'est en ce même temps que l'Amérique fut découverte.

Le comté du Portugal ne devint un royaume qu'en 1139, et le royaume des Algaraves y fut ajouté en 1255. En 1557, Pierre 1^{er} fils et successeur

d'Alphonse IV monta sur le trône; il se fit aimer de ses sujets et mourut regretté en 1367. La nouvelle branche des Bourguignons, illégitime depuis 1383, se distingua par les conquêtes de l'île de Ceuta et du Tanger, en Afrique, et par des découvertes maritimes, entreprises dans l'intérêt du commerce pour lequel paraît favorable la position de ces pays. Il s'agissait d'abord des Indes orientales, l'on désirait trouver un chemin maritime pour y conduire. Peu à peu on trouva les Açores par les efforts de l'actif prince Henri (le maria); Guinée trouva en 1482 les îles du cap Vert; mais il fut aussi malheureusement le premier à réduire des nègres en esclavage, et lorsqu'on s'aperçut que sous l'équateur même la mer n'était pas bouillante, la terre n'était pas enflammée, on arriva successivement jusqu'au cap de Bonne-Espérance (1486), découvert par Barthelemi Diaz, et bientôt après Vasco de Gama trouva par mer le chemin des Indes orientales. Coup mortel pour les Vénitiens qui jusqu'alors avaient par l'entremise de l'Egypte, fait le commerce avec ces contrées.

Ramener les royaumes de Danemarck, de Norwège et de Suède sous un seul chef par l'union de Calmar (1397), fut une pensée malheureuse de la reine Marguerite de Valdemar, surnommée la Sémiramis du Nord. Cette princesse, descendante des rois de Danemarck épousa Haguin de Norwège. Dans la suite, les seigneurs Suédois lui offrirent la couronne de Suède. Devenue maîtresse des trois royaumes du Nord, elle assembla à Calmar une diète générale et fit jurer à tous les députés, le maintien de la réunion des états du Nord. Mais cette union forcée ne pouvait être de longue durée. Aussi ne faut-il pas s'étonner que bientôt après chacun de ces royaumes reprit son train particulier et que la

Norvège seule resta, contre la nature de sa situation, jointe au Danemarck. Cependant l'ordre allemand des seigneurs en Prusse, et celui des frères de l'épée en Laponie et dans la Courland, avaient christianisé ces pays et en avaient fait des pays particuliers. La Pologne et la Silésie avaient souffert par le passage des Mogols conquérans qui ne rétrogradèrent qu'après une bataille opiniâtre près Liegnitz, en Silésie, quoique cette bataille leur ait été favorable. Dans la Hongrie, la descendance mâle arpadique était éteinte (1301), et la branche d'Anjou-Naples était parvenue au trône par les femmes. La Hongrie fit de grands progrès dans la civilisation, et sous le rapport de sa grandeur politique, sous Louis-le-Grand (1342 à 1382), qui finit par monter sur le trône de Pologne. Dans le quinzième siècle, la Hongrie trouva des ennemis dans les Turcs qui, en 1444, tuèrent près de Varna le roi Vladislaw. Mais l'âge d'or des Hongrois fut sous Mathias Corvinus, fils de Jean Hunyades (1458 à 1490); non-seulement ils furent heureux dans les guerres qu'il soutinrent contre le faible empereur Frédéric IV, à qui il prirent Vienne, le Steiermark, l'Ukraine et Kernthen; non-seulement après de longs combats contre le grand roi, Georges Podiehrad de Bohême, au successeur de qui Vladislaw prit la Silésie et la Moravie; non-seulement ils ont pendant ce temps tenu en respect les Turcs et les Polonais, mais les sciences et les arts s'acclinatèrent chez eux par les savans, les artistes, les imprimeurs, l'université, les bibliothèques, etc. La Bohême, eut sous la maison de Luxembourg, 1310 à 1437, son temps le plus brillant et s'agrandit de la Silésie, de la Lausitz, et pendant un temps aussi du Brandebourg.

Mais la Russie se présente encore bien plus

arriérée, d'autant plus qu'elle était envahie par les Mogols (1238), aux Kans desquels, les grands ducs russes furent obligés de payer un tribut. Cependant, le grand duc Alexandre Newskoi pouvait, de Nowgorod, battre les frères de l'épée dans la Laponie (1241), et un Jwan Wasiljewitsch, a pu de Moscou, briser peu à peu la puissance des Mogols, qui étaient devenus encore plus puissants sous Timur. Il déclara à une diète, la Russie sauvée et étendue, état indivisible. Ce monarque fit alliance avec de puissans princes, rassembla les lois dans un code, introduisit le commerce dans ses états, disciplina ses troupes et porta le premier le titre de Czar. L'empire grec avait plus qu'auparavant, marché d'un pas rapide vers sa complète ruine. L'empire latin avait, à la vérité, déjà été forcé de reculer dès 1261, devant les paléologues grecs; mais bientôt ceux-ci à leur tour, furent obligés de sacrifier les provinces de l'Asie-Mineure, aux Turcs ou Osmanes, qui avançaient victorieusement, et qui s'établirent en 1327 à Pruse, en Bithynie, sous leur chef Orchan. La jalousie commerciale, entre les Vénitiens et les Génois, excita aussi beaucoup de désordre à Constantinople. Enfin, les fils d'Orchan, Soliman et Amurat, prirent Gallipoli en Europe, ensuite la Thrace, la Thessalie, la Macédoine et la Bulgarie, et établirent leur résidence à Adrianople. Déjà Bajazet, surnommé l'Eclair et fils d'Amurat, aurait pris Constantinople, si, au-dessus des puissans il ne s'était présenté un plus puissant, le conquérant mogol Timur ou Tamerlan, qui, déjà sur les ruines de Bagdad, avait placé comme monument de ses victoires, une pyramide de 90,000 crânes humains. Il battit Bajazet, dans la grande et sanglante bataille d'Angora, dans l'Asie-Mineure, et

traîna à sa suite, le prisonnier enfermé dans une espèce de cage grillée. Jean Hunyad, chef de la Hongrie, et Castriota ou Scanderbeg d'Épire, occupèrent les Turcs pendant quelque temps. Les empereurs grecs, prévoyant une catastrophe, avaient en vain demandé du secours à l'occident; en vain ils avaient offert, pour reconnaître ce secours, de se joindre à l'église catholique, dont ils s'étaient séparés après la mort du pape Grégoire XI, ce qui avait occasionné le *grand schisme d'occident*. Enfin, Mahomet II, enflammé par les actions héroïques d'Alexandre, se présenta en 1455, avec 200,000 hommes devant Constantinople, où, sur un million d'habitans, ils en présenta à peine 4,000 pour la défense de la ville; un brave génois, Giusimiani, y commanda 2,000 hommes de troupes auxiliaires. Le cinquante-troisième jour (le 29 mai 1455), commença le dernier assaut des Turcs, par mer et par terre. La ville succomba, et l'empereur Constantin (XI) Paléologue, prince estimable et digne d'un meilleur sort, tomba inconnu dans la défense de la ville; il s'était rappelé l'ancienne maxime: Un empereur doit mourir debout. Bientôt toute la Grèce tomba au pouvoir de la Turquie, de même que l'Empire asiatique grec Trapezonte, et déjà les Turcs avaient débarqués en Italie, lorsque Mahomet y mourut (1480), avec la gloire d'avoir pris en 30 ans 16 victoires, deux empires, douze royaumes et deux mille villes. La croix disparut; le croissant la remplaça, et Byzance devint la capitale de l'Empire depuis Constantin, s'appela désormais Istanbul, et devint le siège de l'empire ottoman.

En Asie, surgit aussi durant cette période un royaume, celui des Mogols. Disséminés en plusieurs hordes, ils parcouraient d'abord l'Asie centrale en vrais nomades. Un chef de ces hordes,

Temndschin parvint vers 1180, par la bravoure unie à la cruauté (il fit bouillir dans 70 chaudrons, les 70 premiers prisonniers), à se rendre maître des tribus mongoles ses voisines, et ensuite de toutes les autres. Il se nomma donc Dschingis-Kan Gengiskau ou grand Kan. Pour effectuer la conquête de toute la terre qui lui avait été prédite, il commença par s'emparer de la Chine (1209). Pékin, (ville au nord) et résidence depuis 1125, brûla (1215) pendant tout un mois. Alors tomba le royaume de Chowaresmie avec Bokhara et Samarcand. Le roi de Tangnet succomba avec 300,000 hommes, sur un lac pris de glace, et alors tomba aussi Nankin (c'est-à-dire, ville au midi). Après la mort de ce roi, la conquête de la Chine fut consommée, le Kalifat de Bagdad renversé et le sultan turc d'Ikonium rendu tributaire. Enfin, en 1237, la Russie fut conquise, et l'on pénétra jusqu'à la Silésie (1241). Ainsi cet empire s'étendait depuis la Chine, jusqu'à la Vistule, un espace de 1500 lieues. Il se fonda, à la vérité, bientôt en petits kanats, mais en 1360, il sortit de l'un d'eux, dans la personne de Timur, un nouveau conquérant, qui, de Samarcand, conquiert non-seulement les autres tribus mongoles, mais encore la Perse, l'Asie centrale et l'Indostan. La défaite de Bajazet (1402), livra aussi l'Asie-Mineure. Timur mourut en 1409, et Babur, un de ses descendans, fonda l'an 1509 dans l'Indostan, l'empire du Grand Mogol. Ces révolutions qui coûtèrent des millions d'hommes, n'étaient pas rares en Asie. En Afrique se formèrent quelques états mahométans, parmi lesquels l'Égypte qui, appartenant d'abord à la domination arabe, dépendit ensuite en 1254, des Mameluks, fut la plus distinguée.

On pouvait prévoir que, dans cet espace, de 400 ans, le genre humain devait faire d'importans progrès dans les arts, dans les sciences, dans les inventions et en général dans la civilisation. Et quoique les couvens et les écoles ecclésiastiques avec leur trivium, (la grammaire, la dialectique, la rhétorique), et leur quatrivium, (l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie, fussent d'abord les seuls refuges des sciences; les Universités de Paris, de Toulouse (1228) d'Oxford, de Cambridge, celle de Bologne, l'Ecole de Médecine de Salerne, l'Université de Naples en 1226, de Salamanque en 1240, de Lisbonne en 1290, de Rome en 1315, de Prague en 1349, de Vienne en 1365, de Heidelberg en 1386, de Leipsick en 1409, de Upsal en 1476, de Tubingue en 1477, de Copenhague en 1479 et beaucoup d'autres établissemens scientifiques, firent pourtant faire un pas plus rapide aux sciences, et réveillèrent un esprit d'investigation, auquel les sciences ecclésiastiques ne purent rester étrangères. La France avait au XIV^e siècle, Barthole, Jean et Clément Marot; Charles V, dit le Sage, roi de France (1364 à 1380), encouragea l'enseignement; les Universités se multipliaient; on ne s'y occupait guère que de théologie, mais on traduisait aussi Salluste, César et d'autres ouvrages latins; l'Italie avait sa triade, Le Dante, Pétrarque et Boccace, et le célèbre voyageur Marco Polo, né à Venise en 1253; l'Angleterre avait son Jean de Salisbury, Guillaume Occam, Roger Bacon; l'Allemagne avait ses meilleurs historiens, Lambert d'Aschaffembourg et l'évêque Othon de Fréisingen, et à la fin de cette même période, plus d'un excellent philologue; l'étude des langues anciennes se ranima dans l'Occident, par

les réfugiés grecs. Les Arabes eurent aussi leurs écoles à Bagdad, à Bassora, au Caire, à Alexandrie, à Fez, à Maroc, à Séville, à Grenade et surtout à Cordoue; ils eurent comme historiens Abulféda et Emacin (après 1500) et dans la médecine, ils présentent Averroès. Les Israélites avaient alors des universités à Tibériade, à Babylone, en Espagne et en France, d'où sont sortis plusieurs rabbins distingués; Maimonides, médecin particulier de Saladin et grand écrivain; Aben Esra, les Kimchi, Yarchi, Abarhanel, qui ont écrit des commentaires remarquables sur l'Ancien Testament, et ont cultivé avec fruit diverses autres branches de la science.

Pendant cette même période, la vie civile et la bourgeoisie, ce noyau de chaque peuple, avait fait des progrès. Le commerce et l'industrie y trouvèrent de la protection, on s'eut se la procurer par des alliances, par des corporations, par des communautés. Quand les villes commencèrent à se donner elles-mêmes des lois et des autorités, il y avait souvent contestation entre les anciennes familles et les corporations, car ces dernières aussi, voulaient prendre une part égale à l'administration de la ville. Il en résultait souvent des guerres sanglantes, lorsque des corporations entières étaient en désaccord avec des villes. Souvent des villes s'alliaient ensemble contre la noblesse, laquelle à son tour, faisait des alliances dans son intérêt. Les principales occupations de la noblesse, étaient la guerre, les exercices chevaleresque, les tournois, les festins et la chasse; quand elle voulait s'amuser, elle se rendait à cheval en ville. Comme vassaux, les nobles composaient l'armée des seigneurs féodaux, maîtres du pays. Mais cette institution militaire, prit bientôt une autre face lors de l'in-

vention de la poudre à canon, qu'on employa désormais à la guerre.

Il est possible que les Chinois, aient déjà connu cette invention 1600 ans auparavant, et que les Arabes s'en soient déjà servis dans le XII^e siècle pour leur feu d'artifice; que dans les mines de résine, on ait fait sauter les carrières avec de la poudre, 600 ans avant l'époque désignée pour son invention; toujours ne servait-elle pas auparavant dans la guerre. D'après une tradition, fort douteuse à la vérité, Berthold Schwart, Franciscain de Fribourg, ayant remarqué la soudaine inflammation de la poudre qui se trouvait dans un mortier, venu en contact avec du feu, aurait eu l'idée d'utiliser comme instrument de guerre, la force de l'explosion de la poudre. Selon d'autres, ce fut un cordelier qui inventa la poudre à canon; quel que fut l'inventeur de ce terrible élément de guerre, il ne se doutait pas qu'un jour l'inégalité des forces individuelles serait détruite. On forgea ou fonda d'abord des pièces d'artillerie de la forme d'un mortier; on en allongea ensuite les tuyaux en forme de canons, et l'on produisit des pièces d'une grandeur si extraordinaire, qu'à peine put-on dans un jour décharger trois fois; mais aussi on put lancer avec ces pièces des boulets de plus de 10 quintaux. On réduisit ensuite les canons et on les fit d'une dimension plus portative, ce qui produisit les fauconneaux, les pièces de rempart. Les canons et les fauconneaux, ces derniers posés sur un affût, furent déchargés au moyen de la mèche, jusqu'à ce qu'on inventa enfin à Nuremberg le ressort, avec la roue, et plus tard cette arme reçut d'autres perfectionnemens. On se servait pour cela de pierres à feu ou de carreau slave. (Cette dernière s'appelle en Allemand

flin ; de là, dans cette langue, le mot *flinte*, qui signifie *fusil*). Alors les bourgs, les villes, ne bravaient plus sur leurs murailles fortifiées les attaques des assaillans, et l'armure féodale fut brisée. Maint chevalier pouvait dans le combat, malgré sa cuirasse et sa lourde épée, être étendu mort par le léger effort du plus lâche. Aussi la noblesse, au lieu de se rendre à la guerre, préféra-t-elle donner de l'argent pour payer des hommes de guerre (*soldati*), qui combattaient pour elle. De là l'origine des armées permanentes, la plupart composées de fantassins, et qui sont une charge pour l'Etat. Cependant l'armure (balliste modifiée de l'antiquité dont l'arc fut l'origine), la lance, même l'arc et la flèche, restèrent encore long-temps en usage. Mais c'est particulièrement depuis la guerre de 30 ans que tout devint d'une dimension plus petite et plus élégante dans l'attirail de guerre; le bouclier devint un chapeau à plumets (aujourd'hui le shako le remplace), le harnois pectoral devint hausse-col, l'épaulière de la cuirasse devint épaulette, la lourde épée devint sabre. Depuis l'emploi de la poudre à canon les batailles sont moins meurtrières qu'autrefois; la guerre ne produit plus ces exaspérations individuelles, et elle dépend plus de l'art du général que de la force du poing.

Si cette invention a produit un changement total dans l'art militaire, un changement non moins important dans la littérature, fut le fruit de l'invention de l'imprimerie, invention la plus bienfaisante, après celle de la langue et de l'écriture. Jusqu'alors on avait été réduit à des copies; expédient dispendieux (une Bible coûtait jusqu'à 800 livres), et qui enrichit les moines. Deux peuples, tous les deux d'origine germanique, les Hollandais et les Allemands, les premiers par Laureuce Janszoon Coster de Har-

lem, les autres par Jean Guttemberg de Mayence, s'attribuent cette précieuse invention. Il n'est pas sans probabilité que peut-être deux personnes ont fait cette invention, l'une indépendamment de l'autre. Mais cette invention a dû être précédée de plusieurs autres. Au 14^e siècle furent inventées les cartes à jouer, par des Allemands; c'était d'abord d'informes gravures sur bois, qui rendaient nécessaire l'indication du roi ou saint qui y était représenté; car on essaya certainement d'abord par représenter des saints qu'on mit sur la carte, pour rendre le jeu favorable au joueur qui tenait leur image. Bientôt au lieu de mots on ajouta à ces images des passages entiers de la Bible; plus tard des pages entières; et l'on eut une espèce de stéréotype en bois. On mit les types en couleur; on les imprima sur du parchemin, sur du coton et sur de la toile; car vu la cherté du parchemin et du papier de coton, inventé en 1300, l'invention du papier de toile de lin précéda aussi l'imprimerie. Enfin un allemand, nommé Gensefleisch, d'une famille de chevaliers de Forgenloch, et né à la Bonne Montagne (Guttenberg), près Mayence, où il demeurait, Jean Guttemberg (né en 1401), eut l'idée de tailler, à rebours et en relief, des caractères d'écriture en petits morceaux de bois de buis (buchen, de là Buchstaben, bâtons de buis), de les attacher ensemble et de les imprimer, pour pouvoir s'en servir ensuite à d'autres usages. On en fit ensuite des caractères en plomb et en des métaux encore plus durs; il inventa aussi en 1439, la preess, qui remplaça l'instrument informe dont on se servait pour imprimer la feuille sur les lettres coloriées. Guttemberg se lia ensuite avec un riche orfèvre de Mayence, nommé Faust, et avec un nommé Pierre Schæffer de Germersheim, et ce dernier

inventa la fonte des caractères, au moyen de poinçons et de matrices. Guttemberg établit une imprimerie à Strasbourg, en 1452; on croit pourtant qu'il y en eut une à Paris dès 1435. Quoi qu'il en soit, il y eut des livres imprimés en 1462. L'encre à imprimer fut fabriquée avec du noir de fumée et de l'huile de lin, après qu'on l'eut fabriquée quelque temps avec de la suie de lampes. La chose fut d'abord un secret et fut décriée par les moines comme un ouvrage du diable. Mais lorsque Mayence fut pris (1462), les compagnons de Faust trouvèrent moyen d'échapper pour répandre l'excellent art de l'imprimerie. Depuis ce temps jusqu'à nos jours il a été fait de notables améliorations à cette invention, par les célèbres typographes Didot de Paris, et par des Allemands en Angleterre. Récemment M. Duverger, imprimeur à Paris, a trouvé le moyen d'imprimer les notes musicales en même temps que les paroles. Il est remarquable que 40 ans après l'invention de l'imprimerie eut lieu la découverte de l'Amérique, 1492, par Christophe Colomb.

A l'invention de l'imprimerie, par laquelle entre dans l'histoire une puissance inconnue aux anciens, puissance exploitée d'abord par les moines et perfectionnée ensuite, celle de l'opinion publique, vient se joindre l'invention de la gravure; elle fut probablement contemporaine de la première; les Allemands, les Hollandais (Israël de Mechelz, appelé aussi Bacholt), et les Italiens se la disputent. Elle se développa de l'art du formier, et Martin Schœn de Kulmbach (mort en 1486), fut en Allemagne le premier maître graveur; il fut suivi par Volgelgemuth et Albert Durer, (ce dernier est né en 1471) qui y apportèrent de notables améliorations. Roger Bacon, anglais, est regardé comme l'inventeur des

lunettes d'approche, du verre ardent, du microscope; et l'Italien Flavio Gioja ou Giri (au commencement du 14^e siècle), passe pour l'inventeur de la polarité de l'aimant dont on fit usage pour la boussole; cependant la boussole fut déjà connue au 13^e siècle; on la dit inventée par un Napolitain. On attribue à un Florentin, Salvico Degli Armati, vers 1290, l'invention des lunettes. On ne peut malheureusement pas indiquer avec certitude l'inventeur de plusieurs objets utiles à l'homme, tels que les moulins à vent, les écluses, les digues, qui viennent de l'Orient; on indique Pierre Hellé, comme inventeur des horloges et des montres.

L'art était généralement au service de la religion; l'Italie est la patrie de la peinture moderne. Il y eut déjà vers l'an 1200 des écoles de peinture à Venise, et vers 1300 il y en eut à Perugin. Mais bien avant on y fit de la peinture sur verre et de la mosaïque sur fond d'or; on y fit également l'émail. L'école moderne eut pour origine Pise, et en 1240 celle de Cinnabre surpassa de beaucoup la première. Du nombre des plus grands maîtres des temps modernes sont Léonard de Vinci, né en 1444, puis Bramante, distingué aussi comme architecte, Piétro Pérugin, né en 1446, et par-dessus tous son grand élève Raphaël Sazio d'Urbino; né en 1483. Il y eut des écoles de peinture en Bohême en 1348, à Breslau en 1450, et bientôt aussi à Nuremberg. A cette dernière appartiennent Jean Traut, Bærlein, Vohlgemuth et le profond et raisonnable Albert Durer, Hubert et Jean d'Eyk, perfectionnaient dans les Pays-Bas, depuis 1410 la peinture à l'huile. La musique se perfectionna en Italie depuis Guido d'Arezzo, qui, dès 1028, avait inventé le système des notes. La poésie du moyen-âge florissait le plus sous les

troubadours, en France, sous le Dante et Pétrarque en Italie, sous les bardes en Allemagne, et elle fut même mise en corporation en Allemagne, par ce qu'on appelait les maîtres chanteurs. L'architecture de cette époque présente des morceaux achevés que l'artiste étudie encore aujourd'hui ; admirant les merveilles de l'esprit humain, il paie aux maîtres de ces chefs-d'œuvres un juste tribut de reconnaissance et de respect. On place la première manufacture de soie en 1470 ; la première opération de la pierre en 1474, l'usage de l'algèbre en 1495, les carrosses et les chapeaux de feutre en 1440. On attribue à Louis XI, roi de France, l'établissement de la poste aux lettres, en 1464.

Dans les puissans efforts du moyen âge, on ne peut méconnaître les voies éternelles de la divine providence. L'individu doit se mouvoir, doit créer et produire ; de même les peuples entiers. Chacun se crée une existence, ou en s'abandonnant à l'oisiveté périt. Mille essais sont tentés, mille expériences sont faites ; bien des frottemens produisent des étincelles intellectuelles ou politiques ; aucun n'en est perdu. Les peuples jeunes se forment à l'expérience des peuples qui ont déjà grandi, afin que si la perte des uns est inévitable, l'héritage intellectuel ne se perde pas. Ainsi des peuples barbares de la Germanie mûrissent pour pouvoir accueillir parmi eux des peuples romains, arabes, et la civilisation grecque ; ainsi sont découverts des pays où va se transplanter la civilisation des anciens peuples, et par cet éternel échange se vérifie la grande et consolante vérité, que rien dans la grande chaîne des choses ne se perd de ce qui, à un temps, à un lieu quelconques, a complètement atteint son but.

HISTOIRE
UNIVERSELLE.

LIVRE III.

HISTOIRE
DES
TEMPS MODERNES.

Depuis la découverte de l'Amérique jus-
qu'à nos jours, (1492 à 1835.)

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à la
paix de Westphalie. (1492 à 1648.)

Il peut y avoir du vrai dans cette idée que l'histoire de l'antiquité comme celle du moyen âge est plus poétique et parle plus au cœur que celle des temps modernes; mais la première est aussi l'histoire de la jeunesse comme la suivante

est celle de l'adolescence du genre humain. Voilà que l'âge viril, et avec lui, l'empire de la raison avance ; l'histoire des temps modernes est plus grave, plus mesurée, les voies que parcourt le genre humain sont souvent plus mystérieuses ; riche de grands souvenirs et d'importantes expériences, dans la plénitude de sa force, le genre humain commence sa carrière ; plus résolu, ayant plus de conscience de lui-même il s'y avance ; les buts sont plus éloignés, mais ses forces pour les atteindre sont aussi plus développées. L'humanité actuelle trouve dans les précédentes périodes de grandes réminiscences, et elle les compare, pour en profiter, à ce qu'elle est appelée à accomplir elle-même. Le Grec, plein de vie, l'Indien, qui en est fatigué, le sombre Egyptien, le Romain à la vaste ambition, tous ont fait leur temps ; ils se sont épuisés dans les mille formes de la fantaisie et de l'idéal dont se berce l'enfance heureuse de l'espoir d'atteindre. De nouveaux peuples vinrent et donnèrent une nouvelle vie. Dans le sentiment de leurs forces ils ont fait des efforts prodigieux ; ils savaient bien ce qu'ils voulaient, mais ils ne surent pas d'abord comment ils devaient vouloir. Toutefois ils fondèrent des Etats ; ce qui donna au moins à leurs efforts une forme déterminée, et qui peut être le théâtre de leurs mouvemens. C'est sur ce solide fondement que l'époque moderne continua son édifice. Mais elle non plus ne pouvait se passer de grandes révolutions. On secoua d'abord avec impatience les vieux langes de la hiérarchie et du système féodal ; les lisières par lesquelles ces temps gothiques conduisaient le genre humain lui étaient à charge, et il s'en débarrassa enfin en partie. Mais se sentant respirer plus librement, il perdit d'abord le bon usage de

la liberté, et il lui fut difficile de trouver le vrai point de l'équilibre.

Deux grandes apparitions se montrent dès le commencement de cette nouvelle période, à l'observateur attentif, ce sont des événemens importants, mais qui ne surprennent point : *la découverte de l'Amérique* et *la réformation*. L'une a étendu le point de vue politique, et l'autre, le point de vue spirituel; les suites de l'une et de l'autre sont encore incommensurables aujourd'hui.

Christophe Colomb, né en 1447, dans le faubourg de Saint-André, à Gênes, fournit un grand exemple de ce que peuvent produire des connaissances acquises de bonne heure, jointes à des expériences répétées et à la réflexion soutenue; ce que peuvent l'intrépidité et la persévérance. Familiarisé dès son enfance avec la mer, et animé du désir général alors de découvrir la route par mer des Indes orientales, ses connaissances lui donnèrent la conviction qu'au-delà de la mer Atlantique il devait y avoir un grand pays, ou que peut-être l'extrémité de l'Asie ne devait pas en être éloignée, et qu'on pouvait découvrir aussi les Indes orientales, en naviguant vers l'occident; cette opinion n'avait pas échappé non plus à l'antiquité dans la tradition de l'Atlas. Frappé de cette idée, il s'adressa successivement à Gênes, sa patrie, à la France, à l'Angleterre et au Portugal, demandant partout qu'on lui donnât les moyens d'exécuter ce qu'il avait conçu; mais partout il fut repoussé. Rebuté par les plaisanteries qu'à Gênes et dans le Portugal on opposait à ses espérances, il parvint à intéresser à son plan la reine Isabelle de Castille, et le 3 août 1492 il partit du cap Palos avec trois petits bâtimens et 120

hommes pour exécuter sa dangereuse découverte. Après une longue navigation, l'équipage qui se croyait trompé se mutina et déjà voulait faire mourir Colomb, lorsqu'enfin le 11 octobre on découvrit la terre. Ce fut Guanahni que la reconnaissance fit appeler Saint-Salvador. Ensuite pour découvrir les plaques d'or données volontairement par les sauvages pour du verre, du corail, etc, on se dirigea vers le sud où l'on découvrit l'île de Cuba et Haïti. Colomb, à son retour en Espagne, fut reçu avec de grandes démonstrations d'honneur, et le 23 septembre 1495 il reparut, mais cette fois, avec 17 bâtimens et 1500 hommes, parce que les trésors apportés du premier voyage avaient tenté plusieurs de faire cesser son voyage. Il trouva les Caraïbes, la Dominique, la Guadeloupe, Portorico; mais il trouva aussi détruite la petite colonie espagnole qu'il avait établie à Haïti (il l'avait nommée *Hispaniola*; c'est celle qui pendant plusieurs siècles a été appelée Saint-Domingue, et qui depuis quelques années a repris son ancien nom d'Haïti), et elle fut remplacée par une autre. Il découvrit aussi la Jamaïque. Mais le mécontentement parmi les siens, et les calomnies dont il était l'objet en Espagne l'y rappelèrent, parce que seul il pouvait faire tomber ces calomnies. Ce ne fut qu'en 1498 qu'il put effectuer son troisième voyage avec six bâtimens; il découvrit la Trinitad et le continent de l'Amérique. Mais sur un ordre espagnol il fut arrêté à la Jamaïque, mis dans les fers et reconduit en Europe. Là on lui ôta, à la vérité, ses fers; on attribua même à une erreur le traitement qu'on venait de lui faire souffrir, mais contrairement à la première convention, on envoya un autre aux Indes orientales en qualité de gouverneur

et de vice-roi. Enfin en 1501 il visita dans un quatrième voyage les côtes du continent, dans l'espoir de trouver quelque part un passage. N'y ayant pas réussi, et après avoir combattu des dangers immenses dont le menaçaient les éléments et les Espagnols eux-mêmes, il retourna en 1504 en Espagne où, récompensé du sort des plus grands hommes, de l'ingratitude, il mourut dans les fers en 1506. Ce qu'il y eut de plus singulier fut qu'après la découverte chacun la trouva facile. Mais Christophe Colomb demanda un jour à quelques-uns de ces hommes sages : comment on s'y prenait pour faire tenir droit sur sa pointe un œuf? Personne n'ayant su répondre, il prit tranquillement l'œuf et en écrasa la pointe et l'œuf resta droit. Ceux-ci ayant dit qu'ils auraient pu faire cela également, il répondit : Très-bien, mes chers messieurs, voilà précisément la différence, vous auriez pu faire ce que moi j'ai réellement fait.

Pendant ce temps un Florentin, nommé Améric Vespuce, en dernier lieu au service du Portugal, avait fait pendant les années 1497, 1499, 1501 et 1503, plusieurs voyages dans la nouvelle partie du monde; c'est pourquoi on nomma le pays d'après son nom, *terra americana*. Le nouvel état libre, *la Colombie* a réparé cette iniquité. Cependant déjà vers l'an 1500, Cabral, portugais, détourné par des tempêtes, du chemin des Indes orientales, avait découvert le Brésil; les Portugais se firent même donner auparavant (1493), par le pape Alexandre VI, tout le pays découvert, évalué à 630,000 marins (4 en font 5 milles géographiques), à l'occident des îles du Cap-Vert; ce qui en était au-delà devait appartenir aux Espagnols. Balboa, Cortier, Cabot, Frobischer, François Drake (qui a importé du nouveau

monde les pommes-de-terre, cette plante si utile). Davis, Baffin, Hudson, Bermudes, Hertog, etc., continuèrent des découvertes depuis ce temps. Magelhaens fit déjà en 1519 le tour de toute la terre par eau. Presque toutes les nations maritimes de l'Europe s'établirent les unes après les autres en Amérique et sur les îles, et fondèrent des colonies européennes, et bientôt des états florissans, par le commerce, l'agriculture, les plantations et les mines; bientôt on se servit en place des naturels sauvages, d'esclaves nègres amenés de l'Afrique; c'est alors que commença l'effroyable commerce d'hommes. Déjà on ne se contenta plus de simples établissemens; on voulait avoir tous les pays de ce Nouveau-Monde. Ainsi Ferdinand Cortez prit facilement depuis 1519 le Mexique (où les empereurs Montezuma et Guatimozin devinrent ses victimes), et depuis 1531 les Pizarros et Almagro prirent le Pérou, où le malheureux Inca Atabalipa acheta par une chambre pleine d'or et par le baptême, la triste faveur d'être étranglé au lieu d'être brûlé vif! Les armes à feu, la cavalerie et de grands chiens suffirent à quelques centaines d'Espagnols, avides d'or, à soumettre plusieurs 100,000 milles carrés et plusieurs millions de bons Indiens. Que celui qui veut apprendre à mépriser des hommes, des chrétiens, lise ces scènes d'horreur décrites par Las-Casas! Mais par pitié pour les Indiens Las-Casas-proposa d'employer comme travailleurs les plus robustes nègres, et aujourd'hui plus de 12 millions d'Africains, traînés successivement dans les colonies, le maudissent pour sa malheureuse idée. Celui qui avait échappé au fer du vainqueur, celui qui ne succomba pas au travail, tomba victime de l'affreuse inquisition qui ne

tarda pas à être introduite dans ces malheureux pays. Comme au Brésil les Portugais avaient déjà auparavant commencé à s'étendre dans les Indes orientales (à l'île de Ceylan en 1505). Après que Vasco de Gama eut établi des relations commerciales avec le zamorin de Calicut, Cabral, Albuquerque, Pereira, Almeida (le premier vice-roi de 1505 à 1509), fondèrent des établissements et construisirent des forts à Goa, à Malacca, à Ormus, à Din et à Macao : ils découvrirent Java, Amboina, les îles Moluques, le Japon, Bornes et probablement aussi la Nouvelle-Hollande. Magellan trouva (mais au service de l'Espagne), les Ladrões, les Mariannes, les Philippines, et ouvrit ainsi les voies pour la découverte de la cinquième partie du monde, l'Australie.

Dès 1486 Barthélemy Dias, portugais, en côtoyant l'Afrique, parvint jusqu'au cap qui la termine au sud, et que le roi Emanuel nomma *cap de Bonne-Espérance*.

Ces innombrables découvertes, mais surtout celle de l'Amérique, qui, à son tour prépara celle de l'Australie, étendirent non-seulement la science géographique encore très-pen avancée, mais elles ouvrirent aussi un vaste théâtre à une nouvelle activité. Bientôt les produits des Indes orientales et ceux de l'ancien continent furent transportés en Amérique, et le résultat de ces transports fut considérable : le commerce de la Méditerranée se perdit pour devenir commerce universel. Des sommes immenses furent, surtout depuis la découverte des mines d'or et d'argent, en Amérique, annuellement expédiées pour l'Europe, et depuis 1492 jusqu'en 1805, plus de 5000 millions de piastres ont traversé la mer. Combien ces revenus devaient favoriser l'indus-

trie, mais aussi combien ils devaient augmenter les prix de tout ! Toute la manière de vivre des Européens, qui se nommaient alors orgueilleusement les dominateurs du Nouveau-Monde, changea, et des productions en partie encore inconnues auparavant, telles que le thé, la porcelaine, l'écorce du Pérou, le camphre, les bois de teinture, le tabac, le chocolat, et mille autres objets devinrent des nécessités. Si les Huns et les Mogols, les Phéniciens et les Carthaginois, les Asiatiques ou les Africains ont les premiers peuplé l'Amérique ; si les habitans de cette partie du monde s'y sont rendus de l'Europe par l'Islande et le Groënland, ou si toute sa population ne date que de l'an 1200 de notre ère, tout cela est aussi incertain que l'opinion qui veut que par l'élevation postérieure de l'Amérique du sein de la mer, l'eau refoulée ait fait sauter le dos de la montagne, en forme de crête, de l'isthme près de Gibraltar, et qu'il ait rempli le bassin entre l'Europe et l'Afrique.

Pendant ce temps il se passa quelque chose de non moins important sur un théâtre plus rétréci. *La réformation* de l'Eglise eut lieu en Allemagne. Mais jetons d'abord un coup-d'œil rapide sur l'aspect que présentent à cette époque les différens pays de l'Europe. Les mœurs se polissaient ; des inventions sublimes, des découvertes importantes avaient donné une nouvelle face à cette partie du monde. La France s'étendait depuis la Manche jusqu'aux Pyrénées. Le gouvernement féodal était abattu ; le peuple voyait dans le parlement un corps permanent et respecté se constituer son défenseur. François I^{er}, gendre de Louis XII, était monté sur le trône en 1515. Ce prince brave, prodigue, galant, plein d'honneur, remporta, dès 1516, une victoire

éclatante à la bataille de Marignan, contre les Suisses ligués avec l'empereur Maximilien, le roi Ferdinand-le-Catholique et le pape Léon X qui voulaient lui défendre l'entrée du Milanais, pays perdu par Louis XII, dix ans auparavant. La France, après ses longs et désastreux démêlés avec l'Angleterre, redevenaient puissante sous ses rois.

En Espagne, les Maures avaient perdu leur dernier asile. Ferdinand et Isabelle rendaient leur règne célèbre; mais Isabelle, avant de monter sur le trône, avait juré sur l'Évangile, au directeur de sa conscience, que, si jamais elle était reine, elle emploierait toute son autorité à l'extermination des juifs, des musulmans, des hérétiques, des magiciens et des impies dans ses États. Ce directeur était Thomas *Torquemada* d'horrible mémoire, et le Saint-Office fut établi en Castille. Charles V, fils de Philippe et de Jeanne-la-Folle, avait été appelé par le testament de son aïeul à lui succéder. La rivalité qui existait entre ce prince et François I^{er} lui fut la cause des guerres continuelles qui eurent lieu entre ces deux princes.

L'Italie était le centre des lumières. Toutefois le midi de ce pays ne jouissait plus du bonheur dont Alphonse-le-Magnanime l'avait fait jouir. Pierre de Médicis régnait tyranniquement à Florence, et les guerres qui avaient désolé l'Italie sous Charles VIII et Louis XII avaient continué sous François I^{er}. C'étaient les royaumes de Naples et de Sicile et le duché de Milan qui occasionaient ces guerres funestes.

Léon X, qui à cette époque occupait le siège pontifical de Rome, encourageait le mouvement des lettres que fit naître l'invention de l'impri-

merie; mais ses trésors ne pouvant suffire aux frais de la protection qu'il accordait aux arts et aux lettres, il invoqua la charité des fideles, leur promit les indulgences de l'Eglise. Les dominicains qu'il chargea de les prêcher abusèrent du privilège dont il les avait investis, et firent un trafic honteux des indulgences.

L'Angleterre, après les troubles causés par l'animosité des deux roses, respirait sous Henri VII, qui était un des puissans et riches monarques de l'Europe. Henri VIII, qui lui succéda, s'annonça sous d'heureux auspices; nous verrons bientôt combien peu il justifia l'espoir qu'il avait fait naître.

Le Portugal était occupé à des découvertes nouvelles, et fondait des colonies puissantes.

La Pologne était un royaume électif; elle prenait ses rois dans la famille des Jagellons. Elle avait des guerres fréquentes avec les Turcs et avec les Russes.

L'Autriche était la plus puissante maison des sept électors qui composaient l'empire d'Allemagne. Revenons à l'Allemagne.

Sous le rapport politique, l'empereur chevaleresque Maximilien I^{er}, fils du vieil empereur Frédéric IV, avait fait beaucoup (1493 à 1519); il avait ordonné une pacification générale du pays à Worms, avec les moyens de conserver la paix. On avait surtout travaillé à l'amélioration de la justice, de la chancellerie et du collège aulique, par une ordonnance appelée régime impérial; il s'agissait d'administrer l'Empire durant les nombreux voyages et excursions de son chef, et de distribuer l'Allemagne en dix cercles (1512) pour l'exécution du ban de l'Empire con-

tre les perturbateurs de la paix du pays. Dans sa politique à l'extérieur, Maximilien était téméraire et aventureux, comme il l'était dans ses chasses aux chamois : il recherchait plutôt les obstacles qu'il ne les écartait, et il s'embarassait dans tant de choses qu'il ne put presque en mener une seule à bonne fin, mais moins encore son plan de devenir pape. Heureusement on se ravisa à temps ; les enfans qu'il avait de Marie de Bourgogne, Philippe et Marguerite, épousèrent Jean et Jeanne, enfans de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne ; il arriva de là, après plusieurs morts imprévues, que le fils de Philippe monta en 1516 sur le trône d'Espagne sous le nom de Charles I^{er}, et c'est sous son règne que fut découvert, nouveau monde. Malgré l'activité de Maximilien, la réformation de l'Église, demandée même instamment par des princes, parut ne pouvoir s'effectuer, et déjà elle parut désespérée lorsqu'elle apparut d'une autre manière. L'imprimerie avait donné une voix aux esprits, et sa première parole fut : *Réformation*.

Une indulgence générale devait fournir les sommes nécessaires pour l'achèvement de la nouvelle église St.-Pierre, l'édifice le plus magnifique des temps modernes. Les papes croiaient pouvoir, par le moyen du trésor des merites du Christ et des saints, faire rémission pour de l'argent à ceux qui, par la propre piété, ne pouvaient pas gagner le ciel. Qui n'aurait pu, voulu se sauver avec les sions du purgatoire ! Mais, dit Erasme, de Rotterdam, les ecclésiastiques aiment tant le purgatoire parce qu'il est si utile à leurs cuisines ! Il y en avait qui prétendaient que le pape n'employait pas toujours cet argent au but qu'il annonçait ; il y eut même

des fermiers-généraux de cette espèce d'impôt, des marchands subalternes d'indulgences qui poussèrent si loin leurs exigences, que ce qui restait de mœurs et de piété en parut compromis. Ce scandale fut signalé à la fois par Ulrich Zwingli, prédicateur à Zurich, et D. Martin, né à Eisleben en 1483, moine augustin et professeur de la nouvelle Université de Wittenberg. Ces deux hommes s'élevèrent fortement contre le commerce d'indulgences fait par un Samsen, un Tezel; ils prêchèrent et écrivirent beaucoup contre cet abus. Luther, moine augustin, surtout, proposa le 31 octobre 1517, selon la manière académique, 95 thèses ou propositions, à l'effet d'une controverse publique contre la vente d'indulgences; d'autant plus qu'une étude approfondie de la Bible lui avait fait voir qu'il ne s'y trouvait rien ou qu'il s'y trouvait le contraire de cette espèce de trafic, et un voyage précédemment fait à Rome ne l'avait pas suffisamment convaincu de la sainteté du pape et de la curie romaine. Lorsqu'ensuite le cardinal de Gaëta (Gajetan) ne put satisfaire Luther à Augsbourg; que les disputes et les représentations faites avec douceur eurent manqué leur effet, Léon X lança une bulle d'excommunication contre Luther et ses partisans. On avait d'abord ménagé Luther à cause de Frédéric-le-Sage, prince électeur qui le favorisait, et qui, après la mort de Maximilien, était chargé du vicariat de l'Empire, celui qui eut l'influence la plus marquée dans le choix d'un empereur, et qui serait devenu empereur lui-même s'il n'avait pas dirigé le choix sur Charles d'Espagne. Luther, de son côté, jeta au feu la bulle et le droit canonique, et insista sur une réformation véritable de l'Église et de

sés croyances, dans ses sermens et dans ses écrits, qui, à cause de leur hardiesse et du langage populaire dont il se servit, se répandirent bientôt; ainsi la bulle du pape fit faire à Luther ce qui, il y a trois ans, entraît encore à peine dans son plan : cours ordinaire des grandes entreprises qui se développent et se complètent d'elles-mêmes.

Dans un si rude combat que cet homme hardi entreprit contre l'édifice que dix siècles avaient élevé, l'édifice de la hiérarchie, contre le pape et contre un clergé puissant, il n'eut pour soutien qu'une ferme conviction qui a souvent été le talisman des efforts de cet homme extraordinaire; elle lui donnait l'assurance que ce qu'il avait entrepris devait se maintenir si Dieu l'approuvait et si Dieu l'avait résolu; qu'en succombant lui-même, rien n'était perdu. Car il ne se regardait que comme un faible et chétif instrument de la providence toute puissante. Fort de cette conviction, il put proclamer hautement sa conviction à Worms devant l'empereur Charles-Quint, et souffrir l'excommunication prononcée contre lui dans cette ville. En effet, Charles-Quint convoqua plusieurs diètes, à Worms en 1520; à Spire en 1529; puis une autre à Augsbourg en 1530, toujours dans l'intention d'étouffer cette réforme naissante. Au retour de Luther de Worms, il fut secrètement conduit à Wartbourg; là il traduisit, sous le nom de seigneur George, le Nouveau Testament, qu'il fit suivre l'année après de sa traduction de l'Ancien Testament, où se manifesta bien l'avantage immense de l'imprimerie. Il revint ensuite en toute hâte à Wittemberg lorsqu'éclata dans les églises le fanatisme aveugle de Bodeustein ou Carlstadt

contre les images, fanatisme qui menaça de détruire tout ce qui pouvait rappeler la papauté. Car la vérité devait s'étendre, non par la destruction, mais par la persuasion, par la puissance de la raison plus mûrie. Lorsque la guerre des paysans éclata dans le sud-ouest de l'Allemagne et pénétra jusqu'à Thuringe, quand Thomas Munzer se mit à la tête des paysans, ce fut Luther lui-même qui conseilla des mesures énergiques (1523 à 1525) contre les paysans, malgré les nombreux griefs contre leurs seigneurs qui leur avaient mis les armes à la main.

Cependant le culte extérieur avait aussi subi des changemens ; les augustins de Meissen et de Thuringe fermèrent leurs couvens ; Luther même se maria en suivant l'exemple d'autres qui l'avaient devancé en cela ; on rejetta l'autorité du pape dans ce qui avait rapport à la foi, et on prit la Bible seule pour règle. La messe et la croyance de la transsubstantiation dans le sacrement de l'Eucharistie cessèrent, ainsi que la croyance du purgatoire et l'invocation des saints et des anges. Les sept sacremens se fondirent en un seul. Le service divin cessa d'être fait en latin, on le fit dans la langue nationale. On rédigea, pour les maîtres et les élèves, un petit et un grand catéchisme. Comme Luther agissait par sa popularité et par sa vivacité sur les masses, son savant ami, Philippe Mélanchthon, homme plus doux, eut de l'effet sur les savans. En peu d'années la réformation se répandit par toute la Saxe, Thuringe, la Hesse, le Melklenbourg, la Poméranie, dans des parties du duché de Brunswick, dans la Prusse, pays d'un ordre allemand et transformé par là en un duché temporel, en Danemark et en Suède. L'œuvre de Zwingli trouva des collaborateurs ou des continuateurs énergiques à

Bâle, dans Oecolompadius, dans Haller à Berlin, et Calvia à Genève, qui transportèrent bientôt leur doctrine un peu différente de celle de Luther dans le midi de la France (les Huguenots) et dans les Pays-Bas. Ainsi, en moins de 10 ans, une réformation fut non-seulement fondée, mais même a été adoptée par des millions d'hommes. Maintenant il s'agit de savoir si une telle défection de l'ancienne croyance ne porterait pas les catholiques à de fortes mesures opposées.

Le pape seul ne pouvait rien faire pour s'opposer au schisme naissant, ou il fallait opposer la vérité à la vérité, ou bien opprimer l'innovation par la violence, ou bien enfin laisser aller les choses leur train. Ne voulant ou ne pouvant pas se servir du premier moyen, on ne voulait pas du dernier; on choisit le deuxième; on compta sur la force du parti catholique de la chrétienté, mais on compta avant tout sur l'empereur Charles-Quint. Cependant celui-ci, occupé d'un côté de François 1^{er}. roi chevalier de France, son rival à la couronne allemande, d'un autre côté inquiété bientôt par les Turcs sous leur puissant sultan Soliman II, (dont l'armée parut même en 1529 devant Vienne) Charles, roi à la fois d'Espagne, de Naples et de la Sicile, maître de Milan et des Pays Bas, voulait d'abord, comme nous l'avons déjà dit, par des diètes, des controverses religieuses, par la convocation d'un concile général, ou arrêter par la douceur ce schisme, ou du moins ajourner à une époque plus favorable une décision violente. D'ailleurs le nouveau parti de l'Eglise ne lui parut dangereux pour l'Etat que lorsqu'il se présenterait en réunions armées, et formerait ainsi une faction politique. Et quand cela eut lieu, alors seulement il en fut irrité; car Charles-Quint malgré les promesses que sur plu-

sieurs points il avait été obligé de faire aux princes, lors de son élection comprenait cependant sous l'expression *liberté allemande*, beaucoup moins, et par celle *puissance impériale*, beaucoup plus que les princes électeurs n'avaient voulu voir compris sous l'une et l'autre. Défiant par caractère, rusé, impénétrable dans sa politique, mais grand aussi en projets, énergique dans l'exécution de ses plans; il ne fut pas facile à qui que ce fut de lui résister impunément. La rivalité qui existait entre ce prince et François I^{er}, depuis la mort de l'empereur Maximilien I^{er}, en 1519, fut comme nous l'avons déjà dit la cause des guerres continuelles qui eurent lieu entre ces deux monarques. Charles-Quint, petit-fils de l'empereur, et François I^{er} briguèrent ensemble la couronne de l'Empire; mais comme les électeurs s'étaient déclarés pour le roi d'Espagne, François I^{er} ne lui pardonna jamais cette préférence. Dans une nouvelle coalition que Charles-Quint forma contre la France, et dans laquelle entrèrent les princes d'Italie et le connétable de Bourbon qui combattait contre son pays, François I^{er} fut battu à Rébec, où périt Bayard, et il perdit le Milanais en 1524. L'année suivante, François I^{er} voulut le reprendre, mais il fut blessé et perdit la bataille de Pavie. C'est après cette bataille qu'il écrivit à la duchesse d'Angoulême, sa mère : *tout est perdu, madame, hors l'honneur*. Le roi de France ne sortit de Madrid, où Charles le retenait captif, qu'après avoir signé un traité onéreux dans lequel il céda la Bourgogne et renouça à ses prétentions sur l'Italie. Mais comme les États généraux s'opposaient au démembrement du royaume, François I^{er} ne put remplir ses engagements, et les hostilités recommencèrent. Toutes ses guerres contre la France (de 1521 à 1529) où son général

Charles de Bourbon prit Rome même par assaut et fit prisonnier le pape; ainsi que celles de 1555 à 1559, et de 1542 à 1544 n'opérèrent presque aucun résultat nouveau; ses campagnes de 1555 à 1541 n'abattirent que faiblement le courage des pirates barbaresques; Charles, et son frère Ferdinand, devenu roi de Bohême et de Hongrie, par suite de la mort de Louis, roi de ces pays, et qui a péri dans la guerre contre les Turcs; ces deux frères, ne purent obtenir sur ces derniers que des avantages éphémères; mais il se vit aussi obligé de trop disperser ses forces répandues au loin; il vivait en général dans un temps trop orageux, tant sous le rapport politique que sous le rapport intellectuel, pour qu'on eut pu se promettre d'obtenir partout des succès grands et durables par la seule supériorité des forces. Ce n'est que lorsqu'il crut avoir du repos au dehors qu'il s'occupa plus sérieusement des affaires de la religion; alors aussi elles avaient pris un aspect grave et politique.

On avait, à la vérité, décidé dans une diète à Spire (1526), que chacun devait, jusqu'à un concile général, se comporter d'une manière irréprochable devant Dieu et l'empereur; mais dans une seconde diète tenue dans la même ville on décida, à la majorité des suffrages, contre la propagation et la durée de la réformation; les Etats évangéliques répondirent à cette décision par une protestation formelle; ce qui leur a valu le nom de *protestans* (1529). (Lorsqu'en 1550 Charles lui-même dirigea une diète brillante à Augsbourg, on lut publiquement devant l'empereur et l'empire, une profession de foi évangélique rédigée par Melancthon *confessio fidei augustana*, mais les catholiques, à leur

tour, publièrent une réfutation, dite *confutatio* à laquelle les évangéliques ripostèrent par une apologie *apologia conf. augustanæ*. Les partisans de Zvingli présentèrent une profession particulière. Mais comme Charles n'avait accordé aux protestans que peu de temps pour réfléchir sur l'invitation de se réunir de nouveau aux catholiques, six princes Allemands, surtout le prince électeur, Jean-le-Constant de Saxe, avec son fils Jean Frédéric et le Landgrave, Philippe-Généraux de Hesse, 2 comtes et 11 villes firent une alliance à Smalkalde, pour la défense de la nouvelle doctrine. On croyait d'ailleurs savoir qu'il existait déjà auparavant une alliance des catholiques, et quoiqu'on la niât, il s'établit en 1538 une alliance du côté des catholiques, appelée la Sainte-Alliance. A cette époque la société de Jésus fut instituée (1550) par Ignace de Loyala, et approuvée le pape Paul III. Le but de cette société était de combattre les infidèles et les hérétiques, et d'aller convertir les peuples étrangers. Loyala se disait invité par J.-C. lui-même à cette institution. Il disait que J.-C. lui avait apparu en même tems que Satan sous la figure d'un officier de recrutement. Enfin on convoqua en 1545 le concile de Trente, promis depuis long-temps ; mais l'alliance de Smalkalde refusa d'y envoyer des députés, parce que dans ce concile il ne devait siéger comme juges que des catholiques sous la présidence du pape qui était partie dans la question qui devait y être agitée. Charles-Quint outré de ce refus, se prépara à la guerre et ne cacha pas son intention de châtier maintenant quelques états rebelles de l'empire. Cela suffisait à l'alliance de Smalkalde qui, s'étant déjà quelquefois renouvelée, voulait alors se préparer aussi. Les armées alliées du nord de l'Alle-

magne s'avancèrent en 1546 vers le Danube, d'une manière tout-à-fait inattendue, se faisant précéder d'un manifeste de guerre, auquel Charles avait répondu par une excommunication; pendant ce temps les Etats de l'alliance de la Haute-Allemagne, le Wurtemberg, Ulm, Costnitz, Augsbourg, etc. sous Sébastien Schaertlin n'avaient pas été inactifs dans cette même contrée. Mais alors se montra dans son vrai jour la misérable constitution d'une alliance sous deux chefs. Quand l'électeur Jean-Frédéric de Saxe voulait reposer, Philippe de Hesse voulait se battre et *vice versa*. Il n'y eut ni unité de plan, ni union, et on laissa ainsi s'écouler le temps précieux que Charles-Quint employait, ayant à peine 8,000 hommes contre 60,000, pour se retrancher près de Ratisbonne et puis près d'Ingolstadt. Mais Charles connaissait trop bien ses adversaires, et il savait quelle mine devait prochainement jouer contre eux. L'explosion de cette mine eut lieu, elle eut de l'effet parce qu'elle fut calculée.

C'est que Charles ne s'était pas seulement lié avec le pape Paul III, mais encore secrètement avec le duc Maurice de Saxe, cousin de l'électeur et maître des pays Albertinico-Saxons dont la capitale était Dresde; ce prince, quoique protestant, n'était pas de l'alliance de Smalkalde, et Charles avait chargé le duc en même temps que Frédéric de Bohême d'exécuter sur l'électeur l'excommunication en lui prenant son pays. A la nouvelle de cette mission, Jean-Frédéric perdit la tête, et, comme on ne pouvait obtenir de l'empereur une paix raisonnable, il s'en retourna en Saxe avec la plus grande partie de l'armée; ce qui facilita à Charles de poursuivre le reste de l'armée alliée, et de forcer à la soumission

les états isolés de l'alliance. L'électeur reconquit, à la vérité, ses Etats et presque tout le pays du duc Maurice; mais au printemps 1547, Charles traversa lui-même la Bohême, se rendit en Saxe, surprit (le 24 avril), près de Muhlberg sur l'Elbe, son adversaire trompé, qu'il battit tellement que peu d'hommes de son armée purent gagner Vittenberg; l'électeur lui-même, après une défense désespérée, fut fait prisonnier de l'empereur. Il fut obligé de renoncer devant Vittenberg à ses Etats et à ses dignités, rester prisonnier de l'empereur et voir peu après son cousin Maurice obtenir en fief son propre électorat. Mais Philippe de Hesse se livra lui-même. Ainsi fut anéantie l'alliance de Smalkalde, mais non le protestantisme!

Car lorsque Charles, enfié par sa victoire, prescrivit lui-même aux protestans une règle religieuse provisoire (*interim*): quand les discours dans les diètes devinrent toujours plus hautains, au point de faire craindre à plusieurs la perte de toute la liberté allemande, ce même électeur Maurice, jusqu'ici si équivoque, se présenta et se montra le défenseur de la nouvelle doctrine, ainsi que de l'antique liberté de l'empire. Maurice, après une alliance conclue secrètement avec Henri II de France, et quelques princes allemands, marcha inopinément sur Icsbruk, au printemps 1552, contre l'empereur Charles qui était dans une sécurité complète et nullement préparé; il força l'empereur malade à fuir précipitamment à Villach, et obtint ainsi à Passau un traité le 2 août 1552, par laquelle une liberté complète de religion fut assurée aux protestans, liberté qui trois ans après fut confirmée dans la paix de religion d'Augsbourg. Maurice, ce héros courageux, n'eut pas la joie de voir

cette confirmation ; il était mort pendant ce temps. Il y eut ainsi repos de ce côté, et la réformation fut politiquement et ecclésiastiquement reconnue.

Pendant ce temps, Henri II, roi de France, après que le duc de Guise eut obligé Charles-Quint de se retirer de Metz qu'il avait assiégée avec une armée de 100 mille hommes, s'était emparé de plusieurs parties importantes de la Lorraine, et Charles eut l'humiliation de ne pouvoir les reprendre à son adversaire. En général, la fortune qui, autrefois, l'avait favorisé, lui avait tourné le dos, et dans un accès de mélancolie (l'héritage probable de sa mère Jeanne-la-Folle, et qui ne l'a presque pas quitté pendant toute sa vie), il céda les pays italiens, les Pays-Bas et l'Espagne à son fils Philippe II, mais il donna l'Autriche et la dignité impériale à son frère Ferdinand, roi de Hongrie et de Bohême (1555, 1556). Quant à lui, il abdiqua et se retira au couvent de Saint-Juste, dans la province d'Estremadure, où il célébra ses propres funérailles ; (son grand-père Maximilien avait également gardé près de lui pendant 4 ans son cercueil), et mourut le 21 septembre 1558, après avoir connu par expérience qu'aucune puissance humaine ne peut s'opposer à la marche du siècle, et que des idées qui ont une fois acquis le droit de bourgeoisie dans le domaine du bon et du vrai, ne peuvent pas plus en être chassées à coup de canon que par des bulles d'excommunication et d'interdiction. La providence avait épargné au fondateur de la réforme l'aspect du spectacle long-temps redouté d'une guerre de religion, car Luther mourut peu avant la guerre de Smalkalde, le 18 février 1546, au lieu de sa naissance. Zwingli était mort dès 1531, de la

mort d'un héros, dans une guerre de religion qu'eurent les alliés entr'eux,

Dans tout état où la réforme trouva accès et devint dominante, les précédens rapports devaient nécessairement subir de grands changemens. Le prince obtint dans son pays la suprême puissance dans les affaires d'Eglise qu'exerçait autrefois le pape; les archevêchés, les évêchés, les abbayes, les couvens qui s'y trouvaient furent supprimés, et les revenus en furent la plupart employés à des œuvres pies, telles que écoles, universités, etc.; les sommes énormes qui autrefois passaient à Rome, restèrent maintenant dans le pays dont le prince n'avait plus besoin de partager son autorité avec le pape, et qui se trouvait en rapport plus intime avec son peuple. Les classes inférieures eurent aussi plus de culture, étant détachées des superstitions et ramenées vers une plus grande activité. L'état de serf qui opprimait le paysan disparut de plus en plus. Les sciences réussirent d'autant mieux que l'esprit du protestantisme devint un esprit d'examen et de combat contre l'ignorance, et qu'il eut pour objet le règne de la raison. L'Allemagne doit à la réforme une plus grande culture de la langue; la réforme eut aussi pour résultat une éducation nationale et une littérature nationale. Le protestantisme a-t-il toujours conservé cet esprit d'examen et de tolérance? A-t-il été aussi favorable aux arts qu'aux lettres? C'est une question résolue négativement par des hommes dont l'impartialité est connue. Toujours cette défection du catholicisme dut être douloureuse sous bien des rapports pour la curie romaine. Il ne faut donc pas s'étonner si Rome chercha le moyen de prévenir d'autres pertes, si elle établit des ambassades permanentes (nun-

littérature) dans plusieurs pays, et enfin si elle favorisa beaucoup un ordre dont la règle était l'attachement le plus fidèle au pape, un combat contre le protestantisme. Aussi le fanatique espagnol, Ignace de Loyola, eut beau jeu pour l'institution de la société des jésuites dont nous avons déjà parlé. L'organisation véritable des jésuites ne date que des généraux d'ordre suivants, d'un Lainez, d'un Xavier, d'un Aquaviva, etc. Comme les ordres monastiques avaient beaucoup perdu en considération, ce nouvel ordre devait chercher à se faire aux idées du siècle; une mise décente, la connaissance du bon ton de la société, l'érudition et la culture intellectuelle devaient lui procurer un accès dans les cours et l'élever aux fonctions les plus influentes. Les membres de cet ordre cherchèrent avant tout d'être nommés confesseurs des princes et des ministres, de se faire donner en main l'éducation du peuple. Une longue épreuve des novices qui devaient d'abord passer par les grades de scholastique, de coadjuteur, de professeur, de recteur, de provincial, après qu'on se fut assuré de leur utilité, offrit le grand avantage, de n'employer chaque membre que pour l'objet auquel il paraissait le plus propre; de manière que les pères de l'ordre devinrent tantôt missionnaires, prédicateurs et confesseurs, tantôt ministres, professeurs, convertisseurs d'hérétiques, négocians même, en un mot, tout ce qu'ils devaient être. Une morale très-facile qui aurait même justifié le régicide, quand l'honneur et l'avantage de l'Eglise en résultait, parce que l'Eglise seule peut sauver, fit rechercher les jésuites comme directeurs de conscience. Le général de l'ordre résidait toujours à Rome, et c'est à lui que s'adressaient de presque toutes les parties du monde, les

nombreux rapports de l'ordre, quelquefois 6 à 7,000 par an. de manière que mieux instruit que le pape il pouvait, de Rome, diriger tout par le moyen de ses assistans. Il y eut aussi des membres qui ne portaient pas l'habit de l'ordre, là où cette mise aurait pu entraîner du danger. Il n'y eut aucun ordre aussi bien constitué, aucun non plus n'a agi aussi prudemment et d'une manière si étendue; car dans les pays où il pouvait établir ses collèges (non pas couvens), la réformation eut un terme. Cet ordre ne se trompa que sur un seul point. Pendant que le monde intellectuel avançait, il devait, pour être conséquent dans son combat contre la raison, nécessairement rester en arrière, et par là se survivre peu à peu. Ainsi il tomba enfin dans l'opinion, découvrit ses défauts de toutes espèces, et fut ainsi obligé de se voir dans le 18^e siècle, bien plus loin de son but que dans le seizième. Il fut aboli d'abord en Portugal, en Espagne, en France, ensuite en 1773, il le fut tout à-fait par le pape Clément XIV. Dans sa plus grande prospérité il avait eu 1,400 collèges et plus de 22,000 membres.

En Angleterre, le roi Henri VIII, fils et successeur de Henri VII, avait publié d'abord un traité contre Luther et mérité le titre de *défenseur de la loi* que lui avait donné le pape Clément VII. Mais lorsque le pape ne voulut pas approuver son divorce avec Catherine d'Aragon, Henri rompit avec Rome, et se fit chef de l'Eglise, dont les biens ainsi que les connaissances théologiques qu'il possédait peuvent lui avoir inspiré ce désir. La religion qu'il établit était un mélange de catholicisme et de protestantisme; par ce chisme le roi devint le chef suprême de l'Eglise anglicane. On permit la lecture de

la Bible, mais non de l'approfondir; aussi n'y en eut-il qu'un exemplaire par paroisse, et encore était-il attaché par une chaîne. Les coutens cessèrent d'exister; mais il n'y eut pas dans sa réformation de plan décidé; il n'y eut que cet arbitraire et ce caprice qui lui dictèrent ses procédés durs envers ses femmes (il en eut successivement six dont il fit mourir plusieurs), envers ses ministres, surtout envers le célèbre cardinal Wolsey, et qui le portèrent à faire monter sur l'échafaud le noble Thomas More, à cause de son refus de prêter serment à la suprématie religieuse du roi. La réforme ne fut accomplie en Angleterre que sous le fils de ce tyran, Edouard VI (1547 à 1553); mais elle fut aussitôt étouffée par Marie qui lui succéda. Quand la sœur de Marie, la célèbre Elisabeth, monta sur le trône (1558 à 1603), trois partis religieux vinrent se présenter à la fois; d'abord celui de l'Eglise de la cour ou de l'évêque, avec plus d'un reste du papisme; l'autre, celui des réformés sévères ou puritains, presbytériens, qui devinrent surtout dominans en Ecosse pendant que la catholicisme existait encore dans les deux royaumes, surtout en Irlande. Les presbytériens en Ecosse furent aussi la cause du malheur de Marie Stuart, cette reine si belle, mais si passionnée, qui bientôt n'eut d'autre ressource que de se jeter dans les bras d'Elisabeth. Celle-ci craignant d'une part le catholicisme, d'une autre part la beauté de celle qui devait probablement lui succéder, tint pendant plusieurs années captive cette malheureuse princesse, qu'elle fit enfin en 1587, par des raisons d'état, mourir sur l'échafaud. Au reste, l'Angleterre s'éleva sous Elisabeth à un haut degré de puissance et de civilisation; cette princesse posa les fondemens à la domination uni-

verselle sur mer, qu'exerce aujourd'hui l'Angleterre. La maison malheureuse des Stuart par le fils de Marie, Jacques I^{er} 1625, et par le fils de celui-ci, Charles I^{er}, 1649, succéda à Elisabeth.

La France aussi fut ensanglantée, à cause de la réforme par des guerres civiles qui eurent un double danger, entourée qu'elle était depuis Charles-Quint et Philippe II, par la maison de Habsbourg en Allemagne et en Espagne. Pendant plus de 200 ans, la politique constante de la France était de faire la guerre à cette maison. La religion protestante et surtout le calvinisme fit en France de rapides progrès sous Henri II, fils de François I^{er} (1547 à 1559), malgré les édits que ce roi lança contre les hérétiques. Sous François II, qui succéda à Henri II, les guerres extérieures n'occupèrent plus les grands. Après la malheureuse bataille de Saint-Quentin, perdue (1557) par les Français, et la prise de Calais par ceux-ci, la paix avait été conclue en 1559 entre la France, l'Angleterre et la Savoie; alors les factions reparurent en France: la religion en fut le motif ou le prétexte. Le prince de Condé et le roi de Navarre son frère, de la branche de Bourbon, étaient chefs du parti protestant. Guise, oncle de Marie-Stuart, épouse du roi, dirigeait celui des catholiques. Un magistrat, ayant été pendu comme protestant, ses coreligionnaires formèrent à Amboise une conjuration pour le venger. Guise la fit échouer: les conjurés périrent les armes à la main. Les supplices des calvinistes redoublèrent. On résolut de convoquer les Etats à Blois, mais les Etats ne pacifièrent pas le royaume.

Charles IX, fils de Henri II et de Catherine

de Médicis, succéda à François II. Sous son gouvernement la France fut de nouveau bouleversée par les puissantes maisons des Guise et des Bourbonns; les premiers à la tête des catholiques, les autres à celle des protestans ou huguenots dont l'amiral de Coligny était l'âme. Quatre batailles principales eurent lieu entre les catholiques et les protestans : celle de Dreux, gagnée en 1562 par le duc de Guise; celle de Saint-Denis, gagnée par les protestans, sous le connétable de Montmorency en 1567; celle de Jarnac, gagnée par Henri, duc d'Anjou, frère du roi, en 1569, et celle de Montcontour, gagnée 5 mois après, par le même Henri, sur l'amiral de Coligny. Cette guerre fut terminée par la paix de Saint-Germain-en-Laye, signée en 1570. Catherine de Médicis, femme astucieuse, gouvernant pendant la minorité de Charles, ne pouvant se débarrasser des protestans par la force des armes, résolut de les faire masacrer tous en même temps dans toute la France. Pendant la nuit du 24 août 1572, veille de la Saint-Barthélemy, on tomba sur les protestans dont il s'en trouva un grand nombre à la cour, à l'occasion du mariage du roi Henri de Navarre, huguenot, avec Marguerite sœur de Charles, et environ 60,000 d'entre eux furent massacrés à Paris et dans toute la France. L'amiral de Coligny périt dans cette nuit affreuse, où l'on tua les protestans sans distinction de rang, d'âge, ni de sexe. Les protestans ne respirant plus que la vengeance se fortifièrent à Montauban et surtout à La Rochelle, dont le siège coûta dans la suite beaucoup de sang à la France. Charles IX, qu'on dit avoir abattu lui-même quelques huguenots, placé à un balcon du palais et armé d'une arquebuse, Charles IX, ne survécut que deux ans

à la Saint-Barthélemy : il mourut rongé de remords et de repentir. Il est remarquable que nos lois les plus sages et nos ordonnances les plus salutaires parurent sous le règne sanglant de Charles IX, par les soins de l'immortel chancelier Michel de L'hospital, et ce fut Catherine de Médicis qui fit construire en 1564, le palais des Tuilleries. Henri III succéda à son frère Charles IX. Sous son règne s'organisa la ligue, dont le but apparent était le maintien de la religion catholique, mais qui en réalité offrait à Henri, duc de Guise, chef de la ligue, les moyens de s'emparer de la couronne. Henri, pour se soutenir, le fit assassiner à Blois, ainsi que le cardinal de Lorraine, frère du duc de Guise, en 1588. Comme cette action lui fit perdre le trône dont il fut disposé en faveur d'un troisième Guise, le duc de Mayenne, Henri se jeta dans les bras des huguenots (1589). Mais il fut assassiné peu de temps après, à Saint-Cloud, par Jacques Clément, moine dominicain. Henri III, étant mort sans enfans, Henri IV, dit le Grand, lui succéda au trône. Il était issu de Robert, comte de Clermont, cinquième fils de Saint-Louis. Avec Henri IV les Bourbons parvinrent au trône de France. Heureux dans la guerre, les ligueurs lui opposèrent néanmoins son oncle, le cardinal de Bourbon, qui était son prisonnier. Ils l'avaient proclamé et l'appelaient Charles X. Henri IV ayant serré de près Paris, les parisiens lui en ouvrirent les portes, après qu'il se fût converti au catholicisme. Henri IV mérita le trône par sa bonté, sa magnanimité et sa bravoure. Il eut dans le duc de Sully un ministre dévoué et un ami sincère, à qui la France doit tant pour la prospérité intérieure de l'Etat. Henri IV fit avec bonheur la guerre à Philippe II.

roi d'Espagne. La paix, conclue à Varvins, le 2 mai 1598, termina à la fois, et les guerres de la ligue et celle que le roi faisait à l'Espagne. L'important édit de Nantes 1598, assura aux huguenots le libre exercice de leur religion et la faculté de parvenir à tous les emplois publics. Il étendit sa protection même aux protestans de l'Allemagne. Henri avait formé le plan de faire de l'Europe une vaste république, composée de 15 Etats réunis. Ce plan d'une exécution peu probable est le rêve d'un homme de bien, comme celui d'une paix perpétuelle. Mais le poignard d'un vil assassin, Bayaillac, vint trancher l'existence du bon Henri (14 mai 1610). Louis XIII, son fils, lui succéda à l'âge de ans, sous la régence de sa mère, Marie de Médicis. Sous ce règne, 1610 à 1643, le cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII, tenait les rênes du gouvernement. Quoique persécuteur des huguenots, ce ministre resta pourtant fidèle à la politique de Henri IV contre l'Autriche et l'Espagne. Se coalisant avec les Hollandais, les princes luthériens d'Allemagne et le fameux Gustave-Adolphe, roi de Suède, Richelieu parvint à abattre la puissance de la maison d'Autriche, et fit perdre le Portugal à l'Espagne, et dans la guerre de trente ans, tout en agissant par ambition, il fut d'un grand secours aux protestans de l'Allemagne. L'Autriche perdit dans cette guerre l'Alsace, devenue possession de la France, excepté Strasbourg, ainsi que le Sundgau, Brisach, et les trois évêchés, Metz, Toul et Verdun, comme nous le verrons plus loin, en entrant dans quelques détails sur la guerre de trente ans.

Nous avons vu plus haut les huguenots se fortifier à Montauban et à La Rochelle. Cette

dernière ville était le centre de toutes leurs forces, et c'est là que Richelieu voulut les forcer. À la tête d'une armée nombreuse il vint attaquer les Rochellois qui lui résistèrent un mois; mais ils furent enfin forcés de se rendre. Richelieu porta les derniers coups à l'aristocratie féodale; devant cet homme tout-puissant, tout fléchissait le genou; mais combien d'hommes distingués payèrent de leur sang la haine qu'ils lui portaient à cause de son effrayant despotisme! Cinq-Mars et de Thou, décapités en 1642; Montmorency, Marillac, Chalais et tant d'autres, attestent la tyrannie de ce ministre!

En Suède, la réforme consolida la nouvelle dynastie des Vasa sur le trône. Le cruel Christian II, de Danemarck voulait par la violence maintenir en force l'union oppressive de Colmar. A cet effet il fit en 1520, tout-à-coup mettre à mort un grand nombre des principaux Suédois (massacre de Stockholm); mais le noble jeune Gustave-Vasa parvint à s'échapper: il trouva bientôt des parti ans dans les vallées libres de Dalécarlie et de Mora, et débarrassa Stockholm de ce tyran, qui fut destitué bientôt après en Danemarck, et en 1522 Gustave-Vasa monta sur le trône de Suède. Il introduisit la réforme de Luther, brisa par là l'influence du haut clergé, dont le roi pauvre se partagea les biens avec la noblesse, mais il lui laissa son siège dans le conseil de l'empire. Il fit aussi entrer dans les Etats du royaume la classe bourgeoise, et même les paysans; ce fut le premier exemple de ce genre, de manière que toute la nation fut représentée dans ses divers Etats. Le catholicisme chercha bien sous les successeurs de ce prince à entrer de nouveau dans ce pays, mais il fut sérieusement repoussé, et dans le

siècle suivant il fut même combattu en Allemagne par Gustave-Adolphe, petit-fils de Vasa, lorsque le protestantisme parut y succomber.

Dans les Pays-Bas aussi la réforme opéra une révolution remarquable. Ces pays riches par le commerce et l'industrie, qui venaient en partie d'être disputés à la mer, entre la Meuse et l'Escaut, et entre le Rhin jusqu'à l'Ems, avaient été donnés au roi Philippe II d'Espagne par son père Charles-Quint. Philippe haïssait la réforme presque par instinct, parce qu'on avait inspiré de bonne heure à ce sombre et égoïste tyran, qui, du fond de son cabinet, voulait gouverner ses immenses Etats, on lui avait inspiré l'opinion que, *hérétiques* et *rebelles* étaient synonymes, et que son devoir de prince et de chrétien exigeait à ne souffrir dans tous ses Etats qu'une seule religion et une seule volonté et de rétablir cette unité quand elle n'existait plus. Aussi avait-on depuis long-temps réduit au silence les Etats (Cortès) de l'Espagne, et l'on devait enlever aux Pays-Bas à la fois leur nouvelle croyance avec les anciens droits et les antiques libertés des provinces. Mais lorsque pour l'oppression de la liberté religieuse et politique Philippe envoya à Bruxelles le duc d'Alba, et que celui-ci fit mourir sur l'échafaud en 6 ans (depuis 1566), outre 18,000 personnes, les chefs du pays, un Egmont, un Horne; lorsqu'on imposa à ce pays de nouvelles contributions, de nouveaux évêques, qu'on y introduisit même l'inquisition: la nation n'eut plus d'espoir que dans quelques vaisseaux, dans leur magnanime chef, Guillaume d'Orange, et dans le secours de l'Angleterre, que la reine Elisabeth n'accorda qu'avec parcimonie et d'une manière intéressée. Enfin il fut conclu à Gand une pacification pour l'expulsion des Espagnols,

d'abord par cinq provinces bataves (de l'Est) et 6 provinces belges (de l'Ouest), mais les dernières la plupart catholiques. Comme les Belges se réconcilièrent bientôt avec les Espagnols, les provinces N.-E. ou bataves se réunirent entre elles à Utrecht, en 1579, et le 26 juillet 1581, les États de la Hollande, de Zélande, d'Utrecht, de Friedland, du Brabant, de Gueldre, de Flandre, d'Oberyssel, de Mecheln et de Zutphen, se déclarèrent, sous Guillaume d'Orange l'excommunié, qui se taisait, indépendans de l'Espagne. Guillaume tomba à la vérité victime d'un assassin, mais son fils Maurice le remplaça. Philippe dirigea maintenant contre les Pays-Bas et l'Angleterre sa grande flotte invincible jusqu'alors, mais qui fut presque entièrement brisée par les tempêtes et la vigoureuse résistance de l'Angleterre (1588). L'Espagne à la vérité continua la guerre, mais sans résultat : et les Hollandais tirèrent même partie des avantages de Philippe, de la conquête du royaume du Portugal qui lui avait réussi en 1581. Car avec la force navale que la nécessité leur avait créée, ils prirent aux Espagnols les colonies du Portugal, en fondèrent de nouvelles pour eux, surtout Batavia, dans l'île de Java : ils eurent en leur pouvoir les Moluques, l'île de Ceylan et tout le commerce des épiceries. Ils se fortifièrent en raison de l'affaiblissement des Espagnols ; il y eut bientôt une trêve, 1609, et après une nouvelle guerre, où se présentèrent d'une part Spinola, et de l'autre Frédéric-Henri d'Orange, la paix fut conclue en 1648, en même temps que la reconnaissance de leur indépendance.

En Espagne, Philippe avait forcé les Moriskos, descendants des Maures, à embrasser le christianisme (son successeur, Philippe II, les chassa

tout-à-fait), avait bâti l'immense couvent de l'Escorial qui coûta cinq millions de ducats, mais il avait aussi fait condamner à mort, par un tribunal de chevaliers, son fils don Carlos, prince qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait trouvé plaisir à étrangler des animaux innocens, à en contempler les convulsions de la mort, et avait même voulu assassiner son père. Enfin le maître des pays où le soleil ne se couche pas eut l'humiliation de se voir obéré de dettes qui se montaient à 150 millions de ducats, malgré tous les trésors du Pérou et du Mexique, et d'être obligé de faire faire en son nom, par des ecclésiastiques, une collecte de maison en maison. Sous Charles et Ximenez, l'Espagne était très-florissante, au point de faire naître le proverbe : *Dieu donne du pain à manger en Espagne à celui qu'il aime*. Que celui qui demande ce qu'est devenu cet état prospère accuse ce Philippe, qui enfin, en 1598, beaucoup trop tard, mendiant dans son Escorial doré, voulut par la soutane du moine, se glisser furtivement dans le ciel. A lui succédèrent Philippe III, Philippe IV, Charles II, importans seulement par leurs ministres, et le dernier par sa mort, 1700.

La réforme ne pénétra pas plus en Italie, en Russie et en Turquie qu'elle n'avait pénétré en Espagne et en Portugal, tandis qu'en Hongrie elle trouva au moins quelques partisans isolés, et que la Prusse entière l'adopta. En Italie, Rome sentit le plus vivement les suites de la réforme par la diminution des rentrées en argent du reste de l'Europe. Grégoire XIII ne put même, en 1582, faire adopter par les protestans, son calendrier rectifié ; aussi ceux-ci restèrent-ils encore long-temps, comme aujourd'hui les Russes, de 10 à 12 jours en arrière des catholiques et de la

véritabile supputation du temps. Cependant les papes réussirent à agrandir leurs Etats par l'adjonction de Bologne, d'Ancône, de Ravenne et de Ferrare. Naples et la Sicile languissaient sous le joug de vice-rois d'Espagne, joug qui produisit beaucoup de révoltes, entr'autres celle du pêcheur Thomas Aniello (1647), qui fut très-considerable, quoique Masaniello fut enfin battu par ses propres partisans. Milan avait passé des mains des Visconti dans celles des Sforze, mais leur avait été repris par Louis Moron, qui alluma une guerre redoutable au sujet de Naples et de Milan, entre l'Allemagne, la France, l'Espagne et Venise, et qui finit enfin par perdre Milan ainsi que sa liberté. Plus tard, Charles-Quint le donna à son fils Philippe.

Venise, après la perte du commerce principal qu'elle faisait entre l'Europe et l'Inde, et par le dangereux voisinage des Turcs, re tomba de plus en plus dans une aristocratie oppressive, pendant que Gênes trouvait dans son doge André Doria, non-seulement le plus grand amiral de ce temps, mais aussi un sage législateur ; cependant la constitution aristocratique de Gênes serait bientôt devenue la victime d'une contre-révolution de Fiesco, comte de Lavagna, (1547) si celui-ci n'avait péri dans la mer lorsque la conspiration contre Doria avait déjà presque réussi. La Toscane était parmi les Etats de l'Italie le plus florissant ; Etat libre à la tête duquel se trouvait la riche famille de négocians, les Médicis, dont plusieurs montèrent même sur le trône papal, et l'un d'entre eux, Alexandre, beau-fils de Charles-Quint, devint duc héréditaire de Florence (1531). Son successeur, Cosmus, devint grand-duc ; le fils de celui-ci, François Maria (1574 à 1587), est devenu plus célèbre

par ses relations avec la belle empoisonneuse Bianca Capello, que par de grandes actions. Cette maison régna jusqu'en 1737. Le duché de Savoie aussi, ainsi que le Piémont, s'éleva beaucoup durant cette période.

En Russie, le grand-duc Vasilei prit, de 1505 à 1554, le titre de czar de toute les Russies. Son fils Ivan II, (1734 à 1584) le-Terrible, fut heureux et montra de la prudence dans ses guerres contre la Pologne, où en 1572, la race des Jagellons étant éteinte, l'essai d'exercer le droit d'élection par la nomination de Henri IX d'Anjou tourna mal, puisque celui ci prit la fuite; contre la Lithuanie qui fut ensuite tout-à-fait réunie à la Pologne; contre la Suède qui s'étendait toujours plus loin du côté de la mer Baltique; enfin contre les Mogols et les Tartares. Mais il chercha aussi à tirer son Etat de la rudesse asiatique à laquelle il se livra lui-même souvent en mettant la main à des exécutions à mort, ou lorsque, ignorant le droit des ambassadeurs, il en punit un qui n'avait pas ôté devant lui son chapeau; il le lui fit clouer sur la tête; toujours accueillait-il des artisans allemands, et fit-il faire de meilleurs ouvrages de loi pour son pays. La Sybérie conquise par Jermak Timofejew sur une horde de cosaques, dispersée en 1578, et donnée au czar, le plus grand présent qu'ait jamais fait un brigand; les conquêtes faites dans cette province, avaient déjà porté son Empire à une étendue de 140.000 milles carrés. La maison Rurik s'éteignit avec Feodor (1598); ensuite vinrent les temps orageux de Boris Ghodunow et des faux Démétrius auxquels mit insensiblement fin la maison Romanow, appelée au trône par l'élection des grands en 1613.

Les Turcs eurent leur grand sultan Soliman II

(1520 à 1566). qui reprit la Syrie, renversa la domination des Mamelucks en Egypte, prit Rhodes aux Italiens, conquit Belgrade, battit près de Mohacz Louis II. roi de Hongrie et de Bohême, assiégea Vienne en 1529, mais ne put rien, malgré vingt assaets contre le brave Nicolas de Salm. Il ne parvint pas non plus à prendre l'île de Malte que défendait la bravoure des chevaliers de Saint-Jean ou de Malte qui de Rhodes s'y étaient transportés, depuis 1529, et ce vieux lion mourut devant Sigeth. en Hongrie, où Nicolas, comte de Zriny se sacrifia héroïquement pour son empereur. Depuis lors la Turquie n'offre plus que des gouvernemens faibles sortis du fond du sérail, la milice indisciplinée et permanente des janissaires, la perfidie des pachas d'Asie et d'Afrique et une décadence visible de l'État. Les deux États de pirates fondés en Afrique par deux fils de Potiers, Lovak et Hayradin Barbarossa, se trouvaient en quelque sorte en vasselage dans leurs rapports avec la Porte. Pour la troisième fois l'histoire représente un grand royaume de Perse; car après que le premier en succombé sous Alexandre, le deuxième sous Mahomet, Ismael Sasi, descendant d'Ali, gendre de Mahomet, fonda en 1501 un nouveau royaume de Perse qui se trouvait dans l'état le plus prospère sous le frère ide Abbas (1587 à 1629). et qui eut Ispahan pour résidence. Presque pendant le même temps que le nouveau royaume de Perse, le royaume du Grand Mogol fut fondé dans l'Inde par Babur, descendant de Timur. L'empire de Delhi fut vaincu par lui, et son petit-fils Akbar y ajouta Dekan; mais l'état florissant de ce royaume n'eut lieu que sous Aurenz Zeb ou Allomghir (1658 à 1707).

Pendant ces événemens, l'état des choses avait

pris en Allemagne un aspect si singulier. le mécontentement réciproque entre les catholiques et les protestans avait tellement augmenté, qu'il ne fallait plus qu'une étincelle sur cette matière combustible pour allumer un grand incendie. Ferdinand I^{er}, frère de l'empereur Charles (1558 à 1564), était à la vérité assez tolérant envers les sujets héréditaires protestans de son royaume, et demanda même au pape pour les Autrichiens le calice dans l'Eucharistie; on alla même jusqu'à croire Maximilien II, son fils (1564 à 1576), disposé à passer au protestantisme; mais il en fut tout autrement sous son fils Rodolphe II (1576 à 1612), élève des jésuites, astrologue et alchimiste; son propre frère Mathieu, aidé de ses sujets protestans gagnés par des libéralités, lui ôta enfin la plupart de ses provinces. Dans cette situation désespérée dont les jésuites ne purent le tirer, les Etats utraquistes de la Bohême lui arrachèrent, par une lettre appelée *lettre de majesté*, l'exercice de la religion et le droit de bâtir de nouvelles églises et de nouvelles écoles. En même temps il y eut en Allemagne deux grandes fédérations armées qui se trouvèrent en présence; l'une, l'Union protestante, sous l'électeur Frédéric IV. du Palatinat (1608); l'autre, la Ligue catholique (609), sous un prince également de Wittelsbach, le duc Maximilien de Bavière. Mais une épée retenait encore l'autre dans le fourreau, et Rodolphe mourut en 1612. Mais lorsque Mathieu eut été élu (1612 à 1619) empereur à Francfort, et que, se trouvant sans enfans, il eut manifesté l'intention de procurer la succession au très-intolérant duc Ferdinand de Steiermark, il y eut une grande fermentation parmi les protestans.

Dans cette situation, dans cette disposition

d'esprit des deux partis, il arriva en Bohême na empêchement à la construction d'un temple protestant et la fermeture d'un autre. Les Utraquistes portèrent des plaintes en invoquant la lettre de majesté, mais ils obtinrent une réponse très-défavorable; ils s'assemblèrent donc en armes autour du comte Thurn qu'ils prirent pour chef, pénétrèrent à Prague dans l'hôtel du gouverneur et précipitèrent, par une fenêtre du premier étage, les conseillers royaux, Martiniz et Salvata, avec un secrétaire. Ces hommes eurent l'étonnant bonheur de ne pas être blessés, et d'échapper (23 mai 1618). Qui aurait pensé que cette exécution vraiment bohémienne serait le prélude de trente effroyables années de guerre? Les Bohémiens chassèrent aussitôt les jésuites, se liguèrent avec les protestans des autres Etats de Mathieu, obtinrent, sous le comte Ernest de Mansfeld, secours de l'union, et élurent enfin pour roi, après la mort de Mathieu, le nouveau chef de l'union, l'électeur Frédéric V du Palatinat. De son côté, Ferdinand de Steiermark réussit à se faire élire empereur, à Francfort, et se liguait avec son ami de jeunesse, Maximilien de Bavière, comme chef de la ligue, et avec d'autres princes allemands, même protestans. Maximilien attaqua alors les Bohémiens et les battit d'une manière décisive le 8 novembre 1620. devant les portes de Prague, près la Montagne-Blanche; le roi Frédéric se réfugia en Hollande. Alors Ferdinand fit son entrée à Prague, déchira la lettre de majesté, ramena les jésuites, chassa les prédicateurs protestans et fit éclater sa vengeance dans des exécutions, dans des banissemens, dans des confiscations de biens, etc. L'union se dispersa d'elle-même; Maximilien occupa ensuite militairement le Haut-Palatinat; l'espagnol Spinola en fit

autant du Bas-Palatinat, et Ferdinand donna ensuite à son ami, Maximilien de Bavière, les pays de Frédéric, mis au ban de l'Empire, contre tout droit et toute justice, et il y joignit la dignité d'électeur; mais il donna les deux Lausitz à l'électeur Jean-George, de Saxe, pour reconnaître les services qu'il lui avait rendus.

La guerre aurait ainsi été terminée si l'exemple de Frédéric et de la Bohême n'avait donné l'alarme à une foule de princes et à tous les protestans. C'est pourquoi le roi Christian IV, de Danemarck, crut, en sa qualité de chef de cercle de la Basse-Saxe, devoir prendre parti pour les protestans. Mais à peine s'était-il montré en campagne, qu'il se vit tellement battu près du Hautvire par le général de la ligue, Tilly, et près de Luther au Barckenberg (1626) par le général impérial, Vallenstein, que tout le cercle de la Basse-Saxe, de même que le continent du Danemarck, tomba au pouvoir des impériaux, que les ducs de Meklenbourg (dont le pays fut donné à Vallenstein) furent mis au ban, et que Christian se vit forcé d'abandonner, dans la paix de Lubek (1629), la cause des protestans. Mais voilà que Ferdinand II, enivré par la victoire et excité par les jésuites, se présente avec le célèbre édit de restitution (1629), en vertu duquel tous les biens ecclésiastiques confisqués depuis le traité de Passau (2 archevêchés, 12 évêchés et une foule d'autres institutions, des abbayes et des convents) devaient être rendus en mains ecclésiastiques; les réformés devaient être exclus de la paix de religion et les sujets protestans de princes catholiques devaient être ramenés au catholicisme. Cet édit dur, et la manière impitoyable avec laquelle on commença à le mettre à exécution, renouvellèrent de nouveau les armes aux

mains des protestans. Mais il est fort probable que Ferdinand ne s'attendait pas à une vive résistance, car il accorda la destitution de Valenslein dont l'armée et son propre orgueil pesaient lourdement sur les amis comme sur les ennemis, ainsi que la dissolution en grande partie de l'armée de ce général. Mais si en effet il s'agissait de l'existence du protestantisme, un prince dont le trône reposait sur le protestantisme et en dépendait; un prince jeune, mais expérimenté dans la guerre, Gustave-Adolphe, de Suède, enfin, ne pouvait pas le laisser s'éteindre. Nous avons déjà vu qu'en France Richelieu l'avait aussi exhorté à ce combat; aussi Gustave débarqua le 24 juin 1630 sur les côtes de la Poméranie avec une armée peu nombreuse, mais éprouvée, réinstalla les ducs de Meklenbourg, força les princes de la Poméranie et du Brandebourg à entrer dans une ligue, et chassa les impériaux devant soi en tous les endroits. Le chancelier prince Jean-George de Saxe, menacé également de près par les Suédois et les impériaux, fut enfin obligé de se déclarer pour les premiers. Alors le roi de neige, c'est ainsi qu'on appelait Gustave-Adolphe, donna à penser à la cour de Vienne, car jusqu'à présent Ferdinand II s'était contenté de dire : *Voilà encore un petit ennemi dont nous avons été gratifiés.* L'hésitation impolitique de la Saxe causa à la vérité la perte de Magdebourg, car prise à l'assaut par Tilly, le 19 mai 1631, et le feu y ayant été mis, probablement par Pappenheim seul, cette ville fut livrée au pillage pendant plusieurs jours, et les habitans protestans, à des martyres horribles. Mais le châtimement atteignit bientôt les incendiaires; car s'ils occupèrent encore Leipsig, ils furent complètement battus sous Tilly, près de cette ville, à Breitenfeld, le 7 septembre 1631.

Cet événement changea tout d'un coup la situation des affaires; car il n'y eut pas d'armée nouvelle assez grande pour empêcher le maître du nord allemand de pénétrer dans le sud qui se trouvait à découvert. Jean-George pénétra en effet en Bohême, Gustave-Adolphe se dirigea lui-même vers le Rhin, et de là, se retournant, il entra en Bavière, après que Tilly eut, par le sacrifice de sa vie, vainement tenté de lui disputer le passage du Lech. Depuis Breitenfeld, la fortune avait quitté Tilly, ce vainqueur dans 36 combats, qui ne s'est jamais approché d'une femme, qui n'a jamais été ivre! Augsbourg, Landshut, Munich elle-même, toutes ces villes virent le vainqueur suédois dans leurs murs, mais partout il agit avec grandeur et humanité. Dans ce danger pressant pour ses propres pays, Ferdinand s'était déjà rappelé Valenstein qu'il avait renvoyé : celui-ci faisant le prince dans ses biens y demeurait paisiblement. Mais ce ne fut qu'à des conditions onéreuses qu'il consentit à former une nouvelle armée et à la conduire contre les Suédois. Il eut bientôt une armée de 50,000 hommes, armée dont il était le souverain et qu'il pouvait appeler sienne. Mais plein de haine contre Maximilien, il ne se dirigea qu'avec lenteur contre les Suédois qui étaient en Bavière, se retrancha vis-à-vis du roi, près de Furth et de Nurnberg, et soutint avec bonheur un assaut de l'ennemi. Il se porta ensuite en Saxe; Gustave-Adolphe, conjuré par l'électeur, l'y suivit et s'opposa à Valenstein, à Lutzen, près Leipsig. Le 16 novembre 1632, arriva la mémorable bataille; Pappenheim périt; Valenstein fut complètement battu, mais une puissance supérieure avait vaincu le héros suédois. Frappé par une balle partie, soit de l'armée ennemie de

laquelle il s'était trop approché, soit de l'arme du duc François de Saxe Lauenbourg qui l'accompagna, ce roi grand et pieux tomba, non loin de la place où aujourd'hui encore la pierre suédoise, d'une éloquence muette et couverte de mousse, rappelle le héros couronné. Mais avec sa mort, son œuvre ne périt pas. Son ami le chancelier Oxenstiern dirigea de son cabinet les opérations de Bernard, de Saxe-Weimar, qui tenait la campagne. Baner, Wrangel, Horn, Torstenson et Kœuigsmark étaient sortis tout formés sous un maître grand comme l'était Gustave. Mais malheureusement, avec l'absence de Gustave, manquait aussi l'âme de tout; surtout quand le chancelier électeur de Saxe ne voulut pas marcher sous les ordres d'Oxenstiern; il quitta les Suédois lorsque ceux-ci eurent perdu la bataille sanglante près Nordlingue (7 septembre 1654), et passa à l'empereur, à la paix de Prague en 1635. Mais Valenstein avait déjà auparavant quitté le théâtre de la guerre, et il ne l'avait pas fait volontairement. Il paraît qu'il s'agissait pour lui de la possession de la Bohême ou de la Moravie, et pour les arracher à l'empereur, il pensait à une alliance avec les Suédois. Cette alliance était-elle déjà conclue ou non; il importait peu pour Vienne; le soupçon existait, et comme on ne pouvait le prendre vivant, quelques-uns de ses gens l'assassinèrent (25 février 1634). Un voile couvre son innocence ou sa culpabilité; ce qui est certain, c'est qu'il était un disciple sauvage d'une époque sauvage, rude; c'était un homme pour qui il n'y aurait pas eu de place dans le cours ordinaire des choses.

Après la bataille de Nordlingue, la cause de l'empereur parut la plus heureuse, sans la politique de Richelieu qui avait déclaré la guerre à

l'Espagne ; rien ne pouvait être plus favorable aux intérêts des protestans de l'Allemagne. Mais lorsque le duc Bernard de Weimar crut avoir avec la possession de Brisach conquis celle de l'Alsace, il mourut d'une mort subite qui donna à penser. L'empereur Ferdinand II était mort deux ans auparavant. Son astre fut brillant à son aurore comme à son déclin, et cependant la victoire ne s'était pas encore tournée de son côté d'une manière stable. L'empereur Ferdinand III (1637 à 1657) ne continuait la guerre que parce qu'il ne pouvait pas convenablement la terminer ; car chez lui l'influence de l'Espagne et des jésuites était moins forte. On commença à voir qu'un parti religieux ne parviendrait pas à opprimer entièrement l'autre, et l'on ne continuait à se battre que pour entretenir les armées aux frais des étrangers, et pour pouvoir se donner plus d'importance dans la conclusion de la paix. Généralement les Suédois et les Français étaient depuis lors les plus heureux ; ils étaient même sur le point de prendre l'empereur (1640) et la diète réunie à Ratisbonne par Tortenson, malade et pourtant vif comme l'éclair, ils avaient fait prendre Olmutz et menacer Vienne même ; Tortenson avait de nouveau battu les impériaux sous Piccolomini, près Breitenfeld (2 novembre 1642) ; il avait de nouveau fait des excursions jusque devant Vienne, et tout-à-coup s'était montré sur les côtes de la mer Baltique pour punir le Danemarck de sa jalousie des victoires de la Suède (1643 à 1644). Enfin la Saxe, vivement tourmentée, fut forcée de faire une trêve avec les Suédois (1645) ; de même, Maximilien de Bavière (1647), mais celui-ci la viola bientôt, et eut à supporter toute la colère de

Vrangél et de Turenne. Mais la guerre devait se terminer là où elle avait commencé. Le 25 juillet 1648, Königsmark prit à l'assaut un côté de Prague et se disposa à l'attaque de la partie de cette ville appelée la ville vieille, lorsqu'enfin la parole de paix, vainement attendue depuis 30 ans, retentit de Vestphalie. Que de millions de victimes de cette guerre qui ne purent plus entendre cette parole !

Après qu'on eut négocié depuis 1641 à Hambourg, et depuis 1645 à Munster et à Osnabruk, la paix fut conclue le 20 octobre 1648 à Munster entre l'Autriche et la France, et à Osnabruk avec la Suède. Ces deux traités n'en formèrent qu'un, celui de la paix de Vestphalie, qu'on voyait bien dictée par des têtes couronnées, ou plutôt par la France et la Suède. Car outre que la paix de religion d'Augsbourg fut répétée et étendue aux réformés, et qu'il fut accordé à tous les protestans la liberté et l'égalité politique et religieuse, que 1624 fut fixée pour être l'année normale des restitutions, qu'il devait y avoir une amnistie générale, à l'exception de la Bohême toutefois; la France s'agrandit de l'Alsace, du Sundgau et de Brisach; la Suède obtint la Poméranie antérieure avec l'île de Rugen et une partie de la Poméranie postérieure, Vismar, Brême et Verden avec le commerce de l'empire. Ainsi tous les amis de la Suède et de la France furent proportionnellement indemnisés; ainsi Charles-Louis, fils du malheureux Frédéric V, fut réinstallé avec une huitième dignité électorale dans le Palatinat inférieur ou du Rhin. Maximilien obtint le Haut-Palatinat. Indépendamment de cela on confirma aux Etats allemands la souveraineté exercée par eux depuis long-temps; l'indépendance de la Suisse, de l'Allemagne et

celle des pays bas de l'Espagne, fut généralement reconnue. Les suites de cette guerre furent très-tristes. Dans plusieurs pays la moitié de la population avait péri par le fer, le feu, par la peste et la famine. Le bien-être se trouvait abattu avec des milliers de vil'es et de villages, et pourtant il fallait exiger de nouvelles contributions à cause des armées permanentes qui devenaient alors plus communes. L'Allemagne était alors une confédération d'Etats, mais ouverte aussi à l'influence étrangère, surtout à celle de la France. Le commerce aussi était ruiné de manière que de l'Anseate, autrefois si florissante, il n'y avait plus qu'un faible reste à Brême, à Lubek et à Hambourg. Enfin c'est de la guerre de 30 ans que date, surtout en Allemagne, la décadence des villes autrefois si prospères.

Trois époques s'offrent dans la guerre de 30 ans; dans la première, l'Autriche complètement victorieuse soumet toute l'Allemagne; pendant la seconde, les Suédois sont victorieux; dans la troisième, la victoire est plus incertaine. Les grands hommes sont: en France, Richelieu, Turenne, Condé; en Autriche, Tilly, Valenstein, Gallas, Piccolomini, et en Suède, Gustave-Adolphe, Banier, Torstenson et Oxenstiern.

Pendant la période que nous venons de parcourir, de 1492 à 1648, les sciences, les arts et la culture industrielle, soutenue par une foule de nouvelles inventions, ont marché d'un pas rapide. La mère des sciences, la philosophie, s'écarta toujours plus de son antique carrière scholastico-aristotélique. Muréus, Henri Etienne, Casaubon se présentent en première ligne parmi les Français; l'anglais Bacon de Verulam, 1626, ramena à l'expérience. Cartesius 1650. Spinoza 1677; lui donnèrent une forme mathématique

plus sévère. Pierre Ramus mérita bien pour ses travaux dans la logique. Jean Reuchlin 1522, Erasme de Rotterdam 1536, Camerarius, Faber, Glassius, Freinsheim, les Buxtorf, parmi les Allemands; Budacus, Saliger, Lipsius, Vossius, Heinsius, Schrevelius, Meursius et les Gronovius parmi les Hollandais; Conrad Gesner dans la Suisse; les savans imprimeurs Aldus Pius, Paulus et Aldus Manutius en Italie, enfin Richard Crocus en Angleterre, poussèrent très-loin les travaux philosophiques. Les sciences mathématiques et naturelles firent des progrès immenses; l'astronomie par Copernic 1543, Kepler 1630 à Prague, et Thyco de Brahé 1601, Galilée 1642. Cardanus inventa l'algèbre, Reinerus Gemma, la planchette, Ludolph de Keulen 1610, le nombre qui porte son nom. Conrad Gesner, Agricola, les deux Janse, inventeurs du microscope, Otto de Guerike 1650, inventeur de la machine pneumatique, Huygens, de l'horloge à pendule, firent fleurir les sciences naturelles. Toricelli, élève de Galilée, inventa le baromètre, et Laurence Drubbel, anglais, le thermomètre. Pour ce qui regarde proprement les sciences dites des facultés, la théologie, la médecine et la jurisprudence, Luther, Calvin, Melancthon, Spalatin, Fabricius, Théodore Beza, Arnds, Hutten, l'espagnol Ximènes se distinguèrent dans la théologie; la polyglotte d'Alcali de Ximènes fait époque; dans la médecine se distinguèrent Théophraste Paracelsus, Glauber, Falopius et Vesalius; l'anatomiste, Harvey, qui découvrit la circulation du sang, 1657, et Sydenham, Albini, etc. Dans la science du droit: Verembek, Haloander, Cujacius, Gothofredus, Hugo Grotius, 1644, Alciatus. 1550 Stryk. Dans les sciences historiques, surtout

dans la chronologie se font remarquer Usserius, 1633, Petav 1652, Calvisius, Scaliger, 1538, Aloysius et Antonius Lilius, rédacteurs du calendrier Grégorien; dans l'art même d'écrire l'histoire, Carion, Reimerus Reineccius, Mélancthon, Sleidan, les centuriateurs de Magdebourg, Macchiavelli et Guicciardiani. Le nombre des Universités s'accrut aussi considérablement à cette époque. Wittemberg 1502, Francfort-sur-l'Oder 1506, Genève 1521, Alcalá 1513, Marbourg 1527, Zurich 1528, Königsberg 1544, Iéna 1558, Olmutz 1567, Leyde 1573, Helmstadt 1576, Edimbourg 1580, Altdorf 1581, Bamberg 1503, Dublin 1591, Giesén 1607, Rinteln 1621, Abo 1640, Dorpat 1650, voilà quelques-unes des plus importantes de ces Universités.

Parmi les arts, la poésie et la peinture se trouvent à cette époque au premier rang; toutes les deux particulièrement cultivées en Italie. Parmi les poètes, nous avons Rabelais, Arioste avec son Roland furieux 1533, Le Tasse 1593, avec sa Jérusalem délivrée, le célèbre portugais Camoëns 1579, auteur de la Louisiade, l'espagnol Cervantes 1616, auteur de don Quichotte; Lope de Vega, auteur d'environ 2000 drames; P. Calderon, Kochanowski, le Pindare polonais, 1584, les Allemands ont Ulrich de Hutten (les *epistolæ obscur. virorum*, publiées par lui, et *Angsta*, doivent sous un certain rapport être mentionnés ici); le cordonnier de Nuremberg, Jean Sachs 1576, Rollenhagen, auteur de la Bouche de Grenouille, Sébastien Brand, auteur du Vaisseau des Fous, Owen 1622, Martin Opitz 1639, Logan 1653; l'anglais Milton, auteur du Paradis Perdu 1674, Butler, avec son Hudibras, est celui qui plane au-dessus de tous, Guillaume Shakespear 1564, jusqu'en 1616,

Parmi les peintres se distinguèrent en Italie, outre Raphaël, Michel-Ange, Corrège, Titian, ce peintre malheureux, modeste et pourtant si grand, Guido René, Léonard de Vinci 1520, Perugino 1524, et les Caracci. Parmi ceux des Pays-Bas, outre Jean d'Ek, il y eut Pierre-Paul Rubens, Neefs, les Teniers, Jordan, Anton Van-Dyk, le roi des peintres de portraits, de l'Ecole flamaude; Lucas de Leyde, Poelenburg, de Heem, Vouvermann, et avant tous, Rembrandt; etc. Parmi les peintres allemands, il y a à citer Alb. Durer 1528; Lucas Kranach 1553, Jean Holbein 1554, Elzheimer, etc. L'architecture fut perfectionnée généralement d'après des modèles antiques, en France par Mercier et Mansard; en Italie par Michel-Ange, Bramante, Barozzi, Palladio 1580, Fontana (1607), et Bernini; en Espagne par Covarruscar, Herrera, Battista de Tolède.

Il y a à citer ici parmi les inventions et les institutions importantes : les journaux dont l'origine est de Venise 1565; et dont le nom vient de la petite pièce qu'on donnait pour les lire, *Gazetta*. En Allemagne, le journal de Francfort a commencé en 1613; ensuite l'institution des postes, surtout lorsque le commerce s'accrut et que les voyageurs et les bouchers ne purent plus soigner toutes les lettres. Louis XI, roi de France, institua les postes à cheval lors de la guerre contre Charles-le-Téméraire. Le comte Roger de Thuru et Tassis institua d'abord dans le Tyrol, ensuite en 1516 de Bruxelles, à Vienne, une poste, et une poste de l'empire faisait (en 1522), le service de Nuremberg à Vienne. On frappa les premiers batz, (monnaie d'Allemagne) à Berne, portant les armes de cette ville, un ours (bacz) et des écus (thaler), dans le

Joachimsthal, en Bohême, 1517. Nancéus inventa en 1542, l'art de graver à l'eau forte les cadrans, et Obizzi, vénitien, celui de graver sur des obusiers : les Suédois se servaient de tubes d'air minces, entourés de cordes et de cuir en guise de canons ; la première loterie (que n'a-t-elle été en même temps la dernière !) a été tirée, à ce qu'on dit, pour la première fois, en 1521, à Osnabruck. Cevallino inventa le semoir, et Locatelli le perfectionna. Le tailleur de pierre. Surgens de Volfenbittel inventa en 1550, le rouet à filer ; Barbara Uthmann dans les montagnes aux mines, en Saxe, inventa le maillet à dentelles ; Dobsinger fit en 1561, le fusil à vent ; Jansen, de Middelbourg la lunette d'approche ; la cloche de plongeur fut inventée en 1558 ; le premier jardin botanique fut fait à Padoue en 1535 ; l'affinerie de sel en 1579, à Manheim. En 1624 on inventa le papier timbré, et en 1650, le jésuite Kircher inventa la harpe éolienne, le cornet acoustique et le porte-voix : Martin Behaim de Nuremberg fit le premier globe terrestre, sur lequel se trouva également l'Amérique ; son compatriote Pierre Héle inven a en 1140, les montres, appelées les œufs de Nuremberg. On croit que c'est en Espagne qu'on commença à tricoter ; que cette invention passa de là en 1561, en Italie, et 1564 en Angleterre. Ce n'est qu'en 1589 qu'on trouve des métiers de bonneteries.

HISTOIRE MODERNE.

CHAPITRE II.

Depuis la paix de Westphalie jusqu'à la révolution française. (1668 à 1789.)

Comme la France et la Suède étaient sorties victorieuses et avec des forces plus grandes, de la guerre de 50 ans, l'histoire de l'orient et de l'occident de l'Europe se rattache aussi pendant tout le 17^e siècle à ces deux royaumes. Ce que la France était devenue, elle en était redevable à son grand et bon roi Henri IV; aux grands ministres qu'elle avait eu Richelieu sous Louis XIII, et en Mazarin sous Louis XIV.

Louis XIV (1643 à 1673), avait cinq ans quand Louis XIII mourut. C'est pendant la minorité de ce prince qu'avait été conclue la paix de Westphalie, après la victoire du grand Condé sur les Espagnols et les Impériaux. Anne d'Autriche, mère du roi et régente du royaume, confia tout le soin des affaires au cardinal Mazarin, son favori, élevé par Richelieu. C'était un homme adroit et souple, qui faisait du despotisme avec des ruses, et qui semblait regarder l'art de régner comme l'art de faire des dupes. Pendant la minorité du prince, la guerre entre la France et

l'Espagne avait continué; la paix des Pyrénées, précédée de plusieurs victoires des Français, termina cette guerre en 1659. La première condition de cette paix fut le mariage de Marie-Thérèse, infante d'Espagne, avec Louis XIV. Alors aussi la France fut troublée par la guerre dite de *la fronde*, excitée par le parlement, soutenue par le cardinal de Retz, les princes de Condé, de Conti et autres personnages marquans de l'époque. Il y eut une bataille dans le faubourg Saint - Antoine , entre Turenne, qui commandait l'armée royale, et Condé qui était à la tête des frondeurs; Mazarin, obligé de se retirer deux fois, finit par triompher de ses ennemis et continua de gouverner la France jusqu'à sa mort, qui arriva en 1661. Alors Louis XIV se déclara majeur et se mit à gouverner par lui-même. Il plaça Colbert à la tête des finances, et alors commença réellement ce règne si long, si glorieux pour la France, et rempli par des guerres presque continuelles et des victoires éclatantes. Louis XIV voulut être le monarque le plus puissant de l'Europe, et, secondé par des hommes supérieurs qu'il eut le talent de découvrir, il y réussit. En 1667 il déclara la guerre à l'Espagne, pour faire valoir les droits de Marie-Thérèse, sa femme, sur ce pays et sur les Pays-Bas. Une suite de victoires, dues à la valeur de Turenne fut close par la paix d'Aix-la-Chapelle en 1668, et la Flandre resta à la France. En 1672 Louis, aidé de Condé, de Turenne, de Luxembourg, envahit la Hollande et passa le Rhin. Il fut néanmoins obligé d'évacuer la Hollande, mais il reconquit la Franche-Comté et fit incendier le Palatinat par Turenne. La paix de Nimègue, 1678, consolida les conquêtes des armées françaises. De 1681 à 1684 les Français prennent

Strasbourg, bombardent Alger, en font autant à Gènes pour avoir assisté Alger. Louis était au faite de la puissance.

Dans toutes ces guerres la fortune le favorisait ; il avait conquis la Lorraine et des parties considérables des Pays-Bas espagnols. Il se fit outre cela adjuger par ce qu'on appelait des chambres de réunion, au milieu de la paix, Deux-Ponts, Mompelgard et d'autres parties du territoire allemand, et se présenta comme le législateur de l'Europe. L'intérieur de son pays présentait l'aspect de l'ordre et de la grandeur dans le pouvoir absolu. Louis XIV disait : *l'Etat c'est moi* ; et ce mot donna la clé du système de son gouvernement ; et pourtant le règne de Louis est regardé comme la grande époque de la France. C'est qu'il y eut un Colbert pour administrer les finances, pour donner au pays des manufactures, du commerce, des ports, des canaux, un bien-être immense et une force navale. Des compagnies de commerce pour les Indes orientales et occidentales, s'établirent, ainsi que des colonies en Amérique et en Afrique. Tout cela, c'est Colbert qui en eut le mérite. Les arts et les sciences parvinrent aussi à un haut degré de perfection sous le règne de Louis XIV : il les honorait, parce qu'ils devaient l'honorer et l'immortaliser. De ce que ses ambassadeurs commencèrent à se servir dans les traités de la langue française au lieu de la langue latine ; de ce que 700,000 familles des plus actives furent chassées du pays à cause de leur attachement à la religion protestante et qu'elles ne voulurent pas se laisser convertir par la révocation de l'édit de Nantes (1685) et par les dragonades, et que recueillies dans les pays voisins, à l'orient de la France, elles y formèrent des colonies fran-

çaises, enfin par les écrivains distingués qu'ent alors la France, tels que Bossuet, Fénelon, Pascal, Racine, Corneille, Molière, Boileau, etc., de toutes ces circonstances réunies, il résulta pour la langue française, peu à peu, une domination qu'aucune autre langue n'a jamais eue. La capitale de la France donna dès-lors le ton en fait de goût et de savoir vivre. Ce que la mode ne soumit pas à la France, succomba à la saine politique du cabinet français ou à la bravoure éprouvée de ses généraux, tels que les Luxembourg, les Schomberg, les Catinat, les Vendôme, les Vauhan, les Condé, et surtout les Turenne. Mais malgré cet éclat, ce roi si fier devait bientôt recevoir une grande leçon. Jetons d'abord encore un coup-d'œil sur quelques autres états importants.

Elisabeth d'Angleterre laissa en 1603 son trône au fils de Marie-Stuart, Jacques I^{er}, 1603 à 1625, qui réunit alors à la Grande-Bretagne l'Ecosse où il avait régné jusque-là. Jacques était un homme doux, mais faible; pacifique, mais pusillanime. Il cherchait à se faire des partisans et favorisait surtout les Ecossais, ses compatriotes. En favorisant, ou du moins en ménageant le catholicisme, en gouvernant d'une manière arbitraire, il se trouvait dans une dangereuse contradiction avec l'esprit du peuple, contradiction qui ne pouvait qu'être nuisible aux Stuart; un autre danger vint se joindre au premier. Quand, au commencement, Jacques ne voulut pas, au gré de leurs désirs, favoriser ouvertement les catholiques, il fut fait sous la direction, dit-on, des jésuites, un plan d'après lequel on devait, avec 36 tonneaux de poudre placés sous la salle des séances du parlement, faire sauter en l'air le roi, le prince de Valis, son successeur, et toute la

maison haute du parlement. Ce plan fut découvert ; les conjurés échappés d'abord, furent pris et exécutés. Mais il se forma en même temps une opposition contre le roi, opposition dont la puissance ne devait se faire sentir qu'à Charles I^{er}, 1625 à 1649. Son fils, Charles, prince éclairé, ferme, était aussi pénétré que son père de l'omnipotence royale. Il voulut se passer du parlement et de son consentement pour lever des impôts, mais il tomba enfin dans une telle opposition avec son peuple, qu'il a en résultat une guerre civile, où le parti de la noblesse, des évêques et des catholiques, fut battu par l'armée du parlement et du peuple, sous Fairfax et Cromwel, près Marstonmoor et Naseby, 1644, 1645, le roi fut fait prisonnier, et mis à mort à Londres, le 30 janvier 1649. Cromwel, autrefois étudiant libertin à Cambridge, avait été, comme membre du parlement, l'âme de cette révolution, et par la ruse, par la bravoure, par la dissimulation et par le secours de ses armées victorieuses il parvint enfin à se faire reconnaître protecteur de la nouvelle république d'Angleterre. Il refusa sagement la couronne : il ne l'aurait peut-être portée que quelques jours. Malgré sa sanglante usurpation il releva l'Angleterre, surtout en opprimant le commerce des Pays-Bas (acte de navigation de 1652, qu'il mena à bout même pendant la guerre), et par de sages lois pour le véritable bien de la république. Il n'y a que ses remords pour lesquels il ne put rien par un acte ! Son fils Richard abdiqua en 1659, au bout de 6 mois. Alors un nouveau parlement royal rétablit les Stuart, et rappela Charles II, fils de Charles I^{er}, 1660 à 1685, qui s'était réfugié en France. Mais sa méfiance, sa fai-

blesse et son arbitraire ne pouvaient pas convenir à une époque d'anarchie, et ne servirent qu'à mettre les Anglais à même de s'assurer leur liberté politique et religieuse, par des actes publics, par exemple, l'acte de l'*Habeas Corpus* (1679), et il se forma un parti de la cour (Tory) et un parti du peuple (Whig). A ce roi succéda son frère Jacques II, devenu catholique, mais contre lequel les Whigs appelèrent enfin à leur secours son gendre Guillaume III d'Orange, gouverneur des Pays-Bas et époux de Marie qui vint avec une armée. Jacques se réfugia en France. Sous Guillaume qui régna alors, la banque de Londres fut établie (1688.) Mais aussi la dette nationale qui, en 1672, s'élevait déjà à 1,000 millions de livres sterling (la livre à 24 fr.), prit alors son origine. En 1702 succéda à Guillaume, Anne, sa belle-sœur. jusqu'en 1713, et ensuite vint la maison qui règne encore aujourd'hui, la maison de Hanovre.

Depuis leur séparation déjà mentionnée de la lourde domination espagnole, jusqu'à l'acte de navigation de Cromwel, les Pays-Bas jouent, à cause de leur commerce un rôle important dans l'histoire; car quoique dans l'intérieur il s'élevât des disputes religieuses contre les arminiens, ou remontrants, qu'il se formât un parti anti-orangiste, mécontent du gouverneur, on avait pourtant anéanti le commerce de l'Espagne et du Portugal, on avait établi des compagnies commerciales dans les Indes orientales et occidentales, on avait fondé une suite de nouvelles colonies, un établissement au cap de Bonne-Espérance (1655), et l'on sut les maintenir par les armes, au moyen d'excellens héros marins, tels que Tromp, Ruyter. Mais la rivalité heureuse de l'Angleterre, les nombreuses guerres

contre la France et l'alliance avec l'Angleterre, sous un seul monarque, fit, peu à peu, descendre considérablement la république de la hauteur où elle s'était trouvée.

L'Allemagne avait de la peine à se remettre de l'ébranlement que lui avait causé la guerre de 30 ans, et cet état d'ailleurs informe, composé de plus de 300 membres immédiats de l'empire, parut, si non rester enfin glacé dans des formes qui enlajaient presque en entier l'esprit généreux du peuple, au moins ne pouvoir se mouvoir que très-péniblement. Ce qui ne fut pas non plus de nature à contribuer à une prompte activité, fut la permanence depuis 1663 de la diète à Ratisbonne. L'empire d'Allemagne devint toujours plus impropre à se défendre lui-même contre la France. En 1683 il vit aussi les Turcs encore une fois devant les murs de Vienne. Ferdinand III (1657), eut pour successeur son fils Léopold I (1658 à 1705), dont le caractère était beaucoup trop paisible en présence de son voisin Louis XIV, si avide de conquêtes. Cependant ce fut un bonheur pour l'Autriche dans ses guerres contre la Turquie que la remuante Hongrie devint (comme autrefois, la Bohême) un empire héréditaire de Habsbourg, et que, grâce au grand Rudiger de Staremberg, on put défendre Vienne contre les Turcs, et même les battre près de Salankemen et de Zenth, d'une manière si énergique que par la paix de Carlowitz (1699), la Transylvanie et la Slavonie furent conquises pour toujours. Mais ce fut surtout d'une grande importance pour l'Allemagne que si en lui-même l'empire ne put se mouvoir que péniblement, il y eut pourtant des Etats allemands, même sans l'Autriche, qui parvinrent à une importance considérable, par exemple, le Brau-

debourg, sous son électeur Frédéric Guillaume-le-Grand, qui posséda aussi le duché de Prusse, et dont le successeur Frédéric III se mit lui-même à Königsberg, la couronne royale sur la tête ; la Saxe, où le développement intérieur avait augmenté sous Auguste I^{er}, frère de Maurice-le-Grand, le Justinien saxon, et qui, pendant la guerre de 30 ans s'était considérablement augmentée, se remit promptement aussi de ses souffrances, au point que l'électeur Frédéric-Auguste I^{er}, ou le-Fort sut, par de grands sacrifices, surtout par celui du protestantisme, conquérir la couronne polonaise donnée par élection ; le Hanovre qui s'éleva à la neuvième dignité électoral, et qui en 1714 vint dans la personne de son prince George-Louis, sur le trône de la Grande-Bretagne. La maison Wittelsbach en Allemagne se présenta sous un aspect non moins important ; elle possédait deux pays électoraux, la Bavière et le Palatinat, et, en 1654, elle avait déjà donné un roi aux Suédois dans la personne de Charles X, Gustave, comte du Palatinat, de Deux-Ponts, après que Christine, fille de Gustave-Adolphe, eut sacrifié la couronne à sa vanité. Ces agrandissemens, ces augmentations de puissance des princes allemands devaient nécessairement porter plus d'une atteinte à la suprême considération impériale ; mais Léopold espérait se fortifier lui-même par un héritage qui devait donner à sa maison la dignité de primat de toute l'Europe.

C'est qu'en Espagne Charles II, sans enfans, sans actions d'éclat, se trouvait à l'agonie ; et toute l'Europe était dans l'attente pour savoir en faveur de quelle maison des nombreuses maisons princières son testament s'expliquerait. Un précédent testament et le droit de succes-

sion s'expliquaient, à la vérité, pour le fils de l'électeur Maximilien, Emmanuel de Bavière, résidant avec éclat à Bruxelles, en qualité de gouverneur des Pays-Bas d'Espagne, mais le prince électeur mourut; alors les deux beaux-frères de Charles prétendaient à tout l'héritage; l'Empereur Léopold y prétendit pour son second fils, l'archiduc Charles, et Louis XIV pour son petit-fils, Philippe d'Anjou. Enfin Charles se décida pour la France, et Louis XIV déclara à sa cour, qu'il n'y avait plus de Pyrénées. Mais l'Angleterre, la Hollande, et ensuite le Portugal dont la maison royale de Bragançe se joignait presque toujours à l'Angleterre, déclarèrent que l'acquisition de si immenses pays dans plus d'une partie du monde, menaçait la liberté européenne, et dans son illusion la maison d'Autriche, ainsi qu'une partie de l'empire d'Allemagne (à l'exception des deux frères princes électeurs, celui de Bavière et celui de Cologne qui se déclarèrent pour la France), se rangea volontiers du côté des puissances opposées à la France, lorsque la guerre, celle dite de succession contre la France, ne pouvait plus être évitée (1701 à 1714).

Louis XIV avait terminé la guerre de la ligue d'Angsbourg par le traité de Ryswick en 1697. Mais dans cette circonstance la fortune parut lui avoir tourné le dos. Le duc de Marlborough, le prince Eugène de Savoie, Louis de Bade et la politique de Guillaume III, roi d'Angleterre, parurent avoir irrévocablement fixé la victoire de leur côté. A la bataille de Höchst, en Allemagne, en 1704, les alliés étaient commandés par le prince Eugène de Savoie et par le duc de Marlborough; l'armée française, conduite par Tallard et Marclain, fut taillée en

pièces ; à Ramillies, près de Namur : le maréchal de Villeroy fut complètement défait, en 1706, et à Malplaquet, en Flandre, le maréchal de Villars perdit la bataille, en 1709, contre Eugène et Marlborough. En Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas, Louis XIV fut malheureux dans cette guerre, quoique Vendôme eut d'abord repoussé Eugène en Italie. En Espagne seule, les succès furent un instant balancés. Le duc de Vendôme battit complètement les Anglais en 1710, à Villa-Viciosa. L'armée française fut battue aussi à Turin ; Toulon fut assiégé. En 1709, Louis demanda la paix, mais on voulait qu'il détronât lui-même son petit-fils. Il aima mieux continuer la guerre. Enfin en 1710, Villars ayant surpris Eugène à Denain, remporta une grande victoire dont la paix d'Utrecht fut le résultat. Cette paix signée à Utrecht, en 1713, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Savoie, le Portugal, la Prusse et la Hollande, termina la guerre de succession. On stipula pour Philippe V, l'Espagne et les colonies, sous la condition cependant que la France et l'Espagne ne seraient jamais réunies. L'Angleterre conserva Gibraltar qu'elle avait conquis, avec la Nouvelle-Minorque et la Nouvelle-Ecosse en Amérique. Le duc de Savoie eut la Sicile avec le titre de roi. L'année suivante Villars ayant passé le Rhin et repoussé les impériaux, la paix de Rastadt fut signée avec l'empereur Joseph I^{er}, qui avait succédé à Léopold I^{er}.

Si cette guerre avait compliqué toute l'Europe occidentale, une autre guerre, celle du Nord, occupa à la fois toute l'Europe orientale (1700 à 1712). En 1697 Charles XII, âgé de 15 ans, monta sur le trône de Suède ; et c'est ce moment que la Russie, la Pologne et le Dane-

marck, crurent convenable pour s'agrandir, aux dépens de la Suède. En Russie le czar Alexis (1645 à 1676), avait succédé au czar Michel Romanof (1613 à 1645); les cosaques de l'Ukraine (peuple composé de Russes, de Polonais, de Turcs et de Tartares), s'étaient soumis au nouveau czar de Russie. Déjà celui-ci avait voulu effectuer son plan sur la Livonie qui alors appartenait à la Suède, mais qui était constamment une pomme de discorde entre la Suède, la Pologne et la Russie; cependant ce fut sans succès. A ce czar succéda Léodôr III (1676 à 1682), qui passa par-dessus son frère, l'incapable Iwan, et il destina pour son successeur, Pierre, qui fut plus capable. Mais Sophie, sœur de tous les deux, ambitionnant la régence, sut, par le secours des Strelitz ou Strielzi (corps de caoupiers régulièrement organisé depuis longtemps, mais qui joua bientôt un rôle politique important, comme les janissaires, les gardes pré-toriennes et les mameluks), arracher par la force la co-régence; elle chercha aussi à écarter Pierre et à faire monter sur le trône Iwan qui était moins capable; mais Pierre s'empressa de prévenir sa chute (pour son bonheur ses compagnes d'enfans étaient devenues de beaux régimens de grenadiers), et il envoya Sophie dans un couvent. Il laissa volontiers à son frère le nom et l'honneur de co-régent. Pierre monta sur le trône avec la résolution de faire de la Russie un Etat véritablement européen d'après l'idée qu'il s'était faite des Etats de l'Europe qu'il avait visités dans ses voyages, et, avant tout, il voulait étendre son royaume jusqu'à la mer Baltique, pour y établir des ports et y construire des flottes. Mais la Suède l'exclut encore de la co-possession de cette mer, par Ingermanland, Esthland, Carelen,

le Finlande et la Livonie. Comme la Pologne et le Danemarck cherchaient aussi à briser la puissance de la Suède, ces trois puissances réunies déclarèrent la guerre à Charles X, roi de Suède. Mais combien on s'était trompé sur le compte de Charles, ce prince royal autrefois si mou ! Charles partit aussitôt pour le Danemarck et assiégea Copenhague. Frédéric IV fut obligé (encore en 1700), d'accepter la paix à Travendahl; Charles se dirigea ensuite contre Pierre qui alors assiégeait Narva. Charles, avec 8,000 Suédois, battit 80,000 Russes, pendant que Pierre n'était pas à l'armée. Mais au lieu de poursuivre celui-ci aussitôt dans son empire, Charles ne suivant que ses passions, se jeta sur Auguste, roi de Pologne, le fit sortir de la Livonie et du Curlande avec ses Saxons, battit ces derniers près de Clissow, Pultusk 1702, 1705, et fit élire roi de Pologne, à Varsovie, à la place d'Auguste, le jeune Stanislas Leszczyński, se rendit ensuite dans la Saxe même, et dans la paix d'Altranstalt il arracha à Auguste la renonciation à la couronne de Pologne. Pendant ce temps Pierre avait pris Ingermanland et avait commencé à y fonder Pétersbourg 1703; Aluzikow, ce puissant favori de Pierre (autrefois garçon pâtissier), avait battu en 1706 les Suédois près de Kalisch. Charles pénétra victorieusement jusqu'à Smolensk, mais au lieu de se diriger sur Moscou ou Pétersbourg, il se laissa engager par l'aventureux Hettman des Cosaques, Mazeppa (qu'un Polonais qu'il avait offensé avait attaché sur un cheval d'Ukraine qui courut avec lui dans cette province), de venir dans l'Ukraine, où, à ce qu'il disait, les Cosaques devaient se joindre à lui. Pendant ce temps, Pierre battit 15,000 Suédois sous Léonhulwud (Löwenhaupt) près de Stop, sur les bords du Dnieper, et ensuite

Charles lui-même, si fortement près Pultava (8 juillet 1709), que celui-ci fut obligé de se réfugier auprès des Turcs, à Bender.

Cependant Auguste avait repris son royaume de Pologne, le Danemarck avait renouvelé la guerre, et Pierre s'empara de la Livonie ainsi que d'une partie de la Finlande. Mais Charles, à son tour, porta la Turquie à faire la guerre à la Russie (1711), et en effet, Pierre fut si totalement enfermé près du Pruth par les Turcs, que sans les moyens de corruption de sa maîtresse, devenue par la suite Impératrice Catherine I (la fille de Marienbourg), il aurait été perdu, tandis qu'il échappa au danger par la seule perte d'Asow. Charles eut beau s'emporter et travailler à faire naître une nouvelle guerre; ce fut en vain. Pendant ce temps le Danemarck, la Prusse, la Saxe, prirent les provinces allemandes de la Suède jusqu'à Stralsund. Charles poussa l'opiniâtreté jusqu'à s'opposer à main armée à l'ordre qui lui enjoignait de quitter la Turquie, et il se défendit avec 150 hommes, dans une maison appelée Vermitza, près Bender, contre 10,000 janissaires et leurs canons, jusqu'à ce qu'il fut enfin fait prisonnier dans cette maison enflammée et prise à l'assaut. Les Turcs étonnés extrêmement d'un pareil courage appelèrent ce combat Kalabalik ou Chasse aux Lions. Voilà ensuite Charles parcourant à cheval, sous le nom de son propre courrier, appelé Charles Frisch, la Hongrie, l'Allemagne, et il parut, au mois de novembre 1714, à Stralsund. N'étant pas en état de se mesurer alors avec ses ennemis, il chercha à obtenir, par l'entremise du célèbre comte de Gertz, d'abord la paix avec Pierre, afin de pouvoir, par son secours, reconquérir ses propres états allemands et d'y pouvoir ajouter ensuite la Norwège (1717. Mais

il fut assassiné par un coup de feu, dans les fossés devant Frédéric-Hall en Norwège, selon les uns par un Français, nommé Mégrét, selon d'autres, par un officier suédois, nommé Cronstadt, le 30 novembre 1718. Sa sœur Oulrique Eléonore monta alors sur le trône contre tout droit d'hérédité, mais elle abandonna aussi le pouvoir royal illimité et transmit le gouvernement à son époux, le prince héréditaire, Frédéric de Hesse-Cassel. De prompts conclusions de paix qui privèrent la Suède de presque tous ses états sur le continent, anéantirent la principauté que cette puissance avait eu autrefois dans l'Europe nord-oriental, comme la paix d'Utrecht et de Rastadt avait brisé la principauté qu'y avait eue la France.

Louis XIV avait vu en moins de 4 ans, périr une grande partie de sa famille, et ce prince, dont le commencement avait eu tant d'éclat et de bonheur, vit sa vieillesse accablée de douleur et de chagrins; il mourut en 1715, à l'âge de 77 ans. Ce prince a donné son nom à son siècle. Corneille, Racine, Boileau, Molière, Regnard, La Fontaine, Quinault, parmi les poètes; Pascal, Malbranche, pour la pureté de la langue et la métaphysique; Lully pour la musique; enfin dans la littérature, les sciences, l'histoire et les arts des noms tels que ceux de Labruyère, Ménage, Fleury, Rollin, Girardin, Puget, Perrault, Lenôtre, font de Louis XIV, le représentant du siècle, le plus grand des temps modernes. Que dirons-nous des grands capitaines de son règne? Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Vendôme et Villars; de ses ministres Colbert, Louvois, Torcy; des grands orateurs Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Massillon? C'est avec cet auguste cortège de génies immortels, dit

l'abbé Maury, que Louis XIV, appuyé sur tous ces grands hommes, qu'il sut mettre et conserver à leur place, se présente aux regards de la postérité. Louis XIV a rendu la France puissante en Europe, esclave chez elle. A sa mort il recommanda à son fils Louis XV de ne pas l'imiter dans son amour excessif de la guerre. Ce goût belliqueux du monarque avait en effet exposé le royaume aux plus grands dangers. C'est sous son règne qu'eut lieu la déclaration du clergé de France en 1682, et qui devait assurer la liberté de l'Eglise gallicane. Sous son règne aussi la doctrine de Jansenius fut condamnée, et les jansénistes persécutés. N'oublions pas les monumens qui restent de ce règne célèbre; tels que l'hôtel des Invalides, le palais de Versailles, celui de Marly, de Meudon, etc. La France souffrit encore long-temps de l'affaiblissement que lui avait causé l'ambition de Louis XIV, des dettes dont l'avait grevé ce prince par ses guerres ruineuses. Louis XV, arrière-petit-fils de Louis XIV, petit-fils du Dauphin de France, et fils du duc de Bourgogne, était monté sur le trône à l'âge de 5 ans et demi l'an 1715. Philippe d'Orléans, un des débauchés éhontés, séduit par l'horrible Dubois, avait été déclaré régent du roi pendant la minorité de Louis XV. Le système de Law ruina tous les créanciers de l'Etat; dans la même année 1720, la ville de Marseille fut en proie à une peste horrible et meurtrière. Louis XV étant devenu majeur en 1723 quand le régent mourut, choisit le cardinal de Fleury pour ministre; celui-ci s'efforça de réparer les maux passés. Revenons à la guerre du Nord.

La Russie était sortie de la guerre contre Charles avec la possession de la Livonie, d'Es-

thland, d'Ingermanland et d'autres parties de la Suède. Pierre était devenu le second créateur de son empire, et il prit le titre d'empereur de toutes les Russies. Ayant fait décapiter Alexis, son fils, qui s'était révolté contre lui, Catherine sa femme lui succéda à sa mort (1725 à 1737), par le secours de Menzikow; ensuite vint Pierre II, petit-fils de Pierre-le-Grand, 1727 à 1730; puis, Anne, duchesse de Courlande, fille d'Iwan l'imbécile (1730 à 1740). L'année dans laquelle mourut cette princesse fut pleine d'événemens importans, non parce qu'elle fut remplacée au trône, à la suite d'une révolution de cour et au moyen des gardes gagnées par Elizabeth, fille de Pierre, mais parce que dans cette année mourut aussi, Frédéric-Guillaume I^{er}, deuxième roi de Prusse, et que le trône fut occupé par son fils Frédéric II, appelé le grand Frédéric, et enfin parce que l'empereur Charles VI mourut sans postérité mâle, et que la maison de Habsbourg s'éteignit en Autriche dans la ligne mâle, en 1740, comme elle s'était éteinte en Espagne en 1700.

Charles VI, effrayé par l'exemple de l'Espagne, avait fait beaucoup de sacrifices pour faire reconnaître et agréer par presque toutes les puissances européennes sa pragmatique sanction, au moyen de laquelle la succession au trône devait y appeler pour régner sur tous ses états héréditaires, sa fille aînée, *Marie Thérèse*, à l'occasion de la guerre de succession, excitée en Pologne à la mort d'Auguste II, 1733 à 1738, qui donna au fils d'Auguste la succession au trône de Pologne et au ci-devant roi de Pologne Stanislas Leczynski, la Lorraine, dont on indemnisa le précédent possesseur, le duc de Lorraine, par la Toscane. A cette occasion il avait disposé

de Naples et de la Sicile, en faveur de l'Infant d'Espagne don Carlos, fils de l'ambitieuse reine Elisabeth ; mais Charles s'était trompé dans son compte, parce qu'il n'y a pas de traité durable à faire avec les passions des hommes. Car à peine l'empereur avait-il fermé les yeux (20 octobre 1740), que d'abord le roi de Prusse, Frédéric II, en vertu d'anciennes prétentions, demanda ses principautés silésiennes qu'il enleva aussitôt à la reine Thérèse étonnée (première guerre silésienne, 1740 à 1742) ; ensuite Charles-Albert de Bavière éleva des prétentions de parenté sur tout l'héritage de Thérèse ; en troisième lieu, l'Espagne parla aussi d'un traité ancien, mais de peu de valeur et de même contenu que le précédent ; quatrième, l'électeur de Saxe oublia aussi, pour des prétentions d'héritage, la reconnaissance qu'il avait faite de la pragmatique sanction ; enfin la France voulut, sans avoir elle-même de véritable droit à faire valoir, aider tous les autres à faire valoir les leurs. Entardies par l'exemple qu'avait donné Frédéric, ces cinq puissances s'allièrent alors, et partagèrent d'avance entre elles la monarchie autrichienne. Et en effet, Thérèse se trouva dans l'état le plus embarrassant ; car déjà on lui avait pris une partie de l'Autriche et toute la Bavière, et Charles-Albert avait été élu empereur d'Allemagne (Charles VII). Mais soit à cause de l'attitude des nobles Hongrois et de l'appui du loyal Georges II, roi d'Angleterre, soit parce que Frédéric était sorti de l'union, soit aussi le bonheur des armes autrichiennes, la situation de Thérèse changea bientôt ; Charles VII perdit ses états et fut obligé de se réfugier à Francfort. C'est lorsque Frédéric se détacha de l'union en faisant la paix (à Breslau 1742), avec Marie-Thé-

rière, paix qui lui valut la Silésie, que le maréchal de Belle-Isle sauva l'armée française qui s'était vue obligée de se jeter à Prague, où elle fut investie, et d'où elle fut tirée par le courage de Belle-Isle, et cette retraite de Belle-Isle fut très-admirée. Mais précisément ce bonheur de l'Autriche rendit de nouveau Frédéric inquiet pour la possession de la Silésie, et il entra encore une fois en campagne (2^e guerre de Silésie 1744 à 1745). En même temps la France déclara la guerre à George II, guerre que Louis XV ouvrit en personne (1715 à 1774), et que le maréchal Maurice de Saxe, conduisait dans les Pays-Bas; Maurice, incontestablement le plus grand héros de son temps (car Frédéric se préparait à en devenir un), gagnait une bataille après l'autre, et Frédéric II, aussi, était au total heureux. Maurice prit Courtrai, Menin et Ipres. Le roi fit une maladie dangereuse à Metz, et ses sujets alarmés lui donnèrent le titre de *Louis le Bien-Aimé*. Rétabli de sa maladie, les Français prirent Fribourg, en 1744; et en 1745, le maréchal de Saxe gagna la bataille de *Fontenoi*. Une foule d'autres batailles en Flandre et dans les Pays-Bas rendirent les armes françaises célèbres durant cette campagne. Charles VII revint à Munich; mais presque seulement pour pouvoir mourir sur le sol natal (20 janvier 1745); son fils, le bon Maximilien-Joseph, fit ensuite la paix avec l'Autriche, renonça à toute prétention et aida à faire élire empereur d'Allemagne, sous le nom de François I^{er} (1745 à 1765), le mari de Thérèse, François-Etienne, duc de Lorraine (ensuite grand duc de Toscane.) Frédéric s'était maintenu dans la Silésie par les batailles de Hohen Friedberg, de Sorr et de Kesselsdorf (cette dernière contre les Saxons, alliés en ce moment à l'Autriche), et

Thérèse reconnut dans la paix de Dresde (1745) la Silésie à Frédéric. La guerre ne continue alors qu'avec l'Espagne et la France ; mais Thérèse la termina aussi, grâce à un secours de 35,000 Russes qu'Elisabeth, autocrate de la Russie, lui envoya (1740 à 1762). Ainsi toute la guerre de la succession autrichienne ne coûta à Thérèse, dans la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), que la Silésie que gagna Frédéric, et Parme et Plaisance pour le plus jeune fils d'Elisabeth d'Espagne ; car Louis XV renouça à toutes ses conquêtes.

En 1755, la guerre de sept ans donna d'abord aux Anglais quelques avantages sur la France, laquelle répara ses pertes l'année suivante, par la prise de Fort Mahon, sous le maréchal de Richelieu.

Frédéric II, prince doué de rares talens, et formé au commandement, par la grande école du malheur qu'il souffrit dans sa jeunesse, avait résolu le problème qu'il s'était proposé, et introduit son petit royaume de Prusse dans le rang des premiers royaumes européens. Il pouvait prévoir que Thérèse n'oublierait pas si facilement sa belle et riche province de Silésie ; et en effet, l'impératrice conçut le projet de réparer cette perte le plus tôt possible. Il fallait seulement d'abord être assuré de la France ; et Kaunitz, ce grand homme d'Etat, se chargea de mettre dans les intérêts de l'Autriche la France. En ce moment, la marquise de Pompadour dominait le roi et son ministère. Et en effet, tout-à-fait contrairement aux vrais intérêts de la France, cette puissance consentit à une alliance, tandis que George II, roi d'Angleterre, toujours en guerre avec la France, depuis 1755, au sujet de ses colonies du nord de

l'Amérique, fit, à cause du Hanovre et de la Courlande, une alliance avec Frédéric, qui vint au-devant de lui à moitié chemin; car sa précédente politique l'avait privé de tout autre ami puissant, et il ne pouvait s'attendre à une alliance de la part d'Elisabeth, impératrice de la Russie, princesse qu'il avait personnellement offensée; il devait plutôt s'attendre, de sa part, à une déclaration de guerre qu'au maintien de la paix. Le grand ministre de l'Angleterre, Pitt, depuis lord Chatam, pensait d'ailleurs qu'il fallait, en Allemagne, conquérir l'Amérique. Dans ces rapports politiques, totalement changés, où la France, l'Autriche, la Russie, étaient réunies contre la Prusse et l'Angleterre, et où deux causes toutes différentes, la Silésie et le nord de l'Amérique, auraient dû produire deux guerres étrangères l'une à l'autre, ces deux guerres devaient, à la vérité, en apparence, se confondre en une seule, avec la différence que celle qui venait de commencer la guerre de sept ans, ou troisième guerre de Silésie (1755 à 1763), fut concentrée en Allemagne seulement, tandis que la guerre des colonies fut conduite également en Amérique, dans les Indes orientales, en Afrique, où il y avait des colonies anglaises et des colonies françaises, et enfin sur toutes les mers où les flottes ennemies se rencontraient, et cette guerre devint ainsi une guerre générale.

Profitant des avantages que donne une guerre offensive, Frédéric, aussitôt qu'il eut avis du partage de son royaume déjà projeté entre la Saxe, l'Autriche et la Russie, surprit, au mois d'août 1756, avec 100,000 hommes, et sans déclaration de guerre, le petit royaume de Saxe l'occupa et fit prisonnière la petite armée non préparée qui s'y trouvait (l'électeur, avec son

voluptueux ministre Bruhl, se retira dans son royaume de Pologne), pénétra aussitôt en Bohême et battit les Autrichiens près Lovositz, le 1^{er} octobre 1756. C'est ainsi que Frédéric, fort de l'or de l'Angleterre, et soutenu seulement de quelques petits princes allemands, commença la guerre contre les 3 femmes, comme il l'appela par la suite plaisamment, ou, comme la Suède vint aussi se joindre à ses ennemis, contre plus que la moitié de l'Europe, avec ses 6 millions de sujets, contre plus que 90 millions, mais avec une armée exercée aux combats et avec un trésor bien garnie. Dans l'année 1757, il poussa les Autrichiens jusque sous les murs de Prague, et les battit en cet endroit (où tomba son bien-aimé Schwerin), mais il fut à son tour complètement battu, près Collin (18 juin), par le maréchal Daun; cette défaite l'engagea à lever le siège de Prague et à se rendre dans la Lausitz, pour couvrir la Silésie. Pendant ce temps une armée française avait occupé le Hanôvre; 100,000 Russes avaient fait une invasion dans la Prusse occidentale, avaient battu un corps prussien près Grosjaegerndorf et une armée allemande d'exécution impériale s'était mise en mouvement contre lui, et avait fait près d'Erfurth, sa jonction avec les Français. Ces deux armées combinées s'avancèrent alors au-devant de Frédéric, et les 60,000 hommes qui craignaient seulement que la petite poignée de Prussiens ne tint pas devant elles, se trouvèrent en peu d'heures, complètement battues à Rosbach (5 novembre) et dispersées. Mais si en cet endroit la victoire fut facile, Berlin, pendant ce temps, était occupée par les Autrichiens; Schweinitz et Breslau avaient été prises par les Autrichiens. C'est pourquoi Frédéric courut en toute hâte en Silésie, battit avec sa

garde de parade de Potsdam, 80,000 Autrichiens près Leuthen (5 février), et reprit aussi Breslau et Schweinitz. De cette manière il put, en 1758, se remettre à l'offensive, et, après un essai manqué pour attaquer Olmütz en Moravie, se tourner contre les Russes, sous Fermor, qu'il battit près de Zorndorf (25 août). A peine cet ennemi fut-il refoulé que le siège de Dresde, par Daun, le rendit inquiet sur la Saxe. Mais quoique ce siège fut levé à son approche, le roi et l'armée furent pourtant menacés d'une ruine complète, dans la nuit du 14 octobre 1758, par la terrible surprise, près Hochkirchen. Cependant Frédéric échappa encore ici, quoiqu'avec une perte assez considérable. Ce fut un bonheur pour lui que Ferdinand de Brunswick, son fidèle général, couvrait toujours au moins le côté du roi contre les Français et les troupes de l'empire, avec son armée composée de Hessois, de Brunswickois, de Hanôvriens, et de quelques Prussiens, et que les Suédois entreprirent si peu.

L'année 1759 était la plus malheureuse pour Frédéric. Le duc Ferdinand fut battu à Bergen, près Francfort, par le duc de Broglie qui vengea ainsi les journées de Rosbach et de Crevell. Mais cette défaite des armes prussiennes se compensa par la victoire que remporta Frédéric près de Minden sur les Français qui s'étaient rendus maîtres de cette place. Les Russes, sous Soltikow, battirent les Prussiens au-dessous de Vedel, près Zulichau, prirent Francfort sur l'Oder, et se réunirent avec les Autrichiens sous Loudon. Frédéric les attaqua (12 août) près Kunnersdorf, et fut tellement battu, qu'il écrivit lui-même à Berlin : que tout était perdu ! (ici tomba aussi Kleist.) Dresde aussi fut prise par les troupes de l'Empire

et 15,000 Prussiens, sous Fink, furent faits prisonniers près de là. La position de Frédéric devint terrible, car ses meilleures troupes et ses trésors tirèrent à leur fin; mais non son courage et son esprit inépuisables. Cependant Frédéric ne parvint pas à prendre la belle ville de Dresde malgré un terrible bombardement, ni à sauver Glatz, ni à fermer Berlin aux Russes. Mais à Liegnitz, il remporta une victoire sur Loudon, dans la bataille terrible près Torgau (3 novembre 1760) où 6,000 grenadiers prussiens étaient étendus sur le champ de bataille avant le véritable commencement de l'attaque, Frédéric regardait déjà la bataille comme perdue; Zieten vint à temps et la gagna. Alors il avait obtenu par les armes le moyen de prendre ses quartiers d'hiver dans la riche ville et aux environs de Leipsick. La mort de George II (1760) le priva, à la vérité, des subsides anglais, et Frédéric ne put plus agir que d'une manière défensive. Mais bientôt mourut aussi Elisabeth (1762), et son neveu Pierre III, son adorateur enthousiaste, lui succéda sur le trône, rappela aussitôt les Russes d'auprès les Autrichiens, et les laissa venir dans le camp de Frédéric. Ainsi la Prusse proprement dite revint au moins à son roi. La Suède fit la paix à Hambourg, avec les Prussiens. Pierre fut à la vérité, au bout de six mois, déjà renversé par sa propre femme, Catherine-la-Grande (de la maison d'Anhalt); mais celle-ci conserva au moins la paix. Les Autrichiens perdirent aussi à leur tour, Schweinitz; et enfin ils perdirent, près Freiberg, contre le prince Henri, homme expérimenté dans les combats et frère du roi, une bataille qui fut la dernière dans cette guerre. Toutes les puissances désiraient la paix; la France avait perdu presque toutes ses flottes et ses colonies; l'Au-

triche n'avait plus d'argent pour faire la guerre, et Frédéric avait sauvé la Silésie. Ainsi arriva la conclusion de la paix entre les puissances maritimes à Versailles (10 février 1763), et celle entre la Prusse d'une part, et l'Autriche et la Saxe de l'autre, à Hubertsbourg en Saxe (15 février 1763). Tout resta comme avant la guerre. L'empire d'Allemagne s'était déjà auparavant déclaré neutre.

Si la Prusse avait conquis par cette grande guerre une influence politique immense, la guerre maritime et coloniale n'avait pas été moins avantageuse pour l'Angleterre. La France avait conclu en 1761 un traité avec toutes les branches de la maison de Bourbon, connu sous le nom de *pacte de famille*. Malgré ce traité qui rendit l'Espagne ennemie de l'Angleterre, celle-ci n'en fut pas moins heureuse. Les Anglais s'emparèrent de presque toutes les îles et possessions que les Français avaient, soit en Amérique, soit en Afrique et en Asie, et prirent aux Espagnols l'île de Cuba et les Philippines. Le coup principal fut porté devant Québec, dans le nord de l'Amérique, où le noble général Wolf remporta la victoire qu'il paya de sa vie (13 septembre 1759), et où les Français perdirent le Canada. Outre cela, les flottes françaises furent battues par Boskayen près la côte d'Algarbe, et par Hawke près des côtes de la Bretagne (1759). La guerre dans les Indes orientales ne fut pas d'une moindre importance. L'empire du Grand-Mogol, à Delhi, était tombé, après Aurengzeb, en décadence par les attaques des princes inférieurs (Nabobs, Subahs) par des tribus guerrières, telles que les Seiks, les Marattes, et par le Shah-Nadir de Perse, de manière que les Anglais, les Hollandais et les Français eurent de leurs établissemens plus beau jeu sur ces pays. Depuis

1600, les Anglais avaient une compagnie des Indes orientales qui, de Charles II, obtint aussi Bombay; la compagnie française des Indes orientales, établie par Colbert, fonda Pondichéry, et Labourdonnaye conquit aussi, en 1746, Madras sur les Anglais, et même Dupleix battit le premier le Nabob de Kar-Natik, et eut en général l'habitude de procurer à la France une longue suite de possessions, de plus de cent milles, dans Coromandel, Orixia et dans le Bengale. Mais après que l'excellent Dupleix eut été rappelé, les intérêts de la France dans ces contrées se perdirent, et l'amiral Clive, célèbre anglais, parvint, par la force des armes ou en profitant prudemment des contestations qu'avaient entre eux les princes indiens, à gagner du Shah Allum, depuis 1756, pour la compagnie anglaise des Indes orientales, le Bengale, Bahar et Orixia, avec 12 à 15 millions d'habitans; le Grand-Mogol fut ensuite pensionné lui-même (1765). Warren Hastings continua depuis 1770 l'œuvre commencée par Clive. Il s'agissait, avant tout, du puissant Hyder Aly de Mysore. Mais ce ne fut que sous lord Cornwallis (pendant que Hastings était mis en jugement en Angleterre) qu'on parvint à démembrer tout-à-fait le grand royaume de Mysore, sous Tippo Saïb, fils d'Aly; ensuite eut lieu la conquête sanglante de Seringapatams, le 4 mai 1799, où Tippo Saïb s'ensevelit sous les ruines de son empire. Pourquoi aussi le sultan citoven a-t-il souffert un club d'anarchistes? Depuis ce temps les Anglais ne trouvèrent plus d'ennemis importans que dans les Marattes (la puissance des autres Européens dans les Indes orientales était brisée) et dans ces derniers temps, les Marattes succombèrent aussi. Ainsi une société de négocians fon-

da un Empire comme il n'y en eut jamais de pareil d'une semblable origine, puisqu'il comprend aujourd'hui plus de 45,000 milles carrés, avec plus de 100 millions d'habitans. L'histoire qui va suivre indique, par comparaison, le sort qui peut un jour être réservé à cet empire.

Depuis la découverte par Cabot, de la Nouvelle-Finlande pour les Anglais (1496), les Espagnols trouvèrent la Floride (1512), et les Français le Canada (1535), cédé tous les deux aux Anglais 1763, comme nous l'avons vu plus haut. Mais le véritable établissement des Anglais dans l'Amérique nord-est ne commença que depuis le règne d'Elisabeth; ainsi, sous Walter Raleigh dans la Virginie (1585); sous Jacques 1^{er}, à Jamestown (1620) et dans le nouveau Plymouth. Ce furent avant tout les puritains qui, à cause de la liberté de conscience promise à ces établissemens, y fondèrent une soule de colonies, par exemple, Nouvelle-Hampshire, Massachusetts, Rhodeisland, Connecticut.

Les catholiques expulsés fondèrent en 1634 St.-Mary-Land, les quakers ou trembleurs, secte religieuse fondée en 1649 par le cordonnier Georges Fox, secte qui croit à une révélation immédiate de la divinité, qui ne prête pas de serment, ne fait pas de service militaire, et tutote tous les hommes, les quakers, fondèrent Nouveau-Jersey, Newyork, et surtout la Pensilvanie, où le noble Guillaume-Penn racheta de nouveau, avec une rare loyauté des Indiens, le pays que lui avait déjà concédé la couronne, et il fonda la ville de Philadelphie (amour fraternel). Dans le nord de la Caroline, s'établirent, en 1710, des palatins, dans le sud de la Caroline, en 1662, des Huguenots, mais qui furent assassinés comme hérétiques par les Espagnols,

ensuite, en 1728, s'y établirent des puritains; la Géorgie fut peuplée par de pauvres Irlandais, des Écossais et par des Salzbourgeois chassés. Depuis ce temps l'oppression politique surtout a fait naître de nouveaux établissemens dans ces contrées. En 1764, s'établit Vermont, et en 1775 Kentucky. Ainsi le désir de trouver la liberté civile et religieuse attira peu à peu près de deux millions d'hommes dans ce pays; ce sont rarement des gens à dédaigner, ceux qui pour de pareils biens quittent le sol natal! Là, s'écroulèrent les privilèges et les préjugés de l'ancien monde; là aussi il n'y eut point de noblesse, mais il n'y eut pas non plus de populace; le commerce et surtout l'agriculture, mais toujours l'activité, étaient l'âme de l'existence de ces peuples nouveaux. Mais tous, de quelques pays qu'ils fussent, reconnurent les Anglais comme maîtres originaires du pays; ils furent aussi défendus par les Anglais, et ce sont ces derniers qui en eurent la haute administration. Mais on vint à croire aussi, dans le ministère anglais, pouvoir imposer des taxes et des contributions à ces colonies si dispendieuses, auxquelles il fallut ajouter les Florides, le Canada, la Nouvelle-Écosse et le cap Breton, si riches en produits; ces impositions devaient indemniser des dépenses qu'occasionaient ces colonies, comme d'ailleurs le commerce avec elles était depuis long-temps le monopole de l'Angleterre. Mais depuis 1765, quelques provinces se déclarèrent très-fortement contre cette prétention, parce qu'on ne leur accordait dans le parlement anglais ni le pouvoir de se faire représenter, ni se représenter personnellement. On retira alors toutes les taxes, et on ne maintint que celles sur le thé, (1770).

Si déjà auparavant les colons préférèrent se passer de tout commerce avec la mère patrie, ils se refusèrent nettement maintenant d'acheter du thé soumis à une taxe, et à Boston, capitale de Massachusets, des hommes habillés en Indiens escaladèrent les vaisseaux anglais, et jetèrent 18,000 livres de thé dans la mer (26 février 1773). Quand ensuite la constitution libre de Massachusets fut changée, le port bloqué, et Boston occupée par des troupes royales, un congrès général se forma à Philadelphie (septembre 1774), et se déclara, non pas contre la couronne, mais contre les décisions du Parlement. Malgré l'éloquence de Burke et de Chatam, on déclara alors en Angleterre, rebelles, les provinciales, et le 19 avril 1775, le sang pour la liberté coula pour la première fois près de Lexington. Naturellement la guerre pour les colonies ne pouvait être qu'une guerre défensive, mais elles eurent aussi un Washington pour la conduire. « On n'eut besoin ni d'un César, ni d'un Fabius; ce ne sont pas des journées brillantes, mais des années pénibles; non pas un succès prompt, mais une grande persévérance, voilà ce qui a fondé la grandeur héroïque de Washington et la liberté des Américains du nord ». De nos jours les Grecs ont travaillé à leur émancipation, et que les malheureux Polonais ont entrevu la leur, et qu'ils auraient conquis avec l'union d'une part et la loyauté, de l'autre.

Quoiqu'une campagne contre le Canada sous les généraux Arnold et Montgomery eut échoué, les Anglais, sous Howe, successeur de Gages, furent obligés d'évacuer Boston, et, le 4 juillet 1776, treize provinces : Newhampshire, Massachusets, Rhodeisland, Conecticut, Newyork,

Neu Jersey, la Pensilvanie, Delaware, Mariland, la Virginie, la Géorgie, la Caroline du sud et celle du nord, se proclamèrent indépendantes de l'Angleterre. Cette démarche décisive et la circonstance que Gates, général des colonies, fut prisonnier, près Saratoga (11 octobre 1777), le général anglais, Bourgoenc, avec 6,000 hommes, et que Clinton, successeur de Howes, fut obligé de revenir de Philadelphie, qui venait d'être reconquise, à Newyork (1778), eurent la conséquence heureuse que la demande de secours du célèbre Benjamin Franklin fut ensuite favorablement accueillie en France, et (1778) qu'un traité d'alliance et de commerce entre la France et les colonies déclarées indépendantes, eut lieu. Nous reviendrons sur ce sujet. Bientôt l'Espagne et la Hollande prirent également parti contre l'Angleterre; pendant que le Danemarck, la Suède, la Prusse, l'Autriche et le Portugal se déclarèrent (1780) pour la neutralité armée de Catherine; de manière qu'une nouvelle guerre générale, au sujet de la domination de la mer était imminente. Mais quoique la prise de Minorque réussit, le siège remarquable de Gibraltar (1779 à octobre 1782) par les dix batteries flottantes d'argen, chargées de 300 pièces de canon, échoua. Car les 4,000 boulets rouges du brave Elliot firent un désastre épouvantable dans ces batteries. Cependant, quoiqu'au total, les Anglais eurent le dessus sur mer, et prirent une foule de colonies aux ennemis, le sort de l'Amérique devait se décider sur le continent, et ce ne fut pas à l'avantage de l'Angleterre que tourna cette décision. La cause de la liberté attira une foule d'Européens, et outre Rochambeau et ses troupes, La Fayette, Gates, Pulavski, Kosciusko, Steuben, Kal, Lée, etc., y prirent part. Mais l'honneur

principal de la guerre revenait cependant à Washington qui réussit enfin d'enfermer le général anglais Cornwallis, près Yorktown, avec 7,000 hommes, et de le forcer à une capitulation (19 octobre 1781). Les Anglais n'eurent pas alors de nouvelle armée à y envoyer, et un changement de ministère facilita à Londres la paix qui, à Paris (5 septembre 1783), consacra l'indépendance des Etats-Unis du nord de l'Amérique, laissa Minorque à l'Espagne, tandis que la Hollande céda à l'Angleterre Negapatam dans les Indes orientales, et que tout le reste demeura presque comme avant la guerre. Depuis ce temps, cet Etat libre, non-seulement subsiste, mais s'est aussi accru sous un président nommé pour 4 ans (Washington, 1797; Adams, 1801; Jefferson, 1809; Madison, 1817; Monroe, 1824, etc.), et un congrès général depuis 1801, dans la capitale Washington; et cet état a eu un si grand accroissement en pays et en habitans venus de l'Europe, que la circonférence en est maintenant de 108,455 milles carrés, avec plus de 11 millions d'habitans, et, heureux pays! n'ayant que 9,900 soldats; le nombre des provinces s'est accru à 25, avec 50 sénateurs et 220 représentans au congrès. C'est un enfant pour les années d'existence, un géant en grandeur, un vieillard en sagesse!

Revenons de ces jeunes Etats de l'Asie et de l'Amérique, à l'Europe qui vieillit, et à la France où de grands événemens se préparent.

Au total, la guerre de sept ans, malgré la gloire acquise souvent par les armes françaises, ne fut pas heureuse pour la France. Par le traité qui termina cette guerre, les Anglais exigèrent la démolition des fortifications et du fort de Dunkerque, et ne rendirent à la France qu'une

partie de ses possessions en Amérique et en Asie. En 1768, la France fit l'acquisition de l'île de Corse que lui cédèrent les Génois dont cette île avait secoué le joug sous la conduite de Pascal Paoli.

Louis XV, avec un esprit sage et juste se livra trop aux plaisirs, négligea souvent les affaires et laissa prendre à ses favorites une scandaleuse influence. Marié avec la fille de l'ex-roi de Pologne, Stanislas Lecinski, une maîtresse succéda chez lui à une autre : Lemailly et ses trois sœurs, mesdames Châteauneux, la marquise de Pompadour, madame du Barry ne firent que trop souvent oublier à Louis qu'un roi se doit à son peuple. Ses ministres mêmes, à l'exception de Fleury (1726 à 1745), parurent être destinés à augmenter toujours le malheur de la nation, tandis que la part que prit la France à la guerre de succession de l'Autriche, à celle de la Pologne, à celle appelée guerre des sept-ans, enfin la guerre navale, toutes ces circonstances firent monter à l'infini la dette de l'Etat. D'un autre côté, les interminables querelles religieuses et les intrigues politiques suscitées par la bulle *unigenitus* qui supposait l'infailibilité du pape ; les persécutions des jésuites contre les jansénistes et le parlement, troublèrent le pays et hâtèrent la marche des événemens. Cependant les jansénistes étant devenus assez puissans, et les écrivains, surtout Lachalotais, ayant signalé les torts qu'on pouvait reprocher aux jésuites, ces derniers furent enfin expulsés en 1764 sous le ministère de M. de Choiseul, le même qui ajouta la Corse à la France. Ce sont les jésuites qu'on a soupçonnés d'avoir conduit le bras de Damien qui frappa Louis XV d'un coup de couteau, en 1757, au moment où ce monarque montait en voiture

pour se rendre à Trianon. L'expulsion des jésuites est un événement d'autant plus curieux que le fanatisme immola vers la même époque le vieillard Calas et le jeune Labarre. Louis XV mourut en 1774, à l'âge de 65 ans. Le siècle de Louis XV vit fleurir les mathématiques, la physique, la chimie, l'astronomie, l'histoire naturelle et la législation. Une foule de savans et de littérateurs ont honoré ce siècle. Parmi les principaux, citons entr'autres d'Alembert, Diderot et les autres collaborateurs de l'encyclopédie, Duclos, Mably, Condillac, Marmontel, Helvétius, Raynal, Bayle, Vaucanson, célèbre mécanicien; Leroy, fameux horloger; Duhamel qui perfectionna l'agriculture; Franklin, Lagrange, Buffon, Linnée, Daubenton, Jussieu, Maupertuis, Lacondamine; enfin Voltaire, Rousseau et Montesquieu. Ainsi, si d'une part une police secrète terrible, et les horribles lettres de cachet semblaient devoir enchaîner la pensée; d'un autre côté, jamais une telle réunion de penseurs profonds, hardis, ne s'est trouvée, presque à la même époque, pour ouvrir les yeux du peuple. Rousseau, l'écrivain le plus éloquent des temps modernes, égaré par sa vanité, trompé par son humeur, a prêté sa plume au paradoxe, mais il l'a consacrée plus souvent à la vérité. Ainsi que Montesquieu, il a contribué à la réforme de nos mœurs.

Nous sommes arrivés au prince le plus noble, et même, dans la cour la plus corrompue, le plus pur; sous son règne devait éclater la tempête qui devait abattre le despotisme; Louis XVI devait porter la peine de ses pères. Voyons d'abord ce qui se passait vers la même époque dans d'autres contrées.

L'empereur François I^{er} mourut 2 ans après

la guerre des sept ans (1755); son fils Joseph II lui succéda (1765 à 1790) dans le règne de l'Allemagne et de la Hongrie. Ce prince qui avait employé les premières années de son règne à parcourir les royaumes qu'il devait posséder un jour, fut à la vérité encore bien gêné dans son gouvernement, jusqu'en 1780, par sa mère, Marie-Thérèse, qui l'empêchait de se diriger d'après ses propres idées, mais il régna seul depuis cette époque où mourut cette femme célèbre. Joseph était le reflet d'une époque nouvelle et plus sereine, tel que depuis 1740 il se montrait, et qu'il fut impossible de le méconnaître; c'était un homme plein de la volonté la plus noble pour ce qu'il regardait comme bien; d'une activité peu commune, libre de préjugés, soit religieux, soit politiques ou civils, mais beaucoup trop prompt dans les entreprises qui, d'après leur nature, doivent d'abord être mûries par le temps et ratifiées par l'opinion. Aussi ne parvint-il pas à reposer à l'ombre des arbres qu'il avait plantés, et d'en goûter les fruits, quoique plus d'un droit authentique de ses peuples fût anéanti quand ce droit lui faisait obstacle. Il succombait aussi trop souvent à la politique de son temps qui voulait tout trancher, tout arrondir, pour ne pas faire mainte démarche dont il aurait mieux fait de s'abstenir. Tels furent ses plans sur la Bavière (1777 à 1785), auxquels Frédéric II s'opposa la première fois par une courte guerre en Bohême, et la deuxième fois par l'alliance appelée l'Alliance-des-Princes; sa prise de la Bukovina, et sa part du démembrement de la Pologne. Mais il est grand par plusieurs de ses réformes dans l'intérieur de ses Etats, surtout par son édit si connu de tolérance (1781), et les israélites de ses états ne le nomment que pénétrés de la plus vive reconnais-

sance. Il mourut en 1790, et son frère, Léopold II, lui succéda.

Frédéric II brilla d'une manière plus éclatante encore à l'horizon politique. Les derniers 23 ans de son règne devaient rendre intérieurement heureux le pays que, pendant les précédens 23 ans, il avait accru et sauvé. Frédéric était un prince adoré de son peuple, quoiqu'il parut ne se complaire que dans la société d'un petit nombre de savans étrangers. Il avait le rare talent, non-seulement d'agrandir ses États, mais de les maintenir grands : c'était l'homme le plus actif de la monarchie ! Souvent le matin trouva chez lui déjà fait le travail de toute une journée ; « car, dit-il, rien ne ressemble plus à la mort que l'oisiveté ; il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que je sois actif. » Il n'ajourna rien de ce qui devait être fait, et ne cessa de régner par lui-même qu'avec le dernier moment de sa vie, le 17 août 1786.

La Sémiramis du Nord, Catherine II de Russie, peut seule être comparée à ces deux princes, à cause de sa très-grande activité, féconde en heureux résultats, quoique dans l'appréciation générale de son règne il faille, sur plus d'un détail horrible, fermer les yeux ; aussi, passons par-dessus son avènement au trône, par-dessus, la fin de Pierre, son mari, et sur la misère des derniers jours de l'empereur Ivan III à Schlessbourg. Sa politique extérieure fut particulièrement dirigée vers la Pologne et la Turquie. Combien fut significatif le plan qu'elle exécuta de donner aux Polonais, après la mort d'Auguste III (1763), Stanislas-Auguste Poniatowski, pour roi ; l'appui qu'elle accorda au malheureux parti religieux des dissidens, qui, sans doute, devait, avec un secours étranger, devenir un parti politique, et enfin, le joug de fer qu'elle

exerça par l'entremise de Repnin. Ce fut en vain que les mécontents de l'influence russe formèrent une confédération à Bar, en 1768, qu'ils engagèrent la Porte-Otomane à déclarer la guerre à la Russie, et qu'ils cherchèrent même à enlever l'Impératrice au milieu de sa capitale (novembre 1771). Ils ne firent par-là qu'accélérer ce qui avait été décidé d'horrible sur la Pologne. Car déjà l'Autriche, la Prusse et la Russie étaient convenues de procéder à un partage de la Pologne. Il s'agit ici moins de savoir qui le premier a conçu ce plan, que d'en mentionner un dont l'importance consiste plutôt à avoir été conçu contre tout ce qu'on regardait jusque-là comme le droit des peuples et le système de l'équilibre. On détacha donc en 1772, de la Pologne, 3,400 milles carrés; on se les partagea chacun à sa convenance, et la diète de Varsovie fut obligée, en 1773, d'y consentir.

Catherine ne fut pas moins heureuse dans la guerre contre la Turquie, après que Romanzow se fut placé à la tête de l'armée russe. Les victoires près du Pruth, du Kagul, les conquêtes de Chotzimi, de Bender, la guerre navale près Scio et le terrible incendie de la flotte turque dans la baie de Tschesme, dans l'Asie-Mineure, par Alexis Orlof, l'alliance avec les Grecs (qui la payèrent cher quand la Russie avait atteint son but et obtenu la paix), celle avec Ali, bey d'Égypte, enfin la résolution du grand visir dans les montagnes de la Bulgarie, tout cela produisit la paix de Kutschuk-Kainardge et la cession à la Russie de Kinsurn, d'Asow, de Jenikal et de Kertsch dans la Crimée, avec la grande et la petite Kabardie. Après que la rébellion du cosaque Pugatscheff (un Pseudo-Pierre) eut été réprimée, que la division de

l'empire par gouvernemens fut exécutée , Catherine s'occupa d'un plan beaucoup plus grand, le projet grec où son favori, l'orgueilleux prince Potemkin croyait monter plus haut. Ce ne fut pas pour rien que sur l'une des portes de Moscou, on avait écrit : *chemin de Constantinople !*

Ce n'était pas pour rien que son deuxième petit-fils portait le nom de Constantin et eut une nourrice grecque. Sur les ruines du royaume des Osmanes devait s'élever un nouvel empire grec sous un prince de sa maison ! Enfin, on en vint aussi à une guerre ; mais comme c'est la Porte qui l'avait déclarée la première, l'empereur Joseph fut obligé, d'après les traités, d'y prendre également part, ayant eu peu auparavant (1787), une conférence avec Catherine à Cherson. Mais Joseph souffrit la défaite près Lugosch 1788, et en emporta une maladie dangereuse. Quoique Loudon et Cobourg remportassent encore de grandes victoires, qu'ils prissent à l'assaut Potemkin, Oczakow, Suwarow, Ismail (d'une manière assez sanglante), quoique les journées de Duwitza, Foeksani, Martiujestie et la conquête de Bender amoncelassent lauriers sur lauriers : l'Autriche fut obligée pourtant, à cause de la jalousie de la Prusse et de l'Angleterre, et à cause de la triste mort de Joseph, qui laissa plusieurs de ses provinces en pleine révolte et presque toutes les classes de ses sujets excitées contre lui, quoiqu'il n'eût voulu que le bien de son pays, à la vérité, à sa manière, l'Autriche fut obligée de se retirer de la guerre et Catherine dut se contenter de la paix de Jassy, 1792, avec Oczakow et le pays entre le Bug et le Dniester. Malgré de si grandes armées et de pareils généraux, combien s'en fallait-il encore pour l'anéantissement de l'Empire turc ? Mais le fanatisme religieux et politique a

aussi en d'autres temps résisté aux plus grands adversaires. Vers le même temps, Catherine termina aussi avec bonheur ses démêlés avec la Suède. Ce pays était depuis assez long-temps divisé en deux partis; celui de la Russie (les bonnets), et celui de la France (les chapeaux). Gustave III, (1771 à 1792) rétablit en 1772, par une révolution hardie, la considération royale perdue en 1718. On sait combien cette révolution fut prudente et prompte, et ce qui vaut plus, qu'elle s'opéra sans effusion de sang depuis le signe de l'écharpe blanche qui date du 18 août; on sait aussi qu'après que cette révolution fut consommée, le noble roi déposa modestement la couronne, tira le psautier de sa poche et entonna lui-même un : *Mon Dieu, nous te louons*. Quelque excellent que fut son gouvernement, les partis n'en furent pas pour cela tout-à-fait désarmés, et lorsqu'il déclara la guerre à la Russie, à cause des plans secrets de cette puissance à séduire ses sujets, et pour faire une diversion à la Porte, ses officiers refusèrent tout d'un coup dans la Finlande, de lui obéir. Cependant, à un combat sanglant, surtout sur la Mer Baltique, succéda encore une paix honorable à Verelae (1790). Mais 2 ans après, Gustave fut assassiné dans un bal par un gentilhomme nommé Ankarstroeme, et il tomba victime de l'aristocratie esaspérée contre lui.

Cependant Catherine n'avait pas perdu de vue la Pologne. La Pologne, en relations d'amitié avec la Prusse, avait enfin reconnu, trop tard à la vérité, qu'une nouvelle constitution, conforme au temps, avec l'abolition du veto, cause unique de tant de diètes tumultueuses, qu'une nouvelle constitution qui substituerait la royauté héréditaire à la royauté élective, pouvait le mieux la garantir contre l'influence de la Russie.

Cette constitution fut accueillie avec des applaudissemens touchans et universels le 3 mai 1791. Mais naturellement Catherine n'en voulait pas, elle préférait y voir l'anarchie légalement instituée. Un petit nombre de mécontents, ayant Félix Potoski à la tête, établi à Targowitz une confédération opposée sous la protection de Catherine. Une armée russe s'avança; la résistance que tanta le roi était trop faible, la constitution fut anéantie, la Prusse se déclara contre la Pologne, et consentit à un second partage 1793, et cette fois Catherine et Frédéric II se partagèrent environ 5,000 milles carrés de la Pologne. Alors éclata une exaspération générale; tout espoir semblait perdu pour les Polonais. Alors le brave Kosciuszko qui, déjà l'année précédente, avait vaillamment combattu les Russes, se présenta pour être le chef d'une révolution fomentée par lui. Il avait été en Amérique aide-de-camp de Vasington. Il appela maintenant le peuple aux armes à Cracovie; Madalinski en fit autant à Posen, Domobrowski, dans la grande Pologne, et Sierakowski, dans la Volhynie. Sgelstrom, à la fois général et ambassadeur russe, fut chassé de Varsovie à coups de canons, les Russes, là où ils se trouvèrent isolés, furent égorgés, et, en masse, ils furent vaincus. Déjà Kosciuzko avait battu les Russes près Raclavice en 1794. Déjà le roi de Prusse avait été obligé de lever le siège de Varsovie, lors qu'enfin la supériorité du nombre des Russes Fersen, Repnin et Suwarow, anéantit les Polonais organisés trop à la hâte. Près de Madziwice eut lieu le combat décisif (10 octobre 1794). Trois fois Kosciuzko battit en retraite Fersen; à la quatrième attaque il tomba de cheval blessé, en prononçant ces mots; *Finis Poloniae!* et fut fait prisonnier.

Le 4 novembre, Suwarow monta à l'assaut à Praga, faubourg de Varsovie, et la ville se rendit le 9 suivant. C'était bien aussi la fin de la Pologne, car un troisième partage (1795) entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, laissa à peine au pays son nom. Le roi destitué obtint une pension à Pétersbourg. Les plus nobles Polonais s'expatrièrent pour ne plus voir la désolation; Kosciuszko alla en Amérique (en 1817 il vint en Suisse et sa dépouille mortelle seule revint à Cracovie; un monument national sur la montagne Bronislawa et l'histoire l'éterniseront). Bientôt nous trouverons la Pologne encore une fois poussée à l'indépendance par son ardent amour de la liberté; Catherine mourut en 1796. Des 335,000 milles carrés que la Russie avait à sa mort, Catherine en avait conquis 11,000.

Du côté opposé de l'Europe, en Portugal, il se manifesta bientôt un penchant décidé pour l'Angleterre, et une grande faiblesse de la part des gouvernans, qui, depuis 1640, étaient de la maison de Bragance et qui s'étaient maintenus, malgré les efforts de l'Espagne. Il n'y eut que le règne de Joseph Emanuel (1750 à 1777) qui se distingua par le ministre Sombal; il avait cherché à rendre de nouvelles forces à l'état affaibli. Naturellement, dans un tel affaiblissement, ses énergiques mesures de réforme devaient devenir oppressives. Le terrible tremblement de terre, 1^{er} novembre 1755, qui avait entraîné la perte de la moitié de la ville et coûté la vie à au moins 50,000 âmes, fut expliqué par le clergé comme une manifestation de la colère divine, à cause des innovations du ministre. Un attentat sur la vie du roi, où l'on soupçonna les jésuites d'avoir eu la main au jeu, et leur résistance, lors de l'échange de St.-Sagramento contre le Paraguay espagnol,

où ils s'étaient formé un empire à eux , composé d'Indiens , entraînérent leur expulsion du Portugal en 1758. L'armée totalement démoralisée fut réorganisée par le comte Allemand de Lippe-Schaumbourg. Mais la bigotte Maria Francisca, fille du roi , qui régna après lui et devint enfin folle, congédia Pombal, et préféra tenir un auto-da-fé en 1778. Son fils Jean entreprit en 1792 de gouverner pour elle. Les anciens jours heureux étaient depuis long-temps passés. Il n'est pas étonnant si, long-temps encore, en mémoire de ces jours , le peuple superstitieux courait, à certains vents de mer , sur des collines et regardait vers le sud pour voir si son Saint-Sébastien de 1759 ne revenait pas de l'Afrique.

En Espagne, Ferdinand VI avait succédé en 1748 au faible Philippe V et à son ambitieuse femme Elizabeth de Parme (avec son extravagant politique Alberoni); en 1758, Ferdinand devint fou, et il eut pour successeur (1759 jusqu'en 1788) l'Infant don Carlos, roi de Naples, son frère consanguin, qui prit le nom de Charles III; et Naples eut pour roi, Ferdinand, son troisième fils. Sous son règne se distinguèrent comme ministres, les comtes Aranda et Campomane. L'expulsion des jésuites et les limites posées au pouvoir de l'inquisition furent un bienfait pour le pays. Charles ranima l'industrie, encouragea l'agriculture et tous les genres de travaux. C'est Charles III qui a jeté des ponts sur les fleuves, creusé des canaux, tracé des routes, élevé des manufactures, colonisé la *Sierra Morena*.

Charles III se vit forcé de conclure le pacte de famille qu'avait repoussé son prédécesseur. Il s'y vit contraint par l'audace de la puissance anglaise qui, après avoir réduit le Portugal à l'état de province de la Grande Bretagne, semblait vouloir

loir traiter en tributaire le reste de la Péninsule.

La guerre de l'indépendance américaine dans laquelle la France prit une part si glorieuse, remit bientôt en question ce qui avait été convenu relativement à l'Amérique. Charles III fut forcé de s'unir à la France par les nouvelles insultes que les Anglais firent à son pavillon et à ses colonies. Et lorsqu'en 1783 les Américains combattirent pour leur indépendance, l'Espagne prit part à cette guerre en même temps que la France. Nous reviendrons à l'Angleterre en parlant de la révolution française, révolution qui a tant occupé la Grande-Bretagne et surtout le ministre Pitt. Remarquons seulement, avant d'aborder ce sujet intéressant et important que si pendant, et surtout vers la fin du dix-huitième siècle la France eut une foule d'hommes distingués, l'Angleterre eut Milton, Newton, Locke, Dryden, David Hume; l'Allemagne eut Gleim, Kleist, Gellert, Klopstock, Lessing, Gessner, Burger, Schiller, Cotsbone, Goethe et une foule d'autres, l'on pourrait dire que le dix-huitième siècle a pensé ce que le dix-neuvième a déjà en partie exécuté.

HISTOIRE
DES
TEMPS MODERNES
ET
DES PLUS RÉCENS ÉVÉNEMENS.

CHAPITRE III.

Depuis la Révolution française jusqu'à nos jours.
(1789 à 1835.)

Il est impossible de ne pas faire l'observation combien est frappante la ressemblance entre le temps moderne et le commencement de l'époque la plus récente. Au siècle de la réforme, des milliers, même des millions d'hommes, faisaient des efforts vers la liberté religieuse et ecclésiastique, parce qu'ils se croyaient mûrs pour l'obtenir, et en état de briser les liens de la hiérarchie. Depuis le milieu du siècle précédent, des écrivains eurent une autre direction, mais analogue. Nous avons vu en France les plus distingués d'entre eux, examiner avec attention, les droits des peuples par rapport à leurs princes, et peser ainsi dans la balance de la raison, des privilèges qu'une haute antiquité paraissait devoir légitimer. Bientôt après éclata en Amérique, la guerre de l'in-

dépendance, si importante et menée à si bonne fin; alors le désir de briser les chaînes de la féodalité, qui seules rappelaient encore le moyen âge, de conquérir la liberté civile et politique, une liberté légale, ce désir devint toujours plus ardent, surtout en France. Certes il est naturel à une nation privée de la liberté, non-seulement de la désirer, mais même de la conquérir; mais vouloir se la procurer par des moyens injustes, répandre des torrens de sang pour l'arracher, c'est là ce qui sépare les hommes raisonnables, des hommes violens. Un peuple mûr pour la liberté, pour la liberté compatible avec l'ordre, reste rarement sous le joug du despotisme; le temps travaille à son affranchissement. Mais se jeter au-devant de la marche du temps, en précipiter le mouvement, c'est s'exposer d'être écrasé par ce mouvement précipité. Et quand nous voyons que la liberté a triomphé non-seulement des obstacles que lui offraient l'aristocratie, le despotisme et la routine, mais encore de ceux qui faisaient naître un système de terreur et d'oppression, nous devons nous féliciter de vivre à une époque où même la cruauté et les injustices, n'ont pas empêché le triomphe de la plus belle des causes.

C'est un fait généralement admis, que la révolution était déjà faite dans les esprits quand Louis XVI monta sur le trône (1774). Le gaspillage des deniers publics, l'inégalité des charges, les tiraillemens des parlemens, tout cela avait depuis long-temps fatigué la nation, et avait appelé une crise que Louis XVI, prince équitable, mais faible, n'était pas capable de conjurer. Il avait rétabli dans leurs fonctions, les anciens parlemens, exilés en 1771 par Louis XV; en 1780 et 1781, il avait ordonné la destruction

des cachots souterrains, amélioré le régime des prisons, aboli la question et les corvées ; Turgot et Malesherbes secondaient les vues bienfaisantes du roi. Malheureusement Louis XVI n'eut pas cette fermeté qui sait tailler dans le vif et déplaisant tour-à-tour à la Cour et à la nation ; l'explosion de la révolution s'approcha avec une effrayante rapidité.

Depuis 1778 jusqu'en 1783, la France avait à soutenir une guerre maritime contre l'Angleterre au sujet du traité de commerce, que la première avait fait avec les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, qui s'étaient déclarées indépendantes du gouvernement anglais sous le nom d'*Etats-Unis*, traité qui avait déplu aux Anglais. Cette guerre à laquelle concoururent, comme nous l'avons dit, plusieurs Français de distinction, entre autres Lafayette, et qui avait excité en France une sympathie bien naturelle pour l'indépendance et la liberté, avait aussi contribué à miner de plus en plus l'édifice vermoulu de la féodalité : les finances étaient dans l'état le plus déplorable. Necker, qui avait déjà été appelé en 1777 à la tête des finances, fit connaître en 1787 à l'assemblée des notables, un déficit de cent quarante millions. Le mal allait en augmentant, et Necker donna le conseil d'appeler les Etats généraux pour leur exposer l'état de la France, et le 5 mai 1789, Louis XVI, suivit ce conseil, et les Etats généraux furent convoqués. Ils étaient composés des trois ordres de la nation : le clergé, la noblesse et le tiers-état.

Assemblée nationale. Quatorze juillet.

Les états avaient été assemblés à Versailles, où la Cour crut pouvoir mieux les diriger. Dès

l'ouverture de cette assemblée, il s'y éleva des débats qui excitèrent une agitation, laquelle se communiqua bientôt à la multitude. Ainsi les trois ordres étaient d'accord à demander les réformes qu'exigeait l'intérêt général, et conformément aux cahiers dont les avocats chargés leurs commettants. Mais ici l'étiquette vint, dès le premier moment, troubler l'ensemble dont en ce moment surtout, on avait tant besoin. Le clergé ni la noblesse, ne vinrent point à la salle commune des séances pour la vérification des pouvoirs, et le tiers-état se déclara *assemblée nationale*. La Cour voulut agir avec quelque vigueur, les députés se rendent au jeu de paume, et font le serment de donner une constitution à la France. Dès lors la souveraineté du peuple exista de fait. Des troupes environnent la capitale. La fermentation du peuple se fait jour par la prise de la Bastille (14 juillet 1789). Des horreurs sanglantes signalent cette première victoire populaire. Cependant on voulait encore une monarchie, mais très-temperée. Déjà se formait le club des jacobins, formé de républicains ardents. Tout le royaume se ressentit de l'effervescence populaire; les châteaux furent pillés et incendiés. Dans une nuit (4 août), l'édifice féodal qui subsistait depuis 1000 ans, fut abattu en France. L'émigration commença. Le château de Versailles devient le théâtre du massacre (5 et 6 octobre), le roi vient à Paris, et reçoit de Bailly la cocarde tricolore. Déjà l'assemblée a décrété la déclaration des droits de l'homme, la suppression de tous les privilèges en France, la confiscation des biens du clergé et la création d'un papier-monnaie, appelé assignats. Elle décrète la liberté de la presse et celle des opinions religieuses. Enfin, en 1790, la France fut divisée en 85 départe-

mens ; les couvens et la noblesse furent supprimés.

Cependant les princes français retirés en Allemagne et en Russie, travaillèrent à l'organisation d'une armée contre-révolutionnaire. Ces différens événemens et l'incorporation à la France des pays situés à la rive gauche du Rhin, et appartenant à des princes allemands, provoquèrent les délibérations de l'Autriche et de la Prusse, à Pillnitz. Mais la présence du roi à la fête de la *fédération*, et son serment à la constitution prononcé au pied de l'autel de la Patrie (14 juillet 1790), firent croire que le roi avait recouvré sa liberté, et les délibérations de Pillnitz n'eurent pour le moment pas de suite.

L'embarras des finances allait en augmentant malgré les dons patriotiques. Necker se retire. L'aristocratie se remue ; les ennemis de la révolution se réunissent à Jals. L'assemblée, exigeant un serment du clergé catholique, occasionne un schisme fâcheux et grossit le nombre des mécontents. Mirabeau défenseur de la monarchie constitutionnelle, et le plus célèbre orateur de l'assemblée constituante, meurt (2 avril 1791) et recoit les honneurs du Panthéon.

Louis XVI, abreuvé d'amertume malgré les efforts qu'il faisait pour plaire à l'assemblée nationale, tente de quitter la France avec sa famille ; mais arrêté à Varennes, il est ramené à Paris et suspendu de ses fonctions, jusqu'après l'achèvement de la constitution dite de 91. Un soulèvement républicain qui eut lieu alors au Champ-de-Mars, fut dissipé par Lafayette et Bailly, qui firent tirer sur les perturbateurs.

L'assemblée, après l'acceptation de la constitution, se déclara dissoute et fut remplacée par l'assemblée législative.

L'assemblée nationale législative, plus ardente que la constituante était divisée en trois parties : les républicains modérés, tels que Vergniaux, Condorcet, Brissot etc ; les cordeliers ayant à leur tête Danton, Camille-Desmoulins etc., et les royalistes constitutionnels ; ces derniers étaient les moins nombreux. S'appuyant sur le peuple qui lui était dévoué et qui était payé, l'assemblée nationale déclara la guerre à François II, qui avait succédé à son père Léopold II, frère de Joseph, 1790 à 1792 ; la Prusse, l'Autriche et l'empire d'Allemagne, répondirent à cette déclaration par une invasion en France, qui toutefois, fut de courte durée. Pendant ce temps, eurent lieu à Paris les scènes les plus horribles ; le 20 juin, les jacobins irrités de ce que le roi avait refusé de sanctionner les décrets de l'assemblée contre les princes, les émigrés et les prêtres, assiégèrent les Tuileries, et prodiguèrent au roi les plus cruels outrages ; le 10 août, on tira contre le roi aux Tuileries, la garde suisse y fut assassinée, et le roi même dont la déchéance est prononcée, fut conduit prisonnier de la nation dans la prison du Temple. Le 2 septembre eurent lieu dans les prisons de Paris, des massacres horribles. Le prétexte de cette boucherie, fut l'approche des alliés et la proclamation du duc de Brunswick. Déjà la guillotine était en permanence, indépendamment des massacres de septembre qui avait coûté la vie à environ 7,000 innocens prisonniers. Cependant tous les princes français ne furent pas atteints par le décret de bannissement, prononcée par l'assemblée législative. Ce décret fut un moment rapporté en ce qui concernait la famille du duc d'Orléans, qui avait embrassé la cause de la révolution.

Le duc de Chartres, son fils, aujourd'hui roi

des Français, défendait son pays contre l'invasion étrangère. Officier supérieur d'abord dans l'armée de Kellermann, puis dans celle de Dumouriez, il combattit glorieusement à Valmy, à Jemmapes et à Nérwinde.

La convention nationale commença ses séances le 21 septembre 1792. Elle proclama dès le lendemain l'abolition de la royauté et l'établissement de la république en France, et le 21 janvier 1793, Louis XVI est décapité. Marie-Antoinette, son épouse, et madame Arélaïde, sœur de l'infortuné monarque, périrent de la même manière. Des hommes tels que Robespierre, Marat, Hébert paraissent sur la scène. Des torrens de sang inondent le pays le plus civilisé. Tristes fruits des révolutions outrées par les uns, contrariées par les autres. La pierre une fois lancée prend toujours le chemin le plus tortueux. On commettait les crimes les plus inouïs au nom du salut de la patrie, et le bien qu'a produit la révolution, a été acheté par des maux incalculables.

A la mort de Louis, la Vendée s'insurge; l'Europe prend les armes. La république, de son côté, déclare la guerre à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne. Quatorze armées se mirent alors en mouvement. Custine avait pris Mayence. Montesquiou avait enlevé la Savoie, et Dumouriez inonda la Belgique des troupes de la république.

Le peuple se leva, toute la France fut convertie en un camp, et les armées républicaines, animées d'un courage en quelque sorte fanatique, firent échouer le talent des plus grands généraux. Les chefs n'avaient qu'à entonner la *Marseillaise*; on vainquait en chantant. Pour anéantir tout ce qu'il y avait de sacré, on abolit en novembre

1793, la religion chrétienne en France, on érigea un temple de la Raison, on nia la divinité et l'immortalité, et ce ne fut que le 7 mai 1794 que, par un décret de la convention, l'Être suprême fut rétabli ! Pour parer aux embarras financiers, on avait créé le papier-monnaie, ou assignats ; c'étaient des bons sur le produit des biens nationaux dont la vente avait été décrétée ; mais ces assignats avant été fabriqués imprudemment, outre mesure, la valeur en tomba tellement qu'on donna des sommes immenses pour le plus mince objet ; ainsi, on donna 2,000 fr. d'assignats pour une paire de bottes. Bientôt les modérés furent poursuivis comme *suspects*. La Vendée continuait son insurrection. Lyon, Toulon s'insurgèrent à leur tour. Cette époque est connue sous le nom de *régime de la terreur*. Le dévouement de Charlotte Corday ne délivra la France que de l'infamie Marat. Assez d'autres tigres à figure humaine désolaient notre malheureuse patrie ; des procs ou sus, tels que Carrier, Joseph Lebon, etc., tuèrent d'une manière systématique et ce fut un bonheur pour la France que ce système de terreur s'anéantit de lui-même, et comme Saturne, la Révolution dévora ses propres enfans. Le citoyen Egalité (duc d'Orléans) avait déjà été sacrifié, et quand Robespierre avait fait tomber des milliers de têtes et qu'il voulut mettre la main sur ses collègues sanguinaires comme lui, ceux-ci le firent arrêter avec son parti (le 27 juillet 1794), et il fut livré à la guillotine. Il y eut pourtant encore des scènes sanglantes avant qu'on parvint à abattre les jacobins et les anarchistes. Une nouvelle constitution (le 25 octobre 1795) fut proclamée ; elle mit à la tête des affaires cinq directeurs avec un conseil des anciens et un conseil de cinq cents.

Cependant la guerre avait été continuée vive-

ment, et la plupart du temps la victoire s'était déclarée pour la France. De grands talens se montraient dans le comité de salut public ; Carnot *organisait la victoire* et tâchait de déjouer la trahison. Dumouriez avait livré à l'ennemi les commissaires de la convention pour se soustraire à la guillotine et avait émigré. Les lignes de Weissembourg avait été livrées par des traîtres. De son côté, Jourdan, par la victoire qu'il remporta à Fleurus (26 juin 1794) conquît toute la Belgique.

Un jeune lieutenant d'artillerie, nommé Bonaparte, contribua à reprendre Toulon sur les Anglais qui, avant de fuir, détruisirent notre flotte. C'est encore Bonaparte qui, à la tête de quelques troupes, combattit l'insurrection dans Paris, le 13 vendémiaire, an III.

Cependant les principes de la révolution pénétrèrent à la suite des armes victorieuses de la France.

La Hollande, qu'on venait de conquérir, devint la république batave, plus tard il en fut ainsi de l'Helvétie, de la Haute-Italie, de Naples. « Paix aux chaumières, guerre aux palais, » avec un arbre de liberté surmonté d'un bonnet rouge. 1795 fut le signal des armées révolutionnaires. Mais dès 1795 on vit la France conquérir à la fois la paix et la reconnaissance de la république. Car la Toscane, la Suède, l'Espagne et même la Prusse conclurent la paix à Bâle, et la Prusse l'assura aussi par une ligne de démarcation au nord de l'Allemagne, pendant que le sud de l'Allemagne resta encore en guerre. Mais le malheur était qu'on fût obligé de conduire la plupart de ces guerres et des suivantes avec l'argent de l'Angleterre. A quoi servent les bras aux géans quand il faut le secours d'autres pour les soulever? La guerre

sauglante dans l'intérieure de la France contre la Vendée royaliste était aussi enfin terminée. Les Vendéens acceptèrent l'amnistie offerte par la convention le 17 février 1795, et déposèrent les armes. Une dernière tentative dans l'intérieur de la France, excitée par les Anglais, échoua à Quiberon (juin 1795). Combien fut vraie la parole de Dumouriez, « que la révolution française était un drame immense dont la partie politique inspirait l'effroi, mais dont la partie militaire excitait l'étonnement. »

C'est ce qui se démontrait alors en Italie où vint se mettre à la tête d'une armée toute délabrée, un homme qui laissa loin derrière lui pour le talent militaire les autres généraux, ses collègues, et qui, en même temps parfait politique, devait enfin être l'héritier universel de la révolution française. Bonaparte, né le 15 août 1769, en Corse, s'était déjà distingué, comme nous l'avons dit, devant Toulouse, s'était battu dans Paris, et maintenant il savait presque constamment attacher la victoire à ses drapeaux dans les batailles de Montenote, de Millesimo, de Dego, de Ceva et de Mondovi. Il força Parme et la Sardaigne à conclure un armistice, 1796, et par son passage près Lodi, sur l'Adige, il décida du sort de la Lombardie. Modène, Naples et le pape (Pie VI) achetaient chèrement des armistices pendant que la Haute-Italie fut convertie en république cisalpine et république ligurienne.

Après que les Autrichiens eurent aussi été battus près d'Arcole et de Rivoli, la reddition de Mantoue (2 février 1797) entraîna pour l'Autriche la perte de presque toute l'Italie. Ainsi ce directeur qui, en entrant au Luxembourg, trouva à peine des chaises pour s'asseoir; qui n'avait ni finances, ni repos dans l'intérieur; qui avait à gou-

gouverner la France déchirée par l'anarchie, ce directoire sut triompher de toutes ces difficultés, grâce à la masse de la nation qui voulait le repos, et à l'habileté de ses généraux qui savaient la lui procurer glorieuse.

Deux armées françaises avaient pénétré en Allemagne sous Jourdan et Moreau, mais ce dernier fut obligé de rétrograder près de Munich et de commencer une célèbre retraite, lorsque le premier fut battu près de Neumarck, Teining et Amberg par l'archiduc Charles, frère de l'Empereur. Cependant Moreau revint bientôt, mais l'Autriche, pressée par les succès de Bonaparte, en Italie, conclut le 18 avril 1797, à Léoben, les préliminaires d'une paix qui fut ratifiée le 17 octobre suivant à Campo-Formio. L'Autriche renonça à la Belgique et à Milan, et par des articles secrets, elle renonça aussi à la rive gauche du Rhin, reconut la république cisalpine qu'on avait formée du Milanais, et obtint pour cela la plus grande partie de la république de Venise qui, par là, touchait politiquement à sa ruine. A Rastadt on négocia la paix avec l'empire d'Allemagne; mais le congrès où la France parla fort haut, prit fin avec l'assassinat des ambassadeurs français (28 avril 1799) et une nouvelle guerre générale éclata.

Remarquons d'abord que si les succès des armes françaises en Italie furent l'œuvre de Bonaparte, qui avait trouvé l'armée d'Italie dans le plus grand dénuement, Hoche s'était illustré dans la Vendée; c'est sa modération et son activité qui avaient pacifié ce malheureux pays; et comme Bonaparte, il sut vaincre et négocier. Moreau s'était acquis de la gloire en Allemagne, et les éléments seuls empêchèrent la tentative sur l'Irlande, méditée par Hoche et conduite par Humbert.

Toutefois, la France ne fut pas aussi heureuse à l'intérieur qu'elle était glorieuse et puissante à l'extérieur. Le parti royaliste conspirait à Clichy; les anarchistes, de leur côté, voulaient relever la Montagne. Cependant de grandes choses s'exécutaient en France. Les écoles centrales furent créées; déjà précédemment le système métrique avait mis l'unité dans les poids et mesures. Mais une nouvelle crise, un changement survenu dans le gouvernement de la France allait changer la face des affaires. La division qui régnait entre les deux conseils et le directoire amena la révolution du 18 fructidor an V (4 septembre 1796), qui remit le pouvoir absolu entre les mains des directeurs. Voyons ce qui se passait alors au dehors.

Rome convertie en république (1798); le pape Pie VI, âgé de 81 ans, conduit prisonnier en France, où il mourut 1799; la Suisse révolutionnée par les armées françaises; enfin, les entreprises des Français en Egypte, toutes ces circonstances rendaient difficile la longue durée de la paix. Sous le prétexte d'une expédition en Angleterre, Bonaparte s'embarqua, le 22 mai 1798, avec une armée, sur une flotte, à Toulon, près l'île de Malte, et débarqua en Egypte. Il est probable que la prise et la colonisation de ce pays devaient être un dédommagement pour les colonies perdues contre l'Angleterre, mais cette expédition devait aussi offrir la possibilité d'anéantir par la Syrie et la Perse les établissemens anglais des Indes orientales. La flotte française, sous Brueyes, fut à la vérité anéantie par la flotte anglaise, sous Nelson, près Aboukir (1^{er} au 3 août, Brueyes sauta en l'air sur le *Orient*, de 120 canons), mais Bonaparte avait pris pendant ce temps Alexandrie et le Caire et battu les Mameluks et leurs Beys, les maîtres du pays, quoiqu'en apparence sous la dépendance de la Turquie. Il

fut assez singulier de voir la Russie, la Porte ottomane, Naples et l'Angleterre se liguier contre ces entreprises. De l'Égypte, Bonaparte poussa vers la Syrie; El-Arich, Gaza, Jaffa tombèrent, mais Saint-Jean-d'Acres résista et Bonaparte retourna en Égypte; cette expédition tourna au profit des arts et des sciences. Les savans et les artistes que Bonaparte avait emmenés avec lui, tels que Monge, Berthollet, Peyre, etc., explorèrent le pays au profit de l'Europe. Mais bientôt l'Égypte devait être abandonnée par les Français.

Cependant une armée russe arriva aux frontières d'Allemagne, l'Autriche était là encore une fois, et ce fut la France qui commença la guerre. Mais Masséna, Jourdan, Bernadotte, Scherer, éprouvèrent des revers; Jourdan surtout fut battu par l'archiduc Charles, près d'Ostrach et de Stokach; mais Masséna vainquit à Zurich et en Italie, où Suwarow ayant pris le commandement de l'armée, avait battu les Français de manière à ne leur laisser que Gênes et Nice. La fortune devint encore favorable à la France; grâce à Masséna et à Soult. L'empereur Paul, fils et successeur de Catherine, mécontent de l'Autriche, rappela ses troupes et montra de l'ingratitude au brave général de ses armées.

Tel était l'état des choses quand un nouveau changement de gouvernement eut lieu en France. Peut-être que Bonaparte avait déjà connaissance, en Égypte que dans le directoire aussi bien que dans les conseils, il y avait de violentes scissions et que surtout quelques directeurs étaient très détestés; que les revers en Italie et sur le Rhin faisait murmurer contre le directoire que l'on accusait d'incapacité. Il confia à Kléber le commandement en chef de l'armée d'Égypte, s'embarqua secrètement et revint en France avec

Mouge, Berthollet, et les généraux Lannes, Murat, Marmont et Andréossy. Son débarquement surprend, et par la force militaire dans Paris, il vint à bout, le 18 brumaire (9 novembre 1799), à obliger les directeurs à accepter leur démission, et le conseil des cinq-cents, présidé alors par Lucien Bonaparte, fut dispersé par les grenadiers, tandis que le conseil des anciens, à St-Cloud, le déclara lui-même avec deux des anciens directeurs, Sieyès et Roger-Ducos, provisoirement consul. Le 15 février on publia une quatrième constitution et on y accorda beaucoup plus qu'au paravant au pouvoir exécutif. Au directoire succéda ainsi le consulat. Bonaparte fut 1^{er} consul ; Cambacérés le 2^e, et Lebrun le 3^e. Sous les consuls se trouvaient les ministres, un sénat conservateur, un tribunal et un corps législatif. Comme l'Angleterre ne voulait pas de la paix qu'on lui avait offerte, le premier consul se mit en mesure de la conquérir. Avec 60,000 hommes il descendit, second Annibal, la chaîne des Alpes, passa inopinément le mont-St-Bernard, et par la grande bataille de Marengo (14 juin 1800), il décida du sort de la Haute-Italie; tandis qu'en Allemagne, Moreau se fraya le chemin de Vienne après plusieurs combats, notamment celui de Neubourg, où tomba le célèbre Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France, et par la bataille de Hohenlinden (3 décembre 1800), et parvenu jusqu'à 20 lieues de Vienne, il força l'empereur d'Allemagne à demander la paix. Après plusieurs armistices, la paix fut conclue à Lunéville, le 9 février 1801, où la vallée du Rhin devint la frontière entre la France et l'Allemagne; cette dernière puissance perdit alors 1,200 milles carrés de pays avec une population de près de 4 millions d'ames. L'Autriche

obtint le Vénaisin jusqu'à l'Adige et reconnut les républiques italiennes créées par la France. Une députation de l'empire devait être chargée de dédommager les princes, près du Rhin, qui avaient perdu dans les arrangements; ce qui eut lieu enfin, d'après une prescription gallo-russe par des sécularisations et par des médiations (1803). Après que l'île de Malte eut été remise aux Anglais par les Français (1800), et que l'armée française eut été obligée de quitter l'Égypte par capitulation, après l'assassinat commis sur le brave Kléber, la paix générale fut conclue à Amiens (1802) entre la France, l'Espagne, la Hollande d'une part, et l'Angleterre de l'autre, de même aussi que la paix avec la Russie, la Turquie et le Portugal. L'Angleterre, en reconnaissant Bonaparte comme 1^{er} consul, restitua à la France et à ses alliés ce qu'elle avait acquis dans les deux derniers siècles.

Peu après son avènement au consulat, Bonaparte envoya une armée de vieux soldats à Saint-Domingue pour réprimer l'indépendance des nègres, chez lesquels les idées de liberté et d'égalité avaient pénétré et que la convention n'avait pas su maintenir. Le ciel brûlant des tropiques moissonna ces braves.

Bonaparte, après la conclusion de la paix, accorda une amnistie générale aux émigrés, signa avec le pape Pie VII un concordat par lequel il rétablit la religion catholique en France et la déclara religion de l'État. Il organisa l'instruction publique, créa l'ordre de la Légion-d'Honneur, fit d'abord le commerce par les canaux, les routes qu'il fit établir, et donna le Code civil, digne fruit des veilles de nos jurisconsultes les plus distingués.

Cependant plusieurs attentats sur la vie du premier consul avaient été commis, surtout celui de

la machine infernale (24 décembre 1800). Mais en 1802, on lui accorda comme récompense nationale pour les services qu'il avait rendus à la république, le consulat à vie, avec le droit de nommer lui-même son successeur. Que resta-t-il pour faire le dernier pas vers la monarchie, quand les conjurations dont on accusait Pichegru, Georges, Moreau et le duc d'Enghien, petit-fils de Condé (qui, enlevé en Allemagne par des Français, fut juridiquement assassiné à Vincennes, près Paris, le 20 mars 1804), devaient aplanir ce dernier pas? Après s'être fait nommer consul à vie, avoir augmenté sa garde et agrandi son influence, il ne lui restait plus qu'à mettre la couronne sur sa tête. C'est ce qu'il fit. Le 18 mai 1804, un sénatus-consulte organique éleva Bonaparte, sous le nom de Napoléon I^{er}, au rang d'empereur héréditaire des Français, par la grâce de Dieu et par les constitutions de la république. La plupart des puissances le reconnurent et lui envoyèrent des ambassadeurs; mais l'Angleterre s'y refusa, et Louis XVIII résidant alors à Varsovie, protesta, à la face de l'Europe, contre une élévation qui portait préjudice à ses droits, à la couronne. Ainsi fut parcouru le cercle des révolutions, de la monarchie à la monarchie, presque comme dans l'ancienne Rome, après qu'on se fut approché par degrés de cette fin de la révolution. Au mois d'août 1804, François II prit le titre d'empereur héréditaire de l'Autriche. Le 2 février suivant, eut lieu le sacre de l'empereur et de l'impératrice par le pape Pie VII, et l'empereur se posa lui-même la couronne sur la tête. La république italienne la déclara roi héréditaire d'Italie.

Ma s déjà un an avant l'avènement de Napoléon à l'empire (18 mai 1805), la Grande-Bre-

l'Allemagne avait de nouveau déclaré la guerre à la France, et la France aussitôt avait militairement occupé le Hanôvre. Depuis ce moment l'Angleterre recommença une guerre qui ne discontinua pas jusqu'en 1814. Naturellement elle refusa non-seulement de reconnaître l'empereur, mais elle devint l'ame, et comme le payeur militaire de toutes les guerres et de toutes les alliances contre la France; ces guerres et ces alliances commencèrent dès l'année suivante. Car l'infatigable Pitt avait formé une coalition entre la Russie, l'Autriche, la Suède et l'Angleterre; coalition à laquelle la Prusse n'accéda pas. Trompée par la politique de Napoléon qui fit faire naître la méfiance entre les cabinets, afin de les désunir, pour les subjuguier plus facilement, la Prusse donna dans le piège, en ne se joignant pas à la coalition; le nord de l'Allemagne n'y accéda pas non plus, et même dans le sud de l'Allemagne, la Bavière, le Wurtemberg et le Bade, inclinaient vers la France. Mais avec une promptitude inattendue, les Français se trouvaient en Allemagne, forcèrent Mack, général autrichien qu'ils avaient cerné, après des combats sanglans le 14 octobre, à se rendre à Ulm (17 octobre 1805), avec 24,000 hommes. L'archiduc Ferdinand, échappa seulement avec 2,000 hommes et se rendit en Bohême. Napoléon se rendit alors à Vienne et battit, le 2 décembre, près d'Austerlitz, les Russes qui, pendant ce temps, avaient accouru, conjointement avec une armée autrichienne, et ce fut la première bataille de trois empereurs dont il est question dans l'histoire moderne. L'archiduc Charles se trouvait encore en Italie avec une armée, en face de Masséna : mais l'empereur d'Allemagne préféra une suspension d'armes, et la paix fut enfin

conclue le 25 décembre, à Presbourg. L'empereur Alexandre I^{er}, qui, depuis le 24 mars 1801, était monté sur le trône de son père, ne prit pas part à cette paix dans laquelle l'Autriche perdit le Tyrol, le Vorarlberg, Venise, etc., plus de 1,000 milles carrés et presque trois millions de sujets, et n'y gagna que le Salzbourg. Par contre, Napoléon donna à ses alliés, les électeurs de Bavière et de Wurtemberg, le titre de roi, dignité souveraine indépendante de l'empereur et de l'empire, avec des parties considérables du pays conquis. La Prusse avait été obligée d'accepter le Hanovre, et se trouva par là engagée dans une guerre contre l'Angleterre, qui avait déjà presque détruit la flotte franco-espagnole, près de Trafalgar, le 21 octobre 1805, mais où périt le brave Nelson. Les courriers qui annoncèrent ces défaites en Allemagne, trouvèrent William Pitt, fondateur de toute la coalition, sur le lit de mort. Cet homme mourut pauvre et endetté, et le cœur brisé (23 janvier 1806), lui qui, jusqu'au dernier soupir, avait été le soutien de la liberté. Fox, son successeur, voulait la paix et ne l'obtint pas.

Ainsi, dans la première guerre d'Autriche avait été fait le premier pas pour le grand plan d'une monarchie universelle fédérative, dont Napoléon pensait se faire protecteur supérieur, et la France devait être l'état central de cette monarchie. Déjà le roi de Naples et de Sicile avait été relégué en Sicile, et le royaume de Naples avait été donné à Joseph Bonaparte. Eugène Beauharnais, beau-fils de l'empereur, devint vice-roi d'Italie; Murat, beau-frère de Napoléon, devint grand duc de Berg et de Clèves; Berthier devint prince souverain de Neuchâtel, et Louis Bonaparte, roi de Hollande. On institua dans les pays conquis et

surfont en Italie, une foule de duchés et de grands fiefs, en faveur des grands de la cour et de l'armée. Tout en disposant de ses conquêtes, Napoléon assainissait l'air impur de Mantoue, et coupait l'Italie, comme la France, par d'utiles canaux; de nombreux établissemens portaient dans Paris la propreté et la salubrité. Il organisa aussi l'université, et répandait l'instruction dans tout l'empire. C'est ainsi que cet homme extraordinaire abattit d'une main, et rel va de l'autre, mais sur des bases plus solides. Un nouveau pas vers la monarchie universelle fut le renversement de la constitution impériale de l'Allemagne, et la fondation de la confédération du Rhin (17 juillet et 1^{er} août 1806), par laquelle seize princes allemands se détachèrent de la diète pour recouvrer une entière souveraineté; ces princes reconnurent Napoléon comme leur protecteur. Mais la diète fédérative à Francfort, sous la présidence du prince primat Dalberg, n'eut jamais lieu. Le protecteur qui devait terminer la guerre et la paix, ainsi que les contingens pour l'armée fédérative, forte de 63,000 hommes, tandis qu'il devait lui-même assister la confédération par 200,000 hommes, s'assurait par là son influence en Allemagne, en détachant les petits princes des intérêts de l'Autriche et de la Prusse. Les 3 à 400 états immédiats de l'empire se fondirent au dixième par la conclusion principale de la députation de l'empire et par la confédération du Rhin. François II déposa alors le titre d'empereur d'Allemagne, titre qui n'avait plus de sens, et se nomma François 1^{er}, empereur d'Autriche (6 août). Telle était la facilité qu'il y avait à faire crouler l'empire d'Allemagne, qui subsistait depuis mille ans!

La Prusse vit dans cette confédération, et cela avec raison, une attaque indirecte contre elle-

même, et voulut former, pour opposer à cette confédération, une alliance de peuples dans le Nord. Pour parer à cela, Napoléon offrit à l'Angleterre le Hanôvre, pour lequel la Prusse avait été obligée de céder Ansbach, Clèves et Berg. Cette circonstance, ainsi que plusieurs autres, amena la rupture entre les deux puissances, rupture que certainement Napoléon désirait, et c'est ainsi qu'eut lieu la guerre de 1806 et 1807. Malgré la force incontestable des armées prussiennes, comme il leur manquait cet esprit d'unité si nécessaire aux grandes entreprises, pour les lier et les diriger, le roi de Prusse, vaincu à la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806, perdit son armée, sa capitale et presque tous ses états. Les Russes, arrivés trop tard au secours de la Prusse, furent battus à Eylau, le 5 février 1807, où brilla le soleil de Maréngo, et le 14 juin, ils perdirent la bataille de Friedland qui termina la campagne et la guerre. Plusieurs parties dispersées de l'armée, surtout les forteresses, se rendirent avec une précipitation inouïe; la Saxe compromise, obtint la neutralité et la paix (Posen, 11 décembre), et accéda comme royaume à la confédération du Rhin, ainsi que le firent aussi ses cinq lignes ducales, Wurtzbourg et plusieurs autres petits princes. La guerre fut transportée alors en Pologne, puis dans la Prusse orientale, et le 8 juillet, la paix de Tilsitt fut conclue. La Prusse perdit presque la moitié des possessions qu'elle avait eues, avec cinq millions d'hommes (même la Russie s'enrichit de cette perte), et de ces cessions de la Prusse, on forma le duché de Varsovie en faveur de la Saxe, et on composa des provinces westphaliennes en y ajoutant les pays Hessois et de Brunswick, le royaume de Westphalie, en faveur de Jérôme Bonaparte. L'univers était

frappé d'étonnement au récit de victoires si rapides, et s'inclinait devant une puissance si colossale. Mais l'ambition de Napoléon ne lui permettait pas de s'arrêter là.

Dans l'intérieur de la France, nous voyons Napoléon travailler à ramener l'ancien régime, en effaçant toutes les images de la liberté. Des prêtres annonçaient dans la chaire qu'il avait une mission divine. Il créa une noblesse militaire; les impôts; les abus et les prodigalités de l'ancienne monarchie furent rétablis. La presse était opprimée, le jury dénaturé. Un terrible impôt sur la vie des hommes, la conscription, se percevait avec une activité effrayante; « on répète souvent, dit un écrivain que nous abrégions, que Napoléon dédommagea la France de la liberté et du repos, par les illusions de la gloire, mais rien ne dédommage de la liberté. » Retournons au théâtre de la guerre.

Les conséquences de la paix de Tilsitt furent, outre l'élévation des frères de Napoléon, la reconnaissance de la confédération du Rhin par l'empereur Alexandre, qui s'engagea en même temps à fermer aux Anglais les ports de la Russie.

Mais les Anglais s'emparèrent de presque toutes les colonies de la France et de celles de leurs alliés. L'Angleterre, qu'on ne pouvait attaquer en Angleterre même, se vit maintenant attaquée dans son commerce avec le continent de l'Europe. En vertu du système nouveau et inouï, appelé système continental, on déclara dès ce moment tous les états britanniques en blocus; tous les Anglais qui se trouvaient sur le continent, prisonniers de guerre; le commerce avec l'Angleterre et ses colonies, crime d'état; toutes les marchandises anglaises, confisquées; et une

partie de ces marchandises fut même livrée aux flammes. C'étaient des auto-da-fés de l'inquisition commerciale.

Napoléon, à la fin de 1807, envahit le Portugal qui servait de débouché aux marchandises anglaises ; puis, profitant des troubles qui régnaient à la cour d'Espagne, il dépouilla de leurs droits Charles IV, et Ferdinand VII, son fils, pour donner la couronne d'Espagne à son frère Joseph, qui renonça à celle de Naples, le 5 juin 1808, en faveur de Joachim Murat, son beau-frère.

Mais les Espagnols, secondés par les Anglais, qui n'étaient pas restés non plus oisifs, et qui, aux décrets de Berlin (1806), de Varsovie (1807), de Milan (1807), avaient répondu par des ordres de cabinets également fermes, et par lesquels l'Angleterre avait, sous peine de la confiscation, défendu à tout vaisseau anglais l'entrée dans un port français ou allié de la France, et déclaré en état de blocus, le Vésér et l'Elbe, et enfin, tous les ports où le pavillon anglais n'était pas admis ; les Espagnols combattirent vaillamment pour leur indépendance, et les Français, malgré les talens de Masséna, de Suchet et de Marmont, n'obtinrent que de faibles avantages, et la guerre traîna en longueur. Cette insurrection espagnole dévora des armées entières, et coûta des sommes immenses à la France. Napoléon se rendit lui-même en Espagne, mais il voulut d'abord se mettre à couvert contre la Russie et l'Autriche ; c'est ce qu'il fit au congrès d'Erfarth, 1808. Mais la proposition de paix que de cette ville il fit faire à l'Angleterre n'eut lieu que pour l'apparence.

Pendant que Napoléon se rendait en personne en Espagne, qu'il y introduisait son frère et chassait les Anglais ; pendant qu'il arrachait au pape tous les états de l'Eglise (1809), après lui

en avoir, auparavant, pris une partie; qu'il se souciait peu de l'excommunication lancée contre lui par le pape qu'il considérait seulement comme premier cardinal et obligeait de se rendre dans le midi de la France en faisant de Rome la seconde ville de l'empire français; enfin, pendant que Napoléon faisait subir le même sort à la Savoie, au Piémont, à Gênes, à la Toscane, à Parme et à Plaisance, l'Autriche fit de grands préparatifs de guerre, et pour la première fois on vit paraître cette milice appelée *Landwehr*. Il s'agissait du rétablissement de l'Autriche sur le pied où elle se trouvait avant 1805. elle voulait briser les chaînes de l'étranger et se garantir de nouvelles chaînes. Mais quelque grands que furent les efforts de l'Autriche, il ne lui était pas donné de s'opposer seule à la France. Les princes allemands, dont l'Autriche avait invoqué le concours, reculèrent avec timidité; les Tyroliens seuls qu'on avait forcés de devenir Bavaois, montrèrent qu'ils n'avaient pas oublié leur ancienne maison archiducal dont ils se rappelaient la douceur. Cependant les armées autrichiennes sous la conduite des frères de l'empereur, Charles, Jean et Ferdinand franchirent les frontières allemandes, italiennes et polonaises; dès le mois de juin 1808 l'Autriche se préparait à la guerre. Après le congrès d'Erfurth, et lorsque ses forces furent prêtes, elle commença les hostilités sans aucune déclaration de guerre, s'empara d'une partie de la Bavière et entra dans le Tyrol. Mais Napoléon, passant rapidement avec une partie de son armée des rives du Tage à celle du Rhin, gagna en 4 jours, sur les Autrichiens, les batailles d'Abensberg, d'Eckmühl et de Ratisbonne, et le 12 mai il fit son entrée à Vienne, et par les victoires d'Esseling, du Raab et surtout de Wagram, il força

l'empereur d'Autriche à demander la paix qui fut signée à Vienne le 14 octobre 1809.

L'espoir qu'avaient fait naître les entreprises de Hofer et de Spekbacher, dans le Tyrol, de Schill et de Dörnberg en Westphalie, ne se réalisa pas, et les efforts que faisait en Bohême le duc de Brunswick-Oel furent inutiles. Le traité de paix fut d'une dureté excessive pour l'Autriche, qui y perdit un espace de 2,000 milles carrés, avec plus de 5 millions 1/2 de sujets, qui lui furent enlevés en partie par les alliés de Napoléon, et en partie par le vainqueur lui-même, tel que le nouvel état des provinces illyriennes. Trois mois après ces désastres de l'Autriche, Napoléon, parvenu au comble de la gloire, n'ayant pas d'héritier, et ayant divorcé avec Joséphine, s'adressa à l'empereur François 1^{er} pour lui demander en mariage sa fille Marie-Louise. Il eut de ce mariage un fils, le 20 mars 1811: dès le berceau on donna à cet enfant le nom de roi Rome. Napoléon s'occupa alors à embellir sa capitale et fit élever la colonne de la place Vendôme dont le bronze provient de 1,200 pièces de canon prises sur les Russes et les Autrichiens.

La tranquillité que la paix de Vienne avait procurée à la France fut troublée par les démêlés que Napoléon eut avec son frère Louis qui abdiqua la couronne de Hollande, et avec le pape qui fut conduit à Fontainebleau. Ainsi, outre ses nouvelles conquêtes, Napoléon incorpora le royaume de Hollande d'abord en partie, puis ensuite tout-à-fait à la France; enfin sous le prétexte de mesure contre l'Angleterre, la réunion à l'empire français des bouches de l'Escaut, de la Meuse, du Rhin, de l'Emis et du Weser fut décidée. Ainsi, l'empire français s'étendait jusqu'à Lubeck et la mer Baltique. Il n'y avait

ici personne pour s'opposer à cette extension ; ailleurs les ennemis de la France furent plus heureux.

Depuis 1809, sir Arthur Wellesley, plus tard duc de Wellington, avait pris en Espagne et en Portugal le commandement supérieur d'une armée anglo-espagnole, quand Junot avait été obligé d'évacuer ce pays avec les Français par suite de la capitulation de Cintra. Il s'était formé en Espagne une foule de corps plus ou moins considérables ; c'était souvent de simples bandes de guérillas, qui, se trouvant partout, faisaient d'autant plus de mal aux Français. Des hommes tels que Palafox, Cuesta, Castaños, Romana, Ballasteros ; les Anglais Moore, Baird, Blake, Beresford, Maitland, Hill, combattirent pour la délivrance de l'Espagne avec une ardeur qui était à la hauteur de l'héroïsme des Français conduits par l'élite des généraux, tels que Soult, Ney, Victor, Mortier, Gouvion-Saint-Cyr, Marmont, Macdonald, Jourdan, Augereau et Suchet. Il se forma à Séville, ensuite à Cadix une junte centrale d'Espagne. La défense héroïque de Saragosse, (l'Espagne du 19^e siècle avait aussi sa Sagunte et sa Numance) celle de Girona, de Cadix, de Tarragone, de Valence ; les batailles de Talavera, de Salamanque, de Vittoria, etc., montrent ce que peut un peuple qui combat pour ses foyers, surtout quand le fanatisme religieux exalte les esprits. Sans cette campagne malheureuse, Napoléon se serait maintenu dans toute sa grandeur, mais pour avoir voulu avoir tout, pour avoir risqué tout, il perdit tout. La France, à l'apogée de sa prospérité, avait 140 départemens au lieu de 83 qu'elle avait auparavant, et 42 millions d'hommes au lieu de 25 millions. Et, gouvernée par Napoléon, elle ne pouvait

manquer d'être redoutable au reste de l'Europe, par le bonheur qu'avait l'Empereur ; par son esprit, par son intelligence, par son activité, par ce regard perçant qui lui fit toujours prendre le véritable homme, choisir le moment le plus propice ; car qui connaît aussi bien que lui le temps et les hommes ? Toutefois vaincus par tant de résistances, les Français furent obligés d'évacuer le Portugal pour la troisième fois et de lever le siège de Cadix, et avec le roi Joseph ils abandonnent Madrid qu'ils reprennent l'année suivante.

Le projet d'une guerre contre la Russie prenait sa source dans cette idée de monarchie universelle qui occupait Napoléon, et sans doute qu'il n'avait pas non plus oublié la Turquie, l'Asie, et l'Inde ; car quelles bornes se serait jamais posées un heureux conquérant ? La Russie souffrit extrêmement du système continental et elle s'en affranchit ; c'est que Bonaparte, en taxant trop haut les franchises commerciales avait lui-même entamé ce système. La Russie avait été exaspérée par la prise d'Oldenbourg dont la maison régnante, alliée à la sienne, attendait encore l'indemnité qui lui avait été promise ; par l'agrandissement projeté de Varsovie et par plusieurs autres menaces. Cependant cette puissance était loin de désirer une guerre avec Napoléon, engagée qu'elle était dans une guerre contre la Porte ottomane depuis 1809 et où la fortune n'avait pas toujours été de son côté. Cependant en 1812 une paix fut conclue entre la Russie et la Porte (Bucarest, 28 mai) et où le Pruth jusqu'à son confluent dans le Danube devint la frontière des deux empires, et une partie de la Moldavie vint ainsi au pouvoir de la Russie.

Quelques états seulement purent d'abord rester neutres. Ce furent le Danemarck et la Suède.

Dans ce dernier pays, Bernadotte, après avoir servi la France, sa patrie, avait été choisi comme successeur au trône du vieux Charles XIII, après que Gustave IV, Adolphe (1796 à 1809, le même qui, en 1808 avait perdu la Finlande contre la Russie, et qui perdit l'affection de son armée), eût été arrêté par ses généraux le 15 mars 1809 et déclaré par la nation déchu du trône. Ce roi déclina de demeurer à Leipsig sous le nom de colonel Gustavson. — Ce fut un assemblage de peuples que cette formidable armée de 500,000 combattans avec 1,200 canons à la tête de laquelle Napoléon voulut rétablir le royaume de Pologne et par laquelle il ouvrit la deuxième guerre polonaise (13 juin 1812). Napoléon avait pour lui l'Autriche, la Prusse et toute l'Europe centrale qui lui fournissaient leurs contingents. La Russie s'allia à la Suède; elle était perdue sans le désastreux hiver de 1812. Les Français passèrent le Niémen le 24 juin à Kowno, en chassant d'une position à l'autre les armées russes, et ils se rendirent maîtres de Wilna et de Witepsk après les batailles près Smolenk (18 août), près de Borodino sur la Moskowa (7 septembre): les Russes se retirèrent, et Napoléon entra le 14 septembre dans l'ancienne résidence des czars, à Moscou, et dans leur bourg antique, le Krœmlin. Selon lui la guerre était terminée, mais il ne tarda pas à voir qu'elle commençait seulement. Au lieu de messagers de paix, des colonnes de feu vinrent le saluer à son entrée à Moscou, et cette vaste cité fut presque entièrement la proie des flammes. Ce n'est pas l'ordre exprès du gouverneur Rostopshin, outre que celui-ci désavoua du moins plus tard, mais bien la propre volonté des habitans, secondée peut-être par des Français, qui alluma cet incendie dont le résultat devait être le signal

de la chute de l'homme extraordinaire qui depuis 1804 était l'arbitre de l'Europe. La saison ne permit pas d'avancer vers Pétersbourg : on ne put pas non plus rester à Moscou ; Napoléon fit proposer la paix à l'empereur Alexandre ; mais c'était trop tard. Il ne reçut aucune réponse et donna le signal de la retraite le 4 octobre. Pendant les premiers jours, l'armée marcha en bon ordre, mais bientôt les neiges et les glaces rendirent les chemins impraticables. Alors ce ne furent pas seulement les ennemis, surtout les Cosaques, qui tombèrent sur les Français, mais ce furent à la fois la faim, le froid, l'affaiblissement, qui furent conjurés contre le redoutable conquérant ; et si jusqu'à Smolensk l'on ne perdit que 40,000 hommes et 400 canons, il n'y eût guère que 50,000 hommes qui passèrent la Bérésina, où le danger résulta également du feu et de l'eau (26, 27 novembre) ; et dans quel état furent ces 50,000 hommes (on brûla en 1813, en Russie, 200,000 cadavres gelés !). Depuis ce moment, ce ne fut plus qu'une déroute continue. Elle avait disparu, cette grande armée ! Napoléon, à la nouvelle de la conspiration de Mallet et dans l'espoir de réparer les maux de cette affreuse campagne, pensa que sa présence était nécessaire dans la capitale. Aussi, après le passage de la Bérésina, il laissa à Murat le commandement de l'armée, et traversant rapidement la Lithuanie, la Pologne et l'Allemagne, il arriva à Paris pendant la nuit du 18 décembre. Cependant le sénat fournit à Napoléon une nouvelle armée de 350,000 hommes de gardes nationales, ainsi que de l'argent et des chevaux.

Mais derrière lui grondait l'Europe entière dans une confédération de souverains. La Prusse se détacha de la France et fit une alliance avec

la Russie. Elle fit des efforts inouis en promettant la liberté à son peuple et provoqua un enthousiasme sans exemple; aussi créa-t-elle une armée, et réunie à la Russie, elle parut sur l'Elbe; l'Autriche et la Hollande ne tardèrent pas à secouer leurs chaînes. L'Angleterre et la Suède se joignent aux ennemis de la France; Napoléon, de son côté, après avoir nommé l'impératrice régente pendant son absence, parut sur la Saale avec une armée composée de vieilles troupes et d'autres nouvellement levées, et il ouvrit la campagne de 1813, le 15 avril. Les armées se rencontrèrent le 2 mai 1813, sur la terre classique de Gustave-Adolphe et du grand Frédéric, près de Lutzen ou Gœrchen. Battus, mais non vaincus, les alliés se retirèrent de l'autre côté de l'Elbe. Les batailles près de Bautzen et de Wurchen, le 20 et le 21 mai, n'eurent pas un résultat plus heureux pour eux et refoulèrent les armées de la Prusse et de la Russie vers la Silésie. Mais Napoléon aussi était épuisé. On conclut à Peischvitz ou Plaesvitz une suspension d'armes de deux mois et demi (4 juin). Pendant ce temps, les deux parties se fortifièrent; François I^{er}, beau-père de Napoléon, se déclara pour les alliés, et Schwazenberg devint le général des armées alliées réunies. Le prince royal de Suède, qui était venu aussi se joindre avec une armée suédoise aux ennemis de la France, vint se mesurer avec celui qui avait un jour été son maître. Les alliés gagnèrent la bataille de Grosbeeren (25 août), de Dennevez (6 septembre), et quoique l'attaque sur Dresde (26 et 27 août) eut échoué (Moreau y trouva la mort), Blucher, prince de Vahlstadt, obligea, près de Katzbach, les Français de quitter la Silésie (26 août). Ainsi, le plan de Napoléon d'avancer jus-

que dans la Bohême échoua, parce que les alliés avaient fait prisonnier Vandamme, près de Koulm (30 août), et qu'ils avaient vaincu près de Nollendorf (17 septembre). Enfin, après des passages sur l'Elbe, obtenus par la force des armes silésiennes, eut lieu la grande bataille de Leipsick (16, 18, 19 novembre), qu'on appela alors *le combat des peuples* ; on crut y voir la liberté des peuples ! Quelle différence de cette bataille avec celle d'Austerlitz, où les trois empereurs s'étaient vus pour la première fois ! Les Français étaient sur le point de triompher, malgré la supériorité des forces des alliés auxquels étaient venus se joindre des régimens entiers qui avaient d'abord combattu pour Napoléon ; et malgré la bravoure incontestable des troupes qui combattaient pour la France, la défection d'un corps de 12000 Saxons, jetant l'alarme dans les esprits et le désordre dans les rangs français, changea la face des affaires. Cette bataille, les combats pendant la retraite, surtout celui près de Hanau, où Wrède, général bavarois, voulait arrêter Napoléon, coûtèrent à ce dernier la deuxième grande armée dans la même année et lui firent perdre l'Allemagne. Tous ceux qui avaient fait partie de la confédération du Rhin s'en détachèrent et vinrent grossir l'armée des alliés. Le royaume de Westphalie disparut avec son roi, et plusieurs Etats revirent leurs maîtres qui en avaient été bannis. Un seul prince allemand, à qui les circonstances n'avaient pas permis de se détacher assez à temps de Napoléon, le noble prince Frédéric-Auguste, alla à Berlin comme prisonnier des alliés. L'année 1813 fut au total une année d'une grande importance ; elle fut signalée par des combats glorieux pour les Français comme pour leurs ennemis, quoique souvent malheureux pour les premiers ; par un enthousiasme remarquable, par des pro-

messes les plus brillantes et les plus riantes espérances ; et ce qui, pour les alliés, fut encore plus remarquable, c'est d'avoir reconquis dans les derniers jours de cette année, le Rhin, ce fleuve de la Germanie ; et, enhardis par les revers des Français, ils le passèrent, et la France, étonnée, revit après un grand nombre d'années des vainqueurs sur le sol de la patrie.

Le 30 mars 1813, Napoléon déclara dans le sénat : que quand même l'ennemi serait sur les hauteurs de Montmartre, il ne céderait pas un pouce de terrain ; et en effet, Napoléon, à la nouvelle de cette invasion, organisa à Paris la garde nationale, à qui il confia l'impératrice et le roi de Rome, et le 25 janvier 1814 il ouvrit la campagne de France ou de 1814. Les Français, quoique bien inférieurs en nombre, n'en opposèrent pas moins une vigoureuse résistance aux alliés, et les avantages qu'ils remportèrent à Brienne, à Champ-Aubert, à Montmirail, à Montereau, à Troyes, à Bar-sur-Aube, à Chaumont, prouvèrent qu'ils n'avaient rien perdu de leur première valeur. La campagne de France révéla l'énergie, la constance et la supériorité du génie de Napoléon. Luttant avec une poignée d'hommes contre des forces immenses, il prouva qu'il pouvait vaincre sans avoir des masses à opposer à l'ennemi. Cependant, malgré une défense héroïque, où la jeunesse parisienne et les élèves de l'école polytechnique rivalisèrent avec les invalides vieillis dans la guerre, Paris capitula le 31 mars 1814, et l'empereur se retira à Fontainebleau où il abdiqua. Dès le 2 avril, le gouvernement provisoire avait déclaré la déchéance de Napoléon, et celui-ci partit pour l'île d'Elbe qui lui fut accordée en toute propriété, et il arriva le 5 mai à Porto-Ferrajo, capitale de cette île.

Ainsi cet homme, qui avait élevé la France

au plus haut degré de gloire et de puissance, tomba, parce que la France, asservie et baignée, l'avait abandonné, ou au moins lui avait refusé cet appui qu'un monarque trouve toujours dans un peuple libre. Mais si Napoléon, par ses guerres continuelles, épuisait la France en hommes et en argent, d'un autre côté, il fit ou commença de grandes choses dans l'intérieur de la France et à Paris surtout; des établissemens scientifiques, industriels et commerciaux, tels que le musée des antiques, le canal de l'Ourcq, quatre cimetières, cinq abattoirs, huit marchés, plusieurs ponts, des arcs de triomphe, etc., attestent le génie de Napoléon et le rendent immortel aussi bien que ses victoires; ces monumens du moins n'ont pas coûté de larmes!

Wellington, après la bataille de Vittoria (21 juin 1813), avait chassé Joseph de Madrid et franchi les Pyrénées (7 octobre). Il était à Bordeaux le 12 mars 1814. Murat, roi de Naples, s'était déclaré aussi contre Napoléon, peut-être pour obtenir la possession des provinces italiennes réunies. L'impératrice Marie-Louise obtint le duché de Parme et de Plaisance et s'en retourna en Autriche avec son fils. On déclara la restauration des Bourbons, et le 4 mai 1814 Louis XVIII entra à Paris.

Stanislas-Auguste-Xavier, ci-devant comte de Provence, frère de Louis XVI, s'était fait appeler Louis XVIII immédiatement après la mort du malheureux dauphin (1795), qu'on appelait Louis XVII, et quoique en exil, Louis XVIII avait daté son règne de 1795.

Eugène, vice-roi d'Italie, posa les armes et alla vivre comme homme privé à Munich. Murat se maintint jusqu'à l'année suivante. Alors sa po-

litique se montra à découvert et l'entraîna aussi à sa perte. La première paix de Paris du 30 mars 1814, ramena la France à l'état où elle était en 1792. Pie VII revint à Rome, Ferdinand VII, à Madrid, et Victor Emmanuel, à Turin. Mais en Allemagne, en Italie, en Pologne, en Hollande et dans les Pays-Bas, tout était encore en confusion. On ne crut pouvoir mieux faire pour débrouiller ce chaos d'une manière prompte et heureuse, que par un grand congrès des souverains et de leurs ministres; car l'amitié que se portaient, ou du moins que semblaient se porter mutuellement les monarques, avait déjà aplani les premières difficultés.

Cependant la France pouvait se croire un moment au bout de ses tribulations, après le retour des Bourbons. Fatiguée du joug impérial et de la guerre perpétuelle, la France avait salué la paix avec joie. Malgré des omissions et quelques imperfections de la charte octroyée par Louis XVIII, elle aurait présenté des garanties suffisantes si elle avait été franchement exécutée. Mais les ministres se contentèrent de déployer la charte sans l'exécuter franchement. Ils firent des arguties sur son texte. On fit des prodigalités; les parties se relevèrent. Les acquéreurs de biens nationaux étaient inquiétés. L'armée était mécontente. C'est dans ces circonstances, et pendant que le congrès de Vienne était assemblé, ce congrès (octobre 1814, jusqu'en juin 1815), où, à côté des empereurs d'Autriche et de Russie, siégeaient les rois de Prusse, de Danemarck, de Bavière et de Wurtemberg (le roi de Saxe, mis en liberté, demeurait près de Vienne), l'électeur de Hesse, le grand duc de Bade, les ducs de Saxe et Weimar, et de Cobourg, de Brunswick, de Nassau, et beaucoup d'autres princes;

ainsi que les plus habiles diplomates de presque toutes les cours de l'Europe (la Porte seule n'y avait pas envoyé d'ambassadeur), ce congrès enfin qui avait à vaincre des difficultés presque insurmontables, et qui était sur le point de se désunir au sujet de la Pologne et de la Saxe, qu'on apprit que tout-à-coup en mars 1815. Napoléon avait quitté son île le 26 février, avec 1,100 hommes, et avait débarqué dans le midi de la France.

Napoléon, profitant de l'ascendant qu'il avait conservé sur les troupes, et de l'agitation des esprits en France, débarqua de l'île d'Elbe, le 1^{er} mars, à Cannes, traversa le midi de la France, et le nombre de ses partisans devient plus grand à mesure qu'il s'approche de Paris. Là, on s'agitait ; le roi et les princes jurent de nouveau fidélité à la charte, et protestent de leur amour de la liberté. Mais Napoléon aussi promet la liberté ; des fautes graves ont été commises par les Bourbons ; on n'avait rien fait pour le bonheur du peuple. Le souvenir de la nation, surtout de l'armée, se réveille pour le grand empereur. Dans la soirée du 20 mars il arrive au château des Tuilleries sans la moindre résistance. Les Bourbons s'étaient retirés la veille, et avaient pris le chemin de Gand. Quand on apprit à Vienne cette nouvelle accablante, les rivalités cessèrent. Le danger menaçant pour tous approcha de nouveau toutes les puissances. L'Europe entière s'arma contre celui qui était l'effroi de chacune d'elle.

C'est dans ces circonstances que les princes souverains et les villes libres d'Allemagne, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, le roi de Danemarck et le roi des Pays-Bas, établissent entre eux une confédération perpétuelle, sous

le nom de *Confédération germanique*, qui a pour objet le maintien de la sûreté extérieure et intérieure de l'Allemagne; la diète siège à Francfort-sur-le-Mein. Les alliés rassemblèrent une armée sous les ordres de Wellington et de Blücher; et c'est là que se décide en ce moment la destinée de l'Europe.

Le second règne de Napoléon ne dura que cent jours. Après que les restes de la grande armée se furent ralliés avec joie autour du drapeau qui leur était connu, et qu'une armée de 150,000 hommes fut organisée; après avoir offert à l'acceptation du peuple, *l'acte additionnel*, imité de la charte, Napoléon prend promptement les armes, marche vers les frontières du Nord, remporte sur les Prussiens un avantage signalé, à Fleurus, s'avance vers Bruxelles, où se trouvaient Blücher et Wellington, avec une armée nombreuse. Il battit en effet Blücher (le 16 juin) près de Ligny. Déjà Blücher se trouvait abattu sous son propre cheval, pendant que Ney donnait à faire au duc de Brunswick-Oels qui, près *Quatre-Bras*, tomba victime de sa bravoure. Mais la bataille près *Belle-Alliance* ou mont Saint-Jean (Waterloo), le 18 juin, se décida contre Napoléon. Elle paraissait d'abord gagnée pour lui, mais par bonheur pour les alliés. Blücher vint de Vavres et arriva à point sur le champ de bataille, tandis que Grouchy, que Napoléon attendait, n'arriva pas. Après une défense désespérée, la vieille garde céda; et on lui prête cette réponse, révoquée depuis en doute : *la vieille garde meurt, mais ne se rend pas*. Tout, ensuite, même Napoléon, qui toutefois fut plutôt entraîné du champ de bataille, tout prit la fuite dans l'armée française, et ce fut Napoléon lui-même qui porta la nouvelle de sa

défaite à Paris. Là se termine la carrière de Napoléon. Il prévint une nouvelle déclaration de déchéance de la part des chambres, par une abdication volontaire en faveur de son fils. Cette abdication conditionnelle n'ayant pas été acceptée, et la fuite en Amérique lui ayant été rendue impossible, il se vit contraint de se rendre aux Anglais qui, le regardant seulement comme général, et le prisonnier des alliés, le transportèrent à Sainte-Hélène, où, cloué en quelque sorte sur un rocher, ce Prométhée du 19^e siècle resta avec quelques serviteurs qui lui demeurèrent fidèles dans le malheur, depuis le 20 octobre 1815 jusqu'au 5 mai 1821, jour de sa mort. Pendant ce temps il avait mené une triste existence que n'eût pas honte de rendre plus déplorable encore, par des vexations de tous genres, un Anglais que désavouent ses compatriotes, sir Hudson Low. Napoléon abrégé les tristes momens de sa captivité, en décrivant les souvenirs de sa grandeur passée. Ainsi finit, à l'âge de 52 ans, cet homme le plus célèbre des temps modernes ; produit de la révolution, il y avait puisé une destinée grande, mais dont la fin fut malheureuse. La dernière parole de Napoléon fut : *France !* Son fils, appelé ensuite le duc de Reichstadt, le suivit dans la tombe, le 22 juillet 1832 ; il mourut à Vienne.

Louis XVIII, absent de Paris depuis cent jours, y revint le 8 juillet. Le lendemain, les trois monarches alliés du Nord l'y suivirent. Mais ce ne fut que le 20 novembre suivant que la seconde paix de Paris fut conclue, en remettant les choses sur le pied où elles se trouvaient en 1790. 150,000 alliés restèrent jusqu'en 1818 dans les provinces près des frontières, pour le maintien de la tranquillité. Pendant le même temps ils occupèrent aussi 17 forteresses du Nord. L'armée des alliés

exigea de plus et obtint une contribution de 700,000,000, et l'entretien de l'armée d'occupation. L'armée française alla au-delà de la Loire, subir paisiblement son licenciement, et immoler à la paix de la patrie, jusqu'aux mouvements d'humeur d'une espérance trompée.

Les Bourbons ainsi rétablis cherchèrent à réparer ce qu'ils appelaient eux-mêmes des fautes. Le 28 juin le roi proclama que son gouvernement avait peut-être commis des fautes, promit d'ajouter à la charte toutes les garanties qui peuvent en assurer l'exécution, et déclara le maintien du gouvernement représentatif.

La chambre de 1815, dite des *Introuvables*, sembla donner le signal aux plus furieuses réactions. Les cours prévôtales et les commissions militaires versèrent le sang d'un grand nombre d'accusés de crimes politiques. Ney, appelé le *brave des braves*, fut condamné par la chambre des pairs et exécuté. Dans le midi de la France l'assassinat paraissait organisé. Brune, Ramel, et d'infortunés Mamelucks expirèrent sous les coups d'hommes exaltés et fanatisés. Les protestans furent égorgés à Nîmes. Le mécontentement de la France et même le désir des cabinets étrangers avertirent le ministère de la nécessité d'arrêter la réaction. C'est ce que fit l'ordonnance du 5 septembre 1816 qui cassa la chambre.

La nouvelle chambre adopta (1817), une loi d'élection conforme à la charte. L'enseignement mutuel, encouragé, vint offrir des secours à l'instruction populaire.

Une loi de recrutement, rédigée d'après des principes libéraux, fut adoptée sur la proposition du ministre Gouviou-Saint-Cyr (1818). Cependant l'aristocratie s'agitait contre la loi électorale, et la chambre des pairs accueillit la

proposition de la modifier : mais soixante nouveaux pairs vinrent déplacer la majorité. Une loi satisfaisante sur la presse fut adoptée (1819). L'année suivante, la question du changement de la loi électorale fut de nouveau agitée; le ministère se retira pour ne pas participer à cet acte. Dans cette même année un événement déplorable vint affliger la famille royale. Le 15 février, Louvel assassina le duc de Berry, au moment où ce prince sortait de l'opéra. Environ 7 mois après, sa veuve, la duchesse de Berry, mit au monde le duc de Bordeaux. A la mort du duc de Berry deux lois suspendent la liberté individuelle et la liberté des journaux. Des rassemblemens ont lieu dans Paris, et des députés sont publiquement insultés. Murat aussi, qui, au retour de Napoléon, s'était déclaré en sa faveur, fut battu par les Autrichiens, et se réfugia dans la Corse. Ferdinand IV revint de la Sicile à Naples. Mais Murat, ayant de nouveau débarqué en Calabre (13 octobre 1815) fut fusillé comme rebelle.

Cependant les affaires d'Allemagne avaient été fixées le 8 juin 1815 par l'acte d'alliance d'Allemagne, et le 9 juin, les relations générales de l'Europe le furent par l'acte du congrès de Vienne. On y avait pris pour base la légitimité et l'équilibre universel. D'après ce dernier acte, l'Autriche recouvra les provinces d'Italie, sous le nom de royaume Lombardo-Vénitien. La Toscane, Modène, Parme et Plaisance, furent rendus à des princes autrichiens. Les provinces illyriennes revinrent également, comme royaume, à l'Autriche, augmentée par la Dalmatie vénitienne et Raguse. De même le Tyrol, le Vorarlberg, le Salzbourg, le Hausruckvie tel et le Rukviertel intérieur de la Bavière, et une partie

de la Gallicie méridionale, de manière que cette puissance possède maintenant 12,265 mètres carrés, avec 29,758,400 âmes. La Prusse reconquit aussi la grandeur qu'elle avait avant la guerre en 1806; seulement elle ne recouvra pas toutes ses anciennes provinces, telles que, Ansbach, Bayreuth, la Prusse méridionale et la Nouvelle-Prusse, etc. Mais en revanche elle obtint les duchés de Posen, de Saxe (la moitié du royaume), la Poméranie suédoise, Clève, Berg, et la plus grande partie de la rive gauche du Rhin jusqu'à la Saar, ensemble 5,014 mètres carrés, ayant près de 13,000,000 d'âmes. La Russie obtint la plus grande partie du duché de Varsovie, comme royaume de Pologne, et elle a, avec cela, en Europe et hors de l'Europe, 367 mètres carrés, avec 49,000,000 d'âmes. L'empereur Alexandre I^{er} mourut le 1^{er} décembre 1825, à Taganrog, et le 24 suivant son plus jeune frère, Nicolas I^{er}, monta sur le trône auquel avait déjà renoncé auparavant, le czarewitsch Constantin, plus âgé que lui. Cependant le nom de ce dernier servit à exciter une révolution sanglante, qui s'étendit jusqu'en Pologne; mais elle échoua par suite de la fermeté intrépide du nouvel empereur. La paix honorable de Turkmantschai, qui donna l'Arménie à la Russie, mit fin, le 22 février 1828, à la guerre contre la Perse. Cette conclusion de la paix fut bientôt suivie d'une déclaration de guerre que fit (le 14 avril), la Russie à la Porte.

La Grande-Bretagne, outre le rétablissement de son commerce universel, obtint plusieurs colonies françaises, néerlandaises et espagnoles, qui sont le plus avantageusement situées pour elle; par exemple, le Cap, l'île de France, etc.; elle obtint aussi Malte et

Helgoland, Gibraltar et le protectorat des 7 îles Joniennes. En Europe 5,554 mètres carrés, avec 21,296,000 âmes, et avec des possessions dans les 4 autres parties du monde 182,525 mètres carrés et 136,540,000 âmes.

La France, malgré ses revers, toujours encore un des cinq principaux états européens, recouvra le Sénégal et Gorée en Afrique, la Martinique, la Guadeloupe, Cayenne, etc., en Amérique : aux Indes orientales, Pondichéry, Malé et Chandernagor, l'île Bourbon; elle a maintenant 10,744 mètres carrés avec 31,851,540 âmes.

La Suisse eut un nouvel acte d'alliance et 22 cantons (696 mètres carrés, 1,835,300 habitans). La Sardaigne recouvra la Savoie, Nice et le Piémont, ainsi que Gènes, avec quelques parties du Milanais, par exemple, Alexandrie (1339 mètres carrés, 5,176,200 âmes). Les états du pape restèrent comme avant la révolution, seulement Avignon n'en fit plus partie comme alors (811 mètres carrés, 2,425,800 âmes). Le royaume des Deux-Siciles perdit l'île d'Elbe et le *stato degli presidi*; il a 1987 mètres carrés, avec 6,991,800 âmes. La maison d'Orange obtint pour royaume l'état des Pays-Bas, formé par la réunion des provinces Belges et Bataves, Liège et le Luxembourg. Des colonies cet état recouvra Surinam, Curaçao, Saint-Eustache, Batavia, Malacca et les Moluques (5475 mètres carrés, 12,218,300 âmes). Le Dannemarck renouça à la Norwège, et n'obtint enfin, pour dédommagement, que Lauenbourg (2688 mètres carrés, 1,989,500 âmes). La Suède avait déjà obtenu dans la paix de Kiel (1814), la Norwège, comme dédommagement pour la Livonie qu'elle avait perdue (15,756 mètres carrés, 3,610,000 âmes). Voilà les plus importantes des limitations

territoriales des puissances européennes, dans et après le congrès de Vienne. L'Allemagne, l'état central de l'Europe, reçut, comme nous l'avons dit plus haut, son organisation par l'acte de l'alliance allemande. Transformer l'Allemagne en une monarchie eût été préparer la tombe de la civilisation allemande et de la liberté européenne. Par ses 28 états de l'alliance, l'Allemagne forme une alliance, dont le centre dirigeant et agissant, est la diète à Francfort-sur-Mein. Les états qui en dépendent se composent de 11,735 mètres carrés, et 30,086,348 âmes. Plusieurs décisions de la diète ont été perfectionnées et confirmées par un congrès de ministres, à Vienne, en novembre 1819; et par la résolution définitive de ce congrès, en date du 15 mai 1820, une vie nouvelle anime les états allemands, dont quelques princes ont commencé à donner à leurs sujets, des constitutions conformes à l'esprit du siècle, mais que depuis les grandes puissances ont cherché plusieurs fois à entraver. Aux délibérations du grand congrès vint bientôt s'en joindre une d'une nature plus élevée : pour le maintien du nouvel ordre des choses, et pour la conservation de la concorde, on invoqua aussi le secours de la religion. C'est l'empereur de Russie qui fut l'auteur de la Sainte-Alliance, 26 septembre 1815), dont on comprend peut-être le mieux le sens, en adoptant une explication toute simple. Les années 1812 à 1815 avaient trop visiblement annoncé les voies éternelles de la Providence, pour ne pas toucher le cœur de tous, et surtout celui des princes; aussi durent-ils être portés à se serrer étroitement sous l'égide de la religion. L'acte qu'approuvèrent les premiers l'empereur Alexandre, François I^{er} et Frédéric III, et auquel s'associèrent toutes les

puissances chrétiennes de l'Europe, même le pape, annonça comme principe fondamental : « Conformément aux paroles de l'Écriture — Sainte, qui ordonne à tous les hommes de s'aimer comme frères, de rester attachés par les liens du véritable et indissoluble amour fraternel, en se considérant comme compatriotes, de se prêter secours et assistance mutuelle, de gouverner leurs sujets comme pères de famille, de maintenir la religion, la paix et la justice, ils (les monarques) ne se considèrent que comme membres d'une seule et même nation chrétienne, chargés par la Providence de gouverner les branches d'une même famille. » Si cette alliance devait se transformer en une idylle diplomatique, si plus tard on se crut en droit, en vertu de la *Sainte-Alliance*, de s'opposer à une autre alliance non moins sainte, celle des peuples qui demandaient la liberté qu'on leur avait promise, toujours ses fondateurs paraissent avoir été mus par un sentiment d'humanité. — La cour de Rome sans doute ne s'y conforma pas ; elle rappela les jésuites (1814), qui bientôt se répandirent dans plusieurs autres états ; elle condamna les sociétés bibliques (1817), et rétablit les rapports de l'Église avec quelques états catholiques, par des concordats qui faisaient bien connaître l'esprit conséquent de la cour de Rome. Cette cour paraissait même travailler au rétablissement et à la propagation de la terrible inquisition rappelée à l'existence, en 1814 (édit de la Sainte Inquisition de Forlì 14 mai 1829). Léon XII, pape depuis 1824, mourut en 1829, et le cardinal Castiglioni devint son successeur, le 30 mars 1829, sous le nom de Pie VIII. A celui-ci succéda, le 2 février 1831, Grégoire XVI (Capel-

lari). Ce qui a surtout discrédité la Sainte-Alliance, c'est le secours qu'elle se sont prêtés les puissances contre les efforts des peuples, à conquérir la liberté; au nom de laquelle on leur avait pourtant mis les armes à la main.

Le congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), débarrassa la France de la charge des 150,000 hommes qui composaient l'armée d'occupation, et relevée une des grandes et principales puissances de l'Europe, elle fut débarrassée de l'étranger. Les troubles que causaient dans l'intérieur deux partis violens, les ultra-royalistes et les ultra-libéraux, les fréquens changemens de ministères, les infractions à la charte octroyée par les Bourbons, ne montrèrent, à la vérité, que trop clairement, que les esprits étaient loin d'être déjà apaisés en France, qu'on n'y avait pas encore trouvé le point d'appui nécessaire, la modération et la confiance mutuelle entre le prince et le peuple.

Une tendance anti-libérale se manifestait dans la restauration. Aussi, plusieurs conspirations éclatèrent en 1822, dans différentes parties de la France. Le complot de Saumur avait pour moteur le général Berton et le chirurgien major Caffé. Le premier monta sur l'échafaud, et le second s'ouvre les veines dans son lit. La conspiration de La Rochelle, également découverte, avait pour chefs quatre jeunes sous-officiers, qui périrent également victimes de leur ardeur patriotique, mais le jour de la vraie liberté n'était pas encore venu pour la France.

En exécution du traité de la Sainte-Alliance, une armée française entra en Espagne, à ce qu'on disait, pour délivrer Ferdinand VII, prisonnier des Cortès; mais en réalité pour faire triompher la contre-révolution. Ceci demande quelques détails,

D'après les révolutions qui, de 1789 à 1830, ont tour à tour effrayé l'Europe et même l'Amérique (Saint-Domingue), on ne peut méconnaître la marche de l'esprit humain, dont la tendance est l'amélioration de l'humanité. Ces révolutions ont souvent été violentes, sanglantes. La plupart du temps, ce fut par de malencontreux efforts pour arrêter ces mouvemens progressifs. Un congrès de ministres s'était assemblé en 1819, à Carlsbad, où l'on s'occupait de maîtriser les universités et d'entraver la pensée nationale, hautement exprimée, la littérature. Mais comme d'une part les mouvemens étaient généralement la suite des charges lourdes qui écrasaient les peuples, et que, d'un autre côté, l'inquisition germanique ne put s'étendre partout, elle fut souvent vaine.

Louis XVIII mourut le 16 septembre 1824, âgé de 69 ans. A quelques conspirations près qu'il sut faire avorter, il a rétabli le calme et la tranquillité en France. Ce roi se recommande à la postérité, comme auteur de la charte constitutionnelle ; on aurait évité bien des tribulations à la patrie, si on avait pu se décider à l'exécuter avec bonne foi. Louis XVIII mourut aimé et vénéré de ceux qui ont été à même d'apprécier la justesse de son esprit et ses intentions paternelles et éclairées. C'est lui qui a dit : l'exactitude est la politesse des rois. Plusieurs monumens ont été élevés sous ce roi, entr'autres la statue de Henri IV, la salle de l'Opéra et la statue de Louis XIV.

Le comte d'Artois succéda, le 16 septembre 1824, sous le nom de Charles X, à son frère, Louis XVIII, et fut couronné à Reims, le 29 mai 1825. Ce prince sut, moins que son prédécesseur, apprécier le temps et les besoins du

peuple. Les paroles qu'il prononça à son avènement au trône, faisaient cependant mieux espérer. Ainsi, à son entrée à Paris, après la mort de son frère, il dit : Je veux consacrer jusqu'au dernier de mes jours à assurer et consolider le bonheur de mon peuple. Aux soldats qui contenaient la foule, un jour qu'il allait visiter l'hôtel des Invalides, il dit : mes amis, point de hallebardes. Mais ce prince ne fut pas heureux dans le choix de ses ministres. De Villèle qui, sous Louis XVIII, était long-temps depuis le ministre dirigeant, le fut encore sous Charles X, qui eut ensuite Frayssinous, Peyronnet, et qui finit par le ministère Polignac. Des lois impolitiques furent votées sous son règne ; un milliard accordé, comme indemnité aux émigrés ; une loi contre la presse. Charles X se montra aussi trop favorable aux jésuites et aux congrégations. Le licenciement de la garde nationale parisienne fut encore une mesure fâcheuse qui devait contribuer à faire perdre de plus en plus aux Bourbons l'attachement des Français. Il y eut aussi des événemens remarquables sous le règne de Charles X : en 1825, l'émancipation de la colonie française de Saint-Domingue, que le roi reconnut solennellement comme état indépendant, sous le nom de république de Haïti ; en 1827, la médiation armée de la France, conjointement avec l'Angleterre et la Russie, entre les Grecs et les Turcs, dans le but de faire cesser la guerre qui existait depuis plusieurs années entre ces deux peuples ; enfin la conquête du royaume d'Alger, le 4 juillet 1830. Nous reviendrons sur ces événemens ; entrons d'abord dans quelques détails sur les révolutions, qui eurent lieu vers la même époque, dans diverses contrées de l'Europe, et revenons d'abord à l'Espagne.

Pendant la guerre contre les Français, la junte centrale avait donné au royaume, une constitution des Cortès (19 mars 1812). Mais le roi, à son retour dans son royaume, le 3 mars 1814, n'accepta pas cette constitution qui paralysait trop le pouvoir royal, et qui était trop républicaine; il promit de donner lui-même une constitution à son peuple. Mais quand, non-seulement cette constitution ne fût pas donnée, l'on rétablit encore, sans égard pour toute idée plus lumineuse qui, dans une guerre aussi vive, devait surgir chez le peuple, les ordres de moines et les couvens, les jésuites, l'inquisition avec la torture, la police secrète la plus terrible; qu'on poursuivit, d'une manière effrayante, tous les partisans du gouvernement de Joseph (Josephinos, Afrancesados), de même que les libéraux ou amis des Cortès; lorsque le commerce, les finances, le crédit de l'Etat, tombèrent toujours plus profondément; que les troupes ne furent pas payées; que dans 5 ans, 25 ministères se succédèrent, et que le roi ne parut plus être qu'un instrument de ces entourages (de la Camarilla); l'armée se refusa, à Cadix, sous le commandement de Quiroga et de Riego, de se laisser embarquer pour l'Amérique (1^{er} janvier 1820), et demanda la constitution des Cortès, de 1812. Ce vœu fut bientôt si hautement exprimé dans tout le pays, que Ferdinand se vit enfin obligé (7 mars 1820), de jurer cette constitution.

Les Cortès, un sur 70,000 ames, furent élus par le peuple, et ne formèrent qu'une chambre. Toute la force du gouvernement se trouva pres- que en leurs mains. Les grands changemens qui alors eurent lieu en Espagne, l'abolition de l'inquisition avec ses tortures, celle des couvens,

qui furent réduits à 14, des jésuites, des majorats, etc., appartenaient à l'histoire intérieure de l'Espagne. Mais il y avait manque d'union dans le pays, et, ni la noblesse et le clergé, ni les paysans fanatisés par ce clergé, n'étaient contents de la constitution. Les grandes puissances étrangères le furent moins que personne, et comme la sûreté du roi paraissait, de jour en jour, plus exposée, et qu'une contre-révolution qui éclata le 7 juillet 1812, n'avait produit qu'une infructueuse effusion de sang à Madrid, ces puissances engagèrent la France au congrès de Vérone (octobre 1812), à intervenir dans les affaires d'Espagne, et à transformer le cordon sanitaire, qu'elle avait établi près des frontières d'Espagne, en une armée d'invasion pour délivrer le roi. Cependant une régence s'était formée (15 août), pendant la captivité du roi à la Seu Urgel, ainsi qu'une armée appelée *Armée de la Foi*. Le 7 avril 1813, l'armée française passa la Bidassoa, sous la conduite du duc d'Angoulême, occupa Madrid le 24 mai, pendant que les Cortès conduisirent le roi à Séville, puis ensuite à Cadix. Pendant que les généraux Abisbal, Morillo, vinrent se joindre aux Français, Mina et Riego continuèrent à combattre pour l'indépendance; mais après la prise du Trocadero par les Français (30 août), le roi devint libre le 1^{er} octobre 1813, entra au quartier-général français; et tout ce qui avait été fait pendant le temps des Cortès fut regardé comme non avenue. Cadix, le berceau de la révolution, en devint aussi le tombeau. On rétablit les moines, l'inquisition et les jésuites. Le parti apostolique, qui avait horreur de toute constitution réclamée par le temps, créa dans cet esprit, et par ses propres moyens, vu le fâcheux état des finances de l'Espagne, une armée d'observation sur les fron-

tières du Portugal. Cette armée aurait anéanti la nouvelle constitution portugaise, (1826, 1827) sans la puissante intervention de l'Angleterre. L'état de l'Espagne est encore presque le même jusqu'à ce jour. Il y a encore un parti formidable de carlistes ou-agraviados. Ferdinand est mort, et par son testament il a légué le trône à sa fille sous la régence de la reine Christine, à l'exclusion de son frère don Carlos. Ce malheureux pays déjà épuisé, à en vain mis son espoir sur l'expédition, pour le continent du Mexique, partie de la Havane (août 1829), près Tambico. Cette expédition a manqué, et le pays est déchiré par la guerre que se font les christinos et les carlistes.

Quelque chose d'à-peu-près semblable s'est passé en Portugal. Par la capitulation de Cintra (30 août 1808), les Français avaient quitté le pays, et les Portugais avaient, conjointement avec les Anglais, assisté les Espagnols dans leur guerre d'indépendance contre les Français. Cependant la famille royale ne revint pas encore du Brésil, mais ce pays colonial fut élevé avec la mère patrie, en un royaume de Portugal, du Brésil et des Algaraves (16 février 1815). La sœur Marie Françoise mourut enfin (20 mars 1816), et le prince régent prit le titre de roi, sous le nom de Jean VI. Mais comme on était très-mécontent de l'administration dirigée dans le Portugal, par Beresford et les Anglais, il éclata du 23 au 24 août 1810, à Oporto, sous la conduite du colonel Sepulveda et Cabreira, une révolution à laquelle se joignit Lisbonne, le 1^{er} octobre. Les Anglais furent éloignés du pays, les Cortès du Portugal furent convoqués, et une constitution nouvelle fut projetée et introduite avec deux chambres. Jean VI jura, le 26 février

1821, la nouvelle constitution également pour le Brésil, et rentra, le 4 juillet 1821, à Lisbonne. Le prince royal, Pierre, resta comme régent en Amérique. Mais la reine refusa le serment à la constitution, et les cours de Russie et d'Autriche rappelèrent leurs ambassadeurs (1822). Le 1^{er} mars 1823, le comte Amarante se déclara contre les constitutions, et le 29 mai, le second fils du roi, l'Infant don Miguel en fit autant. Le roi lui-même quitta aussi la capitale, mais plus tard que le prince; et les Cortès furent obligés de clore leurs séances. Les mesures des Cortès furent anéanties, mais le roi lui-même promit de faire rédiger une charte comme loi fondamentale. Ainsi périt la seconde constitution obtenue par la force militaire. Ce qui restait encore d'esprit constitutionnel, sous le nom de franc-maçonnerie, fut étouffé par don Miguel, au moyen de la conspiration du 50 avril 1824.

Jean VI mourut le 10 mars 1826, avant l'accomplissement de sa promesse. Son fils, don Pedro, 1^{er} empereur du Brésil, renouça à la couronne du Portugal, qu'il destina à sa fille mineure, dona Maria da Gloria (née en 1819), promise à son frère l'Infant don Miguel. Don Pedro donna d'abord la régence à l'Infante Isabella Maria, qui introduisit aussi la constitution donnée par l'empereur du Brésil, le 13 avril 1826; mais l'empereur trompé, conféra ensuite la régence à son frère, don Miguel, qui de Vienne arriva en Portugal, à la fin de février 1828; celui-ci abolit la constitution qu'il avait fait semblant de jurer, et convoqua les Cortès de Lamego (de 1143), et comme la contre-révolution d'Oporto échoua, les Cortès le proclamèrent le 25 juin 1828, roi de Portugal et des Algaraves. Tous les états, excepté l'Espagne, rompirent les relations

diplomatiques avec le Portugal. Mais le nouveau ministère anglais fut le premier à les renouer, et donna ainsi au prince, à sa mère et à tout le parti absolutiste, le courage de faire naître la plus terrible réaction contre les partisans de la précédente constitution et de don Pédro. Les horreurs de la révolution française furent, en quelque sorte, dépassées. Environ 40,000 personnes furent successivement traînées en prison ; et au lieu de la guillotine française, ce fut la potence qui servit à don Miguel pour battre monnaie. Et quoique les Anglais eussent traité en reine la jeune dona Maria da Gloria, qui avait débarqué sur leurs côtes ; quoiqu'il se fût formé à Teirceira (Pune des Açores), un centre des constitutionnels, qui battaient les miguélistes d'une manière décisive, don Miguel et sa mère n'en devinrent pas plus raisonnables. Il y en a qui ont cru remarquer des signes de démence en don Miguel ; il en donna un le 6 janvier 1830, comme nous le verrons par la suite.

La découverte d'une dette de l'état de plus de 20,000 millions, devait avoir, sur la politique de l'Angleterre, une influence immense. La mort de ses grands ministres, Canning (1827), et Liverpool (1828), auxquels succédèrent d'abord le court ministère de lord Goderich, puis le sévère ministère tory de Wellington, est devenue décisive pour la politique de l'Angleterre. La guerre contre les birmans fut, à la vérité, terminée avantageusement en 1826, mais dans l'affaire helléno-turque, le traité de Londres du 6 juillet 1827, devait certainement plutôt lier la Russie que sauver les Grecs. Aussi n'appelait-on avec humeur, la grande victoire maritime de Codrington, près Navarin, (20 octobre 1827), qu'un événement importun. Mais

des divisions intérieures vinrent en Angleterre, se joindre à la frayeur qu'inspirait la Russie et une guerre européenne. La suite montrera si l'émanicipation des catholiques d'Irlande, qui passa enfin (13 avril 1829), devait conduire à la réforme parlementaire. Si elle devait peut-être amener une réforme intérieure de l'église catholique d'Irlande, que quelques-uns ont aussi réclamée en Silésie et en Bavière, c'est ce que la suite montrera. L'abolition de l'acte du test et des sermens de corporations pour les dissidens (21 avril 1828), l'établissement d'une nouvelle *London university* d'après des principes libéraux, le travail gigantesque malheureusement encore inachevé de Brunel, ayant pour objet de construire un tunnel, ou chemin sous la Tamise, montrent que la nation a encore le sentiment de la vraie grandeur; mais dans cette grandeur elle veut aussi favoriser ses intérêts.

Les essais de constitutions de Naples, de la Sicile et du Piémont, eurent tous le même sort. Après que Ferdinand IV fut réintégré à Naples, il s'intitula Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles (12 février 1816, 4 janvier 1825); une partie du peuple fut très-indisposée contre les ministres de Ferdinand, contre l'influence du général autrichien Nugent et contre les accablantes impositions dont le pays était grevé. Avec cela il existait depuis plusieurs années, une société très-étendue, appelée *société de carbonari* (charbonniers), qui paraissait vouloir opérer l'unité politique et l'indépendance de l'Italie, et qui avait une foule de loges ou vendittas. On porte à plus de 600,000 le nombre des carbonari qui existaient en 1820. C'est sans doute de ceux-ci que sortaient déjà, en 1815, les *calderari* ou chaudronniers, comme parti opposé, dont se servirent

les ministres de Ferdinand, pour contrebalancer les carbonari avides d'innovations, et pour les épier. Ils ne purent pourtant pas empêcher que le 1^{er} et le 2 juillet 1820, les troupes sous Morelli de Conciliù, et le canonicus Minichini se prononçassent à Nola pour une constitution, et le général Pepé vint de Naples, avec des régimens se joindre à ces troupes. Le roi, pour parer à la tempête, transporta, le 6 juillet, la couronne au prince royal François, comme devant être son *alter ego*, et celui-ci déclara (7 juillet 1820), la constitution espagnole des Cortès introduite dans le pays, constitution à laquelle le roi lui-même fut obligé de prêter serment.

En Sicile, où l'on tenait, avant tout, à se détacher de Naples, il y eut des scènes plus sanglantes et plus effroyables que dans ce dernier pays. Comme l'Autriche était inquiète pour la conservation de ses propres états en Italie, cette révolution, celle de l'Espagne et celle du Portugal, provoquèrent une réunion des cinq principales puissances de l'Europe en un congrès qui eut lieu à Troppau, en octobre 1820, et qui, le 6 janvier 1821, fut transféré à Laybach. Les puissances invitèrent Ferdinand à s'y rendre, et celui-ci y alla avec la permission du parlement. Mais il fut obligé de donner son consentement à l'intervention militaire des Autrichiens, sous Frimont, dans les affaires de son pays, intervention qui fut résolue à ce congrès. L'armée de Naples était mal organisée. Aussi, après quelques combats dans les Abruzzes (depuis le 7 mars 1821), elle se débâta de tous côtés, de manière que dès le 24 mars, Naples se trouvait au pouvoir des Autrichiens. La nouvelle constitution fut abolie, et une armée autrichienne fut laissée dans le pays pour 3 ans. A Ferdinand IV succéda, le 4 janvier 1825, son fils, François I^{er}.

La révolution du Piémont eut encore une durée moins longue, mais l'issue en fut la même. Déjà, en 1814, Victor-Emmanuel était revenu de la Sardaigne à Turin. Le 10 mars 1821, le colonel comte de Palma, proclama à Alexandrie la constitution espagnole, à la tête du régiment de Gènes. D'autres régimens et des citoyens vinrent se joindre à cette manifestation. La même chose eut lieu à Pignerol. A la tête du mouvement se placèrent Ansaldi, comte de Santa-Rosa, et le marquis Charles de Saint-Marsan, lequel se rendit à Casale. Le 11 mars, la même constitution fut proclamée devant les portes de Turin, par des soldats et des étudiants. Comme la troupe ne voulut pas dissiper les révoltés, Victor-Emmanuel abdiqua le 13 mars le gouvernement, et nomma le prince de Carignan pour régent, lequel jura, le 14 mars 1821, la constitution espagnole pour le Piémont. Nice, Monko, Chambéry, la capitale de la Savoie, et Gènes, se déclarèrent pour la constitution; mais le frère du roi, Charles-Félix, duc de Gènes, protesta contre la déclaration; le prince de Carignan se démit de la régence, et le général Latour, gouverneur de Novara, se réunit aux Autrichiens, sous le comte de Bubna, et vainquit (8 avril), les constitutionnels, près Novara. Le 10, Turin et les autres villes fortes furent occupées. Mais Charles-Félix prit le titre de roi, le 21 avril 1821. Il s'ensuivit des exécutions, des confiscations, la fermeture des universités de Gènes et de Turin, et 12,000 Autrichiens vinrent occuper le pays jusqu'en 1825.

Mais une révolte sanglante attira dans la Turquie d'Europe, l'attention des contemporains; ce fut celle des Grecs opprimés depuis si longtemps. Le noble Sélim III était monté sur le

trône en 1789, avec l'intention de relever son empire défaillant, par la culture européenne, et avant tout de chasser les janissaires, cette troupe orgueilleuse, par des troupes européennes exercées (Seymens). Après la paix de Jassy, 1792, l'expédition d'Égypte, par Napoléon, lui fit prendre les armes, et des troupes turques aidèrent même à rétablir l'ordre dans les états de l'Église. En 1807, une nouvelle guerre éclata contre la Russie, à l'instigation de la France; là les Serviens, sous le brave Czerny Georges, cherchèrent, mais en vain, à secouer le joug turc, et la flotte anglaise assista la Russie. Mais Selim fut déposé, le 31 mai 1807, par ses troupes mécontentes de ses innovations militaires, et bientôt après il fut horriblement étranglé, et son successeur Mustapha IV, abolit ces innovations si détestées. Mais lui aussi fut renversé par une contre-révolution qu'opéra le pacha, Mustapha Bairaktar, 1808, et son frère, Mahomet II, est sultan depuis ce temps. Bairaktar, le grand visir, périt bientôt dans une grande révolte que les janissaires firent contre le sultan. Par suite de la paix de Bukarest, 1812, une partie de la Moldavie, au-delà du Pruth, devint le partage de la Russie. Par ce moyen on parvint, en 1818, à vaincre complètement les vechabites séditieux, secte de puritains mahométans, sur la frontière de la Syrie et de l'Arabie qu'avait formé, au 1756, le cheik Mohamed-el-Vahabi. Cependant les Grecs s'étaient emparés de presque tout le commerce maritime de la Turquie d'Asie, et surtout dans les îles de Hydra, d'Ip-sara et de Spezzia; ils étaient devenus d'excellens marins. Ce commerce déjà leur fit faire connaissance avec les pays étrangers, et leur donna l'esprit de liberté. Cet esprit s'accrut par

une haute culture intellectuelle que reçurent de jeunes Grecs, tant dans les universités étrangères (surtout de Paris et de l'Allemagne) que dans les établissemens d'instruction établis en Grèce même : à Scio, à Aivali, à Smyrne, à Janina. Leur compatriote, le ministre russe, comte Capo d'Istria, fonda, pendant le congrès de Vienne, une réunion littéraire de secours, l'Hétairic des amis des Muses.

Dans les premiers mois de l'année 1821. Des troubles éclatèrent dans la Valachie, occasionés par Theodoro Wladimiresko et dans la Moldavie ; le comte Alexandre Ipsilanti, général russe et fils de l'ancien Hospodar de la Moldavie se leva, et de Jassy (7 et 20 mars), il annonça la guerre pour l'indépendance au peuple grec. Une révolution préparée dans le quartier des grecs, à Constantinople (dans le Faual), devait éclater au moient même de l'apparition d'Ipsilanti devant cette ville. Mais un des conjurés découvrit le plan de cette conspiration à l'ambassadeur anglais, qui en fit part au Divan. L'empereur Alexandre, sur qui Ipsilanti avait beaucoup compté, s'était déclaré fortement contre cette *insurrection*, et alors, non-seulement ses hétairistes et d'autres adhérens furent totalement battus par les Turcs, mais il y eut une effroyable effusion de sang parmi les Grecs à Constantinople. Cependant la révolte éclata aussi en Morée et dans les îles. Les Grecs, animés par les puissans souvenirs des temps anciens, cherchaient à se débarrasser du joug pesant sous lequel ils gémissaient. Sans doute qu'il fallait, avant tout, qu'ils se formassent par les combats, à redevenir un peuple héroïque, puisqu'un esclavage prolongé avait aussi dénaturé leur caractère. Les Grecs furent malheureux dans la Moldavie, dans

la Valachie et à Constantinople. Le bataillon sacré d'Ipsilanti succomba par la trahison, le 15 juin, près Tergowicht et près Tergoressi. Ipsilanti se réfugia dans l'empire d'Autriche, et trouva une dure captivité à Munkatsch, où il resta jusqu'en 1827. (Il est mort à Vienne le 31 janvier 1828). On vit à Constantinople, des princesses grecques être vendues comme esclaves au marché, pour une piastre, et livrées à la plus grossière brutalité. On vit pendre le vénérable patriarche Grégoire devant son église, qu'on rasa avec 15 autres, et tuer comme des chiens les Grecs désarmés. Les ambassadeurs de France et de Russie intercédèrent en vain pour détourner ces malheurs. Stroganoff quitta enfin la ville. L'intervention de l'Autriche fut également vaine. La flotte grecque avec ses Branders, combattit avec d'autant plus de bonheur, contre le capitaine-pacha; de même Odysée, près de Zeituni, à Germano près Patras, qu'il prit; Navarin, Napoli di Malvasia, et Tripolizza, Thèbes, Arta, se rendirent aussi. Pour leur bonheur le shah de Perse déclara aussi la guerre à la Turquie; le despote farouche Ali Pacha de Janina (16 février 1822), combattit également contre elle avec succès. Pendant ce temps on projeta des constitutions pour le continent oriental et méridional de Hellas et du Peloponèse; et le gouvernement fut transféré d'Argos à Epidaure. Le 1^{er} janvier 1822, l'existence politique et l'indépendance de la Grèce furent proclamées, et le prince Maurocordato fut nommé président de l'assemblée nationale.

Tant d'entreprises si heureuses depuis le commencement de la révolte, tant sur terre que sur mer, furent exécutées; deux capitaines-pachas sautèrent en l'air avec leurs vaisseaux; Colocotroni et Nicetas furent vainqueurs près Argolite,

Odyssée le fut contre Churschid, pacha, près Fontana; la prise d'Athènes, de Corinthe, de Napoli di Romania, le 16 décembre 1822; les victoires maritimes près Mitylène, Patras; celle de Bozzaris, près Carpinissi, 25 août 1823; cinq fois on combattit avec bonheur les Turcs près les Thermopyles, il manquait cependant de l'union dans l'intérieur; au dehors, il y avait absence de désintéressement et manque d'argent. Car les fruits des comités grecs et les efforts du brave Eynard, de Genève, ne devinrent visibles que plus tard. Quoique la constitution propre de toute la Grèce fut projetée par la seconde assemblée nationale d'Arta (14 mars au 18 avril 1823), des divisions ultérieures montrèrent ensuite le peu de durée qu'avait ce qui était opposé aux forces réunies de la Turquie et de l'Égypte. Car c'est à la désunion des Grecs entre eux, et à leur dégénération qui leur avait fait perdre l'habitude de conduire un combat régulier dans une bataille rangée, qu'il faut surtout attribuer les malheurs qu'ils ont éprouvés dans les années 1825 à 1827, tandis que Mahmoud se fortifiait essentiellement par le licenciement des 196 Ortas de janissaires (Hatti-Schérif du 1^{er} juin 1826), et par l'organisation d'une armée exercée à la manière européenne, et il a été assez heureux de dompter, par la hache et la corde, les nombreuses insurrections des janissaires qui éclataient à Constantinople, par des incendies (surtout le 13 juin 1826). Quoique la terrible prise et la dévastation d'Ipsara (3 juillet 1824) par les Turcs furent un peu réparées par la reprise qu'en firent les Grecs le 14 juillet; malgré plusieurs combats maritimes où la fortune favorisa les Grecs, entre autres celui de Samos, le 17 août, celui de Stanchio, du 4 au 6 septembre, celui de Mitylène, le

6 octobre 1824; ils perdirent pourtant Navarino (12 mai 1825), Tripolizza (21 juin 1825) et Misolonghi (24 mars 1826), quoique ce dernier endroit ne fut qu'un monceau de pierres qu'avait fait sauter en l'air Noto-Bozzaris; ces places tombées au pouvoir des mains sanglantes des Turcs, il y eut à peine 1,000 Grecs qui parvinrent à gagner Akazyntho. Malheureusement la Grèce se divisa encore, en 1825, en plusieurs partis (Colocotroni, Maurocordato, Conduriotti, etc.), et l'assemblée nationale d'Epidaure (mai 1826) se forma également en deux assemblées à Castri et à Egine. Même le manifeste de la nation grecque (25 juillet 1825), par lequel elle place son indépendance sous la protection de la Grande-Bretagne, trouva contradiction, et, par conséquent, en produisit moins d'effet. Enfin, depuis juillet 1826, Athènes, le palladium du pays, fut assiégée par les Turcs, et l'Acropolis, où se jeta en décembre le brave colonel Fabvier, parvint à obtenir, le 5 juin, une capitulation honorable. Les Grecs se dirigèrent de ce côté pour débloquer cette place, après s'être réunis en assemblée nationale à Træzen (Damala), et avoir conféré le grade d'amiral à lord Cochrane, celui de général en chef à Church, et avoir nommé président de leur république pendant 7 ans, Capo d'Istria, de Corfou, et ministre de Russie. Mais les batailles du 2 au 6 mai, où tomba Caroscakis (4 mai) et 2,000 des plus braves Grecs, surtout les Souliotes et les Philhellènes, écrasés par la supériorité du nombre des troupes régulières turques, firent échouer complètement le plan de déblocquement. L'espoir des Grecs ne reposait maintenant que sur l'intervention des grandes puissances européennes. Cette intervention fut en partie immédiate et en partie médiata.

Dans tous les pays civilisés, les efforts héroïques des Grecs pour recouvrer leur indépendance, avaient excité le plus vif enthousiasme. En France surtout, la manifestation de l'opinion publique en faveur des malheureux Grecs fut grande. Partout il s'était formé des comités occupés à réunir des secours de toute espèce pour les illustres descendans de Thémistocles et de Léonidas. Qu'on juge de la joie qui éclata en France quand on vit le gouvernement prendre parti pour eux ! Quand on vit les escadres combinées de la France, de la Russie et de l'Angleterre se présenter à l'entrée du port de Navarin, pour arrêter les ravages terribles que causait dans la Morée Ibrahim pacha, fils de Méhemed-Ali, d'Égypte : pour faire un dernier effort afin d'obtenir une prolongation de l'armistice violé par Ibrahim pacha, et s'assurer de la stricte exécution de cet armistice ! Leur dessein était de réduire les Turcs à remettre en mer, s'ils avaient l'intention d'approcher. La flotte ottomane était forte de plus de cent voiles, et le château de Navarin, garni de batteries, complétait le système de défense d'Ibrahim. Les flottes réunies des puissances avaient pour chefs : Rigny, Codrington et Heiden, et elles parvinrent à détruire la flotte turco-égyptienne, le 20 octobre 1827, dans une sanglante bataille navale. Ces flottes mirent en même temps une digue puissante à la piraterie grecque. La joie qu'éprouvèrent tous les Philhellènes fut très-grande. Mais là ne devait pas se borner l'intervention de la France. Le gouvernement avait décidé qu'une expédition aurait lieu en Morée pour protéger les Grecs contre les atrocités de la Porte. Cette résolution généreuse reçut l'approbation générale, et, comme l'indépendance trouva toujours en France de nombreux

défenseurs. une foule de jeunes Français voulurent se joindre à l'expédition, et fouler le sol de l'héroïque Grèce, pour secourir les malheureux Hellènes. L'expédition partit de Toulon sous le commandement du maréchal Maison, et arriva heureusement en Morée (août 1828). Navarin fut pris; on y trouva 60 bouches à feu, des vivres et des munitions, et les pavillons des trois puissances (France, Angleterre, Russie,) furent hissés sur les tours de la citadelle. Pendant ce mouvement, le général Durien prit Modon, également pourvu de vivres et de munitions. Le général Sébastiani prit Coron, et le général Schneider força Hadji-Abduloh, pacha de Patras et du château de Morée, à capituler.

L'expédition en Grèce fait beaucoup d'honneur à la France, et le colonel Bory de Saint-Vincent, qui en a fait partie, a voulu enrichir la France d'une description de la Morée que le monde savant accueille favorablement.

Mais les Grecs furent aussi secourus d'une manière indirecte par la guerre que résolut de faire aux Turcs l'empereur Nicolas I^{er}, à cause de l'incomplète exécution du traité qu'il avait fait avec eux à Ackerman, en septembre 1828. L'intention de l'empereur était de maintenir son droit, celui de ses sujets, et de donner force à ses traités; et cette déclaration de guerre ne fut nullement contraire au traité d'intervention conclu en faveur des Grecs, à Londres, le 6 juillet 1827, avec la France et l'Angleterre. Mahmoud ayant rejeté ce traité qui lui avait été présenté le 16 août 1827, et n'ayant pas fait droit aux autres réclamations de la Russie, les trois ambassadeurs des puissances contractantes quittèrent (décembre 1827) Constantinople, et, le 14 avril 1828, parut la déclaration de guerre de la Russie. La Russie conduisit

cette guerre à l'orient et à l'occident de la mer Noire ; là, par le vainqueur de la Perse, le général Paskewitsch-Erivansky (qui prit successivement, avec l'appui de la flotte russe et de l'amiral Greigh, Anapa, Poti, Cars, Achafzik et d'autres places, jusque dans le voisinage de Trapezunt et d'Erzerum), ici, ce fut par le comte Witgenstein.

L'armée russe, arrêtée long-temps par les débordemens du Danube, traversa ce fleuve, après avoir occupé et organisé de nouveau la Moldavie et la Valachie, prit Isaktshi (11 juin), Matschin (16 juin), Braila (19 juin), Koustendgi et Hirsowa (24 juin), et plusieurs autres places d'une moindre importance. Mais on trouva plus de résistance et d'obstacles qu'on n'avait pensé, car l'importante place de Varna ne tomba au pouvoir des Russes que le 11 octobre 1828, et ce fait d'armes termina la campagne.

Celle de 1829, sous la conduite du comte Diebitsch (1), fut plus brillante ; car après plusieurs combats sanglans près des forteresses du Danube non prises encore (Silistria se rendit le 3 juillet), et près de Schoumla ou Djounna, on franchit, le 11 juillet, ces montagnes redoutables, bornes des précédentes campagnes, et l'on prit plusieurs places le long de la mer Noire, et enfin, août 1829, Andrinople, où (dans la faiblesse visible de l'armée et de l'empire turcs) le sultan Mahmoud, afin d'éviter une révolte dans la capitale, conclut la paix, à la persuasion des ambassadeurs et avec l'intervention de la Prusse, paix qu'il ratifia le 27 septembre. Quelques districts asiatiques des Turcs devinrent seulement rus-

(1) Silésien de naissance qui, à cause du passage sur le Balkan, eut le surnom de Sabalkansky.

ses, mais l'influence de cette puissance sur la Moldavie et la Valachie, et sur la Turquie elle-même, apparaît plus importante que les millions d'indemnités qu'il y eut à payer. Ainsi se trouvèrent à la vérité auéanties les espérances de 300 ans à délivrer l'Europe de ces asiatiques, mais la crainte d'une guerre générale européenne fut également éloignée.

La position des Grecs, pendant ce temps, avait naturellement été plus paisible, même lorsque la plus grande partie de l'armée française se fut retirée. Le 22 juin 1828, le nouveau président de leur république, Capo d'Istria, prêta serment en cette qualité; il organisa le Panhellion, ou Conseil d'Etat, à Nauplie, et le gouvernement grec, et il établit une banque nationale. Mais ce fut l'année 1830 qui devait décider du sort de la Grèce. Dans les conférences de Londres, des 4 et 22 février 1830, les trois puissances décidèrent son indépendance, fixèrent ses limites; la Morée, le continent d'Aspropotamo jusqu'à Zéituni, Negropont et les Cyclades; et le prince Léopold de Saxe-Cobourg fut désigné comme souverain du plus jeune, et en même temps du plus ancien Etat européen.

C'est à-peu-près ainsi que se trouvait l'état de l'Europe au commencement de 1830. Mais cette année qui peut, en quelque sorte, commencer une ère nouvelle et les deux années suivantes sont si remarquables par les événemens importants qui s'y sont passés, et dont la conséquence sera probablement d'une importance non moins grande qu'un coup-d'œil spécial sur cette période remarquable nous paraît ici à sa place. (1). C'est la France qui présente d'abord

(1) Ce qui peut paraître trop étendu trouve sa jus-

les événemens les plus furieux et les plus sanglans. Le mécontentement qu'inspiraient les Bourbons et l'opposition formidable qui s'était manifestée dans la nation et dans les chambres allaient en croissant. Le court ministère Martignac avait fait place à celui de Polignac. Charles X, effrayé sans doute des exigences libérales des députés élus en 1827, malgré le double vote, avait cru pouvoir tenir tête à l'orage et renforcer son système réactionnaire en confiant la direction du nouveau ministère à Polignac, homme dont le nom seul était une contre-révolution, et la France apprit avec autant de stupeur que d'étonnement la nomination du ministère du 8 août 1829. Déjà des associations s'étaient formées pour le refus de l'impôt. La chambre des députés, à l'ouverture de la session, avait exprimé dans une adresse énergique votée par 221 de ses membres la répugnance de la France pour les nouveaux ministres. C'est en vain qu'on avait augmenté la chambre des pairs au nombre de 567. La chambre des députés ouverte seulement depuis le 2 mars 1830 est prorogée le 19 du même mois et dissoute bientôt après. Les nouvelles élections sont encore plus défavorables au gouvernement. Les feuilles de l'opposition deviennent toujours plus violentes. La brillante expédition d'Alger n'était pas parvenue, ainsi que l'avait espéré le gouverne-

tification dans l'espoir que nos lecteurs seront bien aises de repasser encore une fois en abrégé la suite des événemens dont ils ont été témoins, et dont la multiplicité produit facilement une confusion dans l'esprit. L'auteur invoque l'indulgence pour les erreurs involontaires qu'il peut avoir commises, et dont il accueillera la rectification avec reconnaissance,

ment, à détourner l'attention entièrement fixée sur l'intérieur. Cette expédition maritime ne coûtait-elle pas de nouvelles centaines de millions ! Et pourtant cette même expédition aurait, dans d'autres circonstances, fait la gloire d'un règne ! Le dey d'Alger avait insulté notre consul à la régence, et la France demandait par un étroit blocus la satisfaction de cette insulte. Comme le dey avait répondu (8 août 1829) par le canon au contre-amiral de la Bretonnière, qui lui avait été envoyé comme parlementaire, le général Bournont, alors ministre de la guerre, quitta Paris et s'embarqua à Toulon avec l'armée destinée à châtier l'insolence de Hussin. Cette armée, dirigée vers Alger, débarqua sur la plage africaine le 14 juin. 1830. Bientôt les Barbares sont culbutés et le drapeau blanc est arboré sur la tour de Torréllica. Les soldats français, animés d'une ardeur extraordinaire, triomphent des bédouins et de leur cavalerie. Enfin, le fort de l'Empereur qui domine Alger est attaqué (4 juillet 1830) et emporté, et Alger capitule le lendemain 5. On trouve dans la Casanba ou palais du dey, 50 millions, et le dey d'Alger se retira en Europe. Alger est aujourd'hui la plus belle colonie de la France.

Cependant, malgré les craintes qu'avait inspirées le ministère Polignac, l'on n'était pas encore sorti de la légalité, et la charte n'avait pas encore souffert d'atteinte. Tout-à-coup (26) parurent les ordonnances de juillet datées du 25, contre-signées par tous les ministres présents à Paris. De ces ordonnances l'une suspendait la liberté de la presse périodique, les autres prononçaient la dissolution de la chambre des députés avant son ouverture, et en convoquaient une nouvelle; la dernière enfin restreignait la loi électorale. Jus-

que-là le peuple, tout en se préparant à la résistance n'avait opposé qu'une force d'inertie aux prétentions de la couronne; mais à présent que la constitution était entamée et qu'il n'y avait plus de garantie contre des atteintes encore plus graves à cette constitution, la capitale fut d'abord comme étonnée, mais bientôt la stupeur et la consternation du peuple font place à une révolte qui devint une révolution. Des groupes menaçans se forment partout. Les députés présens à Paris protestent contre les ordonnances; les journaux, sans égard pour ces ordonnances, continuent de paraître; les rédacteurs des principaux journaux rédigent le 27 une protestation contre ces mêmes ordonnances, et le tribunal de commerce de la Seine prononce un jugement qui oblige un imprimeur à continuer l'impression d'un journal. Mais le peuple s'est déjà armé; l'habit de garde nationale reparait; de cette garde nationale si brusquement licenciée par Charles X. Le pouvoir de son côté a nommé Marmont, commandant de la première division militaire, et chargé de comprimer toute résistance, et déjà la troupe fit feu sur le peuple. Le combat s'engage. Le 28 Paris est mis en état de siège, la lutte devient terrible, c'est un combat à outrance, un combat à mort. Bien des personnes tombent victimes ou de leur fidélité ou de leur patriotisme. Du haut des maisons des pavés sont lancés sur la troupe, et celle-ci riposte par des coups de fusil et des canons; des barricades sont construites et empêchent la troupe d'avancer, des coups de feu lui sont tirés souvent à bout portant. Sur les barricades flotte le drapeau tricolore; le nombre des barricades est porté à 4,000; tout sert d'armes; des haches; des barres de fer, aussi bien que des armes à feu;

des femmes et des enfans combattent. Lafayette, ce héros des Deux-Mondes, se met, malgré son grand âge, à la tête de la garde nationale. Des régimens de ligne passent du côté des bourgeois. Polignac est sourd à la prière qui lui est faite par une députation d'hommes honorables et parlementaires de retirer prouptement les ordonnances. Il ne reste bientôt plus d'autre retraite à la cour, aux ministres et au reste de la garnison de Paris, que St-Cloud. On se bat pendant 3 jours, et, pendant cet intervalle, on compte environ 5,000 morts et blessés. Pendant que le peuple, conduit par plusieurs élèves de l'école polytechnique, lutte avec avantage contre la garde royale et les Suisses, toujours aux cris de *vive la charte*, une commission municipale s'organise à l'hôtel-de-ville et dirige le mouvement. Le 29 le peuple est maître de toutes les positions, la victoire lui demeure et le drapeau tricolore flotte sur les édifices publics. Le mouvement de Paris se propage dans les provinces, et partout la révolution s'opère; l'édifice s'écroulait parce qu'il était attaqué par sa base.

La commission municipale donne des chefs aux diverses administrations, réorganise la garde nationale de Paris, et en donne le commandement à Lafayette. Un gouvernement provisoire déclare la destitution des ministres de Charles X. Celui-ci ne se faisant plus illusion sur sa position veut en vain rappeler les ordonnances. Mais dès le 30 juillet sa déchéance est déclarée. En présence des partis dont les uns voulaient la république, les autres le rappel de la famille de Napoléon, la France avait besoin d'un chef pour éviter les horreurs de l'anarchie; c'est pourquoi Louis-Philippe d'Orléans accepte la Lieutenance-générale du royaume qui lui est offerte. Charles X,

retiré à Rambouillet, abdique en faveur de son petit-fils, le duc de Bordeaux, et le duc d'Angoulême suivit son exemple. Le lieutenant-général convoque les chambres pour le 3 août, rend à la nation le drapeau tricolore; et, dans une proclamation adressée au peuple, il déclare que *la charte sera désormais une vérité!*

Charles X, forcé par le peuple parisien, de s'éloigner de Rambouillet, s'embarqua à Cherbourg pour l'Angleterre; d'où il se rendit d'abord à Holy-Rood, en Écosse; il habite maintenant le Hardschin, près Prague, en Bohême.

Malgré l'abdication de Charles X, le trône était déclaré vacant en fait et en droit, et la chambre des députés, après avoir modifié la charte (7 août 1830), appela au trône le Lieutenant-général du royaume, qui prêta serment à la charte et prit le nom de Louis-Philippe I^{er}, roi des Français (9 août). La chambre des pairs s'était jointe à la chambre des députés. Ainsi s'était accomplie une révolution qui, en 3 jours, a renversé la branche aînée des Bourbons, et y a appelé un prince simple dans ses mœurs, qui, après avoir pris une part active aux guerres de la première révolution, où il a fait preuve de bravoure et de patriotisme, avait été obligé de s'expatrier pour se soustraire au régime affreux de la terreur; il avait vécu comme homme privé en Suisse, où, sous un nom étranger, il enseignait les mathématiques dans une institution, dans le nord de l'Allemagne, et en Sicile. Depuis son retour en France, en 1814, il s'était fait remarquer comme bon père de famille, encourageant les arts et les lettres. Cette révolution de 1830 est remarquable en ce qu'elle n'a duré que 3 jours, et qu'elle est restée pure

de tout excès. *Liberté, ordre public*, tel fut, dès le commencement de l'action, avec respect aux propriétés, le mot d'ordre et de ralliement.

La France a eu à regretter la mort de plusieurs personnages remarquables morts sous le règne de Charles X (16 septembre 1824 au 29 juillet 1830); entre autres le général Foy, orateur et guerrier; l'abbé Feutrier, ministre des affaires ecclésiastiques; Girodet, peintre d'histoire; Talma, Desangiers, et enfin ce grand ami de l'humanité, à qui la France doit l'introduction de la vaccine, la fondation de l'école des arts et métiers de Châlons et l'établissement des caisses d'épargne, le vertueux et immortel Larochefoucault-Lancourt.

Sous ce même règne plusieurs monumens ont été élevés à Paris, entre autres le palais de la Bourse, les 12 statues du pont Louis XVI, et celle de Louis XIII, qui se trouve sur la Place-Royale.

Ainsi, la France n'avait plus une charte octroyée, mais une charte consentie par le peuple, représentée par la chambre des députés et par le roi citoyen nommé par cette même chambre.

La révolution de juillet, pour avoir été grande, de courte durée et exempte de tout excès, n'en a pas moins eu et a encore ses ennemis cachés ou publics. Reconnue par les grandes puissances elle a eu de bien mauvais jours. Ses ennemis voulurent profiter du procès des ministres de Charles X pour semer le trouble et ensanglanter une révolution unique dans l'histoire. Sur les sept ministres de Charles X, quatre seulement avaient pu être arrêtés. Ils furent jugés par la chambre des pairs et condamnés à une prison perpétuelle. Les autres ministres sont condamnés par contumace

à la même peine. Malgré l'agitation qui régnait au dehors et les cris de mort poussés autour de la chambre par des fanatiques, la garde nationale sut faire respecter le sanctuaire de la justice.

Ces troubles paraissent avoir eu pour origine le désir de produire une contre-révolution ou de faire dévier la révolution de sa modération qui en fait le caractère distinctif. C'est ce qu'on a pu voir dans la révolte de Lyon (novembre 1831), tentée par 40,000 ouvriers en soie, car la misère de ces braves gens ne leur a pas seule mis les armes à la main. L'énergie du gouvernement sut en triompher comme il l'a su plus tard dans la même ville et ailleurs. Dans les journées de juin (5 et 6 juin 1832) à l'occasion du convoi funèbre du général Lamark, mort du choléra-morbus, qui alors affligait la France, on reconnut l'armée fortuite, si l'on veut, des caristes et des républicains. Des cris de *vive la république ! à bas Louis-Philippe*, s'élevaient fait entendre, et le peuple en était venu aux mains avec les dragons; une vive fusillade s'était engagée sur plusieurs points de la capitale. Le 6, la garde nationale aide de celle de la banlieue et de la troupe de ligne, attaquait les républicains dans leurs retranchemens. Plusieurs barricades sont élevées; il n'en reste plus qu'une au cloître St-Méry, défendue avec un acharnement sans exemple. Enfin, grâce à la bravoure de la troupe et au caractère non, elle est forcée. Paris est déclaré en état de siège, plusieurs ordonnances de licencement sont publiées; enfin, le 29 juin, après un arrêt de la Cour de cassation l'état de siège est levé.

Il y eut encore un signe de perturbation dans le coup de pistolet tiré sur le roi, le 19 no-

vembre 1832, au moment où il se rendait à l'ouverture de la chambre des députés.

Le parti considérable que trouva la duchesse de Berry lors de son apparition dans la Vendée, dans la même année, et qui lui resta jusqu'à son arrestation à Nantes, le 7 novembre 1832; son emprisonnement dans le château de Blaye, d'où sa grossesse inopinée ne put même la tirer; les troubles de Paris et de Lyon, en avril 1834; les efforts que coûta la pacification dans ces deux villes, surtout dans la dernière, où il fallut acheter le rétablissement de l'ordre par de grands sacrifices; enfin l'attentat horrible qui, le 28 juillet 1835, au moyen d'une machine infernale faillit coûter la vie à Louis-Philippe et à ses fils qui l'accompagnaient à la revue de la garde nationale, et qui tua plusieurs personnes de sa suite, tout cela montre que les passions ne sont pas encore calmées, et que le roi des Français a encore de nombreux ennemis. L'éclat qu'a eu la première partie du procès du complot d'avril 1834 jugé par la Cour des pairs 1835, l'exaltation des accusés et de leurs défenseurs, des tentatives d'assassinat sur la personne du roi, antérieurement à celle du 28 juillet, toutes ces circonstances prouvent aussi que les ennemis de l'ordre des choses sont aussi énergiques que constans.

Peu de temps après la révolution de juillet, la secte des saints-simoniens fit une courte apparition; elle voulait réformer la société; le ridicule et la police correctionnelle y ont mis fin. La politique française, dirigée sur l'extérieur, chercha, par l'occupation d'Ancone (25 février 1832), à affaiblir la grande influence de l'Autriche sur l'Italie.

On paraît avoir pris la résolution de coloni-

ser définitivement Alger, et de rassurer cette possession africaine définitivement contre de nouvelles invasions des bédouins; et il est permis de croire que la dernière qui a fait périr plusieurs braves de l'armée d'occupation (juillet 1835) aura enfin ouvert les yeux au gouvernement qui, par des mesures à la fois fermes et conciliatrices, en prévient de nouvelles. Tout est à espérer du gouverneur actuel, le brave maréchal Clausel.

Le contre-coup de la révolution française de 1800 a eu un long retentissement à l'étranger, et s'y est fait sentir bien plus fortement que la révolution de 1789. Voyons d'abord où en était la Grèce à l'époque de la seconde révolution survenue en France.

La situation des Grecs allait en empirant. Le prince Léopold renonça au gouvernement de la Grèce qu'il avait accepté il y a quelques temps, et sans avoir encore vu son nouvel état; les Grecs, par leurs factions et par leurs disputes intérieures contre leur président Capo d'Istria, dans lequel on ne voulait voir qu'un organe de la Russie, se privèrent de toute force à l'intérieur et à l'extérieur; l'amiral Miaulis, dans sa haine contre la Russie et contre Capo d'Istria, alla jusqu'à incendier, le 13 août 1831, dans le port de Poros, la flotte grecque composée de 28 bâtimens de la valeur de 50 millions de francs, et équipée en partie des dons que l'Europe avait faits, à la Grèce; parce que dans son opinion, on avait l'intention de faire passer cette flotte aux mains des Russes; déclaré coupable de haute trahison, il courut se réfugier à Hydra. Une terrible explosion détruisit en même temps le fort Heidelberg. Enfin, après des révoltes étouffées précédemment à Maina, février 1831, deux mainottes-mauro-michali sacrifièrent le président, le 9 octobre 1831, à leur

vengeance particulière, à Nauplie, devant la porte de l'église, au moyen du pistolet et du poignard; de manière qu'il fut formé une commission provisoire de régence, composée du frère du président, le comte Augustin G., lequel y resta jusqu'au 13 avril 1832, de Colocotroni et de Coletti. Mais cette commission ne parvint pas non plus à conjurer l'esprit de discorde et s'éteignit bientôt. La scission des partis entre les îles, le Continent et le Péloponèse, entre les partisans des Capo d'Istria et leurs adversaires, devint toujours plus grande; elle se mit partout, dans l'assemblée nationale, dans le gouvernement et dans l'armée. Des Grecs marchèrent contre des Grecs, et même ils en vinrent aux mains avec les Français qui les protégeaient, comme cela est encore arrivé à Argos le 15 janvier 1833; les finances qui se composaient pour la plupart de papier et de cuivre, étaient engagées quelquefois, en quelque sorte par bail, pour l'année suivante; il ne pouvait venir de salut que du dehors, et c'est de là qu'il vint aussi. Les protocoles des conférences de Londres des 7 janvier et 8 mars 1832 fixèrent le choix du chef suprême de l'état grec sur le jeune prince bavarois, Othon, (né en 1815), ainsi que la frontière nord du nouvel état, entre Arta et Volo; la Porte reconnut ces nouvelles dispositions (21 juillet 1832) moyennant une indemnité de 12,000,000 de francs. Les meilleurs et les plus intentionnés des Grecs virent avec joie que la fin de toute tribulation était enfin arrivée pour eux, et ils y aperçurent une garantie de temps meilleurs; Augustin Capo d'Istria et ses partisans furent peut-être ceux qui ne partagèrent pas ces idées consolantes. Bientôt une députation de Grecs, ayant à sa tête l'amiral Miaulis, se rendit à Munich pour prêter le serment de fidélité (16

octobre) au jeune roi de la Grèce et à la régence qui, sous le comte Armandsparg devait l'assister, comme il avait été fixé par le dernier traité de Londres du 7 mai 1832, auquel avait succédé l'acceptation du titre de roi par le jeune prince (5 octobre 1832). Conformément à l'alliance conclue entre le roi Louis de Bavière avec son fils, 3500 hommes de troupes de ligne bavauroises accompagnèrent le jeune monarque qui débarqua enfin le 6 février 1833 à Nauplie, au milieu de l'allégresse d'une multitude immense. Puisse avec la nouvelle destinée de la Grèce une nouvelle ère de bonheur s'être fixée dans ce pays, et puisse, après de longs nuages, reluire encore le soleil d'Homère!

Dans plusieurs contrées, le sang a encore coulé à longs flots dans ces dernières années mémorables! Des milliers d'infortunés gémissaient dans les horribles prisons de don Miguel, à Lisbonne, près de cette ville et dans tout le Portugal. Des régimens entiers se révoltèrent; ce fut en vain. Les échafauds étaient constamment inondés de sang; toujours de nouvelles victimes; le terme de tant de désolations paraissait éloigné. Car ce ne furent pas ces crimes inouis que vengèrent la France et l'Angleterre; mais seulement le tort que leur faisait l'usurpateur fut puni par des indemnités en argent ou par la prise de la flotte du Tage, comme l'a fait l'amiral Roussin, le 13 août 1831. Mais le gouvernement de dona Maria se consolida toujours davantage sur l'île de Terceira, et le duc don Pedro de Bragança (empereur du Brésil), procura des bâtimens français et anglais avec des troupes pour soutenir les droits méprisés de sa fille. Le 3 mars 1832, il se remit à la tête du gouvernement de sa fille, et débarqua le 8 juillet à Oporto; mais comme

malgré ses promesses, les Portugais ne paraissaient voir en lui que le frère de don Miguel, il fut long-temps avant de trouver cette adhésion qu'il avait espérée, et ce ne fut qu'avec des troupes étrangères et des bâtimeus étrangers qu'il parvint, après plusieurs combats malheureux, à se maintenir au moins à Oporto.

Pendant que la cathédrale de Lisbonne et l'église de Saint-Roch possèdent à elles seules des millions de trésors, le peuple et le pays étaient dans la misère, à l'exception du clergé puissant qui fut bien loin de vouloir reconnaître don Pedro contre son frère don Miguel, que le pape lui-même avait reconnu pour roi. Cependant l'amiral Napier, et Villafior, duc de Terceira, parvinrent, après que la partie méridionale du Portugal fut occupée par les troupes de don Pedro, à s'emparer, le 24 juillet 1833, de Lisbonne, pour le duc de Bragance et sa fille, et Bourmont fut obligé de lever le siège d'Oporto. Don Pedro est mort en 1834, avec la réputation d'un bon capitaine et d'un homme vraiment libéral.

De son côté, Ferdinand VII, roi d'Espagne, à défaut de postérité mâle, abolissant la loi salique, avait assuré à sa fille la succession au trône, et anéanti ainsi les espérances de son frère don Carlos et de ses partisans les carlistes. En octobre 1830, coula aux frontières, entre la France et l'Espagne, le sang des émigrés espagnols qui, sous la conduite de Valdez et de Mina, avaient voulu pénétrer en Espagne pour y établir par les armes un gouvernement plus libéral. La maladie du roi, qu'on crût même mort, mit à la vérité, le 16 septembre 1832, la reine à la tête du gouvernement; elle prit diverses mesures salutaires, entr'autres celle du bannissement de l'exécrable Espana, et l'annonce d'une amnistie

générale. Mais ici, comme ailleurs, la réaction ne fit pas faute; par exemple, le 8 novembre 1832, il y eut un complot ayant pour objet le massacre de toute la famille royale. Le roi, après avoir repris les rênes du gouvernement, quoiqu'il reléguât son frère en Portugal, fit plusieurs démarches qui ne montrèrent des temps meilleurs pour l'Espagne, où le clergé seul est encore riche, que dans un avenir éloigné. (Ferdinand mourut le 29 septembre 1833). Les événemens marchent dans ce pays d'une manière effrayante. Don Carlos d'une part, et l'esprit révolutionnaire de l'autre; les massacres qui ont déjà ensanguiné l'Espagne rendent à la reine Christine la tâche de tenir le gouvernement de sa fille, bien difficile et bien périlleux; et tôt ou tard les effets de la quadruple alliance doivent se manifester en faveur de ce malheureux pays.

Nous avons dit que le contre-coup de la révolution de 1830 s'est fait sentir à l'étranger; en effet, immédiatement après cette révolution, éclatèrent des troubles dont les suites ne peuvent pas encore partout être bien déterminées; il y eut des troubles très-sérieux, non-seulement dans les Pays-Bas dont nous parlerons plus bas, mais encore en Angleterre, dans différens Etats de l'Allemagne, dans la Suisse, dans quelques contrées de l'Italie, et enfin en Pologne. Quant à l'Allemagne, il y eut dans le Hanovre, dans le duché de Brunswick, dans plusieurs Etats fédératifs de la Saxe, et dans les deux Hesses, des troubles qui, la plupart, amenèrent un changement de constitution, et qui n'ont malheureusement pas toujours eu lieu sans effusion de sang. Cette effervescence des esprits s'est encore fait remarquer à la fête de Hambach, 26 au 28 mai 1832; à Francfort le 3 avril 1833; de là, la clô-

ture subite de plus d'une chambre législative; la persécution, par douzaines, des journaux avec leurs éditeurs; l'éloignement de leurs chaires de plusieurs professeurs d'universités; les résolutions de la diète des 28 juin et 5 juillet pour la surveillance de la presse et des assemblées législatives qui ne devaient plus refuser l'impôt contre les associations politiques, et contre tout emblème politique, etc. D'un autre côté, l'accession de 20 millions allemands au système de douane de la Prusse, comme paraissent dans l'intention de le faire plusieurs États allemands, pourrait, sous le rapport politique, comme sous celui du commerce, devenir importante.

Dans la Suisse se combattaient en silence, comme cela a lieu dans les républiques ou confédérations républicaines, la démocratie et l'aristocratie, surtout depuis que le sage acte de médiation de Napoléon, de 1803, par lequel on ne reconnaissait ni pays de sujets, ni privilèges de personnes et de familles, que cet acte, était tombé en désuétude. Mais, par la suite, la discordance qu'occasionèrent les besoins publics et la réforme de l'Etat éclata en sanglans combats. Dans plusieurs cantons, comme, par exemple, à Bâle, il y eut une guerre entre la ville et la campagne; à Berne, à Aargau, à Zurich, à Turgau, à Lucerne, à Solothurne, à Fribourg, on fut obligé de faire des concessions au parti démocratique par rapport à la constitution, et Neuchâtel voulut même se soustraire au gouvernement prussien. A Schwyz et à Bâle, les paysans marchèrent contre la ville et se scindèrent en demi-cantons avec voix partagées à la diète. D'autres conclurent une confédération particulière (conférence de Sarne); Zurich, de son côté, établit une université particulière sur le pied des grandes universités allemandes. La

suite montrera si, comme dit Zschokke, l'humanité, dans la Suisse, n'a rejeté l'enveloppe qui la pressait que pour se développer. Le dernier acte du gouvernement français au sujet du canton de Bâle-Campagne, qui a refusé de ratifier l'acquisition faite dans ce pays par un citoyen français israélite, en mettant à nu les préjugés d'un pays où la tolérance n'a pas encore fait assez de progrès, fait en même temps honneur à la libéralité du gouvernement né de la révolution de juillet.

Dans trois Etats italiens, la mort des souverains fit naître l'espérance à d'autres princes. Dans le royaume des Deux-Siciles succéda, le 4 janvier 1825, à Ferdinand 1^{er}, son fils François 1^{er}, et celui-ci eut pour successeur, le 8 novembre 1830, son fils, Ferdinand II, duc de Calabre. Dans les Etats du pape, le cardinal Maurus-Capellari succéda, sous le nom de Grégoire XVI, le 2 février 1831, à Pie VIII, mort le 1^{er} décembre 1830. En Sardaigne, Charles Albert, de la maison de Savoie Carignan, monta sur le trône de Charles-Félix. Sous Charles-Albert, reparut en Sardaigne, en 1833, l'inquisition avec ses tortures et ses jugemens secrets. Il y eut de grands troubles sous Pie VIII, dans les Etats du pape, surtout à Bologne, à Pérugia, à Romagne, à Forli, à Ancône, etc. Plusieurs de ces villes et de ces contrées proclamèrent leur indépendance et instituèrent des administrations. Mais ici, comme à Modène et à Parme, à Lucques et à Piombino, les troubles ne furent pas réprimés sans effusion de sang, par l'intervention momentanée des Autrichiens. Cette intervention ne pouvait que réveiller des inquiétudes en France. En 1832, une nouvelle intervention des Autrichiens dans les Etats du pape, devint nécessaire; de leur côté, les Français, comme nous l'avons dit, entrèrent à Ancône.

Les événemens qui eurent lieu dans le royaume des Pays-Bas furent plus sanglans et bien plus considérables par leurs suites. Il y avait ici, outre le grand duché de Luxembourg, deux peuples qui devenaient toujours plus étrangers l'un à l'autre : les Hollandais et les Belges, fondus ensemble en faveur de Guillaume de Nassau-Orange, au congrès de Vienne, en 1815, pour servir de boulevard contre la France, ou mieux, liés ensemble par l'acte fondamental du 24 août 1815. Un roi protestant, avec son ministère, devait bientôt devenir un objet de haine pour le parti catholique ultramontain de la Belgique. Sous le masque d'un grand libéralisme, le haut clergé fit des efforts pour s'emparer de toute l'instruction qu'on aurait ensuite facilement fait passer aux mains des jésuites. Un grand mécontentement éclatait contre le ministre de la justice et de la police, Van Maunem ; les Belges croyaient aussi que les Hollandais leur étaient préférés. L'orage révolutionnaire, long-temps comprimé, éclata à Bruxelles, après une représentation de l'opéra : *la Muette de Portici*, le 25 août 1830 ; cet opéra a fait époque pour cette raison dans ce pays ; car la révolution se propagea bientôt à Liège, à Gand, à Anvers et dans d'autres villes. Le 3 septembre, on exprima déjà le désir d'une complète séparation d'avec la Hollande. De Potter et d'autres formèrent un gouvernement provisoire, quoique le peuple en faveur se montra bientôt plus fort qu'eux. La garde nationale, précipitamment formée, marcha, sous don Juan de Halen, à la rencontre des troupes que le prince Frédéric, second fils du roi, dans l'impossibilité de rétablir l'ordre, conduisit vers Bruxelles ; mais la garde nationale ne fut pas heureuse ; c'est à Bruxelles que le

combat fut meurtrier ; là, par des barricades, l'on combattit pied à pied, de manière que le prince se vit obligé de bombarder la ville basse. Mais quand les troupes belges se furent mises du côté du peuple, le prince quitta Bruxelles, et bientôt toute la Belgique, à l'exception de la citadelle d'Anvers, bien défendue par le général Chassé. Dès le 4 octobre 1830, la Belgique fut déclarée Etat indépendant de la Hollande. Le roi Guillaume appela le 4 octobre les Hollandais aux armes ; mais le prince Guillaume d'Orange (beau-frère de Nicolas, empereur de Russie) reconnut, le 10 octobre 1830, l'indépendance des Belges, peut-être pour conserver le pays à la maison d'Orange malgré sa séparation. Tout cela ne suffit pas aux Belges, surtout au peuple exalté, et Chassé ayant bombardé Anvers, l'esprit public fut si irrité, que le congrès national, ouvert à Bruxelles, le 10 novembre, déclara la maison d'Orange exclue pour toujours du trône de la Belgique (24 novembre). Une conférence d'ambassadeurs des cinq grandes puissances, à Londres, opéra, le 17 novembre, une suspension d'armes, et reconnut, le 12 décembre, l'indépendance du nouvel Etat. Le choix du nouveau chef de la Belgique fut long à être arrêté. Surlet de Chokier, pendant ce temps, était à la tête du gouvernement. On offrit la couronne au duc de Nemours, second fils du roi des Français, et une députation se rendit à Paris à cet effet ; mais Louis-Philippe refusa pour son fils cette couronne. Le 4 juin 1831, seulement, le congrès tomba d'accord à offrir la couronne au prince Léopold de Saxe-Cobourg. Celui-ci l'accepta le 21 juillet, ainsi que la guerre contre la Hollande, qui venait d'éclater. Cette guerre fut si malheureuse, que l'armée belge de

la Meuse, sous le général Daine, fut fortement battue, le 8 août, près de Hasselt, de même que l'armée de l'Escaut le fut le 12 août, près de Lœven. Sans le secours de l'armée française, qu'à la prière de Léopold le gouvernement français envoya en Belgique sous le maréchal Gérard, et dont l'approche porta les Hollandais à évacuer le pays, le nouveau royaume aurait été étouffé dans son berceau.

Le 15 novembre 1831, la conférence de Londres reconnut aussi le nouveau roi que, seule, elle avait créé. Seulement, la crainte se confirma que le roi de Hollande n'accepterait pas les 24 articles que lui proposait la conférence, en se fondant sur ce qu'il pouvait appeler son droit, et en effet, l'Autriche, la Prusse, et surtout la Russie, n'avaient ratifié, qu'avec des conditions, cette démarche de leurs diplomates. La Belgique, dont l'indépendance n'était pas encore complètement reconnue par toutes les puissances, se trouva, en 1832, plus étroitement liée à la France par le mariage de Léopold, qui épousa la fille aînée du roi des Français.

Le pays qui est et restera encore long-temps à la tête du mouvement et du progrès, c'est toujours la France. En 1832, elle a montré, par un beau fait d'armes, que, si elle ne cherche pas à s'étendre, ce n'est pas par impuissance, mais par modération, et parce que la civilisation ne doit plus marcher précédée de canons. On voit que nous voulons parler du siège d'Anvers. Le maréchal Gérard partit à la tête de 40,000 hommes, traversa la Belgique, et, arrivé devant Anvers, il somma le général Chassé de rendre la citadelle. Sur son refus, l'artillerie française foudroie les remparts, et après vingt-quatre jours de tranchée, la

garnison hollandaise et son général se rendirent à discrétion (23 décembre 1832).

Les protocoles devaient déterminer qui paierait les frais de la destruction de la citadelle d'Anvers, frais qui s'élevèrent à 12 millions, et dont la construction n'avait coûté que 6 millions; qui serait chargé de prendre aux Hollandais les forts Lillo et Lieskenshœk; enfin qui serait chargé d'opérer la libre navigation de l'Escaut! Ces difficultés ne sont pas encore aplanies.

Heureusement pour la paix du monde que, quand les troupes françaises entrèrent en Belgique, parmi les grandes puissances, une épée retenait l'autre dans le fourreau. L'Angleterre avait besoin de son argent et de ses troupes pour les affaires de son propre pays. Car les mouvements tumultueux qu'excitaient dans les trois royaumes des millions de gens appauvris contre un petit nombre de millionnaires, les menaçantes réunions populaires, les excès qui avaient été commis, par exemple les innombrables ravages causés par des incendiaires, le mécontentement qui éclatait contre la constitution et le ministère, faisaient craindre plus d'une fois l'explosion d'une guerre civile en Angleterre. Le 26 juin 1830 mourut le roi Georges IV, et son frère, le duc de Clarence, lui succéda sous le nom de Guillaume IV. Le ministère Wellington fut obligé de se retirer le 10 novembre 1830, et les lords Grey et Brougham, à la tête d'un ministère plus libéral, cherchèrent avant tout à faire passer la réforme parlementaire si désirée par le peuple, mais la chambre des communes se déclara seule pour cette mesure, tandis que celle des lords (8 octobre 1831) ne voulut pas céder; les lords préféreraient ne pas faire réparer leurs fenêtres brisées ou s'exposer à de nouveaux dangers. En décem-

bre 1831 le bill fut présenté à un nouveau parlement. Il est impossible de résister long-temps à ce qui est véritablement bien et réclamé par le temps. Quelques évêques et gros propriétaires ont dû céder à une nation entière qui réclamait une mesure aussi équitable. Enfin, après plusieurs changemens de ministère dont le résultat fut nul, la réforme parlementaire devint loi le 7 janvier après une troisième lecture dans la chambre des lords et après l'approbation du roi. Que cet acte n'a-t-il rendu le repos et le bien-être à la malheureuse Irlande qui cherchait même à se séparer de l'Angleterre! Il est horrible de penser que sur près de 5 millions d'hommes répandus sur 1,500 milles carrés, la moitié est près de mourir de faim! Ceci peut et doit être changé si le grand propriétaire fait des conditions meilleures à ses fermiers et à ses tenanciers, si l'ecclésiastique devient plus facile au sujet de la dîme et si les biens de l'église protestante cessaient, là où il n'y a pas de communautés, d'être une charge pour le peuple.

Probablement que l'empereur Nicolas n'aurait pas vu si tranquillement non plus la séparation de la Belgique d'avec la maison d'Orange dont le prince était son beau-frère, surtout que l'on craignait alors un agrandissement de la France, s'il n'avait pas été lui-même compliqué dans une guerre sanglante avec ses sujets du royaume de Pologne. Les Polonais se plaignaient d'un joug insupportable dont les écrasait leur vice-roi, le grand duc Constantin et les agens russes, au mépris des droits reconnus aux Polonais dans le traité de 1815. Peut-être que l'empereur ne savait pas ce que ce joug avait d'accablant, mais on pouvait presque prévoir que la révolte dans l'état actuel de l'Europe n'é-

tait pas le vrai moyen de leur procurer du soulagement. Une conspiration se tramait depuis décembre 1828 et se rattachait peut-être à des secrètes démarches qui remontaient à 1821, mais, malgré le grand nombre des conjurés, l'explosion de cette conspiration n'eut lieu que fin novembre 1830, parce qu'on craignait qu'un plus long retard servirait à ébruiter la chose et à rendre par là l'exécution impossible. Il est très-probable aussi que la révolution de juillet vint donner la force et l'espoir aux Polonais, comme elle l'avait donné aux Belges. Le soir du 29 novembre commença, sous la conduite du sous-lieutenant Wisocki et de quelques autres militaires de grades inférieurs, l'attaque contre le palais de Constantin et quelques casernes de Varsovie, et, après un carnage affreux, l'attaque fut couronnée de succès, parce qu'une grande partie des troupes polonaises se rangèrent du côté des assaillans, tandis que le grand duc quitta Varsovie avec les Russes. On s'arma avec des armes pris à l'arsenal et l'on décida de ne laisser à Varsovie ni dans les environs aucun Russe, ni personne qui penserait d'une manière contraire à la révolte. Un gouvernement provisoire fut donc établi, et le vieux général Chlopicki qui, dans les légions françaises-polonaises s'était distingué en Italie et dans la grande affaire de Saragosse, fut nommé dictateur (Naczelnik) le 5 décembre; la diète fut convoquée (sénateurs et députés), et bientôt tout le royaume se déclara pour la cause qui avait triomphé à Varsovie. Mais le dictateur dont la modération ne demandait que le redressement des torts évidens, envoya à cet effet une députation à St-Petersbourg, qui eut pour toute réponse que l'empereur demandait avant tout une soumission absolue. Comme on entretenait l'idée

de se détacher entièrement de la Russie , comme les clubs patriotiques devenaient toujours plus ardens et par là plus opposés à toute mesure conciliatrice , tandis qu'on avait négligé la seule mesure qui aurait pu avoir une influence immense, l'émancipation complète des paysans et des Juifs dont le nombre se monte à près de 3 millions, en Pologne. Chopicki se démit de la dictature le 18 janvier 1831. Le gouvernement national, sous le prince Czartoryski et la diète déclarèrent (le 25 janvier) l'indépendance de la nation polonaise et la vacance du trône polonais. Dès ce moment il fut impossible d'avancer ou de reculer sans répandre des torrens de sang. Cependant les Russes s'approchaient insensiblement de Varsovie sous la conduite de Diebitsch Sahalkanski ; toutefois leur nombre fut encore trop faible et ils étaient encore trop disséminés pour n'être pas d'abord repoussés par les Polonais, (troupes de ligne et porte-faux) qui s'étaient organisés avec des efforts inouïs et qui combattaient avec un courage sans exemple. C'est ainsi que cela eut lieu dans les combats et dans les batailles de Visniew et de Stoczék, (11 février) de Dobrze, de Grochow. (25 février) où Chopicki fut doublement blessé. Aussi, la révolte éclata-t-elle bientôt dans les contrées que les Russes avaient derrière eux ; et qui furent insurgées par des corps polonais qui y avaient été envoyés dans la Volhynie, dans la Lithuanie et dans la Samogicie. Le bonheur y favorisa les Polonais comme sur le théâtre de la guerre. Les batailles renouvelées dans le voisinage de Praga, près de Grochow et de Wawro (fin mars 1831) sous Skrzynecki arrêtaient le plan des Russes de se diriger sur Varsovie, et pendant neuf mois la Pologne luttait avec ses faibles ressources contre les forces

de l'empire de Russie jusqu'aux combats meurtriers près de Nur, de Lomza, et surtout d'Ostrolenka, le 15 au 26 mai 1831, sous le général en chef, sous Dembinski, sous Gielgud, etc. ces lieux étaient pour les Polonais les bornes du bonheur de la guerre. Car à dater de ces dernières actions où, écrasés par le nombre, ils avaient laissé 10,000 hommes sur le champ de bataille, ils furent obligés d'abandonner l'offensive et de penser à couvrir Varsovie. Déjà le 27 avril le corps polonais sous Dwernicki avait été refoulé vers la Galicie par Rudiger et désarmé par les Autrichiens. Le secours attendu de la part d'autres puissances européennes ou au moins leur intervention n'arriva pas. Les factions à Varsovie devinrent toujours plus fougueuses et plus emportées; Diebitsch était mort du choléra, le 10 juin, près Pultusk; le grand duc Constantin eut le même sort 17 jours plus tard à Witepsk, alors Paskewitsch Erivansky, placé à la tête de l'armée russe la fortifia; elle devint non-seulement plus nombreuse, mais ses mouvemens devinrent plus prompts. Le général en chef opéra son passage sur la Vistule (17 juillet, etc.), près des frontières de la Prusse, sans avoir été inquiété par Skrzynecki. Les Polonais étaient retenus par l'espoir que leur avaient fait concevoir les promesses de la France. Vers le même temps les Polonais, mal dirigés, avaient été sous Guelgul refoulés de la Lithuanie sur la frontière de la Prusse et désarmés. Le général Dembinski seulement, avec sa troupe revint heureusement, grâce à une habile manœuvre. La confusion intérieure se manifesta de plus en plus, le massacre du 15 août, d'un grand nombre d'hommes prétendus conspirateurs au profit de la Russie; la mauvaise volonté ou l'inexpérience de plusieurs généraux

ne firent qu'empirer le mal. Malachowski succéda à Skrzynécki, et l'équivoque Krukowiecki devint président de la diète. Déjà les Russes avaient passé la Psoura et se trouvèrent au commencement de septembre très-près de Varsovie. Le 8 septembre 1831, cette ville, investie par le généralissime Paskewitch, fut prise à l'assaut et par capitulation, peut-être aussi la trahison n'y fut-elle pas étrangère et tomba ainsi au pouvoir des Russes. La perte des Russes dans l'assaut montra avec quelle bravoure combattirent les Polonais, malgré l'absence de tous moyens de défense. Alors la cause polonaise perdit son centre et tout moyen de se soutenir. Un corps polonais sous Romarino fut obligé de mettre bas les armes en Galicie, après les combats près Jozefow, les 16 et 17 septembre. Le corps principal qui s'était retiré de Varsovie à Plock et à Modlin avec le gouvernement, remit cette dernière forteresse aux Russes et se livra lui-même, sous Rybiński, à la Prusse, le 24 septembre; enfin, le général Rocycki déposa, avec les siens, les armes, le 27 septembre à Cracovie. Ainsi, 40,000 hommes et plus se trouvèrent en pays étranger, surtout en France, en Prusse et en Autriche; il n'y a que le plus petit nombre qui voulut retourner en Pologne; d'ailleurs la plupart ne pouvait pas y retourner à cause de leur proscription et de la confiscation de leurs biens, confiscation estimée à 90 millions de florins polonais. Plus tard il fut publié, à la vérité, une amnistie plus étendue en faveur des moins coupables, et plus d'une mesure sévère fut adoucie; mais l'existence indépendante de la Pologne, comme état politique, cessa en mars 1832; un ukas prononça l'incorporation de la Pologne à la Russie, et une députation polonaise fut obligée de se rendre à St-Petersbourg

pour en remercier l'empereur. Néanmoins les amis de la nationalité polonaise n'abandonnent pas l'espoir de voir l'indépendance du royaume de Pologne reconnue, elle a été garantie par les traités de 1815.

Cette année 1851 a été fatale au pays où se sont passés les événemens dont nous venons de parler: il a été effroyablement ravagé par la guerre avec toutes ses horreurs, par l'eau et le feu, par l'épidémie et l'épizootie; cette année restera une page effrayante de l'histoire!

En 1832, le choléra, après avoir affligé Alger et le midi de la France, vint en désoler les provinces du nord et du sud. Si là, comme partout, les médecins français ont fait preuve de talent, de zèle et de dévouement, on a vu aussi, par les troubles qui, à cette époque, eurent lieu à Paris, des bruits absurdes d'empoisonnement, que des malveillans firent courir, et du déplorable assassinat qui en fut la suite, on a vu que le peuple a besoin d'être plus éclairé et plus instruit; le gouvernement a déjà fait beaucoup à cet égard. Une loi sur l'instruction primaire, large et libérale, a été votée, et des fonds alloués pour espérer que, bientôt, chaque commune en France aura les moyens de donner à tous ses habitans ce que l'Etat doit à tous: l'instruction. Dans les hautes études, les améliorations qui y sont attendues ne doivent pas laisser sans mention celles qui y ont déjà été introduites. Les lois contre les associations, contre les crieurs publics, ramèneront, il faut l'espérer, le calme dans les esprits, et donneront, à la discussion des opinions politiques, cette convenance qui n'ôtera rien à la franchise et à la liberté. La loi sur la garde nationale est le palladium de la révolution de juillet, dont l'effet, pour être moins prompt,

n'en sera que plus salubre. N'oublions pas de mentionner, comme une des précieuses conquêtes de la révolution de 1830, l'abolition récente de la loterie. Le désarmement général, si longtemps désiré, s'opérera par la force des choses. Si le principe démocratique est tout-puissant dans la nouvelle dynastie que Lafayette a appelée la plus belle des républiques, si la pairie a perdu l'hérédité (juin 1832), le gouvernement français, qui s'est déclaré *juste-milieu*, saura le faire respecter et réduire les factions, sans mentir à son principe : la liberté !

Pendant que ces événemens se passaient dans l'Ancien-Monde, de grandes révolutions éclatèrent également dans le Nouveau, et l'issue de ces dernières est en partie encore problématique. Le mot de Mirabeau : « La révolution française fera le tour du Monde » paraît aussi se réaliser dans l'autre hémisphère ; car ce qui s'y est passé depuis 1790 est plus ou moins la suite de la révolution française. Une scission ne se prépare-t-elle pas même dans le pays modèle des provinces unies du Nord, Etat qui compte maintenant 113,000 milles carrés, avec près de 13 millions d'habitans, dont 2 millions d'esclaves, entre le sud, propre surtout à l'agriculture et à la plantation, et tenant pour cette raison aux esclaves, et le nord de la république qui s'occupe plus de commerce et de fabrication ! A cause du tarif de la douane du 14 juillet 1832 qui était manifestement préjudiciable aux provinces du sud, les Carolines et d'autres provinces menacèrent de se retirer tout-à-fait de l'union ; et qui sait si le changement qu'on a fait à ce tarif par la nouvelle élection du président Jackson pourra parer pour toujours à cette séparation ? La révolution s'accomplit d'abord en Haïti ou une des Antilles-